

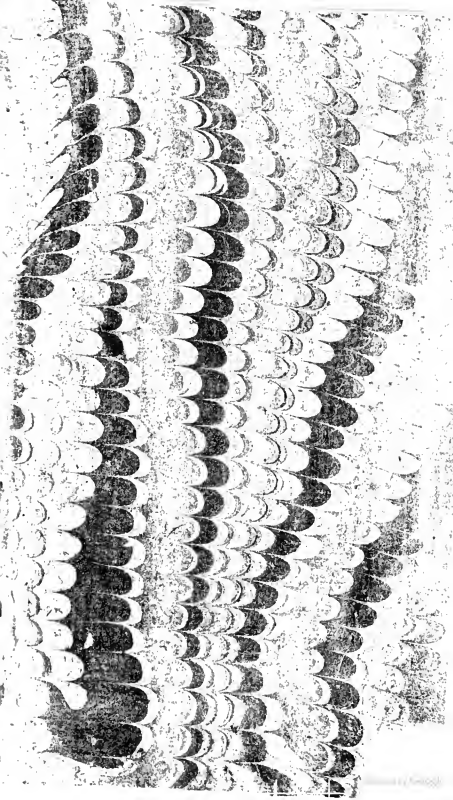


6

39-c

29

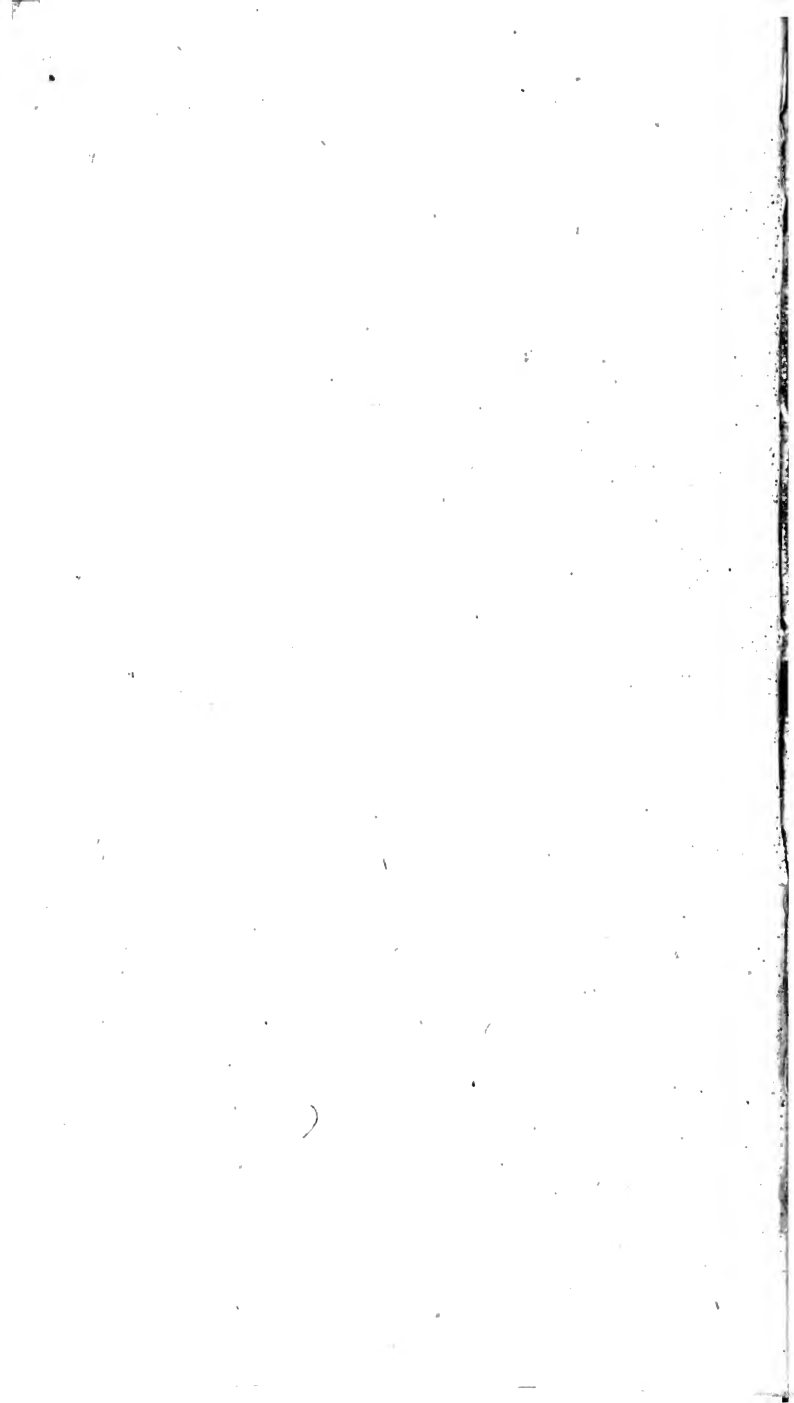




6. 39. C-29











# LETTRES

DE MONSIEUR

ANTOINÉ ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

TOME II.

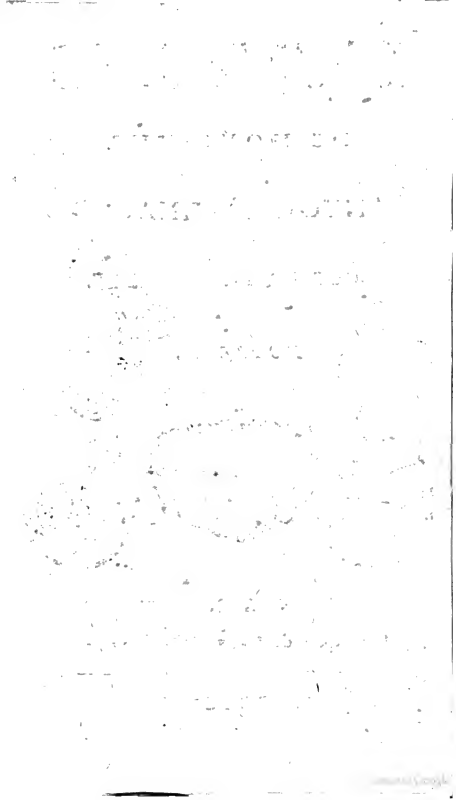


A N A N C Y,

Aux depens de JOSEPH NICOLAS

---

MDCCXXVII.



# T A B L E

## D E S

# L E T T R E S

Contenues en ce Volume.

LETTRE XCIII. *A M. d'Andilli.* Sur ce qu'il s'étoit plaint à lui par une lettre qu'il avoit rejeté des propositions d'accommodement, & qu'il passoit pour ennemi de la paix de l'Eglise. 1.

LETTRE XCIV. *A Mad. de Sablé.* Sur de nouvelles propositions d'accommodement qui avoient été faites. 34.

LETTRE XCV. *A M. l'Evêque de Comminges.* Où il declare n'avoir aucune part dans un acte qui avoit été mis entre les mains de ce Prelat. 44.

LETTRE de M. des Lions à M. Arnauld. Pour le prier de venir à Paris aider au retablissement des Docteurs en Sorbonne. 46.

LETTRE XCVI. *A M. des Lions.* Pour répondre à la lettre precedente. 50.

LETTRE de M. des Lions à M. Arnauld. Pour le prier de venir à Paris pour le même



# T A B L E

*me sujet, dont il est parlé dans sa première lettre.* 59.

LETTRE XCVII. *A M. des Lions.*  
*Pour répondre à la lettre précédente.* 61.

LETTRE XCVIII. *A M. des Lions.*  
*Sur le même sujet.* 65.

LETTRE XCIX. *A un Docteur de Sorbonne.* Sur ce qu'on lui attribue d'avoir eu part à l'accommodement négocié par M. l'Evêque de Comminges. 69.

LETTRE C. *A M. de la Lane.* Sur l'accommodement auquel il n'avoit pas voulu prendre part, & sur ce que M. des Lions lui proposoit. 70.

LETTRE CI. *A M. l'Abé de la Lane.* Sur le Bref du Pape Alexandre VII. 77.

LETTRE CII. *A M. Singlin.* Où il justifie sa lettre du 1. Août. 104.

LETTRE CIII. *A M. l'Abé de la Lane.* Où il continue à se justifier sur sa lettre du 1. Août. 119.

LETTRE CIV. *A M. de Singlin.* Sur le même sujet. 130.

LETTRE de M. de la Lane. Sur l'Ecrit intitulé Les Deseins des Jesuites &c. 206.

LETTRE CV. *A M. Thauinas.* Pour justifier ce que l'on trouvoit à redire dans l'Ecrit



## DES LETTRES.

*L'Ecrit qui a pour titre, les Deseins des  
Jesuites.* 215.

LETTRE CVI. A M. \*. Sur le même  
sujet. 221.

LETTRE CVII. Pour M. l'Evêque d'A-  
let. Il parle de l'état du Diocèse de  
Beauvais, & de celui des Religieuses de  
Port-Royal. 235.

LETTRE CVIII. A M. de la Lane.  
Sur l'usage qu'il avoit fait de quelques  
extraits de lettres de M. de Comminges  
dans sa Refutation de la Relation du  
P. Ferrier. 248.

LETTRE CIX. A M. d'Andilly. Sur  
l'usage qu'il croioit pouvoir faire des  
lettres de M. de Comminges pour re-  
futer la fausse Relation du P. Ferrier.  
262.

LETTRE CX. A la Sœur Françoisse Louis  
de Ste. Claire, Religieuse de P. R.  
Sur les persecutions excitées contre ce  
Monastere. 274.

LETTRE CXI. A M. de la Lane. Sur  
les plaintes de M. de Comminges con-  
tre la Refutation de la Relation du P.  
Ferrier. 278.

REPONSES à quatre demandes de M. de  
Singlin. 288.

LETTRE CXII. Sur le même sujet. 291.

LETTRE CXIII. A M. Guillebert. Sur  
la

# T A B L E

|                                                                                                                                                               |      |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>la mort de M. Singlin.</i>                                                                                                                                 | 302. |
| MEMOIRE du 5. Fevrier 1664. Sur<br><i>une alternative que le P. Annat vouloit<br/>faire inserer dans une Declaration du<br/>Roi.</i>                          | 305. |
| LETTRE CXIV. A M. l'Evêque d'An-<br>gers. Pour le prier de ne se point pres-<br>fer à publier de Mandement sur les<br>signatures.                             | 311. |
| LETTRE CXV. A la Sœur Briquet. Sur<br>la foi humaine.                                                                                                         | 315. |
| LETTRE CXVI. A M. l'Evêque d'A-<br>let. Sur la lettre de ce Prelat au Roi.                                                                                    | 319. |
| LETTRE CXVII. Il répond à une Re-<br>ligieuse de Port-Royal sur ses difficultés.                                                                              | 329. |
| LETTRE CXVIII. A Mad. de Belisy,<br>en lui faisant donner le livre de la Re-<br>ligieuse parfaite & imparfaite. Qu'il<br>faut se preparer toujours à la mort. | 347. |
| LETTRE CXIX. A une de ses parentes,<br>à qui Mad. sa Mere faisoit tort pour<br>avantager un fils.                                                             | 349. |
| LETTRE CXX. A un Evêque. Pour re-<br>commander à ses prieres deux personnes.                                                                                  | 354. |
| LETTRE CXXI. A M. l'Abé le Roi.<br>Pour le porter à se demettre d'une de ses<br>Abais.                                                                        | 361. |
|                                                                                                                                                               | LET- |

## DES LETTRES.

LETTRE CXXII. *A M. Guillebert. Sur un Ecrit de M. de Barcos, où il lui paroïssoit parler moins exactement de l'Oraison.* 370.

LETTRE CXXIII. *A M. de Barcos. Sur la mort de M. Guillebert.* 375.

LETTRE CXXIV. *A M. d'Andilly. Des corrections de langage que l'on avoit faites dans la traduction du Nouveau Testament par M. de Sacy.* 378.

LETTRE CXXV. *A M. de Sevigné. Sur la persecution que l'on faisoit aux Religienses de P. R.* 393.

LETTRE CXXVI. *A M. du Vancel. Sur l'endurcissement des pécheurs.* 396.

LETTRE CXXVII. *A M. l'Abé le Roi. Sur la pluralité de ses benefices, & sur le Bref d'Alexandre VII.* 399.

LETTRE CXXVIII. *Aux Religieuses de Port-Royal. Pour leur souhaiter au commencement de l'année que Dieu accomplisse en elles sa sainte volonté.* 402.

LETTRE CXXIX. *A M. de Lionne. En lui adressant la Requête au Roi.* 403.

REQUETE *Au Roi. Pour répondre à celle de M. l'Archevêque d'Ambrun.* 407.

LETTRE CXXX. *A M. l'Archev. de Sens. Sur la mort de Mad. de Villequier, où il rapporte diverses suppositions de lettres & d'Ecrits que les Jesuites ont fai-*

# T A B L E.

*faites.*

449.

LETTRE CXXXI. *A M. l'Ev. d'Aler.*  
*Où il tache de l'engager au voiage de*  
*Paris, pour demander une conference avec*  
*les Evêques adversaires en présence de S.*  
*M.*

454.

LETTRE CXXXII. *A M. Boislean. Sur*  
*ses dispositions touchant la paix de l'Eglise.*

463.

LETTRE CXXXIII. *A M. l'Ev. d'A-*  
*let, où il repond aux difficultés que ce*  
*Prelat avoit faises sur le projet de la let-*  
*tre au Pape.*

468.

LETTRE CXXXIV. *A M. le Tellier,*  
*Coadjuteur de Reims, pour le remercier*  
*des services qu'il rendoit dans l'accommo-*  
*dement.*

478.

LETTRE CXXXV. *A M. d'Andilly. Sur*  
*la disgrâce de M. Duplessis Guenegaud.*

481.

LETTRE CXXXVI. *Aux Religieuses de*  
*P. R. Il leve les difficultés qu'elles trou-*  
*voient à signer comme les quatre Evêques*  
*avoient fait.*

483.

LETTRE CXXXVII. *A Monseigneur de*  
*Gondrin Archev. de Sens, sur la Paix*  
*de l'Eglise. & le retablissement de Port-*  
*Royal.*

498.

LETTRE CXXXVIII. *A M. le Cardi-*  
*nal d'Estrees. Sur sa promotion au Car-*  
*di-*

di-

# DES LETTRES.

- dinalat. 500.
- LETTRE CXXXIX. Aux Religieuses de  
P.-R. Il donne d'excellens avis à ces  
Religieuses pour se renouveler dans la  
piété. 503.
- LETTRE CXL. A Mad. Hamelin. Sur  
la mort de M. son Mari. 520.
- LETTRE CXLI. A la Mere \*. de P.  
R. Pour lui marquer qu'il entroit dans  
les vues qu'elles avoient de se justifier  
sur la separation de la maison de Paris. 522.
- LETTRE CXLII. A M. l'Evêque de  
Castorie. Sur le livre contre le Minis-  
tre Claude. 525.
- LETTRE CXLIII. Sur une maniere sin-  
guliere d'expliquer la transubstantiation. 527.
- LETTRE CXLIV. A M. l'Abé le Roi.  
Sur le sentiment des Calvinistes touchant  
l'inamissibilité de la justice. 529.
- LETTRE CXLV. Au même. Sur le mê-  
me sujet. 533.
- LETTRE CXLVI. A M. de Nointel.  
Sur les attestations des grecs touchant la  
foi de l'Eucharistie. 539.
- LETTRE CXLVII. Au même. Réponse  
à divers Cas. 541.
- LETTRE CXLVIII. Au même. Sur les at-  
testations touchant la foi de l'Eucharistie. 546.
- LET-

# T A B L E &c.

LETTRE CXLIX. *Au même. Il lui recommande les Chrétiens de ce pais-là.*

599.

LETTRE CL. *Au même. Il le remercie des attestations envoyées, & parle de quelques sentimens des grecs.*

551.

LETTRE CLI. *A M. \*. Pour le consoler dans son affliction.*

553.

DISCOURS Funebre fait par M. Arnauld à la mort de la Mere Agnès sa Sœur, decedée à Port-Royal des Champs le 19. Fevr. 1671.

555.

LET-

## L E T T R E S

D E

M. ANTOINE ARNAULD,  
DOCTEUR DE SORBONNE.



## L E T T R E X C I I I .

6 Mai  
1663.

A. M. D'ANDILLI *sur ce qu'il s'étoit  
plaint à lui par une Lettre qu'il avoit  
rejeté des propositions d'accommodement  
& qu'il passoit pour ennemi de la paix  
de l'Eglise.*

**J**E vous suis très obligé, mon très-  
cher frère, des témoignages si ten-  
dres que vous me donnez de votre  
amitié : mais à Dieu ne plaise que j'en euf-  
se besoin pour être persuadé que la diffe-  
rence de sentimens où nous sommes ne l'a-  
voit point altérée. Je n'ai jamais cru  
que votre cœur fût changé envers moi ;  
mais je n'ai pas pu ne pas voir que la  
creance que vous avez commencé de  
prendre en un nouvel ami, a beaucoup  
diminué celle que vous avez eu jusques  
ici la bonté d'avoir en moi sur le sujet  
des contestations presentes, ne pouvant

Tome II.

A

m'ima-

2 *XCIII. Lettre de M. Arnauld*

m'imaginer qu'en un autre tems vous eussiez formé un jugement positif & déterminé, qu'une proposition ne bleſſoit point la conscience sur ce que c'étoit la pensée de cet ami, & que même quelques uns de nos amis étoient entrez dans son sentiment, sans avoir su auparavant ce que j'en croïois, & quelles raisons je pouvois avoir d'être d'un avis contraire. Cependant vous ne pouvez pas nier que vous ne m'avez condamné sans m'avoir entendu, puisque vous n'avez lu aucun des écrits que j'ai faits sur ce sujet. Et ainsi aiant quelque sujet de me plaindre que vous eussiez manqué à me rendre une justice que l'on doit à tout le monde, qui est de ne condamner personne sans l'ouïr, je n'ai pu, ce me semble, attribuer ce manquement à une cause plus innocente, qu'au feu d'une nouvelle amitié, qui vous faisoit embrasser avec chaleur ce qui étoit si fort désiré par une personne, pour qui vous m'avouerez sans peine que vous avez une affection & une estime toute particulière. Ce n'est point accuser un homme d'avoir l'esprit foible, que de le croire capable de se laisser éblouir dans ces rencontres. C'est le mettre seulement au rang des hommes, & ne le pas exempter des infirmités communes à toute la nature.



nature humaine. Il n'y a point d'homme si sage & si éclairé, qui ne soit quelquefois prévenu & ébloui par une fausse apparence de vérité, & ceux qui croiroient ne l'être jamais devroient le plus apprehender de l'être souvent; parce que ce qui donne ordinairement une si grande confiance, est plutôt un manquement qu'une abondance de lumière. Ainsi non seulement l'humilité chrétienne, mais la sagesse humaine nous doit faire reconnoître, que les plus clairvoyans peuvent être sans yeux en de certaines occasions, & que sur tout il n'est pas moins vrai de l'amitié quand elle est violente, que de l'amour, qu'elle nous ôte la vue pour ce que nous aimons avec passion.

Mais si c'est un défaut commun à tous les hommes de pouvoir être prévenus, on peut dire que c'est le défaut des grandes ames, & des meilleurs naturels, de l'être à l'égard de leurs amis; parce qu'étant exempts des passions plus basses, ils sont plus susceptibles de celle de l'amitié, qui leur fait concevoir une idée si avantageuse des personnes qu'ils aiment, qu'ils ne peuvent souffrir que d'autres n'en aient pas la même estime.

Je ne puis attribuer qu'à cette cause

4 *XCIII. Lettre de M. Arnauld*

M. de  
Comin-  
ges.

la peine que vous a donné ma lettre ;  
puisque je croi d'ailleurs n'y avoir point  
manqué à ce que je vous dois , & que  
je serois très disposé à vous en deman-  
der pardon si je l'avois fait. Mais si  
vous avez pris pour une chose offensan-  
te la liberté que j'ai prise de vous dire  
avec la confiance que doit donner une  
aussi grande union que celle qui est en-  
tre nous , que celui qui s'est chargé  
d'une si importante negociation, n'a pas  
toutes les lumieres qui seroient necessai-  
res pour n'y point faire de faux pas ; ex-  
cusez moi si je vous dis que rien ne me  
fait voir davantage ce que peut sur vo-  
tre esprit l'affection que vous portez à  
cette personne ; puis qu'il faut ou qu'elle  
vous empêche de voir les veritez les  
plus claires , ou qu'elle vous mette hors  
d'état de souffrir qu'on vous les repre-  
sente , lors même qu'il est le plus im-  
portant de vous y faire faire attention.  
Car puisque l'on me force à m'expliquer  
davantage , je ne craindrai point de  
vous dire , qu'il est difficile d'être plus  
mal instruit du fond d'une affaire , que  
votre ami a paru l'être de celle qu'il a  
entreprise. Il a donné vingt fois paro-  
le qu'on ne parleroit point du fait , & il  
dit maintenant pour se dégager de sa paro-  
le , qu'il ne l'a donnée qu'en supposant  
que

que l'on conviendrait du sens de Janse-  
nius, & qu'en étant convenu, les uns  
diroient qu'il est hérétique, & les au-  
tres qu'il est catholique. Voilà surquoi  
il dit qu'il a fondé cet accommodement.  
Ce sont là les mesures qu'il dit avoir pri-  
ses avec le P. Ferrier, & sur lesquelles il  
prétend avoir entrepris son voyage.

Or ne croyez point, je vous prie, que  
ce soit user d'exageration, que de vous  
dire, qu'il faut qu'une personne ait  
ignoré entièrement l'état de l'affaire qu'il  
entreprendoit, pour l'avoir fondée sur  
une supposition si déraisonnable & si in-  
capable de réussir. Ce seul point qui est  
capital ne suffit que trop pour justifier  
ce que je vous ai dit de cette personne,  
& j'en laisse encore beaucoup d'autres  
preuves, que je vous rapporterai quand  
vous le désirerez, qui font voir qu'il  
n'est que trop vrai qu'il n'a pas eu assez  
de lumière pour ne point faire de faux  
pas dans une affaire si importante. Que  
si vous demeurez d'accord que je n'ai  
rien dit en cela qui ne fût dans la vérité,  
ai-je dû croire que vous vous offense-  
riez d'une vérité qui m'étoit si impor-  
tante pour ma justification? Et si cela  
étoit, n'aurois-je pas sujet de vous dire  
avec l'Apôtre : *Ergo inimicus factus sum*  
*vobis, verum dicens?*

J'ai toujours cru que le plus grand avantage de l'amitié étoit de pouvoir découvrir librement à ses amis le fond de son cœur sans aucun déguisement , & & que ce seroit la chose du monde la plus importune d'être toujours obligé de jouer la comédie , & de ne dire jamais franchement ce que l'on pense. Mais à qui le fera-t-on qu'à un frere, & quand se croira-t-on plus obligé de le faire , que quand on est persuadé que la trop grande opinion qu'il a d'un homme le porte à des choses que l'on juge préjudiciables à la verité & à la justice ? Je ne vous le dissimule point , c'est la pensée que j'ai de vous. Vous croyez au contraire que c'est moi qui ai tort de ne pas entrer dans les propositions de votre ami. Je ne le trouve point mauvais. Mais tant que je serai dans le sentiment où je suis , je manquerois à l'amitié , si je ne faisois ce que je puis pour empêcher les mauvais effets que je suis persuadé que fait en vous la trop grande creance que vous avez en cette personne. Or que pouvois-je dire dans ce dessein de plus moderé , que de vous représenter qu'il n'avoit pas toutes les lumieres dont il auroit eu besoin pour se bien conduire dans cette affaire ?

Et il n'en faut point d'autres preuves  
que

que la lettre même dont il s'agit. Je ne vous en ai marqué que trois points, parce que vous me l'avez laissée trop peu de tems. Je me souviens confusément de quelques autres qui sont très fâcheux. Mais pour ne m'arrêter qu'à ceux dont je vous ai écrit, il y en a deux que vous n'avez pu défendre, & que vous avouez devoir être corrigez : l'un, où il nous fait dire que c'est une presumption insupportable de ne pas croire le Pape dans un fait, lorsque la chose est douteuse, & qu'on n'est pas convaincu du contraire; & l'autre, où il prétend que nous sommes convenus que les Constitutions ont été faites avec tant de prudence, de circonspection, de sagesse, & de piété, qu'on ne les peut contredire qu'avec un scandale général de toute l'Eglise. Vous promettez de vous employer pour faire changer ces deux endroits: mais ce n'est pas de quoi il s'agit, puisque je ne suis jamais demeuré d'accord que cette lettre pût servir de rien ni pour mettre notre conscience en repos, n'y pour nous procurer la paix, quelque forme qu'on lui donnât. C'est ce que je traiterai dans une autre partie de cette réponse. Il me suffira de vous faire remarquer ici, que mon dessein dans la lettre que je vous ai écrite, n'a

8. *XCIII. Lettre de M. Arnauld*

jamais été de vous justifier le refus que je faisois du *Subjicimus*, mais seulement de vous représenter quelques unes des choses qui me paroissent insupportables dans la lettre que vous m'aviez envoyée comme très avantageuse à notre cause.

Et ainsi je ne vois pas quel lieu je vous ai pu donner de me dire, que si après avoir corrigé quelques mots de ces deux endroits, je demeure toujours ferme à ne point vouloir d'accommodement (c'est à dire à ne point vouloir du *Subjicimus*, ou d'autres semblables équivoques) ces difficultez ne feroient donc qu'un pretexte pour continuer à le rejeter. Car je n'ai jamais prétendu que le refus que je faisois de me rendre à ces voyes obliques, que j'ai toujours cru ne pouvoir servir qu'à nous deshonnorer devant Dieu & devant les hommes, fût fondé sur ce que je trouvois à redire dans cette lettre; mais je ne vous en ai écrit que pour vous faire voir que ce qui vous paroissoit nous être si favorable, ne l'est en aucune sorte; & qu'ainsi l'on pouvoit juger par là, qu'il n'y avoit pas sujet d'espérer de si grandes choses de celui qui nous engageoit en de si mauvaises, lors même qu'il n'écrivoit que pour nous favoriser, & pour

pour nous donner lieu de nous défendre.

Mais pour continuer de vous parler encore avec liberté jusques à ce que vous m'ayez témoigné le trouver mauvais, il ne s'agit pas de corriger ces endroits, il s'agit de considérer quels ils sont, & quel jugement on doit porter de celui qui les a écrits. Est-ce une faute peu considérable, que d'imputer à ses amis tout le contraire de leur pensée dans un sujet aussi important que celui-ci? S'il avoit connu leurs sentimens, & qu'il eût voulu les déguiser, ce seroit une étrange infidélité; & s'il ne les a pas connus, est-ce être bien instruit d'une affaire que d'ignorer les principaux sentimens des parties intéressées, lors même qu'on a pris tant de soin de les lui faire connoître; puisque le Memoire envoyé en Languedoc que vous avez autrefois si estimé, portoit en termes exprès: *Que non seulement ceux qui croient positivement que les 5. propositions ne sont point dans Fan- senius, sont hors d'état de le pouvoir assurer; mais ceux aussi qui en doutent raisonnablement, parce que le mensonge ne consiste pas seulement à assurer comme vrai ce que l'on croit faux, mais aussi à témoigner que l'on est persuadé d'une chose dont on doute.*

Mais de plus, ou il a vu que ce qu'il nous faisoit avouer étoit un arrêt de condamnation contre Port-Royal, ou il ne l'a pas vu. S'il l'avoit vu, c'auroit été une étrange inhumanité de fournir des armes aux ennemis de ces saintes filles pour les détruire, & une étrange imprudence que de le faire dans une lettre écrite à celui qui a le plus d'intérêt à leur protection. Et s'il ne l'a pas vu, avouez donc qu'il est bien peu clairvoyant; puisque dans une chose de cette importance, il ne voit pas les conséquences les plus claires, & qui peuvent avoir de plus pernicious effets.

Mais ce qui montre encore ici son peu de lumière, pardonnez-moi si je parle ainsi, (car je ne suis pas résolu contre la parole du Prophète d'appeler les ténèbres lumière, ni le mal bien) c'est qu'il y a une manifeste contradiction entre ce qu'il dit dans cette lettre de l'obligation de croire le Pape dans les faits quand la chose est douteuse, & ce qu'il nous a soutenu plusieurs fois qu'on pouvoit signer les Constitutions sans s'engager à la créance du fait; parce, disoit-il, que ces signatures se doivent entendre selon l'esprit de l'Eglise qui n'oblige jamais à cette créance. Car si on est obligé à la créance des faits decidez par le Pape  
lors



lors même que la chose est douteuse, il faut avouer qu'on y est presque toujours obligé ; & qu'ainsi en interpretant la signature des Constitutions selon l'esprit de l'Eglise, on la doit prendre pour un engagement à la creance, puisqu'on ne peut selon cette lettre la refuser au Pape sans une insupportable presumption, à moins que d'être convaincu du contraire, qui est un cas assez rare, & qu'on n'est point obligé de supposer en celui dont on voit la signature.

Et en effet il n'y a pas un de nos ennemis, qui voulût avouer que nous sommes convaincus du contraire de ce que le Pape a décidé sur le fait de Jan-senius: mais ils nous accusent tous d'une opiniâtreté & d'un aveuglement inexcusable, de ne vouloir pas voir ce qu'ils prétendent être manifeste. Ils nous mettent donc au rang de ceux qui selon la maxime de cette lettre, sont obligés de croire le Pape sur le fait de Jan-senius. Et par conséquent si nous avions signé les Constitutions, il seroit impossible de montrer qu'ils n'eussent pas droit de prendre nos signatures pour un engagement à la creance ; & nous serions réduits, pour faire voir qu'elle ne nous y engage pas, à justifier que nous som-

mes convaincus du contraire de ce que le Pape a déclaré contre Jansenius, ce qui seroit nous obliger à contredire le Pape plus ouvertement que jamais.

Mais ce qui fait ces contradictions, c'est qu'on n'a nul egard à la vérité, mais seulement à venir à bout de ce que l'on prétend. Ainsi quand on nous a voulu porter à souscrire les Constitutions, on nous a soutenu que cette souscription ne pouroit être prise pour un témoignage de creance à l'égard du fait, parce que l'Eglise ne commandoit jamais de croire ces sortes de faits. Mais lorsqu'on a pensé à écrire une lettre qui pourroit être vue, on a considéré que cette maxime pourroit ne pas agréer au Pape & aux Jesuites, & ainsi on a changé ou de sentiment, ou de langage.

Je fais bien que cela se peut défendre de la même sorte que vous défendez ce qui est dit dans la lettre de la manière toute sage & toute pieuse dont les Constitutions ont été faites, & de la merveilleuse sincérité des Jesuites. Car vous prétendez qu'il a dû parler de la sorte pour ne pas blesser le Pape, & ne point blasmer les Jesuites; puisqu'on ne scauroit, dites-vous, trop travailler dans un accommodement à adoucir les esprits. Je ne veux point entrer ici dans

la question s'il est digne d'un grand Evêque de tant ménager les Jesuites, & si votre ami a dû avoir si peu d'égard à ce qu'il nous a avoué lui avoir été dit de la part de M. l'Evêque de Cahors au lit de la mort, que tous les Prelats qui aimoient l'Eglise ne devoient considerer les Jesuites que comme des gens qui lui étoient très pernicieux. Mais supposant qu'il a dû s'étudier à ne pas blesser ni le Pape ni les Jesuites, est-ce à dire qu'il a pu en conscience blesser si exorbitamment la verité dans les éloges qu'il donne à la manière dont les Constitutions ont été faites, & dans le témoignage qu'il rend aux Jesuites, d'être les gens du monde les plus sinceres, & qui ont le plus d'affection pour la paix.

Je ne trouve point mauvais que vous me representiez que c'est ainsi que se traittent dans le monde les grandes affaires; mais souffrez aussi que je vous dise encore une fois que le monde & Jesus-Christ ne s'accordent gueres bien ensemble; & qu'il y a bien de la difference entre parler en Evêque, & parler en homme du monde. Car je sçai bien que dans les accommodemens du monde on n'a nul égard à la verité, & qu'il n'y a point de mensonge qu'on n'emploie sous prétexte d'adoucir les esprits.

Mais je ne demeure pas d'accord qu'on doive agir de la même sorte dans les affaires de Dieu. Ce seroit beaucoup de ne rien dire de la manière si peu canonique dont les Constitutions ont été faites; & ce seroit assez s'abaisser pour ne pas blesser le Pape; mais de donner tant d'éloges à ce qui ne merite que du blâme, c'est ce que peut inspirer l'esprit du monde, & non l'esprit de J. C. Et c'est ce qui est encore plus insupportable à l'égard des Jesuites. Car avec quelle conscience peut-on dire qu'ils ont agi de la meilleure foi du monde dans cette affaire, & qu'ils ont sincèrement désiré la paix? S'ils l'avoient sincèrement désirée; qui auroit empêché qu'elle ne se fût conclue; puisque d'une part ils étoient convenus de ne point parler du fait, & que de l'autre ils n'avoient pu rien trouver à redire en ce qui regarde le droit? La réponse qu'ils ont faite quand on leur a reproché ce manquement de parole, fait bien juger s'ils méritent la louange qu'on leur donne d'être véritablement amis de la paix. Ils ont dit qu'ils n'étoient demeurez d'accord de ne point parler du fait de Jansenius, qu'en supposant qu'on demeure- roit d'accord du sens de cet Auteur; & qu'étant convenu qu'il a enseigné telle  
&

& telle chose, les uns diroient que cela est heretique, & les autres que cela est catholique. Mais outre qu'il n'est point vrai que ce n'ait été que sous cette condition qu'on avoit promis de ne point parler du fait, puisqu'on l'avoit promis plus de deux mois avant que d'envoier ce dernier projet, où il étoit parlé de cette imaginaire proposition de convenir du sens de Jansenius, il n'y a rien qui fasse voir un esprit plus contraire à un sincere amour de la paix, que cette prétention des Jesuites. Car que montrent-ils par là, sinon qu'ils ont toujours voulu se réserver un prétexte de nous faire la guerre, & que pouvant avoir deux sujets de nous la faire, ils ne se sont departis de l'un, qui étoit le moins important, que quand ils ont cru se pouvoir conserver le plus important ?

C'est ce qu'eux mêmes avouent quand ils disent ne nous avoir donné parole de ne nous point inquiéter sur le fait, que lorsqu'ils ont esperé qu'étant convenus avec nous du sens de Jansenius, ils diroient qu'il est heretique, lorsque nous soutiendrions qu'il est catholique : c'est-à-dire, qu'ils vouloient bien ne nous pas traiter d'opiniâtres touchant le fait, pourvû qu'ils eussent lieu de nous trait-  
ter

ter d'heretiques touchant le droit : mais qu'ayant justifié notre foi pas nos articles, & n'ayant pas voulu convenir que Jansenius ait enseigné les erreurs qu'ils lui imputent, il est juste, à ce qu'ils prétendent, que ce dernier sujet de querelle leur étant ôté, ils reviennent au premier, qu'ils n'avoient abandonné que pour nous combattre plus avantageusement. Voilà quelle est la bonne foi de ces sinceres amis de la paix. Ils font semblant de nous l'accorder sur un point, lorsqu'ils esperent de nous jeter dans une autre dispute où ils auroient plus de facilité de nous accabler; & aussi-tôt que cette esperance leur manque, ils reprennent ce qu'ils avoient relaché : au lieu que s'ils avoient eu la moindre équité & la moindre affection pour la paix, rien ne devoit les porter davantage à garder la parole qu'ils avoient donnée, de laisser à part la question de fait, que la difficulté qu'ils avoient trouvée de nous faire convenir du sens de Jansenius; puis qu'elle ne consistoit qu'en ce qu'ils n'avoient pu nous montrer que Jansenius eût enseigné autre chose sur le sujet des 5. propositions, que ce qui s'enseigne communement dans les écoles catholiques. Car quelque opinion qu'ils aient que nous interpretons cet Auteur d'une

nière trop favorable, comme c'est ce  
 nous exemptoit davantage du soup-  
 d'herésie, ce n'a pu être une occa-  
 n de chercher dans le fait dont on  
 it demeuré d'accord de ne point par-  
 , un nouveau sujet de dispute, qu'à  
 personnes qui feignent de rechercher  
 paix, lorsqu'ils n'ont que la guerre  
 is le cœur.

Et c'est ce qui est encore confirmé  
 les avis très certains qu'on a eus au  
 is fort de l'accommodement, qu'en  
 tems-là même le *P. Annat* promet-  
 t à *M. Morel* \* qu'il n'y auroit au-  
 n accord avec nous qu'en signant le  
 rmulaire, & qu'il écrivoit la même  
 ose à *M. l'Archevêque de Rouen*;  
 qui est confirmé par la Relation que  
 nt courir les Jésuites, dont on n'a  
 à encore aucun desaveu. A quoi je  
 ais ajouter deux choses. L'une,  
 a'ayant dit à *M. de Cominges* le bruit  
 ui couroit des discours du *P. Annat*,  
 nous avoua qu'il en avoit fait repro-  
 he au *P. Ferrier*, qui lui avoit répon-  
 u que la caballe des devots obligeoit  
 e *P. Annat* de parler ainsi, mais qu'il  
 e s'en mît pas en peine; de sorte que  
 ous ne pouvions douter que ce bon  
 homme ne fourbât les uns ou les autres;  
 mais nous étions assez simples pour croi-

\* Théolo-  
 gical de  
 Paris,  
 ennemi  
 déclaré  
 de la  
 doctrine  
 de S.  
 Augu-  
 stin.

• Hom-  
me se-  
culier  
cidevant  
Greffier,  
grand  
ami des  
Jesuites,  
qui s'est  
voulu  
signaler  
par quel-  
ques Li-  
vres  
contre  
ceux que  
l'on ap-  
pelle  
Janse-  
nistes.

re que ce n'étoit pas nous qui étions les duppes. L'autre est, que nous savons avec certitude, que dans le même tems où ce Pere témoignoit en apparence plus d'affection pour la paix, il presenta au Roi le S. Marandé \*, & lui recommanda l'Auteur & son Livre, qui est l'ouvrage le plus injurieux & le plus envenimé qu'on se puisse imaginer, qui ne respire que le feu & le sang, & qui ne parle que d'exterminer & de perdre tous ceux qui refusent de signer le formulaire.

Cependant voilà ceux que l'on voudroit que nous fissions passer nous mêmes pour de grands amis de la paix. Car ces éloges étant renfermez dans une lettre que nous aurions publiée pour nous servir de justification, n'auroit-ce pas été nous rendre les herauts de ces louanges des Jesuites?

Mais vous pretendez que nous pouvions bien acheter à ce prix les deux grands avantages que nous eussions retirerez de cette Lettre: l'un, que notre foi étoit à couvert, & l'autre que nous avions la paix. Il faudroit donc recevoir pour bon ce que condamne S. Augustin, qu'il y a des pechez qu'on peut faire pour empêcher que d'autres n'en commettent de plus grands; & qu'ainsi la



la flatterie & le mensonge ne seroient pas mal employez pour adoucir les Jesuites, & les porter à ne nous plus traiter d'heretiques. Et néanmoins je ne voi pas que cette Lettre pût beaucoup servir à nous procurer aucun de ces avantages. Car pour ce qui est de mettre notre foi à couvert, je vous puis assurer, qu'autant que je m'en puis souvenir, la manière dont il en est parlé dans cette Lettre n'est point telle que nous aions grand sujet d'en être contens. Et quant à la paix que vous vous persuadez que cette Lettre nous doit apporter, il est aisé de faire voir combien cette esperance est mal fondée. Et c'est ce que j'ai à traiter en justifiant le refus que je fais de me servir du *Subjicimus*, dont vous faites le capital de votre réponse, quoi que je n'en eusse point parlé dans la Lettre à laquelle vous répondez.

Vous supposez par tout que le *Subjicimus* ne blesse point la conscience, étant accompagné de la declaration de M. de Cominges, & qu'il nous donnera la paix. Je vous avoue que si ces deux prétensions étoient aussi certaines que vous le croiez, il ne seroit pas difficile de me faire passer pour un homme fort déraisonnable dans le refus que je ferois d'embrasser un moien legitime & innocent

cent qui donneroit la paix à l'Eglise. Mais c'est une assez plaisante manière de combattre le monde, que de supposer sans preuve ce qui est en question; au lieu que je pretens avoir fait voir par de bonnes raisons, & qui ont paru convaincantes à des personnes de fort bon esprit, la fausseté de l'une & de l'autre de ces deux pretensions, aiant montré par deux écrits, que le *Subjicimus*, quelque declaration séparée qu'on y joignît, étoit contraire à la sincérité chrétienne: 2. qu'il étoit tout à fait hors d'apparence qu'on pût avoir la paix par toutes ces sortes de voies.

Vous pourrez voir ces raisons dans ces deux écrits. Mais pour examiner ce que vous en dites dans votre lettre, vous n'y apportez rien pour appuier le second point, qui est que nous aurions la paix en nous servant du *Subjicimus*, parce que vous l'avez cru indubitable, quoiqu'il n'y eût jamais à mon avis d'espérance plus mal fondée. Et pour le premier tout ce que vous en dites se réduit à l'autorité de quelques uns de nos amis, & à celle de M. d'Angers: sur quoi trouvez bon que je vous dise.

1. Qu'étant aussi opposé que je suis à la doctrine de la probabilité, je ne puis pas croire que l'autorité de 3. ou 4. per-

personnes me fût une excuse suffisante devant Dieu , si j'avois agi contre ma lumière , & contre le mouvement de ma conscience.

2. Que j'ai beaucoup de respect pour les sentimens de M. d'Angers , mais que je suis resolu de ne prendre pour ses veritables sentimens que ce qu'il m'aura répondu après avoir ouï toutes mes raisons , & non pas ce qu'il a pu dire ou écrire avant que d'être pleinement informé des choses.

3. Que s'il y a quelques uns de nos amis qui se sont rendus au *Subjicimus* avec une declaration , il y en a beaucoup d'autres qui l'ont rejetté , comme M. Barré , M. de Saint-Amour , M. Manessier , M. Hermant , M. Haslé , M. de Creil , M. Burluguai , feu M. Rhetart , M. de Sainte Marthe , & encore d'autres que je pourrois nommer. Et ainsi comme nous avons resolu de ne nous pas diviser , je ne voi pas comment on peut seulement penser à un moien qui ne serviroit qu'à accabler tous ceux de nos amis qui n'y voudroient pas entrer.

4. On a trouvé fort mauvais que l'on ait rejetté le *Subjicimus* lors même que l'on pretendoit que la declaration qui accompagneroit ne se publieroit qu'en  
tems



tems & lieu, & lors seulement qu'elle ne pourroit troubler la paix. Car c'est ce qui est expressément marqué dans la Lettre que M. le Nain m'a écrite, où il nous menaçoit de la part d'un grand Magistrat, que si nous n'acceptons cette proposition nous serions condamnés de Dieu & des hommes. Et cependant cette proposition a été rejetée de tous nos amis hors un seul, ceux mêmes qui se sont rendus au *Subjicimus* avec une déclaration, avouant qu'ils ne le pouvoient faire en conscience, si cette déclaration n'étoit aussi publique que leur signature.

5. Si vous aviez bien compris quelle est sur ce sujet l'opinion de M. Girard & de M. de la Lane, vous trouveriez qu'elle est bien différente de la vôtre, & qu'elle ne vous favorise pas tant que vous pensez. Car vous supposez qu'il n'y a presque personne qui ne soit persuadé, que lorsqu'il ne s'agit que d'un fait le mot de *SUBJICIMUS* ne peut exprimer qu'un respect. Et c'est sur cela que vous vous fondez pour dire que M. de Comminges déclarant si expressément par écrit qu'il ne l'entend, ni ne nous engage à l'entendre que de la sorte, il n'est pas possible que nous nous engagions par là à la créance de ce fait. Mais ces Messieurs bien loin de

e croire qu'au regard d'un fait le mot  
e *Subjicimus* ne puisse signifier qu'un  
espect, croient avoir beaucoup gagné  
i on leur accorde que ce mot est géné-  
ique, & qu'il peut signifier la creance  
& le respect, avouant néanmoins en mê-  
ne tems qu'il est déterminé par l'usage  
e l'Eglise en cette rencontre à signifier  
la creance: parce, disent-ils, que la ma-  
nière ordinaire de recevoir les decrets de  
l'Eglise, même touchant les faits, a  
oujours été de croire ces faits: desorte  
que quand des personnes n'ont pas été  
persuadées de certains faits decidez par  
l'Eglise, ils n'ont pas voulu aussi rece-  
voir les decrets qui les avoient decidez.  
D'où ils concluent que ce mot, quoique  
generique, & pouvant signifier la crean-  
ce & le respect, signifie la creance dans  
cet acte, comme encore que le mot d'a-  
nimal signifie de soi même un homme  
& une bête, néanmoins quand on dit  
qu'un animal a passé par là (c'est la  
comparaison dont ils se servent) le mot  
d'animal est déterminé par l'usage à  
signifier une bête. Ils pretendent nean-  
moins qu'il suffit que le mot de *Subjici-  
mus* soit generique, pour pouvoir être  
déterminé au respect par une declaration,  
& que cela peut mettre la conscience à  
couvert. Pour moi je ne conviens pas  
que

que ce mot soit generique selon qu'il est employé dans cet acte, & je soutiens qu'il y signifie specifiquement la creance. Mais ce qu'ils accordent me suffit pour faire voir que nous ne pouvions nous en servir en conscience, quelque déclaration separée qu'on nous donne pour l'expliquer.

Car l'usage étant ce qui determine la signification des paroles, la signification d'un acte ecclesiastique se doit prendre de ce qu'en signifient les termes selon l'usage de l'Eglise. Or ils avouent que dans l'acte qu'on nous veut faire signer le mot de *Subjicimus* signifie qu'on croit, selon l'usage de l'Eglise: c'est donc ce qu'il signifie veritablement. Et par consequent celui qui ne croiant pas se sert de ce mot, se sert d'une expression qui signifie le contraire de sa pensée, ce qui est un mensonge selon l'idée que tous les hommes ont du mensonge. Et la declaration separée n'empêche pas que ces paroles ne contiennent un mensonge; mais y en ajoute un nouveau. Car si le mot de *Subjicimus* signifie la creance dans cet acte selon l'usage de l'Eglise, celui qui dit dans une declaration qu'il n'y signifie que le respect & non la creance, ne dit pas vrai. Et ainsi je croi avoir eu raison de dire dans un écrit, que selon

lon la parole de S. Prosper ces deux faussetez ne peuvent pas faire une verité : *Unum verum duo falsa non faciunt.*

Il est clair au moins que cette declaration seroit une contre lettre en matière de religion ; ce que ces MM. mêmes avouent être une chose inouïe, & d'un exemple très pernicieux. Et il ne sert de rien de répondre que ce ne seroit pas une contre-lettre, parce que le mot de *Subjicimus* étant generique, il peut avoir la signification de respect. Car il ne s'agit pas de ce que peut signifier ce mot en soi-même, mais de ce qu'il signifie effectivement dans l'acte que nous aurions signé. Or ces MM. avouent que par l'usage de l'Eglise il est déterminé à signifier la creance ; & par consequent c'est se moquer du monde, que de ne pas reconnoître que la declaration par laquelle on donneroit à ce terme une signification toute opposée à celle qu'on avoue qu'il a dans l'acte, seroit une vraie contre-lettre.

Vous voyez donc que vous supposez un peu trop facilement que cette declaration mettroit entièrement la verité à couvert. Et ce qui vous donne cette pensée, c'est que vous ne considerez qu'une sorte de verité, qui est qu'on

ne croie pas que nous aions abandonné Jansenius & consenti à sa condamnation; & c'est ce qui vous persuade que cette Lettre met tout en sûreté; notre foi, par ce qui y est dit de nos articles, & notre créance touchant le fait, par l'explication du mot de *Subjicimus*. Mais vous ne faites aucune reflexion à la vérité & à la sincérité qui doit reluire dans toutes les actions d'un Chrétien, & encore plus d'un Théologien & d'un prêtre.

Nous avons trois sortes de reputation à conserver; celle de catholiques, celle de défenseurs d'un Evêque que nous croions avoir été injustement condamné, & celle de personnes sinceres. Cette Lettre peut contribuer quelque chose à nous conserver les deux premières: mais tant s'en faut qu'elle serve pour la dernière, qu'elle sera prise au contraire avec raison pour une preuve convaincante de notre manquement de sincérité. Car quand on accuse quelqu'un d'être menteur, on ne l'accuse pas de croire ce qu'il dit, mais de dire une chose, & d'en croire une autre. Et ainsi il faut deux choses pour convaincre une personne de mensonge; il faut montrer qu'il a dit une chose, & il faut avoir des preuves qu'il ne la croit pas.

Et



Et c'est ce que nous donnerons moyen de faire à nos ennemis en signant le *Subjicimus*, & acceptant la déclaration. Car il leur seroit très facile de montrer par cet acte, que nous aurions témoigné acquiescer à la condamnation de Jansenius, & la déclaration leur seroit une preuve convaincante que nous n'y aurions acquiescé que de bouche, & que nous aurions toujours dans le cœur un sentiment tout contraire, qui est le propre caractère du mensonge.

Vous voyez donc que ce n'est pas sans raison que l'amour que Dieu m'a donné pour la vérité me fait avoir tant d'aversion d'une paix qu'on nous veut faire acheter par des moiens où la vérité est si fort blessée. Et c'est aussi ce qui doit faire cesser l'étonnement où vous êtes, que Dieu étant le Dieu de paix aussi bien que de vérité, je trouve qu'il soit impossible d'allier en cette rencontre les deux choses du monde qui doivent être plus unies. Il est vrai que j'ai cru que cela étoit impossible en cette occasion, non que la vérité & la paix ne se pussent fort bien accorder; mais parce qu'il étoit facile de juger que les ennemis déclarez de la vérité ne voudroient point de paix qui ne fût établie sur la ruine de la vérité.

Il faut aussi remarquer que quoique Dieu soit Dieu de paix aussi bien que de verité, il y a néanmoins cette différence entre la verité & la paix, que toute verité est de Dieu, mais toute paix n'est pas de Dieu. Et c'est pourquoi Jesus-Christ distingue dans l'Evangile la paix qu'il donne aux siens, qui est la seule que nous devons desirer, de celle que le monde donne : *Pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat ego do vobis.* Et pour nous apprendre que nous ne devons pas rechercher toute sorte de paix, il nous assure qu'il n'est pas venu apporter la paix dans le monde, mais l'épée & la division. Nous voyons aussi que S. Paul ne nous exhorte d'avoir la paix avec tous les hommes, qu'en ajoutant : *Si fieri potest, quantum in vobis est cum omnibus hominibus pacem habentes.*

Il nous fait bien entendre ce qu'il desire de nous, dit S. Chrysostome, en disant si cela se peut, & autant qu'il est en nous : parce qu'il arrive souvent que cela n'est pas possible, comme lorsqu'il faut combattre pour la piété, ou pour la défense de ceux qu'on opprime injustement. C'est notre cas. *CONTINGIT enim subinde ut possibile non sit, nimirum quando de pietate sermo est, quando de injuria affectis*

certatur. CAR alors, ajoute ce Pere, gardez-vous bien de preferer la paix à la verité, mais demeurez ferme jusques à la mort. *NE præponas concordiam veritati, sed generose persistas ad mortem usque.* MAIS dans ces occasions mêmes lorsque vous combattrez vos adversaires, soyez leur ami dans le cœur, pourvu néanmoins que vous ne trahissiez en rien la verité. *ITA tamen ut veritatem nullo modo prodas.*

Voilà la disposition où j'ai toujours été, & c'est la raison de ce que vous dites vous avoir percé le cœur de douleur, qui est que j'ai paru triste lorsqu'on m'a engagé par empressement & par importunité en des propositions qui ne me paroissent pas assez conformes à la sincérité chrétienne, & guai quand ces propositions n'ont point été acceptées. Je ne dissimule point que je n'aie été en cet état. Je l'ai déclaré à M. de Cominges, & je veux bien qu'il montre à tout le monde la Lettre que je lui ai écrite sur ce sujet. Rien ne justifie davantage l'amour que j'ai eu pour la paix, que de ce que je me suis rendu, quoi qu'avec peine, à des propositions auxquelles j'avois de moi même beaucoup de repugnance. Et la joie que j'ai ressentie quand elles ont été rejetées, ne

peut être attribuée avec justice qu'à l'amour que Dieu m'a donné pour la vérité, qui me caufoit de grands scrupules d'avoir passé des choses dont j'avois sujet d'apprehender qu'on n'abusât pour l'affoiblir; & ainsi de n'avoir pas assez gardé cette regle de S. Chrysostome, d'aimer tellement la paix qu'on n'abandonne en aucune manière les intérêts de la vérité: de sorte que s'il me reste quelque peine d'esprit dans cette affaire, ce n'est pas d'avoir trop peu fait pour la paix, mais c'est d'en avoir trop fait.

Que si l'on ne doit rien faire qui porte prejudice à la vérité pour avoir la paix, combien le doit-on moins faire pour un phantôme de paix? Je sçai bien que c'est encore un de mes crimes, de ce que je n'ai rien espéré de cet accommodement, & que je n'ai jamais cru qu'il nous pût donner la paix. Mais si vous prenez la peine de lire un écrit que j'ai fait sur ce sujet, vous ne trouverez peut-être pas que j'aie grand tort d'être dans cette pensée. Je puis au moins vous assurer que des personnes fort raisonnables l'ont fort approuvé, & qu'entr'autres la Marquise l'ayant vu il y a quelques jours, celui qui le lui montra m'en a écrit en ces termes: *La personne à qui j'ai montré votre écrit le*  
*trouve*

trouve d'autant plus beau, qu'elle m'a dit avoir eu les mêmes pensées, & les avoir proposées à M. de Cominges lorsqu'elle lui parla. Je me trouvais aussi hier à un rendez-vous, où je vis M. de Montigny \* & M. Girard, qui me dirent positivement l'un & l'autre qu'ils croioient aussi bien que moi qu'il n'y avoit aucun lieu d'esperer que toutes les propositions qu'on nous faisoit nous donnaissent la paix, quand même nous nous y rendrions. Et M. Girard ajoûta, qu'il ne croioit pas même que nous l'eussions quand nous signerions le formulaire, parce qu'on trouveroit encore lieu de nous demander autre chose. De sorte que c'est une insigne calomnie que le bruit qu'on fait courir contre moi, que j'empêche seul la paix de l'Eglise, puisqu'au jugement des personnes les mieux sentées, cette pretendue paix n'a jamais été qu'une illusion depuis qu'on y a fait entrer la question de fait contre la parole qu'on avoit donnée de n'en point parler.

\* M.  
Singlin

J'appris aussi dans cette entrevue une chose bien étonnante, qui est que M. de Cominges montre à plusieurs personnes la copie de la Lettre que M. d'Angers m'a écrite, & qu'il en triomphe. Je ne sais pas pourquoi il a dû avoir

une copie de cette Lettre : mais je fais bien que cette manière d'agir me dispense de beaucoup d'égards , & me met dans la nécessité de faire sçavoir de quelle sorte on a surpris M. d'Angers pour m'accabler de son autorité , & d'effacer en même tems les mauvaises impressions qu'on a données de moi en me décrivant comme un ennemi de la paix. Dieu m'a donné quelque réputation dans l'Eglise ; il m'oblige de la conserver , & de ne pas souffrir que le monde soit scandalisé plus long-tems de la conduite qu'on m'impute. C'est ce qui ne me sera pas difficile ; & j'espère de convaincre toutes les personnes équitables que je n'ai point rejeté de propositions que je n'aie dû rejeter ; mais que toutes celles que j'ai rejetées n'ont point dû nous être faites par des personnes qui auroient eu un peu d'amour pour la vérité & pour la sincérité. Si ceux qui ont traité avec nous , avoient gardé le secret qu'ils nous devoient , je ne ferois pas dans cette nécessité de me défendre ; mais puisqu'ils semblent n'avoir travaillé qu'à me perdre d'honneur dans l'esprit de tous mes amis & de beaucoup d'autres personnes du monde ; il ne feroit pas juste que je les laissasse dans cette mauvaise opinion , & que je contribuasse par mon

silence

silence à les fortifier dans la pensée qu'on leur inspire, que les Jesuites ont travaillé sincerement à la paix, & que c'est moi qui l'ai troublée.

Cependant j'eus encore hier avis que des Molinistes se plaignant au P. Annat de l'accommodement qu'il vouloit faire avec nous, il leur répondit qu'ils ne se missent point en peine. *Car on je les reduirai, dit-il, à ce que nous désirons, ou au moins je les connoîtrai, & je les diviserai.* Si cela n'a pas été dit, au moins n'est-il que trop vrai que c'est tout ce qu'a produit cet accommodement prétendu. Et après cela vous vous étonnez que je l'appelle *une miserable negociation*: comme s'il y avoit rien de plus miserable que de separer les personnes les plus unies, & de faire ce que l'Ecriture déteste, qui est de semer la discorde entre les Freres. Si j'avois moins de naturel, je parlerois avec moins de chaleur de ce qui me doit être si sensible. Mais le moien de ne se pas plaindre de ceux qui ne se contentent pas de nous avoir ainsi divisez; mais qui font tout ce qu'ils peuvent pour faire paroître cette division, & qui en prennent avantage pour opprimer l'un par l'autre. J'espere qu'il n'en fera pas ainsi, & que Dieu reunira plus que jamais ce qu'ils ont voulu separer.

34 *XCIV. Lettre de M. Arnould*

Il y a tant de bonnes ames qui l'en prient , que j'ai cette confiance en sa bonté, qu'à la fin il exaucera leurs prières, & que nous nous trouverons tous comme auparavant, *unanimés, id ipsum sentientes.*

L E T T R E X C I V.

27 Mai. 1663. *A Madame DE SABLE. Sur de nouvelles propositions d'accommodement qui avoient été faites.*

J'Ai appris , Madame , qu'on vous a mandé qu'on nous faisoit une nouvelle proposition, & qu'on jugeroit si nous sommes raisonnables par la manière dont nous la recevrons. Je sais ce que c'est, & j'en ai été si surpris que je n'ai pû m'empêcher de vous en écrire, & de vous rendre juge de l'injustice qu'on nous fait en nous voulant faire passer pour extrêmement déraisonnables, si nous ne nous rendons aujourd'hui à ce qui a déjà été rejeté il y a 3. mois par le commun consentement de nous tous, & même de M. de Cominges, comme étant tout à fait contraire à la bonne foi & à la sincérité. Car les Jésuites nous aiant proposé d'écrire au Pape & de lui témoigner que nous étions disposés



posés à lui obéir en tout ce qu'il ordonneroit, nous déclarâmes que nous ne le pourrions en conscience, parce qu'étant determinez à ne point faire ce que nous devons juger avec toute apparence que le Pape nous commandera, qui est de condamner les propositions dans le sens de Jansenius, ce seroit manquer de sincerité envers Dieu & de respect envers le premier Vicaire de J. C. à qui l'Ecriture nous apprend qu'on ne peut mentir sans mentir au S. Esprit, que de promettre de lui obéir dans des choses dans lesquelles notre conscience ne nous permet pas de lui obéir. Et nous jugeâmes fort bien alors qu'il ne serviroit de rien de dire que les promesses générales peuvent recevoir des exceptions & qu'elles n'engagent qu'à ce que l'on peut faire selon Dieu. Car cela est vrai quand il arrive contre notre attente qu'on nous commande des choses que nous n'avons pas dû prévoir qu'on nous commanderoit. Mais quand nous avons pû & dû le prévoir, c'est une manifeste illusion que de promettre en cette rencontre de faire tout ce qu'on nous ordonnera, lorsque nous sommes résolus de ne point faire tout ce que nous avons tout sujet de croire qu'on nous ordonnera. Que si de plus nous considérons que la moindre

dre chose que le Pape, nous pourroit commander en cette occasion, seroit de signer les Constitutions, ce que nous avons toujours temoigné à M. de Cominges ne pouvoir faire, quel sens auroit eu notre promesse, sinon celui-ci. *Nous promettons à votre Sainteté, de faire tout ce qu'elle nous commandera sur le sujet de sa Constitution, pourvu qu'elle ne nous commande rien de tout ce que nous voyons bien qu'elle auroit envie de nous commander.*

Cependant ce qui fut trouvé en ce tems-là tout à fait hors d'apparence, & qui fut cause de la première rupture avec les Jesuites, nous est proposé maintenant sous une autre forme, mais qui ne change rien pour ce qui est du manquement de sincerité. On dit que ce ne sera plus nous qui écrirons au Pape, mais que M. de Cominges aura la bonté de le faire pour nous, desorte que ce sera lui qui fera au Pape cette promesse en notre nom, & qui sera garand auprès de S. S. de l'observation de la parole que nous lui aurons donnée. Il faut avouer que nous lui sommes bien obligez de la peine qu'il veut prendre, & que ce moien remedieroit à plusieurs inconveniens qui se rencontreroient dans la proposition d'écrire nous mêmes; mais il est

est visible qu'il ne remédie en aucune sorte à la raison essentielle qui nous empêche de faire nous mêmes cette promesse au Pape, qui est que nous ne la pouvons pas faire sincèrement; puis qu'on ne s'engage pas moins en promettant par un autre que par soi-même, & qu'au contraire on s'engage davantage, parce qu'on ne pourroit manquer de parole sans violer la foi qu'on auroit donnée à deux personnes. Et ainsi l'entremise de M. de Cominges ne seroit qu'un nouveau lien qui nous ferreroit davantage, & qui donneroit lieu de rendre notre infidélité plus odieuse, si nous manquions à accomplir ce que nous aurions promis.

C'est pourquoi, Madame, je ne doute point que vous ne jugiez que nous n'avons pû entrer dans cette nouvelle proposition qu'on nous a faite depuis deux jours, & que nous n'avons pas dû être portez à nous y rendre par la consideration des maux horribles qu'on nous a représentés devoir bientôt fondre sur nous par la déclaration que le Roi se dispose de publier. Car si dans le monde même les gens d'honneur croient se devoir exposer à toute sorte de maux plutôt que de rien faire contre leur honneur, des Chrétiens & des

Prêtres doivent-ils avoir aucun égard à des persécutions temporelles, lorsqu'il s'agit de leur conscience? Mais en vérité, Madame, je suis étrangement surpris de ce qu'on temoigne tant de zèle pour nous tirer de l'oppression, & qu'on en temoigne si peu pour desabuser ceux dont on se sert pour nous opprimer. La charité bien réglée doit être plus touchée des plus grands maux. Or la Philosophie Chrétienne nous apprend que ce n'est pas celui qui souffre une injure qui est misérable, mais que c'est celui qui la fait. Je veux donc que M. de Cominges nous regarde comme des gens intraitables & qui veulent périr par leur opiniâtreté. Je veux qu'il nous juge indignes de son entremise auprès du Roi; mais peut-il juger le Roi indigne de la charité que la conjoncture où il se trouve l'oblige de lui rendre en le détournant d'une action très perilleuse pour son salut, dans laquelle il voit qu'il est prêt de s'engager par des conseils pernicieux.

Je suis fort porté à excuser ceux qui agissent selon leur lumière, & je ne pretends point obliger M. de Cominges à agir au de là de la sienne. Je suppose seulement, ce qui est sans doute, qu'il est très persuadé que le Roi ne  
deut

peut obliger tous les Evêques à signer le Formulaire, priver de leurs benefices tous ceux qui ne le voudront pas signer, & les soumettre aux peines portées par les canons contre les heretiques sans une injustice manifeste & une visible oppression de la liberté de l'Eglise. Peut-il donc avoir une veritable charité pour son Prince, & le laisser se perdre, sans l'avertir du malheur effroyable devant Dieu, où des Conseillers infidelles le precipitent? S'il avoit decouvert quelque conspiration contre la vie du Roi, ou seulement contre son Etat, avec quel zele & quelle promptitude ne lui en donneroit-il point avis? Comment donc peut-on être froid & demeurer dans le silence en voiant une conspiration toute formée contre son ame & contre son salut? Tous les Evêques ont une obligation générale de dire la verité aux grands du monde, & ils ne sont pas dans une vertu proportionnée à leur état, s'ils ne sont dans la disposition de le faire au peril de leur fortune & de leur vie. Mais les occasions où ils doivent satisfaire à cette obligation, dépendent des engagements que Dieu fait naître, & des ouvertures qu'il leur donne.

M. de Cominges a ici un engagement qui lui est tout particulier, qui est l'ordre

dre qu'il a reçu du Roi de travailler à cette affaire, & une ouverture de lui en parler que n'a presque aucun autre Evêque, qui est la nécessité où il est de lui rendre compte de sa négociation. Cela suffit pour former à son égard une obligation indispensable de l'avertir du danger qu'il court de se perdre éternellement, s'il continue d'écouter ceux qui le portent à imposer à l'Eglise le joug d'une domination insupportable. Et il ne lui suffit pas pour s'excuser devant Dieu, qu'il se persuade que cela ne serviroit de rien. S. Jean étoit trop éclairé pour ne pas voir le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un Roi aussi peu religieux qu'étoit Hérodes, & emporté d'une aussi violente passion qu'étoit celle qu'il avoit pour Herodias, se pût refoudre de la quitter sur la remontrance qu'il lui en feroit. Et néanmoins il ne laisse pas, au peril de sa vie, de lui aller dire qu'il ne lui étoit pas permis d'avoir pour femme, celle de son Frere. Le Roi n'a aucune passion dans cette affaire. Il ne s'y porte qu'autant qu'il est prevenu : pourquoi seroit-il impossible de le détromper & de confondre en sa présence ceux qui lui donnent des conseils qui jusques ici n'ont pu se soutenir par la raison, mais seulement par la violence ?

Ils

Ils n'ont du pouvoir sur son esprit que parce qu'il n'y a encore eu personne qui ait osé les contredire devant lui; desorte qu'il n'est pas étrange que les mauvaises impressions qu'ils lui ont données contre les meilleurs Evêques de son Roiaume, l'engagent à les persécuter comme des fauteurs d'heretiques. Il ne se trouve point de Jean qui lui aille dire; il ne vous est pas permis de vous asservir comme votre femme celle qui est l'épouse de vos Freres, ou plutôt de vos Peres. Vous n'avez point de droit d'imposer pour loi à tous les Evêques de votre Etat, ce qui ne leur a été prescrit par aucune autorité Ecclesiastique, à laquelle ils soient obligés de déferer.

Il y a eu des Prelats assez genereux pour lui en écrire. Mais les Lettres ne repliquent point, & il est facile à ceux qui sont présens de les éluder par mille artifices. La vive voix soutenue par une vigueur Episcopale & une aussi grande présence d'esprit qu'en a M. de Cominges feroit tout un autre effet.

Mais quand il y auroit beaucoup moins à esperer, l'obligation d'en parler n'est pas levée. Dieu ne demande que le travail, il se charge de recueillir lui-même le fruit. Celui qu'on devoit avertir ne se seroit peut-être pas corrigé quand on  
l'au-

l'auroit fait : mais Dieu ne laisse pas d'en demander le sang à celui qui le devoit faire. S. Augustin nous apprend qu'une des raisons pourquoi Dieu permet que les bons soient enveloppez avec les méchans dans les calamités publiques, c'est qu'il y a peu de personnes qui ne méritent d'être châtiées avec les méchans. Car souvent, dit-il, on manque ou à les instruire, ou à les avertir, ou à les reprendre ; soit parce qu'on fuit le travail & la peine qu'on y auroit ; soit parce qu'on a trop d'égard à des respects humains ; soit parce qu'on évite de les avoir pour ennemis : de peur qu'ils ne nous nuisent dans les choses temporelles, ou que notre cupidité nous fait désirer d'acquiescer, ou que notre peu de vertu nous fait appréhender de perdre. Mais ce Saint ajoute, que cette obligation regarde bien plus particulièrement les Evêques qui sont établis de Dieu pour être les sentinelles qui veillent à la garde du peuple, & dont le principal devoir est de ne le point épargner & de ne point cesser de lui représenter ses fautes : *Ut non parcant oburgando peccata.* Et néanmoins, dit-il, ceux mêmes qui ne sont que particuliers ne sont pas tout à fait exempts de faute, s'ils négligent d'avertir ou de reprendre ceux à qui Dieu les a liez dans l'appréhension qu'ils ont que cela ne leur porte



*porte quelque préjudice au regard des choses qu'ils possèdent légitimement, mais pour lesquelles ils ont plus d'attache qu'ils ne devroient.*

C'est, Madame, ce qui me fait craindre que nous aions peut-être la même obligation envers M. de Cominges, que nous croions qu'a M. de Cominges envers le Roi, & que nous ne soions coupables d'une dissimulation peu charitable en feignant de lui en dire notre pensée. Je pense pourtant y avoir fait une partie de ce que j'ai dû, en ayant souvent écrit & parlé à ceux qui ont plus d'accès auprès de lui. Et après tout je ne sai presque où j'en suis. Car d'une part le respect que j'ai pour la vertu de M. de Cominges me force presque à étouffer tous mes sentimens sur ce sujet; & il faut de l'autre que je m'aveugle moi-même & que je renonce à tout ce que je puis avoir de lumière pour ne pas voir que ce qu'il a regardé comme un grand sujet de mérite devant Dieu, lui est peut-être la plus grande tentation qu'il ait jamais eue, puis qu'elle le met en danger de perdre par un seul silence tout ce qu'il a pu acquérir par des travaux de vingt années. Mais s'il est permis dans des occasions aussi importantes que celles-ci de faire de semblables réflexions,

44 XCV. Lettre de M. Arnauld  
flexions, il faut bientôt les faire retourner à Dieu, & nous abîmer avec elles dans la profondeur de ses jugemens. Humilions nous & tremblons ; reconnoissons que toute notre esperance en l'homme est vaine, & apprenons à ne la mettre qu'en Dieu.

L E T T R E X C V.

2 Juin  
1663.

A M. L'EVEQUE DE COMINGES. *Où il déclare n'avoir aucune part dans un Acte qui avoit été mis entre les mains de ce Prélat.*

M O N S E I G N E U R

Ayant crû que c'étoit un mouvement de Dieu qui m'avoit porté à vous déclarer il y a quelque tems que j'étois résolu de n'agir jamais qu'avec une sincerité toute entiere avec les Ministres de celui qui est la verité même, je me sens encore obligé de vous temoigner que je n'ai eu aucune part à un papier que j'apprends vous avoir été mis entre les mains, & que je n'entends point qu'on y promette rien en mon nom. Car je suis persuadé qu'il n'est point permis de tromper le Pape & l'Eglise par aucun deguïsement, qui me fasse paroître autre devant

vant leurs yeux, que je ne le fais devant ceux de Dieu. Et ainsi la souscription, que je me sens disposé de faire présentement, si j'étois forcé d'en faire quelqu'une, seroit de dire à l'imitation d'un Saint. *Testor me in damnatione quin-*

*que propositionum præbere consensum, de* Sulpitius Severus, Histor.

*JANSENIO non probare.\** Car si je L. 2.

puis sans offenser Dieu être dans ce sentiment touchant Jansenius, comme vous \* Al. non præbere.

nous l'avez, Monseigneur, plusieurs fois avoué, je ne puis comprendre que ce qui est innocent étant dans notre cœur, devienne criminel étant dit au Pape, lorsqu'il nous oblige de parler. Ce n'est pas néanmoins, Monseigneur, sans quelque peine que je vous fais cette déclaration, mais ma conscience & mon honneur m'y ont engagé n'ayant pas dû souffrir qu'on me pût imputer un jour d'avoir manqué à la parole qu'on auroit sujet de croire que j'aurois donnée, ou que d'autres auroient donnée en mon nom. Et c'est ce qui m'a pressé de le faire dès aujourd'hui, qui est le jour de l'ordinaire de Rome, de peur que vous n'eussiez sujet de vous plaindre de moi, si je vous avois laissé dans une ignorance de ma disposition, qui auroit pu vous engager à me mettre au nombre de ceux à qui on croiroit avoir droit

droit de demander des choses que je ne pourrois pas accomplir. Ainsi j'espere, Monseigneur, que vous me pardonnerez la liberté que j'ai prise, & que vous la regarderez comme une marque de l'opinion avantageuse que j'ai de votre bonté & de votre justice, qui m'a fait croire que dans les differents avis où l'on peut être sur une affaire si importante, vous approuveriez toujours plutôt ceux qui agiroient selon leur lumière & les mouvemens de leur conscience, que ceux qui les étoufferoient par des considerations humaines. Je suis &c.

## L E T T R E

*De M. DES LIONS à M. ARNAULD, Pour le prier de venir à Paris aider au rétablissement des Docteurs en Sorbonne.*

29 Juil-  
let 1663.

**Q**Uoique les pensées des hommes, Monsieur, ne puissent être que timides, & leurs prevoiances incertaines, ainsi que parle l'Ecriture, néanmoins elle nous apprend elle même que toutes choses ont leur tems, & qu'il y en a dans lesquelles on peut agir ou esperer d'une

d'une manière plus sûre & plus forte qu'en quelques autres. J'ai donc pensé, pour ne pas dire que je me suis senti ému ou inspiré, de prendre l'occasion d'une apparence & d'une esperance de paix ecclesiastique generale, pour traiter durant ce calme de la reconciliation particulière de notre Sorbonne. Je suis venu à Paris plutôt dans ce mouvement, que dans ce dessein, dont je ne pouvois pas faire un grand fondement sur quelque petite volonté que M. Grandin m'a toujours témoignée d'y contribuer quand il le pourroit; & il m'a semblé non seulement qu'il le pouvoit davantage étant Syndic, mais aussi qu'il avoit plus de disposition à le vouloir & à le faire dans les préjugés qu'il venoit de donner au public par les six propositions dont il s'est rendu mediateur entre le Roi & les Docteurs, & qu'il a portées au Parlement pour être ensuite rétabli dans les fonctions de sa charge. Car ne vous semble-t-il pas à vous même, Monsieur, qui voyez les consequences dans leurs principes, qu'il s'est comme desarmé, & que n'ayant plus de quoi défendre cette infailibilité terrible & victorieuse, qui a subjugué les Docteurs & les Evêques de France dans la matière du Jansenisme, nous devrions attendre  
de

de lui une assez bonne composition, s'il ne s'éloigne pas de ces principes ? Tant y a, que la présomption qui me reste de sa sincérité à mon égard, les deux mois qui lui restent de son Syndicat, les bons mouvemens que j'ai observez dans la plus part des Docteurs, la facilité & la commodité d'une négociation déjà commencée, & si avancée depuis six mois, la chaleur temperée des choses & des personnes qui y doivent entrer : tout cela m'a persuadé que c'étoit ici le tems pour lequel vous me dites il y a 3 ans chez l'excellent M. Pascal, que je me devois réserver. Vous souvient-il, Monsieur, que je vous communiquai pour lors un certain écrit, & que vous me fites l'honneur d'y répondre par une lettre que j'ai gardée précieusement pour m'en servir dans le tems, que vous disiez qu'il falloit encore attendre, *quia nondum venerat hora ejus*. Je croi donc que voici votre heure venue, & j'ai prié vos amis de vous le mander. Ils voient comme les ouvertures se font quasi d'elles mêmes. M. l'Evêque de Lion a encore plus de bonne volonté que de puissance, quoique vous jugez bien qu'étant Frere de M. Colbert, c'est-à-dire, du plus sage & du plus confident de tous les Ministres, il n'en-

tre

treprendra pas une negociation si délicate & si importante, sans voir auparavant si sa bonne volonté sera soutenue & dirigée par une aussi forte puissance. J'ai déjà eu l'honneur de conferer avec lui quatre fois : mais que pouvons-nous faire ou résoudre sans vous ? *Veni, & vide.* Vous devez être accoutumé & endurci à tant de vicissitudes : mais il ne vous est pas permis d'être indifférent pour une telle paix, qui dépend de vous plus que de qui que ce soit, & de laquelle dépendent des biens innombrables dans toutes nos Eglises. Vous couronnerez par cette béatitude toutes les autres de l'Evangile, dont vous avez été si riche & si honoré depuis vingt ans. Mettez au nom de Dieu celle des pacifiques sur celle des persecutez, & ne laissez pas plus longtems dans l'opprobre d'une heresie imaginaire & d'un parti d'exécration tant de pieux & de sçavans docteurs qui ont soutenu votre cause. Toutefois, Monsieur, c'est celle de la vérité & de la charité que nous avons cru soutenir, & quand bien même on auroit voulu condamner une erreur laquelle vous ne défendez pas, nous avons toujours bien fait de ne la vouloir pas condamner sous votre nom. Venez donc nous délivrer tous en vous

délivrant vous mêmes de l'injustice ; & si vous avez fait par malheur la division de notre Sorbonne : faites en la reconciliation par des excès mêmes de vertu. Je suis inviolablement votre très humble & très obeissant serviteur , & très affectionné confrere.

## L E T T R E · X C V I .

6. Août 1665. *A M. DES LIONS, Pour répondre à la précédente.*

J'Ai trouvé , Monsieur , dans votre Lettre ce que j'ai toujours reconnu en vous ; une bonté & une cordialité pour moi que je ne scaurois assez reconnoître , & un zele pour la vérité & pour la justice qu'on ne sauroit trop louer. Je ne doute point aussi que ce ne soit Dieu qui vous a donné cette pensée si sainte de travailler à la reconciliation de la Sorbonne , & de trouver quelque moien honneste de tirer de l'oppression ceux qui y sont depuis tant de tems. Vous avez fort bien jugé que Dieu avoit fait naître une occasion très favorable de reussir dans ce dessein , & que toutes choses semblent conspirer à faciliter les voies de cette heureuse reunion. Et en effet , Monsieur , pourvû qu'il y ait encore



encore un peu d'équité dans le monde, je ne puis douter qu'elle ne s'accomplisse. Car aiant rendu comte de ma foi d'une manière qui ne peut être rejetée par aucun Théologien raisonnable, & étant prêt encore de le faire toutes les fois qu'on me le demandera, il n'y a pas d'apparence qu'on voulût autoriser plus long tems une injustice aussi visible, que seroit celle de tenir tant de personnes de merite dans la honte d'un retranchement ignominieux de leur corps, pour ne vouloir pas souscrire la condamnation de leur confrère, dont on seroit obligé de reconnoître la pureté de la foi.

Il n'y auroit que le fait de Jansenius sur lequel on pourroit peut-être former quelque difficulté; mais ce seroit certes une difficulté bien déraisonnable & bien contraire à la disposition où l'on est maintenant. Car si le Roi, le Parlement, & la Sorbonne ont enfin reconnu combien il étoit prejudiciable non seulement à l'Etat, mais aussi à l'Eglise, de laisser établir les nouvelles opinions de l'infailibilité & autres semblables, ne seroit-ce pas ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'autre, que de vouloir que des docteurs soient punis de la plus grande peine que leur Corps leur puisse

imposer, pour ne pas croire que ç'aît été une crime à un Théologien de témoigner ses doutes touchant la décision d'un Pape à l'égard même d'un fait. Les actions ont plus de pouvoir sur l'esprit des hommes que les paroles; & ainsi il ne serviroit de rien de dire hautement qu'on ne croit pas le Pape infallible même sur le droit, si on agit en même tems comme si on le croioit infallible même sur le fait. Il y a donc sujet de croire qu'on ne voudra pas faire dépendre la paix de l'Eglise & de la Sorbonne d'une question de fait de nulle importance, & sur laquelle on ne sauroit entreprendre de gesner la conscience d'un Théologien sans une manifeste tyrannie. Néanmoins parce que la prudence doit supposer que les hommes n'agissent pas toujours comme ils devroient: je croi vous devoir découvrir la disposition où je me trouve au cas qu'on voulût mesler le fait de Jansenius dans cet accommodement; & je pense ne le pouvoir mieux faire qu'en priant quelques uns de nos amis de vous faire voir quelques pièces qui regardent la négociation de M. l'Evêque de Comminges dans lesquelles j'ai été long tems engagé: mais qui s'est terminée d'une manière qui m'a paru telle, que je n'ai pas

pas cru en conscience y pouvoir prendre part.

La première de ces pieces est un Memoire qui fut envoyé à ce Prélat lorsqu'il étoit encore en Languedoc sur la première proposition qu'il nous fit du dessein qu'il avoit de travailler à finir les contestations présentes. Vous verrez les raisons que nous lui représentâmes pour ne point faire dépendre la paix de l'Eglise de la question de fait; parce qu'il nous étoit impossible d'en parler d'une manière qui contentât le monde sans blesser notre conscience. Et je vous puis assurer, Monsieur, que M. de Cominges nous témoigna par ses réponses qu'il étoit entré dans ces raisons; & qu'il nous assura même que le P. Ferrier étoit demeuré d'accord qu'on ne parleroit ni de signature ni de Formulaire, c'est-à-dire, qu'on laisseroit à part la question de fait. Cependant lorsque contre la parole qu'on nous avoit donnée, parce qu'on ne pouvoit rien trouver à redire à notre doctrine, on nous a rejettés sur le fait de Jansenius, & sur la soumission aux Constitutions, qui est la même chose, puisqu'on ne les a jamais contredites au regard du droit, ce que j'avois prévu ne s'est trouvé que trop véritable, au moins à mon égard,

qui est que nous ne pouvions nous y engager sans offenser Dieu ou les hommes. Car je suis obligé, Monsieur, de vous avouer, que de toutes les propositions qui ont été faites sur ce sujet, il n'y en a aucune même de celles que j'ai passées, qui ne m'ait causé un très grand scrupule lorsque je les ai considérées attentivement devant Dieu, & que je n'ai point cessé depuis de lui rendre grâces de ce que l'on a rejeté ce que nous avions offert, parce qu'en effet nous avions offert plus que nous ne devions : de sorte que si l'on s'en fût contenté, je ne sçai ce que je serois devenu dans le trouble horrible de conscience où je serois demeuré toute ma vie, à moins que Dieu ne m'eût fait la grace, comme je croi qu'il me l'auroit faite, de remédier au mal que j'eusse fait par une retractation publique.

Vous verrez une partie de ces sentimens dans les Lettres qu'on vous montrera : mais vous ne les verrez qu'imparfaitement exprimez au prix que je les ai dans le cœur. C'est pourquoi, Monsieur, au lieu que ceux qui sont dans une parfaite sagesse n'ont pas besoin d'expérience pour se bien conduire, il faut au moins que ceux qui sont bien éloignez d'être parvenus à ce point, se

se rendent sages par leur expérience. Et ainsi je croirois tenter Dieu, si je m'engageois de nouveau dans des perils semblables à ceux dont il m'a délivré par une singulière miséricorde. Je me sens trop confirmé dans l'aversion qu'il me donne de vouloir contenter le monde par des ambiguités & des équivoques ; & je ne croi pas qu'on puisse faire une plus grande injure à l'Eglise, qui est l'Epouse du Dieu de vérité, que de s'imaginer que c'est lui rendre honneur que de la traiter de cette sorte. C'est le respect même que j'ai pour cette divine mere, qui m'empêche d'user envers elle de duplicité & de dissimulation, & si je le faisois je croirois être du nombre de ceux dont le Sage dit : *Filio dolofo nihil erit boni.*

C'est pourquoi si c'est une faute de croire Jansenius innocent des erreurs qu'on lui impute, qu'on me la fasse connoître, & j'en ferai de bon cœur une pénitence publique. Mais si tous les Théologiens demeurent d'accord que les sentimens sont libres dans ces matières, & qu'on n'est point obligé de démentir ses propres lumières pour se soumettre aveuglement à l'autorité des autres, tant que je serai persuadé de l'innocence de ce Prélat, je ne vois point

qu'il me soit permis de chercher des détours artificieux pour faire connoître dans mes paroles autre chose que ce que j'ai dans le cœur. De sorte que je ne vous puis dissimuler que la disposition où je me trouve, & que je croi être de Dieu, est ou de ne point parler de M. l'Evêque d'Ipré, quand on ne m'y engagera point, ou d'en parler très sincèrement & très simplement si on m'y engage. Et de là aussi, Monsieur, vous pouvez juger que je ne suis pas en état de donner des satisfactions, si on s'avisoit de m'en demander. Car j'ai appris des SS. Peres, que l'humilité & la fausseté n'ont rien de commun ensemble, & que ce sont ceux qui ont offensé qui sont obligez de demander pardon, & non pas ceux qu'on a offensé. On m'a maltraitté de la manière du monde la plus indigne. Dieu voit dans mon cœur que je n'en ai aucun ressentiment. C'est à ceux qui ont commis ces excès de voir devant Dieu s'ils ne m'en doivent point de réparation, ou plutôt s'ils ne la doivent point à l'Eglise. Pour moi tout ce que je puis faire est de consentir à un oubli de tout ce qui s'est passé. Car je me croirois coupable devant Dieu, si comme docteur aiant quelque rang dans l'Eglise je  
don-

donnois lieu par la reconnoissance d'une faute prétendue d'ôter à tous les Theologiens la liberté qui leur est naturellement acquise, de déclarer leurs doutes sur des matières de fait que le Pape ou des Evêques auroient décidées.

J'ai cru, Monsieur, vous devoir découvrir à nud le fond de mon cœur : parce que j'ai reconnu par une expérience qui m'a causé d'étranges peines, combien il est important de ne point prendre de fausses mesures dans ces accommodemens ; & qu'il n'y a rien de plus dur & de plus fâcheux, que de se voir réduit à refuser à des personnes de condition & de mérite, & pour qui on a un singulier respect, ce qu'ils se sont attendus qu'on leur pourroit accorder. C'est pourquoi, Monsieur, je me vas avancer vers Paris, afin de recevoir plus facilement votre réponse, qui ne manquera pas de m'être rendue Lundi prochain, pourvû qu'elle soit donnée Vendredi au soir. Car si on peut m'assurer qu'on ne parlera que de la proposition, laissant à part tout le reste, je serai à Paris peu de jours après, quoi-que je sois bien-aîsé que mon retour n'y soit connu que de mes amis. Mais si l'on s'attache à vouloir parler du fait, le meilleur sera que je m'éloigne, & que si

l'on veut traiter cette affaire , on le fasse seulement sur la Lettre que vous avez de moi , en prenant occasion de mon absence de ne parler que de ce qui est contenu dans cette Lettre , qui suffit au moins pour le rétablissement des autres docteurs , ce qui est le plus important. Car si j'avois véritablement enseigné quelque herésie , on la leur pourroit imputer , parce qu'ils refuseroient de la condamner. Mais la témérité que l'on m'a attribuée à l'égard du fait de Jansenius , seroit tellement une faute personnelle , si c'en étoit une , qu'il n'y auroit rien de plus injuste que de les en rendre responsables , & de les exclure de la Faculté pour ce seul sujet , l'autre pretexte étant levé. Ainsi je me persuade , Monsieur , que d'une manière ou d'autre votre charité aura le principal succès que vous vous en êtes promis , qui est la réunion de la Sorbonne. Mais quoi-qu'il en arrive , je vous en serai toujours éternellement obligé , & rien ne sera capable de me faire jamais oublier la bonté si perseverante que vous m'avez témoignée.



## L E T T R E

*De M. DES LIONS à M. AR-<sup>10 Août</sup>  
NAULD, Pour le prier de venir à <sup>1663</sup>  
Paris pour le même sujet, dont il est  
parlé dans sa première Lettre.*

**J**E reçois presentement, Monsieur, la vôtre du 6. & j'y répons sans avoir vû ni le Memoire ni les piéces dont vous me parlez, parce qu'on ne me les apporte pas avec votre Lettre. Mais puisque la continuation de votre voiage vers Paris semble dépendre de ma réponse, & qu'il la faut rendre selon l'ordre que vous me marquez dans le soir de ce Vendredi auquel je vous écris, je vous dirai, Monsieur, que sans vous départir des principes de conscience & d'honneur dont vous vous faites une regle, vous devez pourtant témoigner à vos amis que vous vous mettez en état de faire ce qui dépendra de vous pour les tirer d'opprobre & d'injustice. La peine d'achever un voiage qu'il semble que vous avez déjà commencé, est assez peu considerable, & ne laissera pourtant pas de leur donner une assez grande preuve de la bonne volonté que vous

avez de les servir, autant qu'ils ont p<sup>ar</sup>u vous vouloir servir jusqu'à present. Il y a six semaines que je languis ici pour faire les preparations d'un remede, dont la composition & la prise demandent votre main. Je ne puis pas vous dire ce que l'on exigera de vous; mais je sçai bien que nos docteurs en exigent moins que les Jesuites, & que la Faculté n'ayant point imputé le crime de faux à votre seconde proposition, il y a quelque présomption raisonnable de croire qu'on ne doit pas extorquer de vous une réparation positive & affirmative de la verité de ce fait. Si la délicatesse de votre conscience ne vous permet pas de condescendre aux palliations, peut-être ne vous refusera-t-elle pas de promettre l'oubli & le silence. Enfin nous qui sommes plus grossiers & plus animaux, nous pourrions bien nous laisser surprendre. Il faut donc, s'il vous plaît, que le spirituel qui juge de tout, s'avance pour nous tenir la main, & pour nous redresser. S'il arrivoit que nous convinssions sur cet article, & que nous ne fassions pourtant rien contre votre sentiment, vous serez tout prêt & tout porté, pour consommer la paix. Si au contraire nous ne sommes pas encore assez heureux pour persuader la justice

stice & la verité de votre cause à vos adversaires, vous n'en trouverez pas pour cela plus d'épines ni plus de pierres dans les voyes de votre retour. Ainsi, Monsieur, je vous prie, je vous exhorte, je vous conjure de venir au plutôt, & de redoubler vos oraisons, afin qu'il plaise à Dieu de rompre & de dissiper toutes les malices spirituelles qui peuvent s'opposer à cette paix. *Hoc & oramus, vestram consummationem.*

## L E T T R E X C V I I.

A M. DES LIONS, Pour répondre 14. Août  
1663.  
à la Lettre précédente.

**J**E vous puis assurer, Monsieur, que j'aurois une très-grande consolation de vous entretenir, & que je ferois sans peine un beaucoup plus long voyage pour jouir de ce bonheur, si je n'étois tout-à-fait persuadé que ma présence nuiroit plus qu'elle ne serviroit à l'affaire que vous traitez, au moins pour ce qui est des premiers engagements. Car ma conscience ne me permettant pas de sortir des termes dans lesquels je vous ai écrit, les difficultez que je pourrois faire lorsqu'on m'en parleroit, ne pourroient que rebuter les

personnes, ma maniere d'agir étant d'ordinaire un peu trop franche, & n'ayant pas toujours assez d'adresse pour tempérer de telle sorte les réponses que je croi devoir faire selon Dieu sur ce qu'on me propose, qu'elles ne mécontentent en quelque façon les personnes mêmes pour qui j'ai un respect tout particulier. Je vous avoue, Monsieur (a), que cela me fait une peine très-sensible; & qu'il n'y a que la seule crainte de Dieu qui m'empêche de satisfaire au desir & à la joye que j'aurois de leur accorder ce qu'ils me demandent. C'est ce qui me fait désirer que les conditions de cet accommodement se soient arrêtées avant que je paroisse, s'il est nécessaire que je le fasse.

Or plus je confidere, M, celles dont je vous ai écrit, plus je les trouve avantageuses pour l'interêt même de ceux

(a) M. Arnauld avoit mis ici ce qui suit, mais se l'a ne fut pas envoyé. C'est mon foible. Il m'arrive rarement d'être assez heureux pour trouver le milieu entre une complaisance timide, qui fait passer des choses dont on a sujet ensuite de se repentir, & une maniere trop dure de les rejeter, quand la crainte de Dieu l'emporte sur celle des hommes. J'apprehende de tomber dans l'un ou l'autre de ces deux écueils, & c'est &c.

ceux qui se sont déclarez si genereusement pour la justice de ma cause, que je considere incomparablement plus que moi-même, & pour le rétablissement desquels il n'y a rien que je ne voulusse faire. Car il est sans doute que, selon toutes les apparences du monde, l'affaire que vous avez entreprise avec tant de sagesse, reussira beaucoup plus facilement, si on la reduit aux termes que je vous ai representez, en se restraignant au seul droit, & en ne parlant ni du fait, ni des Constitutions, parce qu'il n'y a rien de plus mal-aisé que de trouver ces manieres suspenduës de parler d'une chose, sur laquelle on ne veut pas se faire entendre, & d'en parler de telle sorte que tout le monde en soit satisfait, & ceux mêmes qui ont des sentimens tout opposez. On l'a tenté inutilement jusques ici, & il n'en est arrivé qu'une fâcheuse desunion entre les personnes les plus unies. C'est ce que produiroit encore parmi les Docteurs qu'on veut rétablir dans la Faculté, un accommodement qu'on traitteroit de la même sorte. Il seroit impossible que tous en fussent contens, les uns ayant la conscience plus tendre sur ce point que les autres, & ce qui paroît aux uns une condescendance nécessaire,

faire,

faire, paroissant aux autres un manquement à ce qu'ils doivent à la défense de la vérité. On évite tous ces inconveniens, en laissant à part ce qui seroit infailliblement un sujet de nouvelle brouillerie. Et il est important de la représenter d'abord à celui qui veut se charger d'une entreprise si glorieuse, pour empêcher qu'il n'y trouve dans la suite des obstacles invincibles, en se laissant aller aux conseils de ceux qui voudroient attacher la paix à des choses qu'on ne pourroit pas lui accorder sans blesser sa conscience : L'expérience m'a fait voir qu'il n'y a rien de plus fâcheux dans ces sortes d'affaires, que de tromper l'esperance de ceux qui les traitent, en rompant ce qu'ils croient avoir bien avancé, parce qu'on refuse de se rendre à des conditions, auxquelles ils se sont imaginez qu'on se devoit rendre. Il est donc non seulement plus simple & plus sincere, mais aussi plus respectueux envers les personnes d'une si éminente dignité, de leur déclarer avant toutes choses ce qu'ils peuvent attendre de nous; afin qu'ils ne bâtissent que sur un fondement assuré; & qu'ils ne fassent point de fausses avances. Voilà, Monsieur, les raisons qui me persuadent que vous m'accorderez le pardon que je  
vous

vous demande de ce que je ne suis pas parti pour vous venir trouver aussi-tôt que j'ai reçu votre seconde lettre; parce qu'elles me font croire, qu'ayant sçu par les miennes tout ce que je vous aurois pu dire de vive voix, l'affaire s'engagera beaucoup mieux, quand vous la traitterez seul selon les lumieres & l'adresse que Dieu vous donne, que si j'y étois présent. Je vous le dis, Monsieur, avec la même sincérité, avec laquelle je reconnois l'extrême obligation que je vous ai, & que je vous aurai encore plus grande dans la suite de cette affaire, en quelque maniere qu'elle puisse reussir.

## L E T T R E X C V I I I.

*A M. DES LIONS. Sur le même sujet.*

Q Uelques rencontres, Monsieur, m'ayant empêché de vous pouvoir faire si tôt tenir ma réponse, il m'est venu une nouvelle pensée qui me paroit tout-à-fait avantageuse pour faire réussir l'affaire. C'est de séparer ce qui regarde la censure en elle-même, de la signature de la censure; & de ne proposer d'abord que ce dernier, en représentant

sentant que la seule raison qu'on a pu avoir de faire signer cette censure aux Docteurs, a été l'apprehension qu'ils ne s'engageassent dans la defense d'une hérésie en refusant de condamner ma proposition; mais que cette raison cesse par l'explication que j'en ai donnée tant par des écrits publics & imprimez, que par d'autres signés de ma main, qui est telle qu'aucun Theologien n'y sçauroit trouver à redire: que cela étant il ne pourroit plus rester à mon égard qu'une faute personnelle, qui ne regarde point les autres Docteurs; & qu'ainsi il est de la justice de les décharger d'une signature qui est tout-à-fait extraordinaire, & contre l'usage de la Faculté, qui n'a point accoutumé de faire signer ces censures: Qu'on pourra ensuite délibérer des conditions de mon rétablissement, lorsque je serai de retour; mais que cela ne doit point retarder la réunion de la Faculté, qui est une chose que tout le monde désire, & qu'on juge même importante pour le service du Roi. Cette proposition paroît si plausible, que je ne fais aucun doute qu'elle ne passe dans la Faculté à la pluralité des voix: mais quand la pluralité n'y seroit pas, ce que je ne sçauois croire, nos amis joints à ceux de la Faculté qui

au-



auroient été de l'avis du rétablissement, présentant requête au Parlement contre ceux qui par cabale auroient empêché un si grand bien, il est indubitable que le Parlement leur feroit justice, & qu'il empêcheroit la continuation de ces signatures, qui sont tout-à-fait contre l'usage de la Faculté, & qui ne se sauroient soutenir par aucun exemple, surtout après les éclaircissemens que j'ai donnez à ma proposition.

Toute la difficulté qu'on pourroit trouver dans cet expédient, c'est qu'il semble m'être desavantageux, en me laissant dans l'opprobre de la censure qui demeurerait toujours, quoiqu'on ne la signât plus. Mais au nom de Dieu qu'on ne s'arrête point à cela. Je ne mets mon honneur qu'à ne rien faire contre Dieu, & hors cela je serai ravi de pouvoir dire avec S. Paul: *Vos nobiles, nos autem ignobiles.* Je consens de très-bon cœur que nos amis séparent leur cause d'avec la mienne, pourvu qu'ils ne blessent point leur conscience en signant la condamnation d'une personne qu'ils croient injustement condamnée. Ce sujet de scandale étant ôté, ils m'obligeront de ne se point embarrasser dans ma défense, en me laissant seul, ou demeurer dans l'ignominie si je l'ai

l'ai mérité, ou travailler à mon rétablissement, si je n'ai rien fait qui m'ait rendu digne d'être retranché d'un corps si célèbre. Je vous conjure donc, Monsieur, de prendre ce parti, & de n'en être point empêché par l'affection dont vous m'honorez. L'intérêt de tout un corps vous doit être plus considérable, que celui d'un particulier; & assurément vous réussirez dans la réunion de la Sorbonne, qui doit être le principal objet de votre zèle, si vous vous y prenez par cette voye, qui rendra toutes les choses incomparablement plus faciles. Et pour moi, Monsieur, je vous proteste que je vous en aurai tout autant d'obligation, que si vous m'y aviez rétabli, étant infiniment plus touché de la cause de mes Confreres, que de la mienne. Et c'est ce qui me fait désirer que l'on sépare ces deux causes; parceque la leur étant beaucoup plus facile à accommoder, il est de la prudence de ne la pas exposer à être traversée par les obstacles que la mienne peut rencontrer. Outre qu'il est indubitable que leur rétablissement facilitera le mien par une suite nécessaire: au lieu qu'il est tout-à-fait à craindre que les voulant faire ensemble, le mien n'empêche le leur, ce qui me causeroit une extrême affliction.

LET-

## L E T T R E \* X C I X.

A un DOCTEUR DE SORBONNE de ses amis. Sur ce qu'on lui attribue d'avoir eu part à l'accommodement négocié par M. l'Evêque de Cominges.

\* Cette Lettre fut imprimée dans le tems sans la participation de M. Arnauld, & parut le 24 ou 25. d'Aou<sup>t</sup> ensuite de l'arrivée du Bref d'Alexandre VII. qu'on reçut le 20.

M O N S I E U R

J E suis fort étonné de ce que l'on me mande de Paris, que le bruit y court, que je n'improve point l'acte qui a été envoyé à Rome, & qu'il ne faut pas s'arrêter à la lettre que j'en ai écrite à Monseigneur l'Evêque de Cominges, parce que je n'étois pas alors bien informé de l'affaire; mais que depuis l'ayant sué au vrai, j'en ai eu tout un autre sentiment. Je ne doute point que ceux qui font courir ces bruits ne le fassent par affection, & pour empêcher que le refus de prendre part à un accommodement qu'ils s'imaginent devoir bien-tôt remettre l'Eglise dans un parfait calme, ne me rende odieux, & n'attire quelque nouvelle persecution sur moi. Mais la vérité m'est plus chere que toutes choses, & je ne la puis refuser à ceux qui me la demandent dans une occasion si publique;

blique ; Et ainsi , Monsieur ; je veux bien qu'on sçache que non seulement je n'ai point pris de part à ce qui s'est fait ; mais que je n'ai pas jugé y en pouvoir prendre en conscience , comme j'ai marqué dans la lettre que j'en ai écrite à M. de Cominges qui contient mes vrais sentimens , sans que j'en aie changé depuis , ni que j'aie eu occasion d'en changer , puis que je ne sçai rien de cette affaire , que je ne fusse avant que de l'avoir écrite. Ce n'est pas que je ne souhaite la paix de l'Eglise autant que personne ; mais je ne la puis desirer qu'honnête & par des moyens tout-à-fait honnêtes : je donnerois mon sang pour l'avoir telle ; mais j'espère que Dieu me fera la grace de n'acheter jamais un repos temporel & passager par aucune chose qui puisse troubler celui de ma conscience. Je suis, &c.

## L E T T R E C.

6. Août  
1663.

*A M. DE LA LANE , sur l'accommodement auquel il n'avoit pas voulu prendre part , & sur ce que M. des Lions lui proposoit.*

**J**E suis très-persuadé & très-reconnoissant de l'affection dont vous m'ho-

m'honorez, & je ne suis point d'humeur à rompre avec mes amis, lorsque je ne puis approuver leurs sentimens. Je crois aussi facilement ce que vous dites que vous ne vous fussiez pas si aisément engagé à donner l'acte dont il s'agit, si vous aviez su qu'il me paroïssoit indigne de la sincérité Chrétienne: mais trouvez bon que je vous dise que n'ayant été informé de ce qu'il contenoit que très-imparfaitement sur une simple relation sans l'avoir vû, on ne pouvoit supposer que je n'y trouvois point à redire de ce que je ne vous fis point savoir ce que j'en pensois dans un aussi petit espace de tems que fut celui de 7. heures du soir jusqu'à huit heures du matin. Il me semble que si on avoit désiré mon consentement pour s'y engager, on pouvoit prendre un peu plus de tems pour m'en informer, & m'envoyer l'acte comme on l'avoit arrêté, afin d'en délibérer plus à loisir; au lieu que la precipitation avec laquelle on a conclu une affaire si importante, est tout-à-fait étrange; & il n'y a rien qui m'ait fait plus de peine dans cet accommodement que cette maniere d'agir. Il y avoit deux ou trois mois que tout étoit en surseance, pourquoi ne pouvoit-on pas encore prendre huit jours pour  
exami-

examiner avec plus de soin cette nouvelle proposition, & ne se déterminer qu'avec grand conseil & après beaucoup de prières à une chose qui pouvoit avoir de si grandes suites? Mais je crois qu'il eût été assez inutile de prendre mon avis, puisqu'après avoir vu les raisons que j'avois eues contre votre acte, vous n'avez pas laissé de le donner ne les ayant pas jugées solides : ce qui fait bien voir que si on a voulu avoir mon avis, ce n'a été que pour s'en autoriser, & non pas pour s'y arrêter. Ce que je ne dis pas pour m'en plaindre (car je suis très éloigné de vouloir obliger personne à être de mon sentiment) mais seulement pour faire voir qu'on n'a pas sujet de rejeter la conclusion de cette affaire sur ce que j'ai négligé de dire ma pensée.

Vous vous plaignez aussi de ce que quelques-uns de mes amis ont publié que je n'approuvois pas cet acte, ce qui ne pouvoit, dites-vous, que nuire & à ma personne & à la conclusion de l'affaire. Mais il me semble que ce sont eux & moi avec eux, qui avons bien plus sujet de nous plaindre de la manière dont M. de Cominges & M. Girard en ont parlé. Car on m'a assuré que M. de Cominges avoit dit qu'il est vrai que

que je lui avois écrit avant que d'être bien informé de la chose, mais que depuis j'en avois écrit autrement, & l'avois approuvé. Et on m'a mandé aussi que M. Girard avoit dit qu'on avoit d'autant plus de tort de publier que j'improvois l'accommodement, que cela n'étoit pas vrai: que je trouvois seulement l'entreprise hasardeuse, mais que je n'improvois point l'acte, & qu'il le savoit par une voie très sûre. Les affaires de Dieu ont-elles besoin d'être appuyées par des bruits tout-à-fait contraires à la vérité? Car vous savez bien que l'affaire se delibera un Dimanche; que le Mardi ensuite, l'acte m'ayant été envoyé pour le lire seulement une fois, je mis dans un billet que vous vîtes, quelques-unes de mes raisons qui me le faisoient improuver, & que ce ne fut que le vendredi ensuivant, que j'en écrivis à M. de Cominges. Comment donc peut-on dire que je n'ai écrit cette lettre qu'avant que d'avoir sù l'affaire au vrai? Mais que depuis je l'ai approuvée, au lieu que toute l'information que j'ai eu de cette affaire, a été avant que d'avoir écrit à M. de Cominges, & que je n'en ai eu aucune depuis. C'est ce qui a piqué quelques-uns de mes amis, & avec raison, n'étant nulle-

ment agréable d'imputer aux gens le contraire de leurs pensées. Je veux néanmoins croire qu'on ne l'a fait qu'à bonne intention, & pour empêcher que le bruit qui couroit que j'en n'étois pas de l'accordement ne me nuisit, comme vous me le marquez vous même. Mais outre qu'il ne faut point blesser la vérité sous prétexte de servir aux personnes, je trouve qu'on me nuit beaucoup davantage en m'attribuant une conduite que je ne puis approuver, qu'en m'exposant à quelque persécution par le dépit qu'on pourra avoir à Rome contre moi, lorsqu'on y saura que je refuse de rendre à leurs Constitutions le respect & la soumission qu'ils désirent. L'un ne regarde que ce que je dois à mon repos, que je considère fort peu; & l'autre ce que je dois à la vérité, qui m'est plus chère que la vie. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, souffrez que je vous demande raison des discours du P. Ferrier, qu'on m'a assuré avoir dit à plusieurs personnes, qu'il avoit trouvé nos articles très pernicieux, pleins d'erreurs & d'équivoques, & que s'il les avoit laissés passer, c'est qu'on les soumettoit au Pape; mais qu'il craignoit que n'étant pas bien reçus à Rome, cela ne rompit l'accordement. Je  
fais



fais l'excuse que M. de Cominges a voulu apporter pour pallier un discours si plein de fausseté, qui est qu'il en a usé ainsi pour apaiser la cabale des devots, qui est dechainée contre l'accommodement. Mais cette excuse ne me semble guères meilleure que le discours même; car cela fait voir d'une maniere ou d'autre, que les Jesuites ne font guères de scrupule de se servir de la fourberie pour parvenir à leurs fins; ce qui n'est pas un fort bon moyen d'attirer sur une affaire la benediction de Dieu. Et je ne sais comment M. de Cominges souffre que lui, étant encore à Paris, on y débite de telles faussetés. Que ne feront-ils donc point, quand il en fera à deux cens lieus? On dit aussi que ce même Pere dit, que l'accommodement n'a garde de manquer de se faire, parce que vous aviez reçu les bulles, & que vous vous étiez soumis à tout ce que voudroit le Pape. Si votre acte est pris à Rome de cette sorte, comme il y a bien de l'apparence qu'il le sera, n'ayant point d'autres interpretes que les Jesuites mêmes, il ne faudra pas s'étonner s'ils s'en contentent.

Mais je m'étends trop sur cette affaire ayant encore à vous écrire de l'autre qui paroît assurément plus solide. J'en

écrit à M. des Lions, & je vous supplie de le voir, afin qu'il vous montre sa lettre, n'ayant pas le loisir de vous répéter les mêmes choses, parce que je n'ai que ce jour pour répondre à un très grand nombre de lettres, que je ne reçus qu'hier au soir.

Ce que je lui mande en substance est, que je suis très disposé à rendre compte de ma foi, comme je l'ai déjà fait tant de fois, & qu'ainsi si on veut seulement s'arrêter au sens de la proposition condamnée, l'affaire sera très facile à accommoder.

Mais si l'on veut faire dépendre cet accommodement de question de fait, il sera beaucoup meilleur de le traiter en mon absence, & en ménageant seulement les intérêts de ceux qui n'ont pas voulu signer la censure, parce qu'après toutes les peines que j'ai eues dans tout ce qui s'est passé, il m'est impossible de m'y rembarquer jamais, étant résolu ou de ne point parler de Jansenius & des Constitutions quand on ne m'y engagera point, ou d'en parler simplement & sincèrement quand on m'y engagera, en disant de l'un que je ne le puis condamner, & des autres que je ne m'y sou mets que quant à la foi.

Je lui ai aussi déclaré que je ne me  
trouve

trouve point disposé à faire aucune satisfaction, si on s'avisait de m'en demander, parceque ce seroit autoriser un exemple très pernicieux en donnant lieu de croire que c'est une faute punissable à un Theologien de contredire le Pape & les Evêques dans une matiere de fait.

Ainsi je conclus que je ne puis m'embarquer dans ce traité, qu'on ne me donne parole qu'on ne s'arrêtera qu'au seul droit, sans parler du fait en aucune sorte. Car à moins de cela, je ne me saurois résoudre de quitter ma solitude, où Dieu me donne par sa grace beaucoup de consolation, pour me jeter de nouveau dans les peines & les inquietudes dont je n'ai été entièrement delivré, que depuis que j'ai quitté Paris.

## L E T T R E C I.

A M. l'ABBE' DE LA LANE, sur  
le Bref du Pape Alexandre VII.

28 Aout  
1663.

J'Avois déjà reçu des nouvelles du Bref avant que d'avoir reçu votre lettre, & quoiqu'il me regardât moins qu'un autre, puisque je n'avois point eu de part à l'accommodement qui l'a attiré,

D 3 je.

je n'avois pas laiffé d'être fenfiblement touché du nouvel outrage que l'innocence & la verité y reçoivent, & de plaindre ceux qui ont eu befoin d'une fi fâcheufe experience pour s'affurer de la mauvaife foi des Jéfuites. Mais ce qui me confoloit eft, que je ne doutois point que ce mal ne caufât au moins ce bien, que tout le monde fe réuniroit dans un même fentiment; & après avoir fi clairement reconnu que tous ces prétendus accommodemens n'étoient capables que d'apporter de plus grands troubles & de caufér de nouvelles plaies à la verité, on ne penferoit plus qu'à la défendre avec vigueur, & à la confefler fans équivoque, en fe refolvant de fouffrir avec patience tout ce qu'il plairoit à Dieu d'en ordonner. Ce font les penfées que m'avoit donné ce qu'on m'avoit écrit d'un Bref où les Evêques de France font louez pour le foin qu'ils ont pris *ad extirpandam hærefim Jansenianam*; où l'on témoigne la joie de ce que plusieurs de ceux qui étoient engagez dans ces erreurs s'en font departis, fe font fournis au S. Siege, & ont promis d'être prêts de faire tout ce que Sa Sainteté defireroit d'eux; & où après avoir fupposé que c'eft avec une entière fincérité qu'on a fait cette proteftation,

les

les Evêques sont exhortez de faire en-  
forte, *ut damnent Fanjeniani 5. proposi-  
tiones à libro Cornelii Fanjenii excerptas,  
& in ejus sensu damnatas.* Je ne veux  
point faire le fin, j'avoue que j'ai été  
trompé. Car quoique je n'aie jamais  
rien attendu de bon de cette negocia-  
tion, il est vrai néanmoins que je n'au-  
rois pas cru qu'on eût dû payer toutes  
les peines de M. l'Evêque de Comin-  
ges par un tel Bref, ni que les Jesuites  
eussent été si peu retenus, que de faire  
paroître si ouvertement le dessein qu'ils  
ont toujours eu de nous faire tomber  
dans leurs pièges, sous prétexte de nous  
procurer la paix. Je pensois qu'ils pal-  
lieroient un peu davantage le mal qu'ils  
nous veulent faire, & qu'ils ne vou-  
droient pas insulter de cette sorte à ceux  
de qui ils avoient tiré un acte si plein  
de soumission. Mais je commence à  
voir qu'ils n'ont pas mal pris leurs me-  
sures; puisqu'au lieu d'être irrité de ce  
Bref jusqu'au point où je croiois qu'on  
le dût être, on en parle comme d'une  
pièce qui nous est avantageuse; & peu  
s'en faut qu'on ne fasse l'éloge du R. P.  
Annat, de ce qu'il n'en a parlé au Roi  
que légèrement, & qu'il a eu la bonté  
de lui dire, *qu'on verroit*, sans insister  
davantage: en quoi néanmoins il nous a

mal servi, s'il étoit vrai que ce Bref nous fût si avantageux qu'on voudroit nous le faire croire. Examinons donc ces avantages, & s'il s'en trouve de tels qu'ils nous mettent en meilleur état que nous n'étions auparavant, je suis très disposé à les reconnoître, & à changer en joye la tristesse que j'ai eu de ce Bref.

1. *Avantage du  
Bref. Le  
Pape re-  
connoît  
qu'on est  
sans er-  
reur.*

Le premier de ceux que vous me représentez est, que le Pape y prouve vos Articles, en reconnoissant que vous n'avez aucune erreur, ou plutôt que vous êtes revenu de vos erreurs. Car c'est en cette maniere que cela est exprimé dans ce Bref.

J'avouë que si on n'avoit à faire qu'à des personnes intelligentes & équitables, on pourroit tirer un argument de ce Bref, que le Pape n'a point trouvé d'erreur dans nos Articles; puisqu'autrement il n'y pourroit pas dire de ceux qui lui auroient présenté pour éclaircir leurs sentimens, qu'ils se feroient départis de leurs erreurs. Mais outre que c'est acheter bien cherement cette consequence, que de la tirer d'une pièce qui contient d'ailleurs tant de choses contraires à la verité, il sera très facile aux Jesuites d'éluder & de nous faire perdre cet avantage prétendu. Car on m'a mandé qu'ils

qu'ils disent déjà que le Pape n'a point examiné nos Articles , & qu'il n'y a aucun égard ; mais qu'il s'est seulement arrêté à la soumission qu'on lui a faite , & qu'ayant supposé qu'elle étoit sincere , pleine & entiere , il avoit dû tenir pour des personnes qui se départoient de leurs erreurs , ceux qui lui témoignent être prêts de faire tout ce qu'il leur ordonneroit ; & que l'on ne peut pas conclure de là , que nos Articles soient sans erreur , quand même le Pape les auroit lûs (ce qu'ils nient sans que nous le puissions prouver) puisque le Pape Zozime aiant égard à une semblable soumission de Celestius parla d'un écrit que cet heretique lui avoit présenté comme d'un écrit Catholique , quoiqu'il y eût une hérésie contre la créance du peché originel ; & ils seront assez hardis pour vous appliquer ce que S. Augustin dit sur ce sujet , *Voluntas emendationis , non falsitas dogmatis , approbata est*. Mais quand ils avoueroient que nos articles sont sans erreur (comme il est sans doute très facile, même sans ce Bref, de les pousser sur ce sujet) nous n'en serions pas plus avancez pour la paix que nous avons recherchée. Car ils soutiendront toujours que vos Articles seuls n'auroient point fait dire au

Pape que vous étiez revenus de vos erreurs : mais que ce qui lui a fait parler de la sorte, est qu'il a pris votre acte de soumission pour une déference sincere aux Constitutions, & un acquiescement à la condamnation de Janfenius : que c'est sur cela qu'il a fondé le témoignage qu'il vous rend, parce qu'il n'auroit pas suffi d'avoir marqué ce que vous approuviez, si vous ne marquiez aussi que vous condamnez ce que le Pape avoit condamné, c'est-à-dire, les propositions dans le sens de Janfenius : & que c'est ce que Sa Sainteté a jugé que vous aviez fait en vous soumettant à tout ce qu'elle desiroit de vous : de sorte que si vous vous retractez de votre promesse en refusant de condamner le sens de Janfenius, le Pape se retractera du jugement qu'il a porté en votre faveur ; & au lieu de se rejouir de votre retour dans le bon chemin, il vous regardera comme des opiniâtres & des trompeurs. Vous ne devez pas être surpris de ce que je vous dis que les Jesuites tiendront ces discours ; puisque le P. Ferrier vous en a souvent fait de semblables dans vos conferences, & qu'après avoir reconnu qu'il ne trouvoit point d'erreur dans nos Articles (qui est tout ce que vous pourrez au plus conclure



claire du Bref) il vous temoignoit que ce n'étoit pas assez pour faire approuver votre foi, & qu'il falloit encore condamner les propositions dans le même sens que le Pape les a condamnées, qui est celui de Jansenius.

Je fais bien tout ce qu'on peut dire sur cela; mais tout ce qu'on en dira ne sera qu'une dispute nouvelle dont le peuple sera peu capable, au lieu qu'il est très capable de tout ce qui nous accable dans ce Bref, dont il ne concevra autre chose; sinon qu'il y a une hérésie Jansenienne qu'il faut abjurer pour être Catholique, comme il faut abjurer l'hérésie Calvinienne pour revenir à l'Eglise; que le Pape approuve la signature du Formulaire en louant les Evêques de ce qu'ils ont fait pour extirper cette hérésie Jansenienne; que ceux que le Pape congratule d'être revenus de leurs erreurs se sont soumis à tout ce que le Pape desiroit, ce qui sera pris par tout le monde pour un acquiescement à la condamnation de Jansenius; & qu'il faut, afin que les autres reviennent aussi de leurs erreurs, qu'ils condamnoient les 5. propositions extraites du livre de Jansenius, & condamnées en son sens.

Voilà l'idée simple & naturelle que

2. Avan-  
tage. Le  
com-  
mande-  
ment ne  
tombe  
que sur  
*damna-  
re propo-  
sitiones*: l'ex-  
cerptas,  
& le  
reste  
n'est  
qu'une  
attribu-  
tion.

tout le monde aura de ce Bref; & je  
douite fort que vous puissiez persuader  
à personne (ce que vous prenez pour  
un autre avantage qu'on en peut tirer)  
que ce commandement ne tombe que  
sur *damna-  
re propositiones*, & que l'*excerp-  
tas* & le reste, n'est qu'une attribution  
faite par le Pape, mais qu'il n'oblige  
point de faire. En verité, Monsieur,  
c'est trop raffiner, & vous devez crain-  
dre que ces subtilitez soient fort mal re-  
çues dans le monde. Si le Pape Ale-  
xandre n'avoit parlé de ce fait que com-  
me Innocent X. dans le seul expositif de  
sa Constitution, cela seroit plus sup-  
portable; mais après qu'il en a fait une  
définition expresse & solennelle, c'est  
s'aveugler volontairement que de ne pas  
reconnoître qu'il a voulu qu'on se sou-  
mit à ce qu'il a défini, & qu'ainsi l'on  
condamnât les propositions comme étant  
de Jansenius & dans le sens de Janse-  
nius. Et c'est ce qui se voit manifeste-  
ment par l'approbation qu'il donne à ce  
qu'ont fait les Evêques pour extirper  
l'heresie Jansenienne, puisqu'il est de  
notorieté publique que l'intention de  
ces Evêques n'a point été de faire con-  
damner simplement les propositions,  
mais de les faire condamner dans le sens  
de Jansenius.

Le

Le 3. avantage que vous trouvez dans ce Bref est, que le Pape n'y ordonne point aux Evêques de faire signer. Vous me mandez qu'on avoit cru d'abord qu'il l'ordonnoit, & que cela vous avoit causé une extrême douleur, & fait prendre en même tems une grande résolution d'y résister. C'est sans doute ce que l'on m'écrit, qu'il étoit venu deux lettres du P. Fabry aux Peres Annat & Ferrier, qui portoient que le Pape envoioit un Bref dans lequel il enjoignoit aux Evêques qui n'ont point encore fait signer de le faire, & que s'ils ne le font, il envoie un autre Bref correctif par lequel il nommera trois Evêques pour leur faire leur procès. Souffrez, Monsieur, que je vous dise que je ne puis assez m'étonner que le P. Annat ait osé montrer ces lettres à M. l'Evêque de Cominges, puisque rien ne fait mieux voir que le dessein des Jesuites n'a jamais été de donner la paix, mais de se servir du pretexte de cet accommodement pour tirer du Pape, ce qu'ils n'en auroient pu tirer sans cela. Car si ces lettres ne montrent pas ce que contient ce Bref, elles montrent au moins ce que les Jesuites désiroient qu'il contint, ce qui est directement opposé au desir qu'ils temoignoient que les cho-

3. Avantage.  
Point d'ordonnance pour la signature.

ses se pacifiassent, puisqu'ils déclarent par là qu'ils ne tendent qu'à nous faire persecuter par le peu d'Evêques qui ne l'ont pas encore fait. Je ne vois donc pas ce qui a pu porter le P. Annat à faire voir ces lettres, si ce n'est qu'il a prévu, ce qui en effet est arrivé, que ce qui est dans le Bref y étant rapporté plus cruement, plus rudement, avec les menaces d'un autre Bref qui ne paroit point encore, on seroit moins blessé du Bref lorsqu'on le trouveroit conçu en des termes moins rudes & moins fâcheux qu'on ne se l'étoit imaginé. Mais après tout le P. Fabry en a parlé selon sa pensée, & je ne trouve point étrange qu'il ait pris pour un ordre donné aux Evêques de faire signer, l'exhortation que le Pape leur fait de faire condamner aux Jansenistes les 5. propositions tirées de Jansenius, & condamnées dans son sens. Il connoit mieux que nous le stile des Papes, & il sait bien que leur intention est que leurs conseils & leurs exhortations passent pour des commandemens & des ordres. Il n'ignore pas que ce fut par cette voie que vers les 12. & 13. siècles les Papes se mirent en possession de conferer des benefices dans toute l'Eglise par le moyen des graces expectatives. Car d'abord  
ils

ils envoient aux Evêques des lettres qu'on appelloit *monitorias*, pour les avertir de donner le premier benefice vacant à celui qu'ils leur recommandoient. Mais quand les Evêques n'avoient pas eu égard à cette recommandation, les Papes leur en envoient d'autres appellées *præceptorias*, pour leur enjoindre de le faire, avec menaces s'ils ne le faisoient. Et enfin si les Prelats persistoient dans leur contumace, comme ils parloient en ce tems là, ils envoient les troisiemes appellées *excoptorias*, par lesquelles ils nommoient des Juges pour punir la negligence & la desobeissance des Collateurs. C'est ainsi que nous devons entendre les lettres du P. Fabry. Il avertit ses confreres non seulement de ce que contenoit ce Bref qu'on leur envoioit, mais du dessein qu'a le Pape dans la suite si on ne satisfait pas à ce qu'il temoigne desirer par celui-ci, qu'il n'a pas voulu d'abord exprimer par des termes de commandement, de peur de trouver de la resistance & de commettre son autorité, sur tout dans ce tems de brouillerie \* où il a eu sujet d'apprehender de n'être pas assez appuyé de la Cour. Mais au moins on ne peut nier qu'il n'ait passé dans ce Bref au delà de ce qu'il avoit encore fait: soit pour

don-

\* Au sujet de l'affaire de Coes.

donner aux formularistes, comme vous les appelez, un très grand sujet de s'appuyer de l'approbation du Pape, puisqu'il les loue de ce qu'ils ont fait pour extirper l'herésie du Jansénisme: soit pour marquer son inclination pour la signature, puisqu'il exhorte tous les Evêques de faire en sorte que les Jansenistes condamnent &c., ce qui ne se peut qu'en les obligeant de signer.

Que si M. de Châlons qu'on devoit croire être plus éloigné des signatures qu'aucun autre Evêque, après les avis qu'il en avoit reçu des Prelats en qui l'on fait qu'il a toute sorte de créance, n'a pas laissé de faire signer dans son Diocèse sur une simple lettre de M. le Nonce, qui l'assuroit que c'étoit l'intention du Pape: combien d'autres Evêques y pourront-ils être plus portez par ce Bref qui sera pris par tout le monde pour un témoignage de la volonté du Pape beaucoup plus authentique qu'une simple lettre de son Ministre: L'importance de cette nouvelle a été cause que plusieurs personnes m'en ont écrit, & une de ces lettres me marque, que l'on fait d'original que le nouvel Archevêque de Toulouse a dit, que les Jansenistes s'étoient remis bien avec le Pape, & lui avoient promis une entière sou-  
mission

mission, & que sur cela le Pape a écrit aux Evêques que pour premiere preuve de leur obeissance, ils les fassent signer, & puis qu'on verra ce qu'on leur demandera d'avantage. A quoi on ajoute, Notez que cet Archevêque est fort bon ami du P. Annat. Vous voyez par là de quelle forte entendent le Bref ceux qui auront plus de part à le faire exécuter. Or c'est de cette intelligence que dépend le mal qui arrivera : & le sens dans lequel vous pretendez qu'on le doit prendre par des gloses qui vous seront particulières, n'y remediera en aucune sorte.

Mais je vois même que ne pouvant désavouer que ce Bref ne soit au moins une occasion d'exiger des signatures, vous vous restreignez à un autre avantage, qui est que celle qu'on exigera en vertu de ce Bref ne blessa point la conscience. Car je soutiens, dites vous, que quiconque dira, DAMNO PROPOSITIONES QUAS E JANSENIO EXCERPTAS, ET IN SENSU JANSENII DAMNATAS ESSE DECLARAVIT SUMMUS PONTIFEX, satisfera entierement au Bref, & à l'obligation que le Pape impose. Vous avouez donc par là qu'il y a une obligation de signer, que le Pape impose, & vous vous reduisez à soutenir qu'elle est telle

4. Avantage.  
tage.

telle qu'on ne doit pas s'en tenir embarrassé.

Mais 1. je ne demeure point d'accord que nous puissions en conscience signer en cette manière, *Damno & propositiones quas à Jansenio excerptas & in sensu Jansenii damnatas declaravit summus Pontifex*. Car dans les circonstances présentes, où l'on sait que l'on n'est en dispute que sur le fait de Jansenius, pourquoi y spécifier dans une signature cette déclaration du Pape; sinon pour marquer qu'on s'y rend, & qu'on acquiesce à la condamnation de ces propositions dans le sens de Jansenius, au moins par déference au jugement du S. Siège, quoiqu'on n'y fût pas porté par soi-même. Il est clair au moins que cela peut avoir ce sens, & qu'ainsi c'est une équivoque & une ambiguïté qu'on a recherchée, ce que je suis plus persuadé que jamais, être tout-à-fait indigne d'un Theologien sincère: desorte que j'aimerois mieux être exposé toute ma vie aux persecutions que j'ai souffertes jusqu'ici, que de m'en tirer par une semblable souscription.

Je doute en 2. lieu, que quand cette signature seroit licite, elle nous servît pour parvenir à la paix que nous avons recherchée. Car je ne comprends pas bien



bien ce que vous prétendez, quand vous dites que *quiconque dira ; DAMNO PROPOSITIONES QUAS &c. satisfera entierement au Bref & à l'obligation que le Pape impose.* Cela se peut <sup>2. Manieres</sup> entendre en deux manieres ; l'une qu'il y satisfera selon l'intelligence que vous <sup>pour entendre le</sup> étiez qu'on doit donner aux paroles du <sup>Damno</sup> Bref ; l'autre qu'il y satisfera de telle <sup>propositio-</sup> sorte que les Evêques qui voudront agir en vertu de ce Bref, & sur tout M. de Rhodéz en seront contents. Or il est clair que ce premier ne serviroit de rien sans ce dernier ; & ce dernier est tellement hors d'apparence, que je ne puis croire que vous l'ayez entendu en cette maniere, n'y ayant point d'Evêques d'entre ceux qui voudront plaire au Pape, qui ne crût que ce seroit se moquer que de tourner en cette sorte les termes du Bref, & qui ne voulût au moins qu'on les signât tels qu'ils sont en mettant, *Damno propositiones à Jansenio excerptas & in ejus sensu damnatas*, ce qui seroit aussi méchant que le Formulaire. Et quant à ce que vous dites pour excuser les termes de ce Bref, que le Pape ne pouvoit parler autrement qu'en retractant ce qu'il avoit défini du fait, cela ne fait pas qu'ils en soient moins mauvais : mais ce qu'il en faut con-

conclure est, que le Pape ne pouvant parler autrement qu'en se retractant, & n'y ayant point d'apparence qu'il se voulut retracter, il étoit contre toute sorte de prudence de lui donner occasion de parler, puisqu'on ne pouvoit raisonnablement s'attendre qu'il dût parler que d'une maniere par laquelle il continueroit, pour ne pas se retracter, de blesser la verité & la justice.

g. Avantage. Les *Janseniens* dont parle le Bref ne sont pas ceux dont il dit qu'ils sont sans erreur.

Enfin vous comptez pour le dernier avantage de ce Bref, que ces *Janseniens* auxquels les Evêques doivent faire condamner les propositions, ne sont pas ceux dont le Pape dit auparavant, qu'ils sont sans erreur, qu'il appelle *plerique ex iis*; & qu'il est certain qu'il n'y a plus rien à demander à ceux là. Mais comme votre acte n'est signé que de deux personnes, cet avantage ne s'étendra qu'à ces deux là, puisque les autres n'étant marquez que confusément, les Evêques demanderont & avec raison quelque marque pour les discerner des refractaires, qui ne peut être qu'une signature. Et je doute même que ces deux là en soient exempts. Car on dira que le Pape n'a rendu temoignage qu'ils s'étoient départis de leurs erreurs que supposé la sincerité de leur soumission, & qu'ainsi il faut qu'ils fassent connoître cette sincerité

cerité en signant au moins ce que le Pape a marqué dans son Bref; & qu'ils ne peuvent s'en exempter, puisque si cela n'étoit pas enfermé dans leur acte de soumission, ils auroient trompé le Pape qui a supposé qu'il y étoit enfermé, & s'il y est renfermé ils ne doivent pas faire difficulté de faire une seconde fois ce qu'ils auront déjà fait.

Voilà tous les avantages que j'ai pu remarquer par votre lettre que vous pensez tirer de ce Bref; & vous les jugez si grands, que vous ne craignez pas de dire, *que les choses vous paroissent au moins en beaucoup meilleur état qu'elles n'étoient auparavant.* Je ne vous puis dissimuler que je suis étrangement étonné de ce discours, & que bien loin d'avoir ces pensées, je trouve que c'est nous flatter nous mêmes d'une manière surprenante, que de ne pas reconnoître que nous sommes maintenant en un état beaucoup pire que nous n'étions avant ce Bref, & que cette longue négociation dont on nous faisoit attendre de si grandes merveilles ne pouvoit avoir une plus misérable fin. Un de nos principaux amis m'en écrit en ces termes: *J'ai lu sans surprise ce que l'on m'a mandé du Bref, ayant toujours assez prévu par la conduite précédente de Rome ce que l'on en pouvoit attendre. C'est à ceux qui ont*  
voulus

voulu embarquer leurs amis dans cette affaire à les en tirer s'ils peuvent, & à en sortir eux mêmes. Leurs songes étoient bien agreables :

QUI AMANT IPSI  
SIBI SOMNIA PINGUNT. Mais  
ils se sont reveillez, ET NIHIL IN-  
VENERUNT IN MANIBUS SUI.

Que dira-t-il quand il saura la bonne opinion qu'on a des affaires présentes, & du bon état où l'on croit que ce Bref les a mises? Je ne sai s'il ne croira point qu'on a fait comme ceux qui étant fâchez d'être sortis en se reveillant, d'un songe agreable, sont bien aises de se rendormir pour rentrer comme il arrive assez souvent dans le même songe. Car en verité je ne sai pas si on peut donner un autre nom à cette pensée, qu'on est beaucoup mieux qu'on n'étoit avant ce Bref. Je vous demande pardon de ma liberté, mais à quoi serviroit de se déguiser les choses; & puisque vous avez temoigné que si vous aviez su plutôt ce que je pensois de votre acte, vous ne vous y seriez pas engagé, je me suis persuadé que vous desiriez sincerement que je ne vous cachasse rien.

Je vous dirai donc que rien ne peut être desavantageux à celui qui n'est attaché qu'à Dieu, & qui est resolu, quoi-  
qu'il

qu'il arrive, de ne jamais abandonner la cause de la verité : mais que cela n'empêche pas que ce Bref ne soit une très mauvaise chose, & que ce ne soit un grand sujet de gémir que de l'avoir attiré, & d'avoir mis par là les affaires de la verité en beaucoup plus mauvais état qu'elles n'étoient auparavant. Car 1. on n'avoit pas encore porté le Pape jusqu'à cet excès, que de faire un heresiarque d'un S. Evêque, en appellant, ce qu'il congratule les Evêques d'avoir voulu extirper, *heresim Jansenianam*. Ce que S. Cyprien a soutenu touchant l'invalidité du baptême des heretiques est une heresie ; & cependant ce seroit un outrage à ce saint Martir que de l'appeller *heresim Cyprianicam*. Et aujourd'hui dans l'impuissance où l'on est de trouver dans le livre d'un Evêque très pieux & très soumis à l'Eglise, les heresies qui lui ont été imputées, on ne fera point touché de douleur en voyant que les Jesuites abusant de la creance qu'on a eu en eux, engagent le Pape à parler de l'heresie Jansenienne, comme il feroit de l'heresie Lutherienne ou Calvinienne.

2. La joie que remoiigne le Pape que ceux dont il a vu l'acte sont revenus de leurs erreurs, & se sont soumis à tout

ce qu'il désiroit d'eux, met ceux qui ont donné cet acte dans un étrange embarras. Car s'ils ne disent mot, ils confirmeront par leur silence l'opinion qu'il fait assez voir qu'il a eue, qu'ils seront soumis entièrement, & qu'ils ont acquiescé à tout ce qu'il a défini contre Jansenius : & s'ils déclarent que leur intention n'a jamais été d'étendre leur soumission jusques là, bien loin d'avoir bien avancé pour la paix, ils irriteront plus le Pape qu'il n'étoit auparavant.

3. Une des choses qui a plus soutenu les Evêques qui n'ont point encore fait signer, est qu'ils avoient pu dire qu'il ne leur paroïssoit point par aucun acte authentique, que le Pape desirât ces signatures. C'est ce qu'ils ne peuvent plus dire aujourd'hui ; & Dieu veuille qu'il ne s'en trouve pas qui soient bien aises d'avoir ce prétexte pour sortir avec quelque honneur d'un état qui les tenoit toujours exposez à la persécution.

4. La brouillerie présente & l'absence du Nonce nous étoient très favorables, & elles otoient aux Jesuites tout moyen d'avoir rien de nouveau du Pape pour troubler le calme dont nous jouissions. Ils ont fait servir adroitement

ment une prétendue negociation de paix pour obtenir contre nous ce qu'ils n'auroient peut-être pas obtenu pendant la guerre la plus ouverte.

5. L'injure faite à Episcopat dans ce Bref en la personne de M. de Cominges ne nous doit pas être indifferente. On voit que le Pape se veut mettre en possession de regarder tellement de haut en bas les Evêques particuliers, qu'il ne daigne pas leur repondre ; & lors même qu'il veut parler sur l'affaire dont un Evêque lui a écrit , il s'adresse à tous les Evêques d'un Roiaume , & non à celui qui lui en a écrit , dont il ne prend pas seulement la peine de dire un mot dans son Bref. Ce faste est insupportable , & c'est en quelque sorte l'autoriser que de considerer un tel Bref pour en tirer de prétendus avantages , au lieu qu'on le devroit regarder comme nul & subreptice , vu l'injure qui y est faite à la dignité Episcopale.

6. Non seulement on n'a pas repondu à M. de Cominges ni parlé de lui dans le Bref ; mais on n'a pas même usé envers lui de cette civilité, que de le lui adresser & de l'en rendre exécuteur , puisque c'étoit à son occasion qu'il avoit été écrit. On a choisi pour cela le R. P. Annat , afin qu'il eût entre les mains de

quoi donner la loi aux Evêques. Je doute si on a assez considéré de quelle conséquence est cette nouveauté. On n'agit dans le monde que par exemple; en voici un qui érige le Jesuite Confesseur du Roi en nouveau Ministre du Pape, par lequel il fera connoître ses volontez aux Evêques. Voilà un moyen bien court & bien avantageux de remédier à l'absence du Nonce. Trouve-t-on encore que nos affaires en seront en beaucoup meilleur état de ce qu'elles passeront désormais par un tel entre-metteur ?

7. La plus forte considération qu'on a eue pour nous faire entrer dans l'accommodement qui se traite depuis tant de tems, & pour nous en faire esperer une bonne issue, est l'assurance qu'on nous a donnée, que le Pape étoit las de toutes ces contestations, & qu'il desiroit qu'elles fussent assoupies. On disoit même qu'il trouvoit que les Evêques de France avoient été trop avant, & qu'il n'approuvoit pas qu'on tourmentât le monde par des signatures. Ce bruit vrai ou faux couroit dans le monde, & il est certain que c'étoit une des choses qui nous pouvoit être la plus avantageuse étant bien menagée. Car cela servoit à temperer le zele des devots qui



qui eussent cessé peu à peu de se tant échauffer pour une affaire pour laquelle on voioit que le Pape, qu'ils regardent principalement, avoit peu d'affection. Il étoit donc de la prudence de laisser le monde dans cette opinion qui nous étoit si favorable, & ne pas engager le Pape à parler, puisqu'il étoit contre toute sorte d'apparence que parlant il pût rien dire qui ne fût désavantageux. On m'accusera peut-être d'en juger par l'événement, mais si j'avois ici tous les écrits que j'ai faits depuis six mois, je suis assuré que j'y trouverois tout cela & encore plus. On n'en a tenu compte, & sans avoir pris aucune assurance de la part de Rome, contre ce que M. de Beauvais avoit toujours dit, qu'on ne devoit rien tenter sans cela, on s'est exposé sur la bonne foi des Jesuites de recevoir telle réponse qu'il leur plairoit de faire faire par le Pape. Ils ont reconnu la confiance qu'on avoit en eux par ce merveilleux Bref qui ne laisse plus les gens en doute des intentions du Pape, & qui leur ôte la créance qu'ils avoient auparavant, & qui nous étoit si avantageux qu'ils eussent toujours, que le Pape n'approuvoit point les signatures, & qu'il ne vouloit point qu'on pousât les gens comme on les avoit poussez.

Consolons nous donc , Monsieur , dans la veue qu'il n'est rien arrivé en tout cela que par l'ordre de la providence de Dieu. Cette consolation est chrétienne & solide : mais n'en allons point chercher de vaines & d'imaginaires en faisant violence à notre esprit, afin de prendre pour un bien ce qui de soi est un très grand mal. Nous l'augmenterons en le voulant diminuer en cette manière. Le seul avantage réel est celui que nous en pourrions prendre en faveur de nos Articles : reservons le pour nous défendre ou pour quelque autre occasion. Mais je trouve très dangereux de le faire valoir presentement, parce qu'il sera facile aux Jesuites de nous l'arracher des mains en tirant quelque declaration , qu'on n'y a point eu d'égard , ou se portant même à y faire donner quelque atteinte ; ce qui ne leur seroit peut-être pas impossible dans l'affoiblissement , où sont maintenant les Dominicains & toutes les autres communautés religieuses qui y pourroient prendre quelque intérêt. Tout le reste est très foible , & n'étant fondé que sur des termes du Bref qui vous paroissent moins précis, ce ne sera que leur donner lieu d'en faire venir un plus clair , ou sans s'arrêter à vos interpretations tirées

rées de celui-ci, ils en tireront tous les avantages qu'ils voudront par le moien des Evêques de la cour dont ils disposent si absolument. Le meilleur eût été d'éclater dès que ce Bref a paru : de le décrier comme l'effet d'une insigne fourberie, & aiant été apparemment envoyé de Paris selon ce que feu M. de Toulouze \* en envoya un tout dressé sur une semblable affaire : de faire considérer l'injure qui a été faite à tous les Evêques en la personne de M. de Cominges : & de le porter à s'en plaindre hautement au Roi, & à lui représenter qu'il a travaillé avec un soin infatigable, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de sa Majesté pour rendre la paix à l'Eglise ; mais qu'il a enfin reconnu que les Jésuites ne l'ont jamais sincèrement désirée ; qu'ils n'ont eu pour but que d'y mettre des obstacles, en rejetant toutes les conditions raisonnables, & n'en proposant que de déraisonnables qu'ils faisoient bien ne devoir point être acceptées ; qu'en même tems qu'ils lui temoignoient ne souhaiter rien tant que l'accommodement, ils assuroient d'autres personnes qu'il n'y avoit point d'accommodement à faire, & qu'il falloit que tout le monde signât contre la parole qu'on lui avoit donnée étant encore dans

\* M. de  
Marca.

son diocèse , qu'on ne parleroit ni de souscription ni de formulaire : qu'il n'avoit écrit à Rome que parce qu'ils lui avoient fait entendre qu'on y entreroit dans toutes les voies de douceur ; mais qu'il voit bien que ce n'étoit qu'un piège pour en tirer un Bref semblable à celui qu'on a adressé au P. Annat, qui n'est propre qu'à rendre les contestations immortelles & à aigrir les esprits au lieu de les adoucir ; qu'il n'avoit rien épargné pour exécuter les ordres & les saintes intentions de sa Majesté ; que le démon ennemi de la paix n'avoit pas permis qu'il y reussit ; qu'il en avoit déchargé sa conscience , & qu'il le feroit encore en faisant entendre à tous ses confreres comment les choses s'étoient passées , & qui étoient ceux qui avoient empêché par leur mauvaise foi que sa Majesté ne vît un aussi grand calme dans toute l'Eglise de France que celui qu'elle a mis si glorieusement dans son Etat.

Je me persuade que si on avoit pris cette affaire de cette sorte , & qu'on l'eût poussée avec vigueur , les Jesuites auroient été bien embarrassés : mais j'ai toujours vû jusques-ici , que tous les conseils courageux ont été rejettés , & que sous pretexte de conserver quelques mesures avec des personnes avec qui il

y a longtems qu'on a du juger qu'il n'y en a point à garder, on en a toujours pris de foibles qui n'ont jamais produit & qui ne produiront jamais rien de bon. Je ne sai pas même si dans quelques jours on ne me mandera point qu'on renoue quelque negociation, & que les Jesuites donnent esperance que les choses se pourront raccommoder, car je ne vois pas bien clairement par votre Lettre quel jugement on fait d'eux. Il semble d'une part que le P. Annat agisse de concert avec M. de Cominges, & qu'ainsi il ne soit pas mal avec lui; & vous me marquez de l'autre, que les Jesuites se trouvent fort empêchez de ce Bref, demeurant d'accord qu'il n'oblige à rien, & étant fâchez que le Pape n'y ait pas dit; *Damnant propositiones in sensu Jansenii.* Ils découvrent donc par là qu'ils n'ont jamais été que des fourbes, & qu'au lieu de travailler à un accommodement ils n'ont jamais travaillé qu'à trouver quelque nouveau moien de nous opprimer, puis qu'ils savent fort bien que nous périrons plutôt que de condamner les propositions dans le sens de Jansenius. Dira-t-on encore qu'il faut qu'ils parlent ainsi à cause de la cabale des devots? En verité, Monsieur, ceux à qui ce Bref ne sera pas capable

de faire connoître que les Jesuites sont des trompeurs, meritent bien d'en être éternellement trompez.

Vous voiez par la diversité des sentimens où nous sommes que je vous ferois fort inutile à Paris. Je ne ferois que m'y donner bien de la peine & en donner beaucoup aux autres. Je suis plus persuadé que jamais que Dieu me veut dans la retraite, & que la parole de S. Gregoire de Nazianze est beaucoup plus vraie en ce tems-ci qu'elle n'étoit au sien : que l'Eglise est en un tel état, qu'on ne lui peut plus donner que ses larmes.

## L E T T R E C I I .

1. Sept.  
1663.

A M. SINGLIN. Où il justifie sa  
Lettre du 1. Août.

**J**E suis aussi touché que vous de voir les choses en l'état où elles sont maintenant ; & ce qui augmente ma douleur est que je vois si peu de fondement aux plaintes que l'on fait contre moi, que je me vois dans une entière impuissance d'y remédier : car en vérité je ne sai ce qu'il faudroit que je fisse pour contenter ceux qui trouvent si à redire à ma conduite. Ils avouent que cha-  
cun

cun doit être libre dans ses sentimens, & ils n'osent pas dire que je sois obligé d'être du leur. Il faut aussi qu'ils reconnoissent que tout le monde demeurant d'accord qu'on doit faire pour la paix de l'Eglise tout ce que l'on croit pouvoir faire en conscience, il n'y a que l'opinion qu'a une personne qu'un acte de foi avantageux pour la paix de l'Eglise blesseroit sa conscience, qui le puisse dispenser devant Dieu d'y prendre part, & justifier devant les hommes le refus qu'il feroit de s'y engager. Et il ne s'ensuit nullement de là, qu'il accuse les autres de trahir leurs consciences, puisqu'il se peut faire qu'étant d'un autre sentiment que lui & suivant une autre lumière, ils forment leurs consciences sur ce sentiment & cette lumière, qui ne paroissant pas solide à ceux qu'elle ne persuade pas, ne laisse pas d'exemter ceux qui la suivent du reproche de trahir leurs consciences, quoiqu'elle ne les exemte pas entièrement de péché, si l'opinion qu'ils suivent ne se trouve pas en effet conforme à la loi de Dieu. Cela étant, Monsieur, je ne comprends pas quel sujet nos amis ont de s'offenser de ce que j'ai fait dans l'occasion présente. Je n'ai pas été de même sentiment qu'eux touchant l'acte qu'ils ont donné à M.

l'Evêque de Cominges : ils sont trop équitables pour y trouver à redire & pour me vouloir forcer d'être en toute chose de leur avis. On parle différemment de leur action ; les uns l'approuvent & les autres s'en scandalisent ; les mêmes raisons que j'ai eues de ne la pas approuver , m'obligent de croire que c'est avec raison qu'on s'en scandalise , puisque j'aurois dû l'approuver si je ne l'avois pas cru mauvaise. Or la croiant mauvaise je n'ai pas dû souffrir qu'on me l'imputât , puisqu'un Prêtre , selon S. Augustin , étant obligé de conserver sa réputation , il ne doit point souffrir qu'on lui attribue des choses qu'il y juge préjudiciables , quelque opinion que d'autres en aient , sur tout en des choses qui peuvent avoir de grandes suites , & quand il juge qu'elles peuvent donner sujet de croire qu'on a agi avec duplicité & avec finesse dans les affaires de Dieu. Cependant j'apprens de divers côtés qu'on publie par tout , que si j'avois fait quelque difficulté d'approuver l'acte , c'étoit avant que de l'avoir vû ; mais que depuis en ayant été mieux informé , je n'y avois rien trouvé à redire : & on m'a assuré que ceux qui tenoient ces discours , étoient tels qu'il n'y avoit personne qui ne les dût croire.



croire sur leur parole, n'y ayant pas lieu de présumer ou qu'ils pussent ignorer la vérité de ce fait, ou que la sachant ils la voulussent altérer. Et ce qui est remarquable, c'est qu'ils le contoient d'une manière qui rendoit inutiles toutes les précautions que j'avois prises : car ils avouoient que j'avois été contraire à cet acte, lorsque j'en avois écrit à M. de Cominges, mais ils assuroient que depuis aiant su au vrai ce qu'il contenoit, j'avois été d'un autre avis. Il falloit donc, Monsieur, ou que je laissasse le monde dans l'opinion qu'on y avoit répandue que j'approuvois un acte qui m'avoit paru mauvais, & dont j'avois jugé qu'il n'arriveroit que du scandale; ou que si je voulois qu'on ne le crût pas, je fissé quelque chose pour détromper ceux qu'on en avoit persuadé.

Car il y a, ce me semble, une grande différence entre les jugemens que l'on fait de nous, lors qu'ils ne sont fondés que sur la malignité ou la temerité de l'esprit humain; & ceux qui sont appuiés sur de si fortes conjectures, que les personnes les plus sages & les plus retenues en doivent être touchées en agissant raisonnablement. On peut & on doit souvent mépriser les premiers, parce que si on s'y arrêtoit il faudroit pas-

fer toute sa vie à faire des apologies & des manifestes, & on peut dire que dans ces rencontres l'Evangile est pour nous un suffisant manifeste en ce qu'il défend assez ces jugemens temeraires qu'on fait contre nous. Mais il n'en est pas de même de cette dernière sorte de jugemens qui sont accompagnés d'une si grande vrai-semblance que les gens de bien même s'y peuvent tromper. La charité que nous nous devons à nous mêmes nous oblige en ces occasions d'empêcher qu'on ne nous attribue une conduite qui ne nous semble pas conforme aux maximes de l'Evangile ; & celle que nous devons au prochain, de ne le pas laisser dans une erreur qui lui peut être préjudiciable. Car comme dit S. Augustin dans une Lettre. *Si aliquid viget in nobis illius igniculi quo charitas non querit quæ sua sunt, providere utique debemus bona, non solum coram Deo, sed etiam coram hominibus, ne tranquillam aquam bibentes in nostra conscientia, pedibus intantis agere convincamur, et oves dominice turbidam aquam bibant.* Je me suis donc trouvé obligé de lever le scandale que ma dissimulation auroit causé, & de ne point laisser le monde dans l'opinion qu'il avoit prise, & qu'il avoit dû prendre sur les bruits que nos amis

amis faisoient courir, que j'approuvois un acte dans lequel il me sembloit qu'on trompoit le Pape par des paroles de soumission qu'il prend pour une soumission absolue & un acquiescement sincère à ce qu'il a défini contre M. l'Evêque d'Is-pres, quoique ceux qui l'ont dressé ne l'entendent pas en cette manière, & qu'ils soient résolus de ne point consentir à la condamnation de la doctrine de ce Prélat.

Or dans la nécessité où je me suis trouvé de satisfaire aux mouvemens de ma conscience & de dissiper ces faux bruits, que pouvois-je faire de plus doux que la Lettre \* dont j'apprens que l'on fait de si grandes plaintes? J'y rapporte les choses très sincèrement & très simplement. J'excuse autant que je puis ceux qui m'ont imputé le contraire de mes sentimens, en témoignant que je crois qu'ils l'ont fait par affection, & pour empêcher que le refus de prendre part à un accommodement qu'ils s'imaginoient devoir bientôt remettre l'Eglise dans un parfait calme, ne me rendit odieux, & n'attirât quelque persécution sur moi. J'y déclare ensuite ce qui m'a paru tout à fait nécessaire pour ma justification : que non seulement je n'ai point pris part à ce qui s'est fait : mais que je n'ai pas jugé y en-

\* La  
99 à un  
Docteur  
de Sor-  
bonne.

pouvoir prendre en conscience, parce que je ne crois pas devoir parler à l'Eglise qu'avec une sincerité toute entière. Pouvois-je, Monsieur, exprimer mon sentiment d'une manière plus favorable à nos amis. J'étois obligé de marquer qu'il n'y avoit que la conscience qui m'avoit empêché de prendre part à cet acte, puis qu'autrement j'aurois donné sujet de croire que je m'y serois opposé par quelque entêtement & par une secrète aversion de la paix, selon les impressions qu'on a données de moi à tant de personnes. Mais ce que j'ajoute qui forme en moi ce mouvement de conscience, est que je ne crois pas devoir parler à l'Eglise qu'avec une sincerité toute entière, est tout à fait avantageux pour ceux qui ont dressé cet acte : puisque cela peut faire croire que je ne m'y suis opposé que par une attache excessive à une trop exacte sincerité, & qu'ils ont été seulement moins scrupuleux que moi. Mais sur tout il n'y a rien qui éloigne davantage cette opinion qu'ils aient consenti de condamner M. d'Ipres, si le Pape le leur ordonnoit ; puis que cela suppose au contraire que nous sommes tous dans la resolution de ne le condamner jamais, & que nous ne differons de sentiment qu'en ce qu'ils croient qu'il est

est de la prudence de ne pas témoigner cette résolution, & de la cacher même sous des paroles qui en peuvent faire prendre une idée toute contraire, comme il paroît assez par le Bref qu'elles l'ont fait effectivement, au lieu que je erois qu'il est de la sincérité de ne la pas dissimuler quand on nous force de déclarer à l'Eglise la vérité de nos sentimens sur une affaire si publique. J'ajoute à cela, que je souhaite la paix de l'Eglise autant que personne; mais que je ne la puis désirer qu'honnête & par des moïens tout à fait honnêtes. C'est à quoi m'ont forcé ceux qui m'ont décrié par tout comme un ennemi de la paix. Je n'entens point le reproche que l'on me fait là dessus d'accuser les autres d'avoir agi mal honnêtement. Car je ne parle pas de ce qu'ils ont fait, mais de la paix qu'ils s'attendoient devoir être le fruit de leur negociation; & j'ai témoigné seulement par là, que je ne pouvois me persuader qu'on en pût obtenir une paix honnête, en quoi je n'ai été que trop bon prophete, puisque je ne vois pas comment on pourroit s'imaginer que ce fût une paix honnête que celle que nous pourrions avoir en nous soumettant au Bref que cet acte a attiré. Je finis la lettre dont il s'agit en témoi-

gnant.

gnant la confiance que j'ai, que Dieu me fera la grace de n'acheter jamais un repos temporel & passager par aucune chose qui puisse troubler le repos de ma conscience. Qu'y a-t-il de plus innocent que ces paroles, & que puis-je faire autre chose pour me justifier envers ceux qui m'ont accusé d'être opposé à toute sorte de paix ?

Sur quelque soupçon qu'on avoit eu que le Clergé d'Hippone vouloit avoir pour Prêtre un homme fort riche & fort charitable par quelque desir de profiter de son bien, S. Augustin se crut obligé de faire un serment pour se purger de ce soupçon, & de prendre Dieu à témoin qu'il ne regardoit l'administration des biens temporels de son Eglise que comme une servitude dont il eut voulu être déchargé : & après qu'il a plû à tant de personnes de s'imaginer que j'ai un éloignement tout à fait déraisonnable, pour ne pas dire criminel, de la paix de l'Eglise, il ne me sera pas permis, pour me laver de cette tache, de protester qu'il n'y a que des raisons de conscience qui m'ont empêché d'entrer dans les voies d'accommodement qu'on m'a proposées : & on me fera un crime d'avoir parlé de la sorte quelque raison que j'eusse de le faire pour ma justification.

tion, parce, dit-on, que c'est reprocher aux autres qui sont entrez dans ces voies, d'avoir blessé leurs consciences pour se procurer un repos temporel ? En vérité je ne comprends rien à cette manière d'agir. Qu'on reprenne mes paroles si elles sont reprehensibles ; mais de faire tant de bruit contre une lettre très innocente sous prétexte de conséquences imaginaires qu'on en veut tirer pour avoir sujet de se plaindre, c'est-là, ce me semble, ce qu'on doit nommer blesser la charité & traiter ses amis fort injustement. Car j'ai de quoi faire voir que cette conséquence est très mal tirée ; puisque ma conscience n'étant point la règle de celle des autres, nos amis peuvent avoir fait sans trahir leurs consciences, ce que je n'aurois pû faire sans trahir la mienne ; & qu'il est vrai seulement qu'il faut que les uns aient mieux connu que les autres ce que la loi éternelle demandoit d'eux en cette rencontre, de quoi Dieu fera le juge.

Mais on dit que cette lettre ne m'est pas avantageuse. Je l'avoue, & ce n'est aussi que la nécessité qui m'a forcé à l'écrire : car elle m'expose d'autant plus à la persécution qu'elle m'en rend un objet particulier en me separant de ceux qui cherchent à s'en tirer par des voies  
qui

qui leur paroissent légitimes, mais qui ne me le paroissent pas. C'est à quoi je ne me ferois point porté de moi-même, sachant assez qu'il faut souffrir les persécutions quand elles arrivent, & non pas les attirer. Mais m'étant trouvé réduit par les bruits qu'on a fait courir de moi, ou à passer pour un homme qui auroit voulu se servir avec le Pape de termes qu'il ne juge nullement sinceres, ou à irriter contre moi ceux qui seroient blessés de la liberté de mes sentimens: ce dernier m'a paru & me paroîtra toujours un moindre mal que le premier, la reputation d'un homme sincere sur tout envers l'Eglise pouvant bien être plus chère à un Prêtre que son repos, puis-que selon S. Augustin, elle lui doit être plus chere que sa propre vie. Ce n'est donc qu'à moi que cette lettre peut apporter quelque préjudice, & si j'étois d'humeur à me plaindre, on voit assez le sujet que j'en aurois, puisqu'il n'y a que ceux qui ont voulu faire croire que j'approuvois ce qu'ils savoient bien que je n'approuvois pas qui m'aient réduit dans la necessité de publier une lettre dont ils disent eux mêmes qu'il me pourra arriver du mal. Mais quant à eux je ne vois pas ce qu'ils en peuvent apprehender, sur tout depuis le Bref qui



qui leur a ôté le prétexte qu'ils avoient eu auparavant, de la regarder comme un obstacle à leur negociation. Je pense qu'ils doivent être maintenant persuadés, de ce que je leur ai tant de fois représenté inutilement, qu'ils apprehendoient en vain qu'on ne traversât une affaire qui n'a jamais eu de fondement réel & solide, & dont on n'a jamais dû attendre que ce qui en est arrivé. Et ainsi je ne conçois pas quel mal on trouve que c'est pour la cause de la verité que le public sache que tous ceux qui la soutiennent n'ont pas été trompez par les Jesuites, & qu'il y en a à qui ils ne peuvent point reprocher d'avoir manqué à la parole qu'ils prétendent qu'on a donnée au Pape de faire tout ce qu'il ordonneroit, comme ils ne manqueront pas de le reprocher aux autres si-tôt qu'ils feront paroître qu'ils ne veulent point condamner les 5. propositions extraites de Jansenius & condamnées dans son sens, comme le Pape déclare qu'il veut qu'on le fasse. La desunion est une chose fâcheuse, mais l'union dans une si mauvaise affaire le seroit encore davantage. Ceux qui se sont engagez dans ce traité feroient beaucoup mieux, ce me semble, de considerer devant Dieu les nouvelles plaies qu'ils ont fait recevoir

voir à la vérité, & de penser aux moïens d'y apporter quelque remède en édifiant l'Eglise par un aveu sincère de leur trop grande facilité, que de se mettre en colère contre ceux à qui Dieu a fait la grace d'être sinon plus prudens, au moins plus heureux dans leurs justes défiances. C'est trop aimer son opinion que de vouloir ou que tout le monde l'approuve, ou qu'au moins on ne sache pas qu'il y en a qui la desaprouvent.

En voilà trop pour répondre aux plaintes que vous avez voulu que j'apprise. Pour moi j'aime mieux supprimer celles que je pourrais faire, & qui assurément vous paroîtroient raisonnables. Il n'y en a qu'une qui me touche sensiblement. C'est qu'il m'est impossible de ne pas voir qu'on souffre avec peine tous ceux qui témoignent approuver mes sentimens, & que quelque vertu & quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs, cela suffit pour les faire regarder comme des gens qui s'écartent de leur voie & qui manquent de soumission. Ainsi l'on ne prétend pas, à ce que l'on dit, me gêner dans mes sentimens; mais on voudroit qu'ils me fussent si particuliers qu'autre que moi ne les ôât suivre, & qu'ainsi je demeurasse abandonné

donné

donné de tout le monde. Je sai d'où vient tout cela, & je n'y vois point d'autre remede que d'en gémir devant Dieu. Trop de déference à une personne est un grand obstacle pour juger équitablement des autres. C'est mettre un homme en la place de Dieu que de le prendre pour regle de la verité; & c'est le faire, quoi qu'on ne le pense pas, que d'être persuadé qu'on ne doit point mettre de bornes à la soumission quand on la rend à une personne qu'on croit être à Dieu & avoir de la lumiere. Il faudroit donc aussi que la lumiere n'eût point de bornes afin que nous pussions en conscience n'en point mettre à notre soumission, puis qu'il n'y auroit qu'à une personne infallible qu'on pût rendre une obeissance aveugle & sans bornes: à moins qu'on ne pousse ces maximes jusqu'à dire que quand celui qui nous conduit est dans l'erreur, nous y devons être avec lui, & approuver ce que Dieu condamne, parce qu'un homme l'approuve. Et c'est ce qui est arrivé en cette rencontre. Car la même personne \* approuvant aujourd'hui comme très saint, très légitime & très conforme à l'esprit de l'Eglise ce qu'il a condamné il n'y a que 4. ou 5. ans dans les termes les plus forts & les plus décisifs,

\* M. de  
Barcos,  
Abbé de  
S. Cy-  
ran.

sifs, comme très mauvais & tout à fait contraire à l'esprit de la même Eglise, & n'y aiant aucune raison qui le rendît moins croiable en ce tems là qu'en celui-ci, si cette maxime d'une soumission sans bornes étoit véritable, il auroit fallu que ceux qui la suivent se fussent trouvez dans une obligation de conscience d'embrasser l'erreur en l'un ou en l'autre de ces deux tems. Ce n'est donc point là notre regle; & c'est sans doute en ce sens que J. C. nous avertit que nous n'avons tous qu'un même maître qui est dans le ciel. Écoutons le donc sans prévention, & reconnoissons que tous les autres se peuvent tromper. Quelque opinion avantageuse que nous aions d'un homme, nous n'avons pas droit de prétendre que ceux dans le salut desquels nous prenons intérêt soient obligez d'y avoir creance, comme s'il y alloit de leur salut de n'en pas faire autant d'estime que nous. Travaillons sur tout, comme vous dites fort bien, à conserver l'union des cœurs parmi la diversité des sentimens, & à ne point blesser la charité que nous nous devons les uns aux autres. J'espère que Dieu m'en fera la grace, & que ni l'injustice des plaintes que l'on fait de moi, ni la justice de celles que je pourrois faire, n'em-

n'empêcheront jamais que je ne rende ce que je dois à une aussi sainte amitié que celle qui nous tient liez depuis tant de tems.

## L E T T R E C I I I.

A M. L'ABBE' DE LA LANE. *Où* 6 Sept.  
*il continue à se justifier sur sa Lettre* 1663.  
*du 1. d'Août.*

J'Ai repondu si amplement aux plaintes que l'on fait de ma lettre écrivant à M. Singlin, qu'il seroit inutile de vous dire les mêmes choses que vous pourrez apprendre de lui. J'ai seulement à vous satisfaire sur la colere où vous dites qu'est M. de Cominges, & le dessein qu'il a d'y répondre pour se justifier. Je vous assure, Monsieur, que j'ai un très grand respect pour ce Prélat, & que je revere en lui beaucoup d'excellentes qualitez. Mais pardonnez à ma douleur. C'est en verité une chose bien surprenante qu'une personne qui nous a mis en l'état où nous nous trouvons réduits pour avoir eu trop de confiance aux Jesuites, & qui a causé par là une si grande plaie à la verité & à l'Eglise, s'emporte à faire des plaintes sans fondement; lorsqu'on en a de si justes à

à faire de la negociation où il nous a embarquez après toutes les défiances qu'on lui en avoit temoignées, & la parole qu'il avoit donnée tant de fois qu'il ne nous engageroit en aucune mauvaise affaire. Ces sujets de plaintes seroient plus réels & plus solides que ceux que l'on prend de ma lettre, en prétendant qu'elle blesse tout à fait son honneur. On m'eût obligé de me faire voir en quoi, ne le pouvant deviner de moi-même. Car je le crois trop équitable pour vouloir imposer à des Docteurs qui l'honorent, une aussi grande servitude que ce seroit celle de n'oser faire paroître qu'on n'est pas en toutes choses de son sentiment, & m'étant donné l'honneur de lui en écrire ma pensée sans qu'il ait témoignée en être offensé, j'ai dû juger qu'il lui étoit fort indifférent que d'autres les fussent. Quoi qu'il en soit, je vous proteste, Monsieur, que je n'ai eu aucune intention de blesser par cette lettre ni ce Prelat que j'honore, ni aucune autre personne, & que mon unique but a été de justifier ma conduite sans m'établir juge de celle des autres qui ont suivi leurs lumières, comme j'ai cru avoir droit de suivre la mienne. C'est à eux à considérer s'ils gardent la même équité envers

vers moi, & s'il est juste que leur aiant laissé publier tant qu'ils ont voulu le service qu'ils pensent avoir rendu à l'Eglise par l'accommodement qu'ils ont traité, ils me fassent un crime de la liberté que j'ai prise de faire savoir à mon ami, que ma conscience ne m'avoit pas permis d'y prendre part, sans marquer que généralement & en des termes très moderez, les raisons que j'en avois, & sans me plaindre, comme je l'aurois pû faire, des maux si faciles à prévoir auxquels on nous exposoit par ce procédé.

La liberté des sentimens est la plus essentielle partie de l'amitié chretienne. Il n'en est pas comme de celle du monde qui s'entretient par la dissimulation & la complaisance, parce qu'on n'y a point d'égard à la verité. Il n'y a point de devoir dans l'autre qui ne doive céder à ce que l'on doit à Dieu & aux mouvemens de sa conscience; desorte qu'il faut être bien persuadé que nos amis n'agissent pas par ce principe pour entreprendre de leur faire une querelle de ce qu'ils témoignent ne pouvoir suivre notre avis en des choses où l'on ne se doit regler que par la seule vue de Dieu. C'est pourquoi, Monsieur, si ceux qui trouvent à redire à ma Lettre

se contentoient de faire voir qu'ils ont eu plus de lumière que moi dans la conduite qu'ils ont tenue, & que c'est par un scrupule mal fondé que je n'y ai pas pris de part, je ne m'en formaliserois en aucune sorte. Chacun est libre dans ses sentimens, & en aiant eu de differens en cette rencontre, il ne se peut pas faire que nous n'aions aussi eu sur ce sujet de differentes pensées qui font improuver aux uns ce que les autres approuvent. Ce qui m'a semblé dur, & pour dire le vrai, tout à fait insupportable, est la colere & les emportemens où j'apprens que sont quelques uns d'eux pour une chose que je soutiens m'avoir été permise par toutes les loix de l'amitié, & qui m'a paru necessaire, selon ma lumière, par toutes celles du Christianisme: mais le comble de l'injustice est, qu'au lieu de s'humilier dans le mauvais succès d'une negociation qui a été si prejudiciable à l'Eglise & à la verité, on ne craint point, par la prétention du monde la moins raisonnable, d'attribuer à une Lettre très innocente, & qui au plus ne peut nuire qu'à moi seul, tous les maux qu'a faits & que pourra faire à l'avenir un Bref qu'on a attiré par la confiance qu'on a eue aux moins sincerés de tous les hommes. Est-il possible,

Mon-



Monsieur, qu'on ose dire qu'on alloit travailler à l'affaire de Sorbonne, mais qu'on n'y peut plus rien, & que ma Lettre en a rompu toutes les mesures? Ce seroit veritablement une belle conjoncture de traiter de cette affaire que celle du Bref. Ce seroit bien prendre son tems pour rétablir les Docteurs en Sorbonne, que d'en parler lorsque les ennemis de la grace ont en main de quoi les en faire chasser s'ils y étoient encore! On fait combien étoit fiere & insolente la faction qui y domine, lors même qu'elle n'avoit pu rien avoir de Rome depuis la dernière Constitution, qui appuiât les signatures qu'elle a exigées: que seroit-ce donc maintenant après un tel avantage, & que leur pourroit-on répondre quand ils se retrancheroient même aux termes du Bref que le Pape a envoyé ensuite des soumissions qu'on lui a faites, & qu'ils proposeroient de signer au moins ce que sa Sainteté témoigne desirer, *Damno 5. propositiones à Jansenio excerptas & in ejus sensu damnatas.*

Voilà donc, Monsieur, ce qui a ruiné veritablement la proposition qu'on a faite du rétablissement de la Faculté, & il n'y eut jamais de plainte plus injuste & plus mal fondée que de s'en prendre à ma Lettre, qui ne montre au plus

que la disposition où je suis de parler à l'Eglise avec une entière sincérité ; ce qui étoit si peu contraire à cette négociation, que ç'en devoit être le fondement, comme je l'ai fait voir dans les Lettres que j'ai écrites sur ce sujet. Mais la voie que j'avois proposée, de travailler au retablissement des autres Docteurs, sans penser au mien, en ne touchant point à la censure, mais ôtant seulement l'obligation de la signer, étoit sans doute la plus courte & la plus seure voie pour faire reussir cette affaire. Or c'est à quoi ma Lettre ne pouvoit nuire, & il y a de l'apparence que si on n'eût tenté que cela, sans s'amuser à traiter avec Rome, d'où il n'y avoit que du mal à attendre, comme on l'a prédit tant de fois, on y eût plutôt reussi qu'en aucune autre affaire qu'on eût entreprise : desorte que c'est un des maux qu'on doit attribuer à cette négociation de Rome, & au Bref qu'elle a attiré, que d'avoir ruiné par avance tout ce qu'on pouvoit esperer de cette autre proposition qui avoit quelque chose de solide. Ce que l'on prétend encore, que rien ne pouvoit tant nuire à Port Royal que ma Lettre, ne me paroît pas moins déraisonnable. Car en quoi ma Lettre nuiroit-elle à P. R. ? Qu'a-t-elle de commun avec ces filles ?

Est.

Est-ce qu'on en concluera qu'elles sont du même sentiment que moi ? On n'a pas droit de le faire ; mais quand on le feroit , on n'en apprendroit autre chose , sinon qu'elles sont disposées à parler à l'Eglise avec une sincérité toute entière , ce qu'elles ont temoigné tant de fois & en tant de manieres , que ma lettre ne leur peut faire aucun tort. Mais si nous sommes vraiment touchés des maux qui peuvent arriver à cette sainte maison , c'est ce nouveau Bref qui doit être le sujet de notre douleur , puisqu'à moins d'une protection toute particulière de Dieu , il faut s'attendre qu'on s'en servira pour achever de la détruire , de sorte que ce m'est un sujet de consolation tout particulier , de n'avoir point eu de part à une affaire qui selon toutes les apparences humaines peut avoir une suite si malheureuse.

Il n'y a que Dieu qui la puisse détourner non plus que les autres maux que vous dites que l'on devroit empêcher. Je n'y vois point d'autre remede qu'une forte résolution de ne rien faire contre son devoir , à quelques extrémités qu'on nous pousse , & de réparer le mieux qu'on pourra le scandale pris ou donné de la soumission qu'on a faite au Pape. Je dis, *pris ou donné*, car si vous

pretendés ne l'avoir pas donné , comme sans doute ce n'a pas été votre intention , il est certain qu'on l'a pris, & qu'on a interprété à Rome ce que vous aviez offert , comme si vous aviez été prêt de signer selon les termes du Bref, que vous condamnez les propositions extraites de Jansenius & condamnées dans son sens. La Relation que vous m'avez envoyée peut servir à cet effet : sauf à en faire quelque jour une plus ample & plus forte. Mais vous dirai-je librement ce que je pense ? Je doute qu'elle se publie au moins si l'on s'arrête à en avoir le consentement de tout le monde. Car comme on est toujours plein de belles esperances, on s'imaginera qu'il y aura encore des mesures à garder, ce qui fera juger qu'il n'est pas à propos de se tant ouvrir. Cette prétendue nécessité de se ménager a tout gâté jusqu'ici, & gâtera toujours tout. On ne sauroit subsister dans le milieu où l'on s'est voulu reduire. Toutes ces voies moïennés entre un lâche abandonnement de la verité, & une profession ouverte de la soutenir, ne nous feront point jouir du repos que nous avons recherché. On ne le peut acheter que par un entier asservissement. C'est ce parti qu'ont pris les Peres de l'Oratoire. Ils ont cru  
avoir

avoir mis les Jésuites à bout de tous leurs mauvais desseins, en se resolvant de signer tout ce qu'on leur presenteroit, & ils se glorifient d'avoir été en cela de fort adroits politiques, parce qu'en effet ils se sont tirez par là des plus grossieres oppressions. On nous a fait croire qu'on nous en quitteroit à meilleur marché: on nous a trompez; & c'est sans raison que nous nous sommes flattez de cette esperance. Les Jésuites nous haïssent encore plus que l'Oratoire, & leur animosité ne sera jamais satisfaite qu'ils ne nous aient deshonoré par les dernières bassesses, ou opprimez par toutes sortes de violences. J'espere en Dieu qu'il nous fera la grace à tous de nous exposer au dernier, plutôt que de tomber dans le premier. Mais étant résolus de n'y pas tomber, conduisons nous de telle sorte, que nous ne leur donnions pas lieu de faire croire & de publier par tout que nous y sommes tombez. C'est le seul mal duquel le remede soit en nous. Nous n'avons qu'à attendre tous les autres & les souffrir s'ils arrivent. Car c'est en vain que nous nous tourmenterions pour détourner les persecutions que ces nouveaux Brefs pourront élever. Nous n'y pouvons rien. Ce que nous pouvons est

Philip.  
1: 18.

de rendre temoignage à la verité, & d'ôter tout pretexte de nous imputer de l'avoir abandonnée. J'ai tâché de le faire de mon côté. Je serai ravi que les autres le fassent du leur : & quand ils le feroient en se plaignant de ma lettre ; pourvû qu'ils declarassent nettement l'éloignement où ils sont de condamner le livre de M. d'Ipres, l'avantage que la verité en recevroit, me feroit supporter leurs plaintes, quoique peu justes ; sans beaucoup de peine : *Quid enim sive per veritatem, sive per occasionein ; Christus annuntiatur.* Nous devons être peu sensibles à nos interêts, & beaucoup à ceux de l'Eglise : & c'est ce qui m'a touché dans cette rencontre, de voir l'extreme sensibilité que des personnes ont temoignée pour une légère égratignure qu'ils s'imaginoient qu'on avoit fait à leur honneur, en même tems qu'ils faisoient paroître beaucoup d'insensibilité pour les plaies horribles que la verité avoit reçues, si non par leur faute, au moins à leur occasion. Je parle des autres plutôt que de vous, parce que je me persuade que ce que vous m'avez representé est plutôt ce qu'ils vous ont dit que ce que vous avez dans le cœur. J'en dois juger ainsi après les assurances que vous avez eu la bonté de me donner

ner que vous ne seriez jamais entré dans cet accommodement , si vous aviez su l'éloignement que j'en avois. Vous ne fauriez donc mieux faire que de vous en tirer par la voie la plus honnête , qui sera sans doute de reconnoître franchement qu'on vous a trompé , & que cachant au Pape les protestations que vous avez faites de vive voix & par écrit , de ne pouvoir condamner le livre de Jansenius , on lui a fait entendre les choses tout autrement qu'elles ne sont , pour tirer de lui ce qui non seulement ne donnera pas la paix à l'Eglise , mais qui n'est capable que de la jeter dans une plus grande confusion. Je ne doute point que ce ne soit la disposition de votre cœur. Dieu veuille que les autres y entrent comme vous , & que quittant toute esperance d'accommodement avec des personnes qui n'ont en des paroles de paix sur les levres que pour avoir moien de nous faire une plus cruelle guerre , nous ne pensions tous qu'à défendre sans déguisement la verité & l'innocence , & à ne nous point étonner de tous les maux que Dieu permettra qui nous en arrivent : *in hoc enim positi sumus* ; & ce nous seront des biens , si nous les souffrons pour lui.

## L E T T R E C I V.

Com-  
mencée  
le 13.  
Septem-  
bre &  
achevée  
le 22,  
1663,

A M. SINGLIN, sur le même  
sujet.

LA longueur de votre lettre m'ayant fait juger que vous trouveriez bon que nous nous éclaircissions avec toute sorte de liberté de ce qui nous peut faire de la peine, j'ai cru qu'il étoit du respect que j'ai pour vous, de vous satisfaire avec une sincérité toute entière sur tout ce qu'il vous a plus de me représenter, sans craindre de vous être ennuyeux par une trop longue réplique. Je commencerai par ce qui a fait naître toute cette contestation, qui est l'Acte que nos amis ont signé. Vous savez qu'aussitôt que je l'ai vu j'ai déclaré ne le pouvoir approuver, & vous avouez que j'ai été libre d'en faire ce jugement; mais vous supposez que je n'ai pas dû le témoigner, parce que cela n'étoit avantageux ni pour vous, ni pour moi, ni pour le bien de la paix, ni pour la cause de la vérité; & vous ajoutez, que j'en devois être le principal défenseur tant pour l'amitié qui me lie avec ceux qui l'ont dressé, que pour le bien de la cause commune. Voilà, Monsieur, ce que je ne puis comprendre,



dire, & ce que je ne saurois allier avec les idées que j'ai de ce qu'un Chrétien & un Prêtre doit à Dieu, à la vérité & à sa conscience. Quoi ! je serai persuadé, comme vous savez que je le suis, que mes amis font une chose qui a trois conditions ; l'une qu'elle me paroît contraire à la sincérité chrétienne & à la justice ; l'autre qu'elle me semble préjudiciable à l'Eglise par les mauvais effets que je prévois qui en doivent arriver ; & la troisième que j'y suis visiblement engagé par la manière dont elle est conçue ; & parce que ce sont mes amis qui la font, il ne me sera pas permis d'en témoigner mon sentiment, & je souffrirai plutôt ou que ceux qui ont creancé en moi se portent dans le même rabaissement, en croiant que je l'approuve, ou que d'autres qui l'improuvent comme moi soient scandalisez de ma conduite ? On voudroit même que j'en fusse le principal défenseur par une considération d'amitié & par l'intérêt de la cause commune, comme si c'étoient des raisons qui nous dussent porter à défendre publiquement ce que nous improuverions dans le cœur.

Jamais cause ne fut plus commune que l'étoit celle de l'Eglise à S. Pierre & à S. Paul, & nul ne peut avoir la

présomption de croire que sa réputation soit plus importante à la vérité que l'étoit celle de S. Pierre; cependant ces considérations n'empêcherent pas que S. Paul ne le reprît publiquement devant tout le monde pour une dissimulation de peu de jours, qui a paru même innocente à beaucoup de Peres, & qu'il n'ait voulu que cette reprehension ait été connue à toute l'Eglise dans tous les siècles. Cela me paroît bien contraire à ce que l'on desireroit que j'eusse fait & que je fisse encore, puisque sachant l'opposition que j'ai à ce qui s'est fait, on auroit non seulement voulu que je l'eusse dissimulée; mais même que j'entreprisse la défense de cet acte, c'est-à-dire, que je parlasse contre ma lumière & contre les mouvemens de ma conscience.

Car il ne s'agit pas de témoigner que vous n'avez pas eu intention de condamner Jansenius: j'en ai toujours été très persuadé, & je n'ai jamais rien dit ni rien écrit dont on puisse inférer que j'aie cru le contraire. Mais c'est cela même qui m'a fait improuver cet acte, parce que j'ai toujours pensé qu'il ne convenoit pas à des personnes qui avoient cette intention dans le cœur: n'y étant marqué en aucune sorte, & y ayant au contraire beaucoup de choses dont on devoit

devoit juger que le Pape en prendroit une idée tout opposée, comme en effet il est arrivé; le Bref dont il s'agit faisant voir manifestement que le Pape a pris la soumission qu'on lui a faite, comme une sincère, entière, & parfaite déference à ses Constitutions. Or c'est en cela que je mets le défaut de sincérité, parce que je suis convaincu que c'est en manquer, selon la doctrine indubitable de S. Augustin, que de tromper l'attente de ceux à qui on fait des sermens ou des promesses : *Expectationem eorum quibus juratur quisquis deceperit, non potest esse non perjurus.* Je demeure donc d'accord que vous n'avez point eu dessein de vous engager à condamner les propositions dans le sens de M. d'Ipres; mais je ne puis demeurer d'accord, que les termes dont vous vous êtes servi aient été suffisans pour faire connoître ce dessein, & je ne puis comprendre comment on s'est pu persuader que le Pape, à qui on faisoit cette soumission, y découvreroit au travers de tant de termes si avantageux à ces Constitutions, qu'on ne les vouloit recevoir & s'y soumettre que pour le droit & non pour le fait; c'est-à-dire qu'on ne recevoit proprement que celle de son prédécesseur, & qu'on rejettoit la sienne, qu'on fait

n'avoir été faite que pour décider le fait. En vérité, y avoit-il apparence que le Pape prît les termes de l'acte en un sens qui lui étoit si peu favorable, & toute sorte de raisons ne devoient-elles pas faire juger qu'il les prendroit en celui qui lui étoit plus avantageux, comme il les y a pris effectivement. Or que nos amis en pensent ce qu'ils voudront, je ne me puis mettre dans l'esprit que ce soit une conduite fort chrétienne & fort respectueuse envers le Chef de l'Eglise, que de lui faire des promesses qui ne sont sinceres qu'au sens que nous les prenons, & qui ne le sont point dans celui auquel nous devons juger en considérant les choses raisonnablement, qu'il ne manquera pas de les prendre.

De plus, peut-on croire que ce soit agir de bonne foi, que de promettre à une personne que nous ferons ce qu'il jugera à propos sur une affaire, lorsque nous savons que selon le sentiment qu'il a de cette affaire, il est disposé à nous demander des choses que nous ne pourrions faire en conscience? Dira-t-on, par exemple, qu'un Theologien persuadé que c'est une erreur d'attribuer au Pape une puissance directe ou indirecte sur le temporel des Rois, pourroit déclarer au Pape, qu'il a un très grand respect pour

la Decretale *Unam Sanctam*, & que si cela ne suffit, il lui promet de faire tout ce qu'il voudra demander de plus pour témoigner sa foi touchant la puissance que J. C. a donnée à S. Pierre & à ses Successeurs au regard des Rois? Cette promesse semble ne contenir rien que de bon; & en effet J. C. ayant donné aux Papes & aux Evêques le pouvoir de punir tous les Chrétiens & les Rois mêmes de peines purement spirituelles, comme est la privation des Sacremens, pourquoi seroit-il défendu de témoigner la foi qu'on a de cette puissance, en l'exprimant par les mots de puissance donnée aux Papes par J. C. au regard des Rois? Mais sachant ce que les Papes prétendent, & ce qui est porté par la Decretale *Unam Sanctam*: nul homme sincère ne joindra le respect envers cette Decretale, à la promesse de faire encore ce que le Pape désirera de plus pour témoigner sa foi touchant cette puissance, que les Papes se persuadent leur avoir été donnée par J. C. sur le temporel des Rois. Il en est de même en cette rencontre. Le Pape Alexandre VII. a fait une Constitution, où il témoigne d'abord qu'il ne l'a faite que parce qu'il étoit du devoir de sa charge pastorale de pourvoir soigneusement dans les

rencontres à l'intégrité de notre sainte foi & de ses sacrez dogmes. Il se plaint ensuite de ce que quelques perturbateurs du repos public ne craignent point de revoquer en doute ou d'énervier par des interpretations captieuses ce qui a été défini par la Constitution de son prédecesseur contre les cinq propositions qu'il rapporte toute entiere, & il ajoute que quelques enfans d'iniquité ont l'assurance de soutenir au grand scandale de tous les fideles Chrétiens, que ces cinq propositions ne se trouvent point dans le livre de Jansenius, & qu'elles n'ont point été condamnées au sens de cet auteur. Sur quoi il définit le contraire en termes exprès, après avoir déclaré qu'il le fait, afin que tous les fideles Chrétiens se maintiennent & se conservent dans l'unité d'une même foi. Il est donc constant que le sentiment du Pape, vrai ou faux, est, que pour conserver la foi il faut condamner les propositions dans le sens de Jansenius, & que ceux qui ne le font pas sont des enfans d'iniquité & des perturbateurs du repos public, qui ruinent par des interpretations captieuses ce qui a été défini par la Constitution d'Innocent X. Et cela est si clair qu'un de nos amis a pris pour fondement d'un écrit touchant la signature des Constitutions, que la fin  
de

de la Constitution d'Alexandre étoit la conservation de la foi, & que le moien qu'il y emploioit étoit la condamnation des propositions dans le sens de Jansenius; d'où il inferoit que la signature ne regardoit que la fin & non le moien. Je n'examine pas maintenant la bonté de cette consequence; mais j'en conclus seulement, que nos amis sont persuadez que le Pape a pris sa condamnation des propositions au sens de Jansenius, pour un moien de conserver la foi. Or on doit supposer qu'un homme emploiera pour arriver à une fin le moien qu'il y croit propre, & par consequent quand on a promis au Pape qu'on feroit ce qu'il jugeroit à propos pour temoigner qu'on adheroit sincerement à la foi établie par les Constitutions, on a dû juger qu'on s'engageoit par là à condamner les propositions au sens de Jansenius, puisqu'on ne pouvoit ignorer après la déclaration si expresse que le Pape en a faite dans sa Constitution, que dans le sentiment du Pape le moyen nécessaire pour temoigner qu'on adheroit sincerement à la foi établie par les Constitutions étoit de condamner les propositions dans le sens de Jansenius.

Je ne dis pas que ceux qui ont signé l'acte, ont jugé qu'ils s'engageoient à  
cela;

cela; mais je dis seulement qu'ils ont dû juger que les termes de leur acte les y engageoient, & qu'ainsi ils n'ont point tant de droit de déclamer contre ceux qui leur attribuent de s'y être engagés, puisqu'ils ne veulent rien dire autre chose, sinon qu'ils ont donné occasion au Pape de former d'eux ce jugement. Ce qui les a trompez est, que separant leur acte de la personne à qui ils l'adrescoient, ils se sont imaginez qu'ils ne s'engageoient par là qu'à ce qui seroit véritablement nécessaire pour témoigner leur foi. Mais leur acte passe plus avant, puisqu'il porte, que si le Pape trouve à propos qu'ils fassent quelque chose de plus pour témoigner qu'ils adherent sincerement à la foi établie par les Constitutions, ils le feront: par quoi il est clair qu'ils ne se reservent pas le jugement de ce qu'il est à propos de faire pour rendre ce témoignage, mais qu'ils le déferent au Pape, promettant de faire ce qu'il jugera à propos pour cela: & par consequent étant une chose notoire & établie par un acte aussi publique qu'une Constitution repandue dans toute l'Eglise, que le Pape a jugé à propos que pour se conserver dans la foi établie par son predecesseur, on condamne les propositions dans le sens de Jansenius;



senius; il est tout-à-fait étrange qu'ils n'aient pas vu qu'ils s'engageoient par là contre leur intention, à condamner les propositions dans le sens de Jansenius, si le Pape le leur ordonnoit: & c'est ce qui se voit encore par toute la suite de l'acte; car ils marquent deux choses dans l'exposé: l'un qu'ils ont toujours adheré à la foi établie par les Constitutions; l'autre, qu'ils ont eu un grand respect pour ces mêmes Constitutions. Voilà ce qu'ils déclarent avoir fait. Lors donc qu'ils ajoutent, *ac si quid prater ea &c.*, quelle idée veulent-ils qu'on ait pris delà, sinon qu'ils étoient prêts, si le Pape le desiroit, de faire plus que ce qu'ils avoient fait jusques alors. Et ainsi comment peuvent-ils restreindre cette dernière soumission à la créance touchant la foi, & à une promesse de silence touchant le fait, puisque c'est ce qu'ils reconnoissent par leur acte même avoir fait par le passé, & qu'ainsi ils s'exposent au reproche qu'on leur fera de s'être moquez du Pape en reduisant à ces termes la promesse qu'ils lui ont faite; nous vous promettons, si vous le jugez à propos, de faire davantage que ce que nous avons fait, pourvu que vous ne nous commandiez rien davantage.

La protestation qu'on fait encore dans cet

cet acte au regard des Constitutions, de les vouloir conserver inviolables & hors d'atteinte, *Constitutiones intactas & illibatas servare*, & de faire ce que le Pape jugera à propos pour témoigner qu'on le veut sincèrement, ne me semble pas moins captieuse : car sans examiner si ceux qui croient qu'on a fait une très grande injustice à Jansenius en lui imposant les cinq propositions condamnées, ont pû dire avec sincérité en parlant d'une Constitution qui déclare *enfants d'iniquité* tous ceux qui soutiennent l'innocence de ce Prelat, qu'ils veulent sincèrement la conserver inviolable & sans atteinte (ce qui me semble la même chose que s'ils disoient qu'ils veulent bien qu'on les tienne par toute l'Eglise pour des enfants d'iniquité) sans entrer, dis-je, dans cette question, & me renfermant dans la personne du Pape, pour qui cet acte avoit été fait, a-t-on pu croire avec quelque sorte d'apparence, qu'il prendroit ces paroles pour autre chose que pour un sincere acquiescement à ce qui est défini dans les deux Constitutions, dont la dernière porte en termes exprès : *Nous déclarons & définissons que ces cinq propositions sont tirées du livre de Jansenius & condamnées dans son sens ; & comme telles nous les condamnons derechef ?*

derechef ? A-t-on pu s'imaginer qu'il supposeroit que ceux qui lui parloient de cette sorte, ne se départoient point de l'opinion qu'ils ont que les cinq Propositions ne sont point de M. d'Ipres, ni condamnées dans son sens, contre ce qu'il en a défini dans sa Constitution; mais qu'ils vouloient toujours demeurer dans un sentiment, qui les avoit fait appeller par cette Constitution même, qu'ils disent vouloir conserver inviolable & sans atteinte, *Enfans d'iniquité & perturbateurs du repos public*? Que si on n'a pu avoir cette pensée, comment les auteurs de cet acte se pourront-ils laver du reproche qu'on leur fera, d'avoir voulu tromper le Pape par des expressions, sinon tout-à-fait fausses, au moins très équivoques & très ambiguës, qui lui devoient faire concevoir tout le contraire de ce qu'ils avoient dans le cœur? N'est-ce pas donner sujet de leur dire, *que cette maniere d'agir est plus propre aux Docteurs des équivoques & du mensonge, qu'aux disciples de la vérité & de S. Augustin qui l'a suivie avec tant d'exactitude.*

Que si après l'offre qu'on a faite au Pape, de faire ce qu'il jugeroit à propos pour temoigner cette volonté sincere de garder inviolablement ses Constitutions, il

il s'étoit contenté de demander qu'on les signât, je ne vois pas ce qu'on auroit pu alleguer de raisonnable pour le refuser, & peut-être aussi n'en eût-on pas fait de difficulté, puisque des 7. ou 8. personnes qui approuvoient cet acte, il y en avoit trois qui approuvoient la signature des Constitutions, & que je sai que M. de la Lane, sans parler des autres, croioit qu'on les pourroit signer après leur acte, parce qu'il s'imaginait qu'il eût assez déterminé le sens de cette signature. Mais c'est ce qui fait voir le dernier défaut de cet acte qui m'a toujours paru tout-à-fait inexcusable, parce qu'il est ouvertement contre la justice; car il n'est jamais permis d'engager des personnes à des choses importantes sans leur consentement & leur aveu. Or c'est ce qu'on faisoit dans cet acte qui portoit ces termes, *Nostro & eorum qui in hac causa versantur, nomine.* J'ai même des conjectures qu'il y avoit *omnium*, mais je n'en puis rien assurer, n'en ayant que des conjectures, quoique dans le sens ce soit la même chose. Car cette proposition n'étant point restreinte donne naturellement à entendre, que cet acte est signé au nom de tous ceux qu'on appelle Jansenistes, ce qui étoit néanmoins bien éloigné de la vérité; puis-

qu'il

qu'il n'y en avoit que 8. ou 9. qui en eussent connoissance, & que de ceux-là il y en avoit deux qu'on savoit qui l'improuvoient, savoir M. Barré & moi, avant qu'il eût été signé, ne l'ayant été à ce que j'ai appris, que 5. ou 6. jours depuis qu'il eût été montré à M. de Cominges, pendant lequel tems il eût été très facile de le communiquer à ceux de Beauvais, qui étoient les plus interezes dans cette cause. Mais on craignoit de les consulter, de peur qu'ils n'y consentissent pas, & on ne craignoit pas de parler comme s'ils y eussent consenti. Vous avouez même que ce n'est que par hazard qu'on me l'a montré, & que votre pensée eût été que je n'y eusse aucune part. Mais considerez, je vous prie, si ce n'eût pas été visiblement tromper le Pape, puisque d'un côté sachant très bien la part que j'ai prise dans cette affaire; & voiant de l'autre, qu'on lui faisoit des soumissions au nom de tous ceux qui étoient engagez dans cette cause, il étoit impossible qu'il ne jugeât, à moins que d'être Prophete, que j'étois du nombre de ceux qui lui faisoient ces soumissions.

Il est vrai que ces Messieurs tâchèrent de remedier à cet inconvenient par la lettre Françoisé qu'ils écrivirent à M.

de

de Cominges en même tems qu'ils lui donnerent leur acte signé : mais cette lettre qui est très considerable pour justifier la bonne intention de ceux qui ont signé l'acte, & la mauvaise foi de ceux avec qui ils ont traité, sert plutôt à condamner qu'à justifier l'acte en foi. Car aiant marqué deux choses dans cette lettre; l'une qu'ils ne s'engageoient point à condamner Jansenius, l'autre que je n'avois point pris de part à l'acte, non plus que les absens, ils reconnoissoient par là que cette declaration étoit nécessaire pour bien entendre leur acte; & ne le pas prendre en un sens contraire à la verité. Or ils savoient bien que le Pape verroit leur acte sans cette déclaration, n'ayant point donné charge à M. de Cominges d'en donner avis à Rome, & n'ayant pas dû s'attendre qu'il le fit de lui-même; & par conséquent cette lettre n'étoit bonne qu'à se contenter soi-même en avertissant M. de Cominges d'un reproche qu'ils apprehendoient qu'on leur fit, d'avoir surpris le Pape en lui donnant lieu de croire qu'ils se soumettoient à tout pour l'exécution de ses Bulles, & qu'ils parloient au nom de beaucoup plus de personnes qu'il n'y en avoit dans la verité qui eussent consenti à ce qu'ils faisoient.

Voilà

Voilà ce qui m'a fait improuver cet acte ; & vous remarquerez , s'il vous plait , qu'aussi-tôt que je l'eus vu , je remarquai toutes ces raisons en abrégé dans un billet \* qui fut vu le même jour par M. de la Lane , lorsque l'acte avoit été seulement communiqué à M. de Cominges sans être encore signé , ce qui n'étoit point un si grand engagement qu'on ne le pût encore rompre , si on eût voulu faire plus d'attention à ces raisons qui m'ont toujours paru convaincantes , supposé les principes de la sincérité chrétienne ; quoiqu'il ne soit pas étrange qu'elles ne le soient pas dans l'esprit de ceux qui ont fait en ma présence un dogme Evangelique de la doctrine des équivoques , quand il s'agit de se garantir de la persécution. Tout ce qu'on a opposé à cela est , qu'il est , dit-on , si notoire que nous ne voulons point condamner Jansenius , qu'on n'a pas dû prendre cet acte en ce sens.

Mais cela me paroît très foible. Car il peut bien être notoire que nous avons jusques ici défendu l'innocence de M. d'Ipre ; mais il n'est pas notoire que nous ne soions pas hommes , c'est-à-dire , sujets au changement , & capables ou de nous affoiblir par l'ennui d'une longue persécution , ou selon la pensée de

nos ennemis, de rentrer en nous mêmes & de reconnoître enfin la verité, que nous avons longtems combattue, comme plusieurs Evêques aiant été longtems persecutez pour ne vouloir pas recevoir la condamnation des Trois Chapitres, y consentirent enfin; d'où le Pape Pelage II. n'inferé, pas comme on voudroit faire aujourd'hui, que cette longue resistance étoit une marque que ce qu'on avoit tiré d'eux ne marquoit point une sincere condamnation des Trois Chapitres, mais il en inferé au contraire qu'ils ne se seroient point rendus après une si longue contestation, s'ils n'avoient reconnu veritable ce qu'ils avoient ignoré auparavant. *Postquam diu ab eis laboratum est*, dit ce Pape, & *longo tempore ad injurias usque certatum*, *tot labores repente non relinquerent, nisi que vera sint agnovissent.* Il n'est point notoire aussi que conservant dans le cœur la même opinion que nous avons toujours eue touchant la pureté de la doctrine de M. d'Ipre, nous n'aions été capables des mêmes foibleesses qui ont fait tomber tant d'autres personnes qui ont signé le Formulaire sans changer de sentiment, se persuadant que leur signature ne devoit point être prise pour une condamnation de Jansenius, comme en effet



effet il est certain qu'ils ne l'ont point condamné dans le cœur; ce qui n'empêche pas que nous ne les aions regardez comme des prevaricateurs de la vérité, parce qu'ils ne lui ont pas rendu au dehors le témoignage qu'ils lui doivent, quelque pensée qu'ils aient eue de ne la vouloir point abandonner.

Enfin s'il est notoire que nous avons résisté dix ans durant à reconnoître que les cinq propositions fussent condamnées dans le sens de M. d'Ipre, il ne l'est pas moins que dix ans durant on a exigé cette reconnoissance de nous, & qu'on nous a toujours rebutez lorsque nous avons offert la créance touchant le droit, & le silence touchant le fait. Ce qui est arrivé aux Grands Vicaires de Paris en est une preuve publique, & nous apprenons par le Procès verbal du Clergé, que le Nonce s'est fait un mérite de ce rebut. Que peuvent donc croire ceux qui voient qu'après qu'on nous a tenus dix ans le pied sur la gorge pour tirer de nous la condamnation de Jansenius comme étant nécessaire pour donner des marques sinceres de notre foi, on en a enfin tiré cette promesse ou volontaire ou forcée, que nous ferons ce que l'on jugera à propos, pour témoigner combien nous adhérons sice-

rement à la foi établie par les Constitutions? N'ont-ils pas droit de penser que nous nous sommes rendus à ce qu'on a désiré, & qu'il nous est arrivé ce qui arriva autrefois à Osius, au Pape Libere, & à tant de grands Evêques dans le Concile de Rimini. Car étant également notoire, & que nous avons jusques ici refusé de condamner les propositions dans le sens de Jansenius, & qu'on nous a toujours pressé de le faire, pourquoi nous sommes nous imaginez qu'on dût plutôt croire, que c'étoit le Pape & les Evêques qui se seroient relâchez d'une si longue poursuite, que de croire que c'étoit nous qui nous serions relâchez de notre longue résistance: vu même qu'on n'auroit pas su à quoi attribuer ce changement du Pape & des Evêques, au lieu que le nôtre paroît si conforme à l'infirmité humaine, & à tant d'exemples en ce tems-ci, que nous n'avons pas grande raison de trouver étrange qu'on nous en soupçonne.

J'ai cru me devoir étendre sur ce premier point, qui fait voir ce que j'ai trouvé à redire à l'acte, afin de vous donner de quoi remédier au scandale des personnes que vous dites s'être blessées de ce que j'avois temoigné ne le pouvoir approuver: car je me persuade qu'étant

qu'étant équitables, elles cesseront d'être blessées lorsqu'elles sauront les raisons que j'ai eues d'en porter ce jugement, & qu'on les aura détrompées de l'opinion qu'elles ont pu avoir, que je m'étois porté contre cet acte par une opposition generale à toute sorte d'accommodement.

J'ai pensé aussi qu'il étoit important que vous fussiez informé de toutes mes pensées sur ce sujet, afin que par là vous pussiez juger vous même de ce que je puis & de ce que je ne puis pas à l'égard de mes amis. Car sachant, comme vous le savez si bien, que les intérêts de quelque cause que ce soit, & les devoirs de la plus étroite amitié doivent céder à ceux de la conscience, vous voyez assez le peu d'apparence qu'il y auroit de me demander, que je fusse le principal défenseur de cet acte, & que tout ce qu'on pourroit desirer de moi, seroit que je fusse disposé à défendre non l'acte en soi, mais les personnes qui l'ont signé, autant que je le pourrai faire légitimement. J'y suis en effet disposé, & je ne ferai jamais de difficulté de publier ces trois choses à leur avantage.

La premiere, que leur intention n'a jamais été de consentir à la condamna-

150 *CIV. Lettre de M. Arnauld*  
tion de M. d'Ipre, ni de faire aucune  
promesse par laquelle ils crussent s'y en-  
gager.

La seconde, que le motif qui les a  
fait agir dans cet accommodement, a été  
l'amour pour la paix de l'Eglise, & le  
desir d'empêcher les maux que le De-  
mon cause par ces contestations.

La troisième, que le mauvais succès  
de cette négociation, qui va mettre l'E-  
glise dans un plus grand trouble, doit  
être attribué à la mauvaise foi des Jesui-  
tes, qui étant très informez du senti-  
ment de ceux avec qui ils ont traité,  
aussi bien que les Evêques qui ont eu  
part à cet accommodement, ont fait en-  
tendre les choses au Pape autrement  
qu'elles n'étoient pour en tirer un Bref  
dont ils se veulent servir, non pour  
donner la paix à l'Eglise, mais pour ac-  
cabler ceux avec qui ils ont feint de se  
reconcilier.

Mais il y a trois autres choses sur les-  
quelles je ne pourrois pas les défendre.

La 1. que l'acte soit tel qu'un hom-  
me resolu de ne point abandonner Jan-  
senius, le puisse signer en conscience en  
demeurant dans les maximes de la sincé-  
rité chretienne.

La 2. qu'il soit tel qu'on ait dû rai-  
sonnablement s'attendre, que le Pape ne  
le

le prendroit pas comme il a fait pour un acquiescement sincere à tout ce qui est défini par les Constitutions, & pour un engagement à faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour témoigner la sincerité de cette soumission.

La 3. qu'il soit tel qu'on y ait suffisamment pourvu au scandale d'une infinité de personnes envers qui on devoit prévoir qu'on passeroit pour des gens de mauvaise foi, si on ne se rendoit à tout ce que le Pape désireroit après une soumission, dont les prétendues restrictions étoient trop fines & trop subtiles pour être prises pour autre chose par le commun de l'Eglise que pour une soumission generale & absolue.

Tout cela fait voir la moderation que j'ai gardée dans la lettre \* dont on se plaint, puisqu'ayant tant de choses à dire contre un acte qu'on avoit fait courir le bruit que j'approuvois, je me suis contenté de dire précisément ce qui m'a paru necessaire pour détruire ce qu'on m'imputoit; & je l'ai fait avec tant de simplicité, que c'est ce qui a donné lieu de faire douter à des personnes de très grande condition, comme vous me l'apprenez, que cette lettre fut de moi, ayant de la peine à croire que je n'eusse pas fait quelque chose de plus grand &

\* La Lettre du 1. Août.

de plus raisonné dans une affaire si importante. Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous en justifier les termes, puisque je l'ai fait dans la première lettre que je vous ai écrite sur ce sujet, & qu'il me semble par le silence que vous gardez sur cela dans votre réponse, que vous en avez été satisfait.

Mais vous insistez toujours sur le peu de nécessité de la publier, & il me semble que vous supposiez que c'est par mon ordre qu'elle a été imprimée, ce qui n'est pas véritable; vous pouvant assurer que cela ne s'est point fait par ma participation, ni d'aucun de mes amis. Je ne vous dirai pas de même que jen'ai pas désiré qu'elle fut vue de ceux à qui on avoit fait croire que j'approuvois l'accommodement. Mais afin que je convienne que *je n'aurois pas dû l'écrire, & encore moins la publier, si j'avois su comme les choses se passeroient*, il faudroit auparavant convenir de la maniere dont les choses se sont passées. Car vous me les representez dans votre lettre comme si le bruit dont je me suis plaint, n'avoit point été, & que tout le monde eût su ce que vous me témoignés avoir dit conformément à ce que je vous avois écrit, que si on me demandoit mon sentiment je dirois que l'acte en soi ne me plaisait pas,

pas, & que je n'y avois aucune part. Cependant, Monsieur, comment accorder cela avec ce que m'a répondu M. de la Lane sur ce que je lui avois écrit avant que personne eut encore vu la lettre qui court, & lorsqu'elle étoit encore en état d'être supprimée ? Voici en propres termes ce que je lui écrivis : „ Vous  
 „ vous plaignez de ce que quelques-uns  
 „ de mes amis ont publié que je n'ap-  
 „ prouvois pas votre acte, ce qui ne  
 „ pouvoit, dites vous, que nuire & à ma  
 „ personne & à la conclusion de l'affaire. Mais il me semble que ce sont  
 „ eux & moi avec eux, qui avons bien  
 „ plus sujet de nous plaindre de la maniere dont M. de Cominges & M.  
 „ Girard en ont parlé, car on m'a assuré que M. de Cominges avoit dit,  
 „ qu'il est vrai que je lui avois écrit avant que d'être bien informé de la chose, mais que depuis j'en avois écrit autrement, & l'avois approuvé. On  
 „ m'a mandé aussi que M. Girard avoit dit, *Qu'on avoit d'autant plus de tort de publier que j'improvois l'accommodement, que cela n'étoit pas vrai, que je trouvois seulement l'entreprise hazardense, mais que je n'improvois point l'acte, & qu'il le savoit par une voie très sûre.* Les affaires de Dieu ont-

Lettre  
 100. pag.  
 72.

„ elles besoin d'être appuyées [par des  
 „ bruits tout-à-fait contraires à la veri-  
 „ té ? Vous savez bien que l'affaire se  
 „ délibéra un Dimanche, que le Mar-  
 „ di ensuite l'acte m'ayant été envoyé  
 „ pour le lire seulement une fois, je mis  
 „ dans un billet que vous vîtes, quel-  
 „ ques-unes des raisons qui me le fai-  
 „ soient improuver, & que ce ne fut  
 „ que le Vendredi suivant que j'en é-  
 „ crivis à M. de Cominges. Comment  
 „ donc peut-on dire que je n'ai écrit  
 „ cette lettre qu'avant que d'avoir sù  
 „ cette affaire au vrai; mais que depuis  
 „ je l'ai approuvée, au lieu que toute  
 „ l'information que j'ai eue de cette af-  
 „ faire, a été avant que d'avoir écrit  
 „ à M. de Cominges, & que je n'en  
 „ ai eue aucune depuis. C'est ce qui  
 „ a piqué quelques-uns de mes amis, &  
 „ avec raison, n'étant nullement agrea-  
 „ ble d'imputer aux gens le contraire de  
 „ leurs pensées.

Voilà des faits bien circonstanciez, &  
 il ne faut pas douter que la plainte que  
 j'en faisois avec toute la liberté que nous  
 avons ensemble, M. de la Lane & moi,  
 ne l'eût obligé à les nier s'ils n'eussent  
 pas été véritables. Mais bien loin de  
 les désavouer par sa reponse, voici tout  
 ce qu'il en dit.

„ Quant



„ Quant à ce qu'on a dit, que vous  
„ n'improuviez pas l'acte en soi comme  
„ mauvais, mais que vous y trouviez  
„ beaucoup de peril, ce fut M. de  
„ Singlin qui nous le dit; & ain-  
„ si je vous assure, que cela s'est dit  
„ sincerement, & qu'on n'a point d'au-  
„ tre intention que de vous rendre ser-  
„ vice & à la cause. On ne peut pas  
desirer un aveu plus net. On m'a aussi  
assuré que M. Girard ne m'avoit pas ce  
que l'on m'avoit mandé de lui, mais  
qu'il m'endroit à tout le monde une let-  
tre que vous lui aviez écrite, par laquel-  
le il pretendoit avoir eu droit de parler  
comme il avoit fait.

Après cela, Monsieur, je vous de-  
mande si ces temoignages de personnes  
qui savoient tout le secret, pouvoient é-  
tre détruits par tout ce qu'en pouvoient  
dire quelques autres de mes amis, qui  
n'avoient aucune preuve pour se faire  
croire. Car la seule qu'ils pouvoient  
alleguer, qui étoit la lettre que j'avois  
écrite à M. de Cominges, ne leur ser-  
voit plus de rien de la maniere que l'on  
contoit la chose, parce que l'on préten-  
doit que j'avois changé d'avis depuis  
que je l'avois écrite. Il falloit donc  
que je parlasse moi-même de nouveau,  
si je voulois détruire ces bruits, & étant

absent je ne le pouvois faire que par une lettre.

Que si les Jesuites, à ce que j'apprends, n'ont pas laissé de dire que j'étois de l'accommodement aussi bien que les autres, mais que c'étoit un artifice & une fourberie des Jansenistes pour se réserver en la personne de quelques uns la liberté de s'opposer à ce que le Pape ordonneroit, comme ne s'étant engagé à rien; n'aurois-je pas rendu ce soupçon très vrai-semblable si aiant laissé dire à mes plus intimes amis & que l'on devoit croire être les mieux informez de mes sentimens, que je ne trouvois rien à redire à ce qu'ils avoient promis, j'aurois attendu à me déclarer *lorsque nos ennemis, ou quelque puissance* auroient voulu m'engager à executer ce qu'ils croient être porté par cet acte.

Cependant c'est ce que vous prétendez que je devois faire. Vous me témoignez que je devois attendre qu'on m'attaquât personnellement avant que de détromper ceux à qui l'on avoit persuadé que j'approuvois votre acte, & vous ne trouvez pas qu'il fût encore tems de le faire quand le Bref a paru; mais vous m'assurez au contraire, que rien ne vous a plus surpris que la conjoncture que l'on a prise de rendre ma lettre publique,

que, étant alors, à ce que vous dites, moins nécessaire que jamais, parce que ce Bref du Pape portant les Evêques à faire condamner les cinq propositions, comme étant extraites du livre de Jansenius & condamnées dans son sens, cela n'a aucun rapport à ce que l'on a fait, desorte que selon M. de Cominges vous pouviez dire *NIHIL AD NOS*; ce Bref ne regardant en rien ce qu'il avoit écrit & envoyé de votre part au Pape.

Est-il possible, Monsieur, qu'après un tel coup on se repaisse de telles chimères? Un de nos amis a bien eu raison de m'écrire que c'est ce qu'on peut appeller, *plagas Spartanâ nobilitate conquere*. Un Bref, où vous êtes nommé par les termes de *plerique eorum*, ne vous regarde point. Un Bref, qui est envoyé au P. Annat, parce que c'est celui dont on s'est servi par une merveilleuse politique pour adresser au Pape le paquet de M. de Cominges. Un Bref, auquel le Card. Rospigliosi renvoye ce Prelat pour y apprendre les sentimens du Pape touchant sa lettre. Un Bref, où le Pape déclare ce qu'il désire après que l'on s'est soumis, au moins selon sa pensée, à faire tout ce qu'il désireroit. Un Bref qu'on a prétendu nous être fort avantageux, parce qu'on pouvoit

en tirer l'approbation de nos Articles. Ce Bref, dites vous, n'a aucun rapport à votre negociation, & si on croit M. de Cominges il suffit pour en détourner les mauvais effets de dire simplement, *Nihil ad nos* : & tout cela vous paroît si clair que vous ne craignez point de dire, *que personne ne conteste cette verité, que quelques-uns de nos amis qui vous présentent cette charité, que de supposer ce que nos ennemis ne supposent pas au moins encore, quoique ceux qui témoignent tant de zele contre ce que vous avez fait, leur donnent des armes pour vous combattre.*

Il faut, Monsieur, que je vous avoue que je ne fus jamais dans un si grand étonnement, & que je ne sai si je veille ou si je dors; tant je suis surpris de ce que je lis. Se vouloir imaginer qu'un Bref qu'on a attiré par son imprudence, n'a aucun rapport à ce qu'on a fait : c'est en verité une pensée bien étrange, & qui ne peut être pardonna-  
ble qu'à ceux qui sont encore dans le premier étourdissement d'un événement fâcheux, dont ils tachent de se consoler du mieux qu'ils peuvent. Mais se remplir de telle sorte d'une pensée si peu raisonnable, que de la proposer aux autres comme une verité que personne ne conteste, cela est tout-à-fait incomprehen-  
sible;

sible, & néanmoins plus supportable que l'extrême injustice que l'on fait à des gens de bien en leur reprochant d'être seuls qui contestent cette vérité par un faux zele, & qui supposent ce que les Jesuites ne supposent pas, leur donnant des armes pour nous combattre. Quoi ! Monsieur, c'est donc sérieusement que l'on s'imagine au lieu où vous êtes, que les Jesuites ne se seroient pas apperçu que le Bref qui leur est venu de Rome, nous regardoit, si quelques-uns de nos amis ne les en avoient avisés ? Que sans cet avis ils nous auroient laissez en grand repos sur ce Bref, & qu'ils n'auroient jamais prétendu qu'il regardât l'exécution de ce que vous avez promis au Pape ; qu'ainsi c'est à ces zeles indiscrets qu'il faut attribuer tout le mal qui en pourra arriver, comme ayant fourni aux Jesuites les armes sans lesquelles ils ne nous auroient point combattus ; & qu'on n'en doit rien imputer à ceux qui ont fait écrire à Rome, puisque si on les avoit laissé faire ils auroient tout détourné par cette parole, *nihil ad nos* ? Il est difficile de n'être pas touché d'un procédé si injuste. Il sera permis à 7. ou 8. personnes de parler au nom des autres, & d'engager tous les défenseurs de la vérité dans une très-mechan-

mechante affaire : & lors même que le mal qu'ils avoient dû prévoir est arrivé, ils le rejettent sur ceux qui ne se ferment pas les yeux pour ne le pas voir, & qui le ressentent autant qu'ils doivent. On les traitera de faux zelez, & de vio- lateurs de la charité, parce qu'ils ne trouvent pas des avantages imaginaires dans le funeste effet d'un si miserable accom- modement, ou qu'ils ne se repaissent pas de ce beau songe, que ce Bref ne les touche point, & qu'on n'en peut rien faire au préjudice de la vérité?

Mais c'est moi plus que tous les au- tres que cette injustice regarde, & sur qui tombe principalement ce reproche de fournir aux Jesuites des armes pour nous combattre. Car vous ne le fondez que sur ce que l'on se sert, à ce que vous di- tes, de l'improbation que j'ai faite de votre acte pour prouver que vous vous êtes engagez à condamner Jansenius. Prenez, s'il vous plait, la peine de re- lire la premiere lettre de Rome du 7. Aout qui parle en ces termes : *Je vous suis obligé des nouvelles que vous m'avez données de ce qui s'est passé entre les Jansenistes & les Jesuites. Il y a plus de six semaines, que le P. Fabry me dit avoir re- çu lettres du P. Annat, qui lui man- doit, comme enfin les Jansenistes se ren- doient :*

doient & donnoient la carte blanche en se soumettant à tout ce que le Pape voudroit faire signer. On voit par là quel est le jugement que le P. Annat a porté de votre acte dès le moment qu'il l'a vu, & en quel sens il a prétendu qu'on le recevrait à Rome. Voilà l'idée qu'il en a donnée au P. Fabry, & de quelle sorte l'un & l'autre l'ont considéré. En jugeoient-ils par ma lettre qui ne devoit être publiée qu'environ deux mois après? Et avoient-ils eu besoin de mon improbation pour se vanter que les Jansenistes se rendoient & donnoient la carte blanche, en se soumettant à tout ce que le Pape leur voudroit faire signer? Après cela, Monsieur, ne serez-vous pas obligé de reconnoître qu'il n'y eût jamais de plainte plus mal fondée que celle que vous nous faites, en prétendant que l'interprétation défavantageuse de votre acte vient de vos amis, & que les Jésuites jusques à présent ne l'ont pas pris de la sorte. Je suis d'autant plus étonné de ce langage, que vous avez su sans doute de quelle maniere le P. Ferrier en avoit parlé à Madame de Sablé, aiant été averti par des personnes qui le pouvoient bien savoir, & à qui elle même l'avoit raconté, qu'il lui avoit dit, que l'accommodement ne pouvoit pas manquer de se faire, parce

parce que ces MM. avoient déclaré qu'ils recevoient ces Bulles, & que si le Pape n'étoit pas content de cela, qu'il n'avoit qu'à dire ce qu'il desiroit, & qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il demanderoit d'eux. A quoi on dit qu'il ajouta: Qu'il y avoit pourtant beaucoup de personnes qui disoient qu'ils s'entendoient bien, & que si le Pape demandoit d'eux quelque autre chose que ce qu'ils ont entendu, ils sauroient bien n'accorder que ce qu'ils ont entendu: mais que pour lui il les croioit trop sinceres pour manquer à la parole si formelle qu'ils avoient donné de faire tout ce que le Pape voudroit.

Je m'étais un peu sur ces faits, parce qu'il m'est bien sensible que sur de fausses suppositions on m'accuse, moi & mes amis, d'être les auteurs de l'avantage que l'on tire du Bref, contre ceux que l'on prétend s'être obligez par avance à s'y soumettre; comme si c'étoit de nous que les Jesuites avoient appris à donner ce sens à leur acte, & que ces gens si adroits à ménager leurs interêts, eussent eu besoin d'avis pour se prévaloir des pièges qu'ils avoient eux mêmes tendus.

Il me semble, Monsieur, que cette vraie charité qui ne cherche point ce qui lui est propre, & qui se réjouit de la vérité, qui que ce soit qui la possède, les



les devroit porter à être bien aises que par vue, par instinct, ou par bonheur, j'eusse évité ces mêmes pièges; & au lieu de se mettre si fort en colere de ce que j'ai témoigné ne pas approuver le sentiment des autres, on devroit regarder comme un avantage pour la cause commune de ce que je la puis défendre avec plus de liberté & moins de liens. On m'avoit assuré que vous en aviez parlé en cette sorte, lors qu'une certaine lettre du Cardinal Rospigliosi commença à faire douter du succès de la negociation, & j'ai été tout-à-fait édifié de la maniere dont M. Feydeau m'en a écrit, sur ce que je lui avois demandé s'il étoit vrai que le P. Annat eût dit, *que c'étoit une calomnie des Jansenistes de dire que les Jesuites fussent demeurez d'accord que nos articles ne contenoient point d'erreurs.* A quoi il me répondit en ces termes: *Il est très vrai que le P. Annat a dit ce que vous me marquez avoir dit; & je me console que si nous n'avons bien fait, ceux qui n'y ont point de part, étant contre notre acte, seront pour nous, puisque nous ne serons plus pour ce que nous avons fait, si on en abuse contre la vérité.* Voilà ce qu'on m'a écrit le 20. d'Aout lorsqu'on n'avoit encore aucune nouvelle du Bref, & maintenant que les maux

que

que l'on devoit prévoir que cet acte produiroit, sont arrivez, on me fait un crime de ce que le monde fait que je l'ai toujours improuvé.

On avoue, que j'étois libre de ne pas approuver & de ne pas faire ce que les autres ont fait; mais on prétend qu'on n'a pas la même liberté à improuver les sentimens des personnes que nous ne devons pas estimer moins habiles, moins éclairées, & moins vertueuses que nous. Et on ajoute, que je la devois d'autant moins prendre en cette rencontre, que je me trouvois seul de différent sentiment de 8. ou 9. avec qui on avoit agi de concert dans la même cause.

Il est certes bien étrange, que des personnes équitables donnent pour règle aux autres ce qu'eux mêmes n'observent pas. Car si je n'ai pas dû prendre la liberté d'improuver l'acte de quelques uns de nos amis, pourquoi l'ont-ils prise d'improuver si hautement la publication de ma lettre? Ils auroient dû, suivant leur maxime, se contenter de dire qu'ils n'y avoient point eu de part, que j'avois fait en cela ce que j'avois cru devoir faire, & que je ne leur en avois pas demandé avis. Vous m'avouerez bien, Monsieur, que ce n'est pas en cette manière qu'ils ont parlé, & qu'ils  
sont.

font bien éloignez d'avoir eu la même modération en parlant de cette lettre, que j'ai eu soin de garder en parlant de leur acte. Car je soutiens que ce que j'ai fait n'est proprement que ce que vous reconnoissez qu'on a la liberté de faire, puisque s'il est permis de ne pas approuver ce que font des personnes habiles & éclairez, il doit être permis de marquer au moins en peu de mots les raisons qu'on a de ne le pas approuver, pour ne pas donner lieu de croire que c'est par entêtement ou par caprice, & par un esprit de singularité, qu'on ne suit pas l'avis des autres : & c'est chicaner celui qui use de cette liberté, que de prendre sa justification pour la condamnation des autres, à cause seulement qu'il n'a pu éviter qu'on en tirât des conséquences au désavantage des autres, qui sont inévitables dans ces rencontres, puisqu'il est impossible que de deux personnes qui ont des sentimens contraires, l'un n'ait tort, si l'autre a raison.

Mais pour ne pas disputer des mots ; si ce que j'ai fait dans cette lettre doit être appelé une improbation de votre acte, je ne craindrai point de dire que c'est une maxime très dangereuse, que celle qui ôte la liberté de ces sortes d'improbations, quand les personnes dont  
les

les sentimens ne nous paroissent pas véritables, sont telles que nous ne les devons pas estimer moins habiles, moins éclairées, & moins vertueuses que nous.

Cette regle me semble très fausse & de très pernicieuse consequence en ce tems-ci. C'est par la verité que l'on doit juger si des sentimens méritent d'être improuvez, & non par rapport aux personnes qui les soutiennent. Car quelque opinion que nous aions d'un homme, nous ne le devons croire ni impeccable ni infallible; & s'il se peut tromper, Dieu nous peut faire la grace de nous découvrir en quoi il se trompe, quelque inférieurs que nous lui soions en suffisance & en mérite. Il est donc injuste de nous reduire à cette necessité, ou de ne pas blâmer ce que nous jugeons blâmable en une personne, en considerant les choses dans la vue de la vérité; ou de donner lieu en le faisant de nous pouvoir reprocher que nous nous sommes estimez plus habiles & plus vertueux que lui. Le Pape Etienne n'étoit point obligé de se croire plus habile & plus vertueux que S. Cyprien, pour improuver, comme il fit, dans la question du baptême des heretiques l'opinion de ce Saint, qui étoit sans doute la plus grande

grande lumiere de l'Eglise de ce tems-là. Et S. Augustin ne crût point se mettre au dessus de S. Jerome, ni se preferer à lui dans la science des Ecritures, lorsque n'étant encore que Prêtre il écrivit à ce Pere, qu'il regardoit comme le plus savant homme de l'Eglise, pour lui représenter que son opinion touchant la reprehension de S. Pierre par S. Paul lui paroissoit fausse & de perilleuse consequence, & pour le porter à la retracter. A Dieu ne plaîse que nous soions obligez à faire ces comparaisons de personne à personne, toutes les fois que nous reprenons ce qui nous semble reprehensible. Si cela étoit il faudroit conclure qu'un de nos amis s'estime le plus habile, le plus éclairé, & le plus vertueux de tous les hommes, puisqu'il n'y en a point qu'il ne censure en beaucoup d'occasions. Que si vous ne pouriez pas souffrir qu'on en portât ce jugement, il faut donc que ce ne soit pas toujours se preferer à un autre que de preferer son sentiment à celui d'un autre en des rencontres particulieres, où Dieu nous a pû faire voir ce qui lui a été caché. L'humilité nous défend le premier, & l'amour de la verité nous commande le second. Autrement il ne seroit jamais permis de rien improuver, puisque selon

lon S. Paul, l'humilité nous doit porter à regarder tous les hommes comme étant au-dessus de nous, *humilitate superiores sibi invicem arbitantes*. Et c'est aussi cette illusion qui entretient dans l'Eglise la plupart des abus qui y regnent depuis long tems. Les personnes pieuses font scrupule de les condamner, parce qu'elles s'imaginent ne le pouvoir faire sans se préférer en vertu & en science à beaucoup de gens qui les autorisent; & comme ils jugent que ce seroit à eux un sentiment d'orgueil que de se préférer aux autres, ils jugent aussi que ç'en seroit un que de condamner ce que les autres approuvent, & s'aveuglent eux-mêmes par cette fausse humilité: ils s'accoutument peu à peu à considérer les plus grands abus comme des choses permises; & s'il leur vient des doutes que cela soit bien, ils les rejettent & les étouffent comme des pensées de présomption & de vanité.

Mais cette maniere d'agir est sur tout indigne d'un Theologien & d'un Docteur, qui n'est pas établi dans l'Eglise en cette qualité pour s'assujettir servilement à la lumiere des autres, mais pour juger des choses selon celle que Dieu lui donne, & pour se conduire ensuite selon l'étendue de sa connoissance, sans

craint

craindre ce vain reproche, qu'il faut qu'il s'estime plus habile & plus vertueux que ceux dont il improuve les sentimens. Que si cette maxime ne peut subsister en general, elle le peut encore moins dans l'occasion présente, rien ne l'affoiblissant davantage que ce que l'on a ajouté pour la fortifier, qui est que je me trouvois seul de different sentiment des 8. ou 9. amis avec qui on a agi de concert dans la même cause.

Car premierement cela n'est pas vrai; M. Barré s'étant déclaré contre l'acte dès le lendemain qu'il fut dressé, & s'étant plaint qu'on ne l'avoit pas attendu, contre la parole qu'on avoit donné d'attendre jusqu'à huit heures du matin ceux qui y voudroient faire des difficultez. Et je ne croi pas que M. de Gournay, qui a assisté à plusieurs de nos conférences y ait jamais consenti. Outre que cette affaire se traitta avec une telle précipitation, & fut si legerement examinée, la plûpart du tems s'étant employé à considerer la proposition de la soumission generale, que ce consentement ne devoit pas être d'un grand poids, vû même que la maniere dont on l'avoit obtenu m'a toujours paru fort suspecte, n'y ayant rien de plus facile que d'engager des gens qu'on a lassez à contester con-

tre une fort mechante proposition, à en passer une moins mechante. & plus colorée; un moindre mal paroissant un bien en comparaison d'un plus grand, comme une fort grande laideur qu'on a long tems envisagée nous empêche d'être touché d'une moindre difformité; & c'est ce qui m'est souvent arrivé à moi-même, ne m'étant relaché à beaucoup de choses que je serois maintenant très-fâché qu'on eût passées, que parce qu'on avoit voulu, par une mauvaise complaisance, corriger de méchans formulaires qu'on nous avoit proposez, au lieu de les rejeter absolument, comme j'en avois été d'avis.

Mais de plus, je vous ai souvent représenté que c'étoit une extrême injustice de renfermer à ces 8. ou 9. personnes ceux dont le jugement doit être considéré dans cette cause commune. Ceux qui ne se sont pas trouvez dans ces assemblées, ou pour n'y avoir point été appellés, ou pour être absens de Paris, n'ont pas eu moins de droit d'en dire leur sentiment. La lumiere pour en bien juger n'a point été renfermée dans une chambre, & je n'ai garde de vous imputer de croire que hors delà il n'y eut personne qui ne se dût rendre aveuglément à tout ce qui y auroit été reso-



resolu. Il y en avoit assurément beaucoup d'autres dont l'autorité n'est point méprisable : & ainsi , Monsieur , c'est une des plaintes que j'ai à faire de ce que M. de Cominges & les autres me représentent comme un esprit singulier , & qui est toujours d'un avis contraire à l'avis de ceux même de son parti ; au lieu que dans la vérité le plus grand nombre de ceux qui doivent être écou-  
tez dans cette affaire sont dans les mêmes sentimens que moi , avec cette différence qu'ils parlent encore beaucoup plus fortement que moi contre l'accommodement , comme il sera fort aisé de vous le montrer , par ce qu'on m'en a écrit ou par des extraits des lettres qu'on m'a envoiez : desorte qu'il est étrange qu'on me batte toujours par cette maxime , qu'on se doit rendre au plus grand nombre , puisque si elle étoit vraie , ce ne seroit pas moi qui devrois changer d'avis , mais ce seroit les autres qui devroient revenir au mien , comme étant certainement embrassé par plus de personnes entre ceux qui sont demeurez fermes jusqu'ici dans la défense de la vérité. Il me sera facile de vous en faire le dénombrement quand vous le voudrez , & de vous faire comprendre par là que j'ai moins de lieu de m'arrêter au juge-

ment de ceux que vous dites avoir été scandalisez de la publication de ma lettre. Ce n'est pas que je ne fasse une très grande estime des personnes que vous me marquez, mais je n'ai pas lieu, ce me semble, de m'étonner qu'elles jugent comme elles font, étant prevenues comme elles sont. Leur piété leur fait desirer avec ardeur la paix de l'Eglise, leur humilité & leur déference à ceux qui les conduisent, leur a fait regarder comme très saints & très legitimes les moiens qu'on a employés pour l'obtenir; elles ne sont informées d'aucunes des raisons qu'on peut avoir d'y trouver à redire, & elles sont preoccupées depuis long tems que j'ai opposition pour toute sorte d'accommodement. Comment donc n'auroient-elles pas été blessées de ce qui leur a paru une continuation de ce même éloignement pour la paix qu'elles se figurent que j'ai. Ce n'est pas une nouvelle blessure, c'est une vieille plaie qui se rouvre. Le même esprit qui a pu porter des personnes à vous écrire contre la publication de ma lettre, est celui qui les a portées à me faire à moi-même les plus fortes plaintes qu'on se puisse imaginer, sur ce que jem'opposois au *Subjicimus* jusqu'à me dire, que si je ne me rendois, je serois condamné

de

de Dieu & des hommes. Cependant après avoir tant crié alors contre moi, on demeure d'accord aujourd'hui que j'avois raison; & ce n'est pas en cette seule rencontre que cela est arrivé, n'ayant presque rien fait depuis la censure qu'on n'ait condamné aussi tôt que je l'ai fait, & qu'on n'ait approuvé depuis. Mais il faut qu'il se passe un assez long tems avant que l'on me justifie, ou plutôt que l'on cesse de me blâmer; car c'est toute la justice qu'on me fait, n'ayant point encore vu qu'on se soit humilié jusqu'à dire, *nous avions tort*. On ne cesse même d'ordinaire de me condamner en un point, que lorsqu'on a trouvé quelque nouvelle occasion de me condamner sur un autre, comme vous voudriez que je me fusse contenté pour déclarer mes sentimens touchant votre acte, de faire voir la lettre que j'en ai écrite à M. de Cominges, quoique lorsque je l'ai écrite, on n'ait pas temoigné en être moins offensé que de la lettre qui court, & qu'on ait voulu me reduire dans l'impuissance d'en faire jamais aucun usage, en me portant à le prier de ne la montrer à personne, ce qui étant une espece de retractation lui eût donné lieu de la bruler & de ne la plus reconnoître, quand on eût voulu l'alleguer.

Ainsi comme il semble qu'on s'est aujourd'hui reconcilié avec cette lettre, j'ai sujet d'espérer qu'on se reconciliera dans quelques mois avec celle qui court, & qu'on avouera tacitement que j'ai eu raison de la publier.

Quoiqu'il en soit, si j'ai sujet d'avoir de la peine de ce que ma conduite n'a pas eu l'approbation des personnes dont j'estime infiniment la vertu & le mérite : j'ai la consolation de savoir qu'elle en a édifié plusieurs autres que je n'estime pas moins en N. S., & que vous m'avouerez sans peine n'être pas moins éclairées dans les choses de piété. Ainsi vous voyez, que si on devoit s'arrêter au jugement des hommes, les choses seroient au moins bien égales. Mais ce n'est point ce qui me conduit ; & je crois que dans ces rencontres, après qu'on a satisfait au mouvement de sa conscience, on a droit de dire comme S. Paul : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die, sed neque me ipsum judico ; qui autem judicat me, Dominus est.* Ceux qui me louent ne me serviront de rien, si Dieu me condamne ; & ceux qui me blâment ne me nuiront de rien, si Dieu m'absout. C'est pourquoi je suis encore moins touché de ce que vous m'apprenez avoir été dit  
par

par une personne de grande condition ,  
*que j'étois un esprit singulier qui n'épar-*  
*gnoit personne, & qui faisoit paroître une*  
*extrême hardiesse en traitant d'Apostats*  
*tous ceux qui ne suivent pas aveuglément*  
*ma pensée.* L'aigreur de ces termes fait  
 assez voir d'où ils ont été inspirez , &  
 une calomnie si grossière se réfute d'elle-  
 même. Il ne faut que lire ma lettre  
 pour voir s'il y a rien qui ait pu don-  
 ner sujet à un reproche si injuste , &  
 tous ceux qui me connoissent , savent as-  
 sez combien je suis éloigné de vouloir  
 que les autres suivent aveuglément mes  
 pensées. Or je vous ai déjà dit, Mon-  
 sieur, dans ma première lettre , qu'il  
 n'y avoit qu'à abandonner à Dieu ces  
 sortes de jugemens qui ne viennent que  
 d'une malignité ou d'une temerité inex-  
 cusable, & que l'Evangile en ces ren-  
 contres étoit notre manifeste, puisqu'il  
 ne faut que le consulter pour ne point  
 juger de la sorte : mais qu'il n'en est pas  
 de même dans les jugemens qui sont ac-  
 compagnés de tant de preuves raisonna-  
 bles, que les plus gens de bien y peu-  
 vent être trompez ; parce qu'on est obli-  
 gé alors de remédier au scandale qu'ils  
 en peuvent prendre, soit que la créan-  
 ce qu'ils ont en nous leur fasse approu-  
 ver le mal, en croiant que nous l'ap-

prouvons , soit que l'aversion qu'ils ont du mal, leur en fasse avoir de nous, en nous croiant coupables de l'autoriser. Qui ne discerne ces deux sortes de jugemens, se met trop en peine de l'opinion des hommes. Ce sont deux défauts que j'ai tâché & que je tâcherai toujours d'éviter. Je suis résolu de négliger tout ce qu'on pourra dire de moi, lorsqu'on le dira sans raison & sans apparence, & qu'on ne prendra pour prétexte de me décrier, que ce que j'aurai cru devoir faire pour ne pas manquer à ce que je dois à Dieu & à la vérité. Dans un siècle aussi lâche que celui-ci il faut s'attendre à passer pour opiniâtre, pour vain, & pour glorieux, si on veut être un peu ferme; la postérité en jugera peut-être d'une autre sorte & plus équitablement. Cependant on peut laisser parler les hommes, & se contenter du témoignage de sa conscience, qui est, selon S. Paul, la gloire d'un vrai Chrétien. Mais je ne dois pas de même négliger ceux qui se pourroient affoiblir par mon exemple, ou qui se scandalisent de ma conduite, lorsqu'on leur fait entendre que j'approuve ce que je n'approuve point en effet, & que plusieurs choses concourent à les entretenir dans cette fausse persuasion.

Ceux

Ceux qui se trouvent blesez ne devroient pas m'avoir réduit à cette nécessité; & nul n'a moins de droit de s'en plaindre que M. l'Evêque de Comin- ges, puisque nul n'étoit mieux informé de mes sentimens que lui. C'est pour- quoi je ne m'étonne pas qu'il n'ait pas persisté dans le dessein qu'il avoit pris d'écrire contre moi pour justifier sa con- duite en ce point. Car en vérité, il y auroit été bien empêché, & tous les projets & les formules qu'il auroit pu rapporter, ne lui auroient servi de rien; puisque, pour agir en homme d'hon- neur, il auroit été obligé de ne pas dis- simuler que par la lettre que je lui écri- vis en me retirant, je rendois grâces à Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis que l'on se fût contenté de ces projets & de ces formules, qui m'avoient toujours causé de grandes peines d'esprit; & que je lui déclarois la résolution où j'étois de ne plus entrer dans ces voies obliques; mais de parler à l'Eglise, quand je se- rois engagé de le faire, avec une entie- re sincérité. Auroit-il trouvé après ce- la beaucoup d'avantage dans ces formu- laires, pour justifier le tort qu'il pré- tend que j'ai de trouver à redire à ce dernier acte; & tout le monde au con- traire n'auroit-il pas vu qu'après la dé-

claration si précise que je lui avois faite alors, il ne devoit pas s'attendre à autre chose de moi ?

Ce n'est pas que je ne me tienne obligé de la pensée qu'on a eue de l'empêcher d'écrire ; car je sai qu'on ne l'a fait que dans l'opinion que cela me pourroit être désavantageux : mais je ne sai si en cela on a assez considéré l'intérêt de la vérité, à laquelle j'aurois de bon cœur sacrifié celui que j'y pouvois avoir. Car en écrivant il eut été obligé de demeurer d'accord de bien des choses qu'il est important que l'Eglise sache ; ou s'il les avoit dissimulées, il m'auroit engagé de les éclaircir sans que personne y pût trouver à redire, puisque lui-même m'auroit jetté dans cette nécessité par l'engagement où il m'auroit mis de lui rendre raison de ce qui l'auroit blessé dans ma conduite. Vous dirai-je aussi franchement ce que je pense ? Il s'est fait prier de ne point écrire ; mais je doute qu'il en ait eu sincèrement le dessein : il apprehende trop de se commettre avec Rome, & il a bien vu qu'il n'auroit pu l'éviter, parce qu'il n'auroit pu nier qu'il ne nous ait cent fois déclaré qu'il ne vouloit point nous engager à condamner Jansenius. Cependant, Monsieur, est-ce le tems de se taire, & satisfera-



tisfèra-t-il à son honneur & à sa conscience en laissant ses amis dans le précipice où il les a jettez, sans leur tendre seulement la main pour les en tirer? Désavouera-t-il que la première chose que nous lui avons représentée, quand il nous a parlé de cet accommodement étant encore en Languedoc, est que nous ne pouvions y entendre si on n'étoit résolu de nous laisser en repos sur la question de fait? Désavouera-t-il qu'il n'ait accepté cette condition, & qu'il ne nous ait donné parole qu'on ne nous parleroit ni de signature ni de formulaire? Désavouera-t-il qu'il ne nous ait assuré par des lettres expressees, qu'il en étoit convenu avec le P. Ferrier? Désavouera-t-il que le projet d'accordement qu'il nous envoya de Toulouse, comme ayant été concerté entre lui & le P. Ferrier, ne portât ces propres termes: *Que les Jansenistes diront qu'ils n'ont pas cru qu'on pût attribuer à aucun manquement de respect & de déférence ce qu'ils ont fait pour leur défense, puisqu'ayant eu une parfaite soumission pour la condamnation des dogmes pros crits par la Constitution du Pape Innocent X. & par celle d'Alexandre VII. ; ils n'ont témoigné aucune répugnance à s'y soumettre entièrement, sinon pour un pur fait qui ne peut appartenir à la foi, & sur lequel*

ils sont persuadez qu'on a imposé à leurs Saintetez, dans le rapport qu'on leur a fait du livre & de la doctrine de Jansenius? Désavouera-t-il qu'il n'ait supposé dans toutes les conférences; que nous n'étions point obligez d'avoir aucune créance intérieure pour le fait, & qu'il ne nous ait même offert de nous en donner une déclaration publique pour nous porter à signer une certaine formule qui nous paroïssoit l'enfermer? Enfin désavouera-t-il que ceux qui ont dressé l'acte, ne lui aient fait entendre par écrit qu'ils ne vouloient point s'engager à condamner Jansenius, & qu'ils désiroient que le P. Annat en fut averti? S'il rend témoignage à la vérité touchant ces faits avec l'autorité que lui donne son caractère & sa qualité d'entremetteur choisi par le Roi pour travailler à la paix de l'Eglise, il peut réparer une partie du mal qu'il a fait par sa trop grande facilité, & faire retomber sur les Jésuites le reproche de trompeurs & de fourbes qu'ils veulent si injustement rejeter sur nous, puisqu'il paroîtra à tout le monde que dans cette affaire on ne s'est jamais attendu que nous condamnassions Jansenius; mais que ce sont les Jésuites qui étant parfaitement bien informez des intentions de ceux qui avoient donné le

der.

dernier acte, aussi bien que M. de Rhodéz \* & M. de Laon †, les ont deguifées au Pape pour tirer de S. S. un nouveau Bref sur de fausses suppositions, qu'ils n'en auroient pu tirer sans cette insigne supercherie. Que si la crainte d'offenser les Jesuites & de se les rendre irreconciliables aiant plus de pouvoir sur son esprit que ni le juste ressentiment de la manière dont ils l'ont joué, ni la protection qu'il doit à ceux qui ne se trouvent engagez dans une nouvelle oppression que pour s'être fiez à sa parole, il supprimoit tout ce qui pourroit servir pour leur justification, ne faudroit-il pas reconnoître que ce ne seroit pas ma Lettre qui auroit fait tort à sa reputation, mais que ce seroit lui même qui se deshonnoreroit par une conduite si peu digne d'un homme d'honneur, d'un ami genereux, & d'un Evêque ?

\* M. de  
Pérefire.  
† M.  
d'Estrees  
depuis  
Cardinal

La plus forte raison qu'on a toujours employée pour nous faire condescendre à beaucoup de choses que ce Prelat desiroit, c'est que nous l'engagerions par là à se declarer pour nous & à se sacrifier pour la verité. On a fait ce qu'il a voulu, c'est à lui à faire ce qu'il a promis. Si Dieu lui en fait la grace, nous serons bientôt d'accord ; & j'espere même que nous le serons sans cela, puis-

que nous sommes tous dans la même résolution, de ne point abandonner la vérité, quelque déstitués que nous soions du secours des hommes. Nous avons assez éprouvé combien il est dangereux de s'appuyer sur un bras de chair, & nous devons reconnoître que trop d'apprehension de ne pas contenter un entremetteur & de fâcher nos amis du monde nous a beaucoup nui. C'a été le plus grand motif de presque toutes nos démarches. Nous avons plus considéré cinq ou six personnes qui nous environnent, que tout le reste de l'Eglise & toute la posterité. Je le vois même par votre lettre, puisque vous me témoignez être en grand repos de ce qu'on a fait, *parce que les gens de bien de l'Eglise en sont édifiez.* Si j'étois aussi peu équitable envers les autres qu'on l'est envers moi, & que je voulusse prendre des conséquences pour des accusations, comme l'on fait pour rendre ma lettre odieuse, n'aurois-je pas lieu de dire, que parler de la sorte, c'est ôter du nombre des gens de bien tant de personnes de piété qu'on fait n'avoir pas été édifiez de votre acte ? Et cette conséquence, qui est plus directe que celles qu'on tire contre ma lettre, pourroit être confirmée par d'autres endroits de votre lettre qui sont étrangement durs,

eurs ; comme lorsque vous dites que ceux qui vous condamnent & qui vous censurent sont des gens qui n'ont ni science, ni lumiere, ni vertu, ni prudence. Néanmoins je suis disposé à donner à vos paroles les interpretations les plus favorables quand elles seroient même un peu forcées, & ainsi je veux croire que quand vous avez dit, que les gens de bien de l'Eglise sont édifiés de votre conduite, vous n'avez considéré que le petit nombre de gens de bien que vous voyez, & qui vous ont temoigné être de ce sentiment, sans faire attention à beaucoup d'autres que vous ne laissez pas d'estimer gens de bien, quoiqu'ils en aient jugé d'une autre maniere. Car je sai que vous ne voulez pas qu'on croie qu'il n'y ait point de gens de bien parmi ceux qui sont opposez à M. d'Impres, ou qui ont signé le Formulaire; & cependant tous ceux là ne peuvent être édifiés de ce que vous avez fait, qu'en le prenant contre votre intention, pour un engagement à faire tout ce que le Pape vous ordonnera, & à signer même le Formulaire ou les Constitutions. Vous ne pouvez pas nier aussi qu'il n'y ait beaucoup de personnes très affectionnées à la verité qui ont été plutôt scandalisées qu'édifiées de ce dernier accommodement.

modément, & sur tout vous n'ignorez pas quelles ont été sur ce sujet les pensées de M. de Beauvais & de ceux qui sont avec lui, & de quelle sorte ils ont toujours regardé comme une extreme imprudence d'envoier des soumissions à Rome, sans avoir pris des assurances de la manière dont elles y seroient reçues. Ainsi, Monsieur, ces gens de bien dont l'édification vous cause un si grand repos, se reduisent à un petit nombre de personnes de condition qui ont approuvé votre acte par le même zèle par lequel elles ont autrefois approuvé le *Subjicimus*, & qui ont été édifiées de l'un comme elles l'auroient été si on s'étoit rendu à l'autre.

Souffrez, Monsieur, que je vous dise que ce que vous prenez pour un sujet de repos me seroit à moi un sujet de trouble & d'inquiétude ; car je craindrois que ce ne fût un faux repos, & le repos de l'amour propre, plutôt que celui de la bonne conscience. Il n'y a rien de plus doux que d'être approuvé de ceux qui nous environnent. Chacun a son cercle ; & pour être plus petit, on n'en est pas moins satisfait quand on y est en estime & en repos. On n'y peut gueres subsister dans un mouvement contraire à celui des autres qui le composent.

posent. Il faut que nous les entraînions, ou qu'ils nous entraînent, & alors nous nous flattons d'être en paix parce que nous ne sentons plus de résistance. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin, qu'il n'y avoit gueres de tentation plus dangereuse que celle que nous souffrons de la part de ceux avec qui nous sommes, & que souvent l'ame s'élevant pour aller à Dieu, elle se trouble & s'effraie dans son chemin, & manque à accomplir ce que Dieu lui avoit mis dans le cœur de peur d'offenser ceux avec lesquels elle vit. *Magnum donum est inter eorum verba versari quotidie, & non excidere de itinere praeceptorum Dei; saepe enim mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere, trepidat, & plerumque non implet bonum propositum, ne offendant eos cum quibus vivit.* Oserais-je vous dire, Monsieur, que c'est peut-être l'image de ce qui vous est arrivé. Car vous m'assurez que si vous suiviez votre inclination, vous tendriez toujours à ce qui paroît plus sûr, & où il paroît moins d'intérêt. C'est l'instinct où vous porte la grace, & vous n'alleguez point d'autre raison qui vous ait empêché de le suivre, sinon que vous avez voulu avoir la satisfaction quand on vous attaqueroit, de n'avoir rien remis pour satisfaire le Pape & l'Eglise, & qu'il

*qu'il n'y eût pas le moindre pretexte legitime de vous traiter d'hérétique ou de rebelle au S. Siège. Mais comme il n'y en avoit point avant cela ni dans la verité ni dans l'opinion des personnes éclairées, & qu'il ne laissera pas d'y en avoir après cela dans l'opinion d'une infinité de personnes prevenues, tout cela se reduit à ces gens de bien de l'Eglise qui ont été édifiez de votre condescendance, & qui avoient, à ce que vous dites, que vous avez mis par là les Jesuites & Rome dans leur tort. Et voilà, à ce que vous ajoutez, devant Dieu le plus grand fruit que vous en avez esperé, n'ayant pas eu la moindre croiance que cet acte donneroit la paix.*

C'est ce qui m'étonne davantage. Si vous aviez eu une fort grande esperance de donner la paix à l'Eglise, c'est un si grand bien qu'on est excusable de tenter beaucoup de choses pour l'obtenir. Mais que sans avoir la moindre croiance de parvenir à la paix, on ait voulu faire une chose qui ne pouvoit dans cette supposition que troubler par une nouvelle tempête le calme dont on jouissoit, afin seulement d'avoir la satisfaction dont vous parlez, & l'approbation de ces gens de bien, en verité c'est faire acheter bien cherement à l'Eglise une si legere  
satis-



satisfaction & un si inutile applaudissement ; & je le dis encore une fois , que si je l'avois fait , ce me seroit bien plutôt un sujet de trouble & de repentir , que d'un repos de conscience.

Je pense avoir bien prouvé par un écrit que vous avez vu , que quand ce qu'on nous demandoit pour témoigner notre respect envers les Constitutions n'auroit point blessé la sincérité , il étoit néanmoins de telle nature , que n'étant commandé par aucune loi , nous ne devions nous y porter que comme à un moyen pour obtenir la paix ; d'où je conclus que pour agir avec la prudence qu'on doit apporter dans les affaires de Dieu & de l'Eglise , il falloit auparavant bien considérer , si en jugeant des choses raisonnablement il y avoit un legitime sujet d'espérer qu'en effet cela nous feroit avoir la paix , ce que je montrois ensuite être tout à fait hors d'apparence. Vous me fîtes dire alors que ces raisons vous paroissent considérables , & l'événement ne les a que trop confirmées. On en conclut même que si on envoyoit quelque chose à Rome , ce ne devoit être qu'un projet informe & non signé , comme on fait ordinairement dans toutes les négociations , afin de tenter par là ce qu'on en pouvoit

voit attendre. Et aujourd'hui qu'on a fait tout le contraire, & qu'on a agi contre toutes les regles de la vraie prudence, on s'en tient fort content : & la satisfaction dont on se repaît, d'avoir contenté une douzaine de personnes qui trouvent qu'on a mis les Jesuites en leur tort, fait regarder avec un grand repos non seulement tous les maux qu'on pourra souffrir, mais aussi ceux qu'on a causé à l'Eglise en fournissant aux Jesuites, par une vaine confiance en leur bonne foi, l'occasion qu'ils cherchoient de la jeter dans un renouvellement d'oppression, que la conjoncture presente les mettoit hors d'état de pouvoir trouver.

Dieu travailloit pour nous, nous n'avons pas eu la patience de l'attendre, & nous avons troublé son ouvrage par nos empressements, ou plutôt par ceux des gens du monde, auxquels nous nous sommes arrêtez, qui s'ennuioient de ne voir point de fin à une si longue contestation, comme si c'étoit à nous à prevenir les tems que Dieu a mis en sa puissance. Nous n'en devons pas souffrir ce qui en arrivera avec moins de courage ; mais nous le devons souffrir avec plus d'humilité. Au moins ce sont les sentimens que M. de S. C.\* a eu au-  
trefois.

\* M. de Barcos.

trefois. Et je ne voi pas que ce qu'il a écrit en une occasion assez legerè, ne convienne beaucoup mieux en celle-ci. *Il me semble, dit-il, que je ne redoute pas la persecution plus qu'un autre: mais je vous avoue qu'elle me paroît insupportable & indigne des serviteurs de Dieu, lorsqu'elle est l'effet de la temerité & de l'imprudence, & la juste peine de nos fautes, & non la recompense de nos bonnes actions, comme elle le doit être. Il ne suffit pas d'avoir bonne intention, si elle n'est bien conduite, & elle ne le peut être lorsqu'elle suit le sens humain & le sien. Notre plus grand ennemi n'eut pu faire pis contre nous, que de produire cet éloge en ce tems où il ne sert qu'à nous exposer à la fureur de nos persecuteurs puissans & invincibles, & à allumer un grand feu qui peut aller bien loin. Voilà de quelle sorte il parle d'une affaire dont il n'y avoit à craindre aucune suite fort considerable, puisque tout se terminoit à la suppression d'un éloge; & je pense que vous m'avouerez que le Bref qu'on a attiré en peut avoir d'incomparablement plus facheuses; desorte que si la faute que l'on pouvoit avoir faite en produisant cet Eloge de feu M. de S. Cyran, devoit rendre insupportable une très legerè persecution à celui même qui n'y avoit point eu de part;*  
com-

combien celle-ci, qui peut aller à toutes fortes d'extrêmité, le devroit-elle être davantage, puisqu'on ne peut nier qu'il n'y ait eu beaucoup d'imprudence, sans parler du reste, de se fier à des personnes si peu sinceres, & de s'abandonner à la discretion d'un Pape gouverné par les Jesuites, sans avoir pris la moindre assurance qui nous en dût faire espérer un traitement favorable.

Vous pouvez aussi vous souvenir avec quelle force le même M. de S. Cyrano a parlé à tant de personnes contre le voyage de Rome, & de quelle force il a voulu rejeter la cause de tous les maux qui sont arrivez depuis, sur ceux qui y ont travaillé avec tant de zele & tant de peine pour la vérité. Il a toujours été si rempli de cette pensée que dans cette lettre à M. de Bagnols touchant l'Eloge, il n'a pu s'empêcher d'y ajouter cette plainte en ces termes : *Je crains que Dieu n'ait sujet de se moquer de nous, & de nous dire que nous avons cherché nous mêmes le mal que nous souffrons, & qu'il ne vient pas de lui, non plus que nos fautes. La cause de la vérité triompheroit aujourd'hui si on l'eut laissée où il l'avoit mise il y a six ans : mais ayant cru se pouvoir signaler par elle à Rome & ailleurs, on l'a réduite en l'état où elle est, & toute la*  
*vie*

*mie ne suffira peut-être pas pour reparer le tort qu'on lui a fait.*

Voilà la maxime generale bien établie, que Dieu a sujet de se moquer de nous lorsque le mal que nous souffrons ne vient pas de lui, mais de nos fautes. Il ne faut plus que considerer les faits particuliers, & comparer la faute qu'il prétend que l'on avoit faite alors en allant à Rome, avec celle qu'on peut prétendre qu'on a faite maintenant en écrivant à Rome; & le mal qu'il s'est imaginé qu'avoit causé ce voiage, avec celui que cette négociation a effectivement causé. On ne sauroit dire avec la moindre couleur que le voiage de ces Messieurs ait attiré de si grands maux, & qu'il ait empêché que la vérité ne demeurât triomphante, qu'en supposant l'une ou l'autre de ces deux choses: ou que sans cela il n'y eût point eu de Constitution, ou qu'elle eût eu beaucoup moins d'autorité, aiant été donnée sans ouir les parties.

La premiere supposition m'a toujours paru la chose du monde la moins raisonnable; car n'est-ce pas se former des chimeres à plaisir que de vouloir que 80. Evêques demandent la censure des cinq propositions par une lettre avantageuse au S. Siege; toute la Cour ap-  
puiant

puant cette demande ; la Sorbonne y paroissant jointe par un Religieux qui s'en disoit le député, & qui auroit toujours passé pour tel, s'il n'y eût point eu de Docteurs à Rome pour découvrir cette fourberie ; & les Jesuites toujours présens, toujours agissans, pressans cette condamnation avec une ardeur extrême, & tout le credit de leur Compagnie, on se devoit néanmoins tenir assuré que le Pape ne l'accorderoit pas à de si puissantes sollicitations, à cause seulement qu'il n'y auroit eu personne à Rome pour l'empêcher ? Est-ce qu'ils ont pour maxime en ce pais-là de ne rien juger que parties ouies ? On sait au contraire qu'ils en ont une toute opposée ; de ne point considerer de parties en ces sortes d'affaires, comme ils l'ont temoigné tant de fois à ceux mêmes qui vouloient prendre cette qualité. Et la conduite qu'ils avoient tenue dans les Bulles de Baius & dans celle d'Urbain contre Jansenius, devoient bien détromper de cette imagination, qu'il n'y avoit rien à craindre pourvu qu'on n'allât point à Rome. Il faut donc reconnoître de bonne foi, qu'on ne peut sans une injustice signalée attribuer à ces Messieurs d'avoir attiré la Constitution, ni leur reprocher d'avoir empêché *que la*  
cause

*cause de la verité ne triomphât pour s'être voulu signaler à Rome.*

La seconde supposition, que la Constitution auroit eu moins d'autorité, & nous auroit fait moins de mal, s'ils n'y avoient pas été présens, est encore plus mal fondée. Car sans parler des Declarations qu'ils ont tirées du Pape en faveur de la grace efficace & de la doctrine de S. Augustin, qui aiant été attestées par M. l'Ambassadeur passeront pour très authentiques dans toute la posterité, il est incomparablement plus avantageux à la cause de la verité, qu'aiant été présens on ait refusé à les ouir en présence de leurs adversaires, & de leur donner communication de leurs écrits, que s'ils avoient été absens; ce premier ne pouvant être imputé qu'à un manifeste déni de justice, au lieu que dans le dernier on en auroit imputé la faute à ceux qui n'auroient pas eu soin de se défendre, ou qui n'auroient pas pu le faire. Et après tout quand leur présence n'auroit produit que le Journal, n'y aiant aucune apparence que leur absence eût empêché la Constitution, il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse dire que la Constitution nous soit plus desavantageuse avec le Journal, qu'elle n'auroit été sans le Journal.

Il paroît donc par tout ceci que ces plaintes de M. de S. C. contre le voiage de Rome qui ne fut entrepris que par l'avis des Evêques qui témoignent de l'amour pour la verité, ont été peu justes. Mais je ne sai s'il lui sera aussi facile de se défendre de celles qu'on lui peut faire sur cette soumission présentée au Pape, dont on peut dire qu'il est le principal auteur, si on en oïtoit M. de Cominges, qui montre des billets de M. de S. C. par lesquels il l'a pressé de ne point partir, & de voir de nouveau ce qu'on pourroit faire pour renouer l'accordement.

Si on a dû croire, lorsque l'on fut à Rome, qu'il n'y avoit point de bien à esperer, quoiqu'on n'y fût point encore engagé ni à condamner les propositions ni à les attribuer à Jansenius, combien plus a-t-on dû croire qu'il n'y avoit que du mal à attendre après de si grands engagements, & qu'il étoit contre le sens commun de s'imaginer, ou que les Jesuites voulussent sincerement détruire le phantôme du Jansenisme qui leur est si avantageux, en contribuant eux mêmes à nous faire reconnoître pour Catholiques, sans rien faire qui pût être pris pour une condamnation de Jansenius, ou que ne le voulant pas, 10. ou 12. particuliers  
sans



sans appui & sans credit auroient assez de pouvoir sur la recommandation d'un Evêque de nulle autorité dans la Cour de France & mal voulu en celle de Rome ; pour obtenir du Pape une déclaration en leur faveur qui les dispensât de condamner les propositions au sens de Jansenius : c'est-à-dire, qui les autorisât dans le refus qu'ils font de se soumettre à ce qu'il a défini, ce qui a passé jusqu'ici dans son esprit pour une rébellion à son autorité, & une *cavillation* malicieuse qui tend à renverser la foi même établie par les Constitutions. Car nous savons fort bien que c'est l'idée qu'on a donnée au Pape de ceux qui prétendent qu'on se doit contenter qu'ils condamnent les cinq propositions sans les condamner au sens de Jansenius, & que c'est pour cette raison qu'il les appelle dans sa Constitution *des enfans d'iniquité* ; & ainsi y eut-il jamais rien de plus contraire au bon sens, que d'espérer que le Pape prendroit tout d'un coup un autre esprit à notre égard, & que se paient de paroles que nous prétendons n'avoir signifié que la même chose qu'on a rebutté cent fois, & qu'on lui a fait entendre être une illusion criminelle qui renverseroit sa Constitution & rendroit inutile tout ce qu'a fait le Clergé de

France pour l'établir, il nous comble-  
roit de bénédictions au lieu des malé-  
dictions qu'il nous a données?

Que si l'on n'a rien espéré de tout  
cela, & qu'on ait seulement voulu con-  
tenter M. de Cominges & se procurer le  
repos dont vous parlez dans votre let-  
tre, la faute en est bien plus grande de  
s'être volontairement & de gaieté de  
cœur attiré un si grand mal pour un si  
léger sujet. Car rien ne nous obligeoit  
de faire cette malheureuse avance. Nous  
avons tiré tout l'avantage que l'on pou-  
voit espérer de cette négociation par  
l'approbation de nos Articles, nous en  
pouvions demeurer là & réserver à faire  
valoir en un autre tems la parole qu'on  
nous avoit donnée de ne nous parler ni  
de souscription ni de formulaire. Ce-  
pendant nous n'avions qu'à jouir de l'é-  
tat présent des choses qu'il sembloit que  
Dieu eût tellement assoupies en notre fa-  
veur, qu'il n'étoit pas au pouvoir de nos  
ennemis de les reveiller, si nous n'euf-  
sions été si ennemis de nous mêmes que  
de leur en donner le moien. Sans cela  
le Pape n'eût pas eu d'occasion d'en-  
voyer des Brefs en France, & il ne se  
feroit pas même hazardé de le faire de  
lui-même, de peur que le Roi ne les  
lui renvoiât sans les ouvrir pour lui faire  
in-

insulte. Cette brouillerie \* pouvoit enco-  
 re durer longtems, & peut-être ne fini-  
 ra-t-elle pas de tout ce Pontificat. Pa-  
 ris cependant se trouvoit sans chef, &  
 l'autorité du Chapitre étant foible &  
 contestée, on pouvoit s'attendre raison-  
 nablement à une assez longue furséance  
 qui auroit pu même insensiblement di-  
 sposer les choses à une solide paix. Nous  
 nous sommes ennuiés d'être trop long-  
 tems en repos. Nous avons conspiré  
 avec les Jésuites pour aller chercher à  
 Rome ce qui ne pouvoit servir, selon  
 toutes les lumieres de la prevoiance hu-  
 maine, qu'à nous exposer à la furie de  
 nos persecuteurs, & à allumer un grand  
 feu qui peut aller bien loin. C'est donc  
 en cette rencontre qu'on peut dire veri-  
 tablement que nos plus grands ennemis  
 n'auroient pû faire pis contre nous. On  
 avoit travaillé depuis quelque tems à  
 engager des Evêques à se déclarer con-  
 tre l'oppression de l'Eglise, & rien n'é-  
 toit plus avantageux à la cause de la ve-  
 rité; mais ce qui les rendoit plus forts  
 étoit le silence de Rome sur le sujet des  
 signatures, & on savoit bien que si le  
 Pape parloit, il y en auroit peu ou peut-  
 être point du tout qui ne se rendissent.  
 Que pouvions-nous donc faire de pis  
 encore une fois que de faire parler le

\* L'af-  
 faire des  
 Corsets.

Pape, & lui donner occasion, non seulement de louer, comme il a fait, ce qu'ont fait les Evêques *pour extirper l'heresie Jansenienne*; mais aussi de déclarer ce qu'il n'avoit point encore fait jusques ici, qu'ils devoient travailler efficacement à ce que tous condamnaient les cinq propositions comme étant extraites du livre de Jansenius & dans le sens que cet auteur a eu intention d'y donner.

On a encore troublé par là le cours de ce que Dieu faisoit pour relever l'Eglise de l'asservissement où la veulent mettre les partisans de la Cour de Rome. Il étoit important pour cela de ne point divertir l'esprit du monde à d'autres affaires, & nous nous sommes prêtés aux Jesuites pour leur donner moyen de faire qu'on se detournât à penser à nous, au lieu de penser à eux. Ils n'osoient plus soutenir l'infailibilité même sur le droit, & nous leur avons fourni une occasion de la rétablir même sur le fait, & de ruiner par là tout ce qui a été fait par le Parlement & par la Sorbonne, puisque les Romains pourront dire avec beaucoup de vraisemblance, que tous ces Arrêts & ces propositions dont on a fait tant de bruit, n'ont été que des effets d'une violence passagere & du ressentiment d'une injure, mais qu'une  
preuve

preuve évidente que les François sont toujours demeurez persuadés de l'autorité absolue du Pape, c'est qu'on a reçu en même tems avec une entière deference, jusqu'à de simples Brefs. Cette réflexion est de l'un des plus sages & des plus fermes Evêques de France, & c'est ce qu'il a considéré comme un des plus grands maux de cet accommodement.

Enfin ce n'en est pas un peu considerable que la flétrisseure des défenseurs de la verité, que ce Bref répandu par toute la France fera passer pour des gens qui l'ont misérablement abandonnée, puisque le Pape y temoigne qu'ils se sont soumis aux Constitutions, & qu'ils lui ont promis de faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Vous direz que cela n'est pas. Mais trouverez vous beaucoup de gens disposez à vous croire plutôt que le Pape; & quand même vous aurez persuadé le monde que ce n'a jamais été là votre intention, ne donnerez-vous pas lieu de vous faire un autre reproche, qui est d'avoir voulu tromper le Pape par des soumissions captieuses, qui lui ont fait entendre toute autre chose que ce que vous aviez dans le cœur. On dit déjà dans le monde, à ce qu'on me mande, qu'on ne nous regardera plus

que comme des gens sans foi, si nous ne signons ; & au lieu de travailler sérieusement à se laver de cette tache, on s'amuse à quereller inutilement ceux qui ont fait ce qu'ils ont cru devoir faire devant Dieu pour s'en laver.

Tous les reproches qu'ils me font si mal à propos, ne servent de rien pour leur justification, & ce n'est pas une fort bonne voie de faire croire que les moiens qu'ils ont employés, pour avoir la paix sont honnêtes, que de prendre tant de peine de persuader à tout le monde que je les ai estimez mal-honnêtes, lorsque j'ai dit en général, *que je desire autant la paix que personne, mais que je ne la puis desirer qu'honnête & par des moiens tout à fait honnêtes.* Ne leur auroit-il pas été plus avantageux de dire, que je n'entendois pas leur acte par là, puisque de lui-même il pouvoit être un moien de donner la paix qui dependoit de ce que le Pape ordonneroit, que je prévoiois ne devoir pas être tel qu'on s'y pût rendre en conscience. Et en effet ils n'ont qu'à accepter la paix qu'on leur offre, & ils verront si les moiens qu'ils seront obligez d'y employer seront fort honnêtes. Je recommence à vous parler de cela, parce que j'apprends que ces clameurs se renou-  
vellent

vellent plutôt qu'elles ne s'appaisent ,  
 autant que j'en puis juger par une lettre  
 que je reçois presentement de M. Her-  
 mant qui porte ces termes.

„ Je ne saurois encore revenir de  
 „ l'étonnement où je suis pour le bruit  
 „ que l'on fait contre M. A. En ve-  
 „ rité je croi que c'est une des plus  
 „ grandes épreuves de sa vie ; mais son  
 „ innocence & sa bonne foi le soutien-  
 „ dront. Et je dirois volontiers à ces  
 „ braves si sensibles en ce qu'ils croient  
 „ les toucher : *Ergone morietur Jonathas*  
 „ *qui fecit salutem hanc magnam in Israel?*  
 „ Plus je pense à cette affaire, plus j'ai  
 „ de douleur qu'on le traite si mal  
 „ pour une chose dont peut-être on le  
 „ remerciera dans peu de tems.

Ce qui me touche davantage est qu'é-  
 tant si sensibles d'une part, ils le sont  
 si peu de l'autre ; & que s'occupant sans  
 nécessité à se défendre d'une lettre où  
 ils ne sont point nommez, ils négligent  
 d'employer les moiens naturels qu'ils ont  
 en main pour repousser l'injure qu'on  
 leur fait à découvert, en les traitant de  
 trompeurs qui ne veulent plus tenir la  
 parole qu'ils ont donnée. Ils n'ont pour  
 cela qu'à faire voir par toute la suite de  
 cette affaire, qu'on a toujours supposé  
 de part & d'autre, qu'on ne les engage-

roit point à la créance du fait de Jansenius, & à produire la lettre qu'ils écrivirent à M. de Cominges en lui donnant leur acte, par laquelle ils lui témoignent qu'ils n'entendoient point par les soumissions qu'ils lui donnoient, s'engager à la condamnation de la doctrine de M. d'Ipre; & qu'ils le supplioient d'en donner avis à M. de Rhodéz & au P. Annat. M. de la Lane m'avoit mandé qu'il m'envoieroit un imprimé au premier jour, & je ne doutois point que ce ne fut cette relation. Mais j'ai été bien surpris quand au lieu de cela j'ai reçu d'une autre personne une feuille imprimée qui ne contient que nos Articles, leur acte & l'extrait de la lettre de M. de Cominges, seulement en ce qui me regarde & les absens, au nom desquels ils témoignent qu'ils n'ont point signé. Je vous avoue que la suppression de l'autre point qui regarde la déclaration de ne point condamner Jansenius, m'a terriblement étonné, & que je ne la puis allier avec le soin que doivent avoir des gens d'honneur & des Prêtres de conserver leur réputation, sur tout quand on les accuse de mauvaise foi & de fourberie. Parler dans une telle rencontre & ne parler qu'à demi, c'est confirmer les hommes dans leurs soupçons. Avoir dé-



déclaré qu'on ne condamnoit point Jansenius, & n'oser dire qu'on a donné cette déclaration par écrit, lors même qu'on parle de la Lettre par laquelle on l'a donnée; c'est faire croire qu'on est encore chancelant, & qu'on ne veut pas se tant déclarer, parce qu'on ne fait ce que l'on pouroit faire à l'extrémité, ou du moins qu'on n'a pas encore perdu l'esperance de se sauver par des équivoques.

Que si cette suppression s'est faite à la priere de M. de Cominges, c'est encore pis, puisque c'est une marque assurée qu'il est dans la disposition de supprimer tous les témoignages qu'il devoit rendre lui-même de notre sincérité, & qu'au lieu de faire connoître à toute la terre, comme il y est obligé en conscience, que nous ne sommes entrez dans cet accommodement qu'après la parole qu'on nous a donnée, qu'on ne nous engageroit point à condamner M. d'Ipre, il a dessein autant qu'il pourra d'en abolir toutes les preuves, & de nous empêcher nous mêmes d'en produire aucune, aimant mieux que nous passions pour tels qu'on voudra, que de déplaire ou à la Cour, ou au Pape, ou aux Jesuites. Il y a longtemps que je vois cela, & je l'ai assez dit sans qu'on m'ait voulu écouter; mais il

me semble qu'on le devoit reconnoître par la lettre à un autre Evêque\*, où l'on donnoit tant d'encens & tant de témoignages de bonne foi à des gens qui en méritoient si peu, & où l'on nous faisoit dire tant de choses préjudiciables à la vérité, que nous n'avions jamais dites. C'en étoit trop pour juger qu'il n'y avoit rien de bon à attendre d'un tel mediateur qui avoit plus de soin de ne se pas commettre, que de rendre à la vérité ce qu'il lui devoit.

Je ne croi pas me devoir arrêter à l'avis qu'on m'a donné, qu'on pourroit bien revenir au *Subjicientes promittimus*, & que M. de la Lane a dit que si on s'en contente nous ne le pouvons refuser avec honneur. Vous me témoignez trop clairement dans votre lettre *que ce qui est arrivé vous donne droit de n'écrire aucune proposition d'accommodement ou de negotiation*. Et de plus, après avoir vu de quelle sorte ceux de Rome prennent à leur avantage les soumissions qu'on leur fait, je ne doute point qu'on ne juge qu'on n'en peut plus faire en conscience qui ne soient si claires & si nettes qu'ils n'en puissent plus abuser. Quoiqu'il en soit, je ne vous puis dissimuler que si on venoit là, ce que je ne puis croire, je me croirois obligé de  
faire

\* La Lettre de M. de Comminges à M. d'Angers  
Tom. I.  
P. 134.

faire paroître les deux lettres que j'écris en me retirant ; l'une à M. de Comminges & l'autre à vous , afin que tout le monde fut que ce n'est pas d'aujourd'hui que je ne suis plus dans la disposition de me servir de cette formule.

J'ai bien encore d'autres choses à dire pour satisfaire à votre lettre , mais je les réserve à une seconde partie<sup>\*</sup> , où je répondrai aux plaintes particulières , afin que vous receviez plutôt celle-ci , & que vous aiez plus de liberté de la montrer à qui vous voudrez. Cependant si vous voulez m'envoyer les 500. remarques sur mon écrit (a) , je vous assure que je les examinerai avec toute sorte d'équité , & que je me rendrai à tout ce qui me paroîtra juste & raisonnable.

<sup>\*</sup> Il ne paroît pas qu'il l'ait faite.

I 7

L E T T R E

(a) Ces remarques étoient de M. de Barcos , & regardoient la réponse que M. Arnauld avoit faite à un écrit composé par M. de Barcos pour montrer que les Théologiens pourroient signer les Constitutions d'Innocent X. & d'Alexandre VII. si on l'exigeoit.

## L E T T R E

21 De-  
cembre  
1663.

De M. DE LA LANE à M. AR-  
NAULD, sur l'écrit intitulé, Les  
desseins des Jesuites, &c.

**L**Es Jesuites sont en une serieuse co-  
lere des *Desseins*, & le bruit cou-  
rut il y a 3. jours, qu'on les devoit brû-  
ler, mais cela s'est trouvé faux, & il  
n'y a pas d'apparence qu'on le fasse a-  
près un si long-tems. Plusieurs de nos  
amis se plaignent que cet écrit est trop  
fort, & qu'il y a dedans des traits trop  
piquans contre le Pape & les Evêques,  
& même on m'a mandé qu'il seroit à  
propos que l'on fit un écrit pour mon-  
trer que l'on doit parler de cette sorte,  
& que ce n'est point manquer au res-  
pect que l'on doit ni au Pape ni aux  
Evêques. Si on l'avoit brûlé, j'avois  
préparé dans mon esprit beaucoup de  
choses pour justifier ce qui est dans cet  
écrit, & j'en ai ainsi parlé à quelques  
personnes. Je voi que la principale  
plainte est sur l'article de la Constitu-  
tion d'Innocent X. parce que, dit-on,  
on témoigne par là qu'on n'a nul res-  
pect pour cette Constitution, quoiqu'on  
ait

ait toujours dit le contraire. J'ai répondu qu'on recevoit la Constitution pour la condamnation des propositions, parce qu'on les tient heretiques & bien condamnées, en les prenant *in proprio & naturali verborum sensu*, sans donner aucune atteinte à la grace efficace & à la doctrine de S. Augustin, comme Innocent X. l'a déclaré: mais qu'on ne pouvoit approuver la maniere dont les choses s'étoient passées, & qu'on se croioit obligé de les représenter, parce que l'on vouloit introduire une maniere de juger de la foi, qui étoit propre à tout confondre dans l'Eglise. On veut que les Evêques n'aient nul droit de juger de la foi en premiere instance, & que tout soit renvoié au seul Pape, & on veut que le Pape en juge sans être assailli à nulle forme, sans aucun Concile des Evêques, sans consulter des Theologiens. Car Alexandre VII. a fait la Bulle sans aucun examen. Il a fait ainsi le dernier Bref. On veut que le Pape sans étude & sans application à connoître ni les Ecritures ni la Tradition, & comme s'il étoit inspiré immédiatement, juge de la foi. Ce sont même les Assemblées du Clergé, dont les Jesuites se servent pour lui attribuer cette nouvelle infailibilité, puisqu'on approuve

prouvé ce qu'en dit M. de Montpellier, & qu'on le fait inferer dans le procès verbal. Car on fait dire par ce recit que le Pape sans étude avoit eu inspiration pour comprendre les plus grandes difficultez de Théologie. Lorsque les Théologiens de Paris furent ouïs devant le Pape il y avoit 13. Consulteurs présens. Cependant les Jesuites font en sorte qu'ils ne soient point ouïs pour dire leur sentiment sur ce qu'ils avoient oui, en disant au Pape qu'il est le maitre, qu'il a l'inspiration de Dieu pour tout entendre, & qu'il n'a aucun besoin de savoir ce que ces Consulteurs pensent pour bien juger de ce que ces Docteurs avoient dit. Le but des Jesuites étoit d'empêcher toute distinction de sens, & de faire condamner simplement les propositions comme opinions de Jansenius; comme M. Hallier s'en declara dans la conference à la Minerve, afin de prendre le sens condamné comme ils voudroient. Ils virent que si le Pape eut oui les Consulteurs depuis cette audience, ils eussent changé d'avis, & dit que la dispute étant en un autre état qu'on ne leur avoit représenté, il falloit avant tout distinguer les sens contestez des propositions, & en juger particulièrement: ce qui auroit ruiné tous les desseins des  
Jesui-

Jesuites. Ils disent donc au Pape que quoiqu'il ait appelé des Théologiens, il étoit le maître de les entendre ou non, de suivre leurs avis ou non, & qu'il avoit les lumières du S. Esprit pour tout entendre & pour en juger. Voilà la porte ouverte à l'établissement de toute erreur, & la foi entre les mains des Jesuites, si l'on donne cours à cette manière de juger sans forme & par la présomption d'une inspiration immédiate. On ne peut trop s'y opposer, & parler avec trop de force contre une nouveauté si dangereuse.

On pourroit apporter quelque remède à cet abus par l'acceptation libre des Evêques: mais c'est ce que le Pape ne peut souffrir, lui qui ne considère les Evêques que comme de simples exécuteurs. Mais qu'on considère de quelle manière on veut que cette acceptation se fasse. On assemble 15. ou 20. Evêques qui sont à la Cour. On leur fait recevoir *de plano* sans aucun examen, sans solennité, sans délibération. Ils prétendent ensuite donner la loi à tous les Evêques, & qu'ils n'ont plus à en délibérer. Ils prétendent que ce qu'ils font rend un decret infallible, & dans ces assemblées on introduit cet abus horrible, qu'il faut signer à la pluralité contre

tre son sentiment, si bien que de 20. Evêques, 12. soient d'un sentiment, les autres sont obligez de signer avec eux.

\* M. de  
Marca,

Feu M. de Toulouse\* disoit aussi quand il voioit des Evêques contraires à ses desseins : „ Laissez-les parler & dire tout „ ce qu'il leur plaît, nous avons la pluralité & ils signeront; l'on ne verra „ pas ce qu'ils ont dit ici, & leur signature fera une marque de leur consentement. C'est pour cela qu'il écoutoit très paisiblement tout ce qu'ils disoient sans les contredire; mais ensuite il dresseoit la délibération comme il lui plaisoit, & l'ayant fait passer par la pluralité il la faisoit signer à tout le monde. Mais s'il étoit libre aux Evêques de s'opposer à une conclusion, de n'y point souscrire; si on étoit obligé de les éclaircir, un seul seroit capable de faire revenir les autres. Ainsi un seul Evêque, qui auroit dit dans la dernière assemblée, Je m'oppose au jugement que vous rendez contre la déclaration, si vous ne dites en quoi consiste l'herésie cachée; si c'est un dogme, dites quel il est; si c'est un seul refus de croire un fait, vous voulez donc établir l'herésie des Jésuites: un seul Evêque qui les auroit ainsi pressés, qui les auroit menacés de s'en plaindre à tous les Evêques, qui



qui auroit refusé de signer, qui auroit dit qu'il s'opposoit à cette délibération, les auroit arrêtez & empêchez de condamner d'herésie cette déclaration. Cela fait voir qu'il faut représenter ces abus qui vont au renversement de la foi, & à rendre un P. Annat maître de tout dans l'Eglise; qu'on ne peut en parler trop fortement, afin qu'on y prenne garde, & qu'on agisse d'autre manière.

Il y a bien des choses à dire sur la Constitution d'Alexandre VII. C'étoit une chose si inconnue à Rome, que ce ne fut que de France qu'on apprit qu'il y avoit une telle Constitution: car quoiqu'il y soit dit qu'elle a été affichée à Rome, jamais personne n'en avoit rien oui. Le Nonce l'avoit dans sa cassette pour la faire paroître, selon qu'il en verroit la conjoncture. On vouloit qu'elle fut vérifiée au Parlement. On l'avoit mise en plomb pour cela, parce qu'une des raisons sur celle d'Innocent X. est qu'elle n'étoit pas en plomb. On savoit que M. le premier Président de Bellievre avoit témoigné beaucoup d'opposition à vérifier celle d'Innocent X. C'est pourquoi si tôt que le Nonce fût qu'il étoit malade d'une maladie mortelle, il la fit paroître. Lorsqu'elle fut portée

portée en Parlement M. l'Avocat general Talon fit une grande harangue devant le Roi contre l'infailibilité du Pape. M. le Nonce, dont le principal dessein dans cette vérification étoit de favoriser cette infailibilité, en témoigna une grande colére, & eût voulu n'avoir jamais pensé à cette vérification. Il fut aussi long-tems sans en vouloir remercier le Roi. Il fit de grandes plaintes à M. le Cardinal Mazarin contre M. Talon : mais il crut qu'il valoit mieux à la fin dissimuler & remercier le Roi. Je croi qu'il ne remercia le Roi que deux mois après. Cela se peut voir par la Gazette.

Le dernier Bref ne se devoit donner qu'après un examen, puisque des Evêques avoient écrit au Pape sur cette matiere. Il falloit considérer leurs lettres & examiner les difficultez, les éclaircir, & ensuite ordonner ce qu'il jugeroit à propos. Mais ce Bref se donne à la sollicitation des Jesuites, sans rien examiner ni éclaircir. Et M. le Cardinal Barberin en parla au Pape comme d'une chose de grande conséquence que S. S. devoit fort considerer. Le Cardinal croioit qu'il n'y avoit encore rien de résolu, & ce Bref étoit déjà dépêché & envoyé. C'est ce qui fut représenté à  
l'Ac-

l'Assemblée du 2. Octobre par la lecture d'une lettre de ce Cardinal à M. l'Evêque de Cominges.

S'il y avoit eu des Theologiens animez de zele pour l'Eglise & la vérité qui eussent représenté avec force les abus des indulgences & autres qui donnerent occasion à Luther de faire son schisme, on y eût apporté remede; & Luther n'ayant point ce scandale, n'auroit point fait le schisme qui a ôté à l'Eglise Romaine la moitié de l'Europe.

Les heretiques sont horriblement scandalisez de ce qui se fait. Ce qu'on dit ne le leur fait point remarquer, ils le voient bien. Mais ils n'en écrivent point pour deux raisons; l'un, afin que l'on n'écrive point contre eux pendant que la dispute dure; l'autre, afin que les choses se poussent aux dernieres extrêmités. Car ils craignent, s'ils parlent, que le Pape & les Evêques ne se vissent obligez à terminer cette dispute & à laisser en repos les Theologiens. Il y a long-tems que les Ministres ont pris cette resolution de ne rien écrire sur ce qui se fait pour n'en point arrêter le cours.

Il y a encore à dire que selon la coutume de l'Eglise, avant que le Pape jugeât, les Evêques examinoient & jugeoient

geoient en premiere instance ; les difficultez par ce moien s'éclaircissoient avant que d'être portées à Rome. C'est ce que S. Augustin dit être necessaire.

L. 2. de  
Bapt. c.  
Donat. c.

4.

*Quomodo enim potuit ista res tantis alterationum nebulis involuta, ad plenarii Concilii luculentam illustrationem confirmationemque perducī nisi primò diutius per orbis terrarum regiones multis hinc atque hinc disputationibus & collationibus Episcoporum pertractata constaret.* La nécessité de ces disputes & conferences des Evêques ôtoit-elle au Concile œcumenique l'infaillibilité? Mais que le Pape juge seul sans aucun examen ni jugement précédent des Evêques, sans être astringé à aucune forme, par une inspiration immediate, sans que les Evêques aient aucune liberté dans l'acceptation ; c'est donner lieu à toutes les erreurs. Il suffira que les Jesuites l'aient entrepris. C'est pourquoi ils veulent introduire cette maniere. On ne peut parler avec assez de force.

## L E T T R E C V.

A M. T H A U M A S , Pour <sup>2 Janv. 1664</sup>  
justifier ce qu'on trouvoit à redire dans  
l'écrit qui a pour titre, Desseins des Je-  
suites.

J'Ai reçu le memoire des 4. ou 5. cho-  
ses qu'on trouve à redire dans les *Des-*  
*seins*\*. Je m'en tiens fort obligé. C'est Ecrit de  
M. Ar-  
nauld qui  
a pour  
titre,  
Desseins  
des Je-  
suites &c.  
comme on doit agir avec ses amis ; & qui  
ôte de l'amitié cette liberté de témoigner  
ses sentimens, en ôte ce qu'elle a de plus  
utile & de plus avantageux. Il n'y a  
que les censures vagues qui soient pén-  
ibles à supporter, lorsqu'on se contente  
d'improuver en general ce que nous fai-  
sons, sans nous rien marquer en parti-  
culier sur quoi nous puissions nous jus-  
tifier, ou reconnoître nos fautes. Mais  
pourvû que l'on specifie ce que l'on re-  
prend, c'est assurément un bien que l'on  
fait à celui que l'on reprend ; puisque  
c'est lui donner moien ou de profiter de  
la reprehension en se corrigeant de ce qui  
auroit été bien repris, ou d'éclaircir ce  
qui auroit donné lieu à une censure in-  
juste. La premiere chose qu'on a mar-  
quée, regarde l'écrit entier, que l'on ju-  
ge trop aigre, sur tout le commencement,  
où

où l'on trouve que l'on a entrepris trop de front les Evêques.

Pour répondre à cette objection il faudroit savoir en quoi l'on met cette aigreur. Car si c'est dans les mots, ç'a été contre mon intention, aiant eu soin, autant que j'ai pu, de n'y en point laisser d'aigres & d'injurieux en ce qui touche les Evêques. Mais si c'est dans les choses, & qu'on prenne pour une faute d'en avoir dit qui ne sont pas avantageuses aux Prélats de cette Assemblée, j'aurois tort de m'en excuser, en disant que j'y suis tombé par mégarde. Je n'ai jamais rien fait avec plus de dessein; & bien loin de croire que j'aie en cela commis quelque excès, je ne penserois pas avoir satisfait à ce que je dois à la vérité & à l'Eglise, si j'en étois demeuré là, & si je n'étois disposé à parler encore avec plus de force. J'ai considéré le P. Annat & les Prélats qui lui sont unis par cabale & par faction, comme des gens sans conscience & vendus à l'iniquité, que nulles raisons ne peuvent toucher, & qui sont en tel état, que si quelque chose est capable d'arrêter ou de modérer leurs violences, ce ne peut être que la crainte de l'infamie publique, que j'ai tâché & que je tâcherai de plus en plus d'attirer sur tous les Auteurs d'u-

ne aussi insupportable tyrannie, que celle qu'on veut autoriser dans l'Eglise. Je crois en cela rendre un grand service à Dieu, en pratiquant ce que dit S. Jérôme sur ces paroles d'Ezechiel, ch. 3. *Ecce dedi faciem tuam valentiorē faciebus eorum, & frontem tuam duriorē frontibus eorum. Ex quo discimus*, dit ce Pere, *interdum gratia Dei esse, impudentia resistere, & cum res poposcerit, frontem fronte concutere.* D'où nous apprenons, dit ce Pere, *que c'est quelquefois un effet de la grace de Dieu, de résister à l'empudence, & quand cela est nécessaire de rompre la dureté d'un front par un front encore plus dur.* Je ne fais pas dans quelle occasion cela pourra être vrai, s'il ne l'est dans celle-ci. On me mande depuis peu que M. de Rouen (a) ayant lu les *Reflexions* (b), les a trouvées belles, mais qu'il a ajouté qu'ils ne laisseroient pas d'aller leur train. Que peut-on donc faire à des gens qui ont un front d'airain pour résister à toutes les raisons qu'on leur allégué, & qui ne se mettent pas en peine si ce qu'ils font est juste ou injuste, pourvu qu'il leur serve à se mettre bien auprès de ceux qu'ils veulent avoir pour amis par des considérations toutes humaines & toutes charnelles ? Rien ne les peut un peu retenir que

(a) M. de Harlai, depuis Archevêque de Paris.

(b) Ecrit contre l'Assemblée du 2. Octobre 1663.

l'apprehension de passer pour tout-à-fait ridicules dans le monde. Car ils ne se foucient pas beaucoup d'y passer pour injustes & pour violens : mais la réputation de malhabile homme fait de la peine à ceux-mêmes qui ont le moins d'honneur. Et ainsi la plus grande charité qu'on leur peut faire, est de leur faire sentir qu'on découvrira à toute la France l'impertinence de leur conduite, & qu'on les représentera tels qu'ils sont, c'est-à-dire, comme des gens qui ont aussi peu d'esprit que de conscience. S'ils n'en sont pas touchez, ceux qui ne sont pas encore si engagez qu'eux, le pourront être ; & ils seront plus réservés à prendre part à leur injustice, lorsqu'ils verront qu'il n'y aura que de l'infamie à gagner. Qu'on ne croie donc pas me faire un reproche bien considérable, quand on me dira que je les tourne en ridicules. C'est mon dessein ; & je suis persuadé que se moquant depuis dix ans de tout ce qu'on leur oppose, il est juste qu'ils éprouvent ce que dit Isaïe, *Va qui spernis, nonne & ipse sperneris ?* Mais je puis protester devant Dieu, autant que je me connois, que je ne m'y porte point par aucun ressentiment humain, & que je ne regarde en cela que l'interêt de Dieu & de l'Eglise.

Quand



Quand des personnes s'opiniâtrent à abuser de leur autorité pour tyranniser leurs freres, pour opprimer la verité, & pour favoriser une hérésie détestable qui renverse le fondement de la foi, ce n'est pas un religieux respect pour l'autorité, mais une lâche prévarication contre Dieu, que de ne pas crier de toute sa force contre de si horribles attentats, lorsqu'il en présente l'occasion, & de ne pas travailler à en faire retomber la honte sur ceux qui jusques-ici ont fait gloire de les commettre. Il n'y a plus de punition dans l'Eglise pour les Evêques injustes & vicieux. Il faut que la confusion publique leur en tienne lieu, & que toute la posterité sache quels ont été ces persecuteurs de la vérité. J'éviterai seulement tous les termes injurieux, & je n'aurois garde de rien dire en public qui approchât de ce que je dis dans cette lettre : mais pour les choses qui seront importantes à la cause de la vérité, je suis résolu de les faire entendre à toute la terre dans toutes les occasions que Dieu m'en présentera. Et c'est ce qui me fait juger qu'il n'y a rien de trop dans la Préface des *Dessins*, les termes en étant très doux, & les choses très nécessaires à faire savoir, qui est *que les deliberations de ces Assemblées passent con-*

tre la lumière & l'inclination de plusieurs de ceux qui s'y trouvent, & qu'on distingue fort bien ceux qui conduisent &c. Ainsi mon apologie sur ce sujet est comprise dans ce peu de paroles d'*Aurelius*: *VERA dixi, & cum causa. Vera autem & cum causa dicere, qui maledicere existimat, is nescit quid sit benedicere.*

Je fai qu'on a dit que cette piece choquant d'abord les Evêques, est contraire aux regles de la véritable rhétorique, qui veut que les commencemens soient doux, afin de gagner d'abord les esprits. Ceux qui font cette objection, appliquent mal une règle, qui n'est véritable que quand on veut gagner ceux à qui on écrit, & qu'on a dessein de leur persuader par raison que ce qu'ils font n'est pas juste: car alors il est certain qu'il faut tâcher, autant que l'on peut, de se les rendre favorables, ce qu'on ne pourroit pas faire en les querellant d'abord. Mais cette règle est très fautive, quand on considère ceux à qui on s'adresse comme des personnes irramenables, & qu'on n'a pour but que de rendre leur conduite odieuse, & d'en faire concevoir de l'indignation à tout le monde: ce seroit alors une fort mauvaise rhétorique de donner d'abord une idée avantageuse de ceux dont on veut par

par toute la piece en faire avoir une mau-  
vaife. Il faut que le commencement foit  
de la nature de tout le corps, afin que  
le tout s'entretienne, & tende au même  
but. Cela même est plus aimable, par-  
ce qu'il est plus fimple & plus naturel :  
au lieu que cette autre maniere d'ufer de  
Préfaces étudiées, en affectant de par-  
ler d'abord avec grand refpect de ceux  
qu'on n'épargne point dans la fuite, a  
un certain air malin qui tient de l'iro-  
nie, qui est un caractere, finon tout-  
à-fait mauvais, au moins qui n'est pas  
fi bon que celui de la liberté & de la  
franchise. Que si on veut des exem-  
ples qui fassent voir la fauffeté de la re-  
gle que l'on oppose, on peut confidérer  
le commencement de la 2. Philippique,  
qui est une des plus belles choses que  
Ciceron ait jamais faites, & où il a plus  
tâché d'observer toutes les regles de l'art.  
Cependant il n'y a rien de plus fort  
contre Antoine qui étoit le plus puiffant  
homme de la Republique, & il l'y trait-  
te d'abord de furieux & de scelerat en  
s'adressant à lui-même. Cette regle  
néanmoins, que les commencemens doi-  
vent être plus doux & plus moderez, a  
fa vérité dans ces rencontres-là mêmes.  
Car cela veut dire feulemant, que le  
stile en doit être plus fimple & moins

figuré, & qu'on n'y doit pas témoigner de chaleur & d'emportement. Or c'est ce qui me semble très bien observé dans le commencement des *Dessains*, n'y aiant point de termes forts & injurieux, dont les Evêques se puissent plaindre; mais une simple exposition d'une vérité connue, qui est la maniere dont les choses se passent dans ces Assemblées: ce qui ne blesse les Evêques, que parce que cela est notoirement vrai, & qu'ainsi cela les rend odieux & méprisables, qui est aussi ce que l'on prétend. Pour moi, je crois que tout le secret de la rhétorique est de faire entrer vivement dans l'esprit ce qu'on a entrepris de persuader. Or le dessein qu'on doit avoir maintenant, est de persuader à tout le monde que des gens d'esprit & de conscience ne doivent avoir aucun égard à tout ce qui se passe dans ces Assemblées. C'est donc par là qu'il faut juger si le commencement des *Dessains* est conforme aux règles de la véritable rhétorique, ou s'il n'y est pas conforme. S'il contribue à ce dessein de décrier ces Assemblées, il y est conforme; s'il n'y contribue pas, il y est contraire. Or je trouve que rien n'est plus capable de produire cet effet, que la maniere simple & negligée dont on en parle d'abord comme d'une chose

chose qui n'a pas besoin d'être prouvée, mais qui est connue de tout le monde. C'est ce qui seroit appelé par les maîtres de l'art, *callidissima simplicitatis imitatio*.

Mais ce qui trompe dans ces rencontres est qu'on voudroit que ces écrits eussent des effets qu'ils ne doivent point avoir ; & c'est par ces effets qu'on en juge. On voudroit qu'ils amollissent la dureté des cœurs les plus endurcis , & qu'ils arrêtaient la persécution ; & quand on voit au contraire que les ennemis de la vérité n'en sont que plus irrités , & qu'on n'en est pas moins persécuté , on en conclut que ces écrits ne valent rien , & qu'ils ne font que du mal. Je ne m'étonne point qu'on improuve tout ce que l'on fait pour la défense de la vérité, tant qu'on en jugera par une règle si peu conforme à l'esprit de l'Evangile. Jésus-Christ nous y assure que nous nous devons réjouir lorsque l'on nous persécute ; & nous nous figurons la persécution comme le dernier des maux. Il y est dit de J. C. même, qu'il est venu pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs, & que la lumière qu'il a apportée au monde, a rendu plus aveugles ceux qui croioient voir, en même tems qu'elle a éclairé ceux qui ne voioient

point; & nous voudrions que nos ouvrages aient plus d'effet dans les ames: nous en ferons mal contens, s'ils ne convertissent tout le monde; & quelque approbation qu'ils reçoivent des personnes équitables, nous trouverons qu'ils n'auront pas réussi, lorsque des gens passionnez dont ils découvrent l'injustice, en témoigneront de la colere. Ce seroit au contraire un fort méchant signe, si personne n'en étoit blessé. Car ce seroit une marque qu'ils n'auroient rien que de foible, & qu'ils manqueroient de cette vertu divine qui les doit rendre également une odeur de vie pour la vie aux ames bien disposées, & une odeur de mort pour la mort aux esprits corrompus, *Qui non acquiescunt veritati*, comme dit S. Paul, *credunt autem iniquitati*. Tertullien dit excellemment, que la vérité étant étrangere sur la terre, ne s'étonne pas d'y être persecutée, ni d'y trouver des ennemis: qu'elle ne se plaint pas même des mauvais traitemens qu'elle reçoit; mais que tout ce qu'elle desire, est qu'on ne la condamne pas sans la connoître: *Unum gestit interdum, ne ignorata damnetur*. C'est donc rendre à la vérité ce qu'elle demande uniquement de ceux qui l'aiment, que de la faire connoître quand on la veut condamner,

damner, lors même que l'on ne peut empêcher qu'elle ne soit maltraitée. Et ainsi un écrit a eu tout le bon succès qu'on en pouvoit raisonnablement attendre, lorsque le commun du monde demeure persuadé de l'équité de la cause que l'on soutient, encore que Dieu le voulant ainsi, elle ne laisse pas de demeurer accablée aux yeux des hommes sous la violence de l'injustice. Vous me mandez par votre dernière, que l'on me prie de remarquer que S. Jérôme dans les leçons du jour de S. Etienne, met pour une des principales qualitez des Sages du Christianisme de savoir quand il faut parler. Mais on devoit prendre garde qu'en même tems il nous représente S. Etienne comme un de ces Sages qui ont su parler quand il le falloit, quoique la vehémence de son discours ne l'ait pas seulement exposé à la fureur des Juifs, mais ait causé aussi la première persécution de l'Eglise. Par où nous apprenons que cette sagesse à parler quand on le doit, ne consiste pas à ne point irriter les méchans, mais à procurer la gloire de Dieu, & à soutenir sa cause dans les occasions importantes au dépens même de sa vie.

On se plaint en second lieu, que le mot de ridicule y est trop repeté. Cet-

te reprehension seroit très juste, si on avoit dit en parlant des Evêques qu'ils sont ridicules. Car ce mot employé en cette maniere, seroit un de ces mots injurieux qu'on doit éviter. Il auroit aussi été trop dur de dire que ce qu'ils ont fait est ridicule. Mais de dire d'une chose en soi qu'elle est ridicule, ou qu'elle seroit ridicule; ce n'est point une façon de parler qu'on puisse reprendre avec raison. Or ce n'est qu'en cette sorte qu'on s'en est servi dans les *Dessains* pag. 17. *Y a t'il rien de plus ridicule, que de prétendre que le P. Annat ne vouloit dire autre chose par tant de détours & tant de mysteres &c.*

La troisième chose qu'on a reprise, est qu'il semble qu'on avoue que le Pape a confirmé le formulaire par son Bref. Je ne le dis point; mais j'ai bien voulu faire entendre qu'on pouvoit être maintenant à Rome dans la disposition de le faire, afin qu'on n'en soit pas surpris si cela arrive, & qu'on ne nous puisse pas reprocher que nous ne nous sommes défendus de signer le formulaire, que parce que le Pape ne l'a pas approuvé: au lieu qu'il est bon qu'on sache que nous sommes résolus de ne le point signer, quand même le Pape l'auroit ordonné, comme il y a de l'apparence qu'il le fe-



ra. Et puis ce qui est dans le Bref, que les Evêques doivent faire en sorte que tout le monde condamne les propositions dans le sens de Jansenius, ne vaut pas mieux que le formulaire.

La quatrième chose est une omission que l'on se plaint qu'on a faite en représentant les desseins des Jesuites. On voudroit que l'on eût dit que leur dessein est de détruire la grace efficace & la doctrine de S. Augustin. Mais je suis persuadé au contraire qu'il est beaucoup plus avantageux de ne point dire qu'on veuille détruire la grace efficace, & d'en parler comme d'une vérité inébranlable; & à laquelle les Jesuites mêmes n'oseroient donner atteinte. On l'établit beaucoup mieux par là, que si on la représentoit comme une doctrine contestée, & que des Théologiens qui ont un grand parti dans le monde ont entrepris de ruiner. Je ne vois pas même que nous en puissions parler d'une autre sorte, après ce que nous avons publié par tout, que les Jesuites n'ont pu trouver à redire à nos articles de doctrine, où la grace efficace est si fortement exprimée. C'est pourquoi j'ai affecté dans les *Desseins* de faire entendre qu'on n'en vouloit point à Rome à la doctrine de S. Augustin, & qu'on n'avoit point trouvé à redire à

ce que M. de Cominges en avoit dit dans son Ordonnance. C'est la maniere dont nous avons toujours parlé de la doctrine de la grace efficace depuis 7. ou 8. ans. Nous nous en sommes fort bien trouvez, & je crois que nous ferions fort mal de nous en départir.

La dernière chose dont on m'avoit déjà averti, est qu'on reproche aux Jesuites d'avoir combattu le serment d'Angleterre, que j'ai cru moi-même, dit-on, ne pouvoir être signé par des Catholiques sans de grandes restrictions & explications. Mais on confond deux sermens tout-à-fait differens; celui de primauté de la Reine Elizabeth, & celui de fidelité du Roi Jacques. Le premier est très méchant, & c'est de celui-là dont j'ai dit qu'on ne le pouvoit signer à moins d'une explication qui en changeât le sens. Mais pour celui du Roi Jacques, il ne fut point fait pour persecuter les Catholiques, comme celui d'Elisabeth, mais pour reconnoître ceux d'entre les Catholiques qui étoient attachez à la pernicieuse doctrine des Jesuites touchant le pouvoir qu'ils attribuent au Pape de déposer les Rois, d'avec ceux qui n'y étoient point attachez. Et on ne peut nier que la conduite du Pape Paul V. qui excommunia ceux qui le  
si-

signoient, ne fût fort injuste, & fort préjudiciable à la religion catholique.

Je m'attendois qu'on m'enverroient les 500. *Remarques* \* contre l'écrit de la signature des Constitutions, selon la demande que j'en avois faite à M. Singlin : mais n'en ayant point reçu de réponse je commence à croire, qu'il en sera de ces remarques comme d'une certaine replique sur la difficulté de Theodoret, qu'on nous declara que nous ne verrions pas, parce que nous n'avions pas assez de soumission ; & qu'on sera bien aise de jouir sans trouble de l'opinion qu'on a prise que j'étois fort bien réfuté. Car c'est ce que M. Singlin, me témoigne fort clairement dans sa grande lettre. Il m'a voulu faire passer cette conduite pour une grande modération. Je ne sai si tout le monde en jugera de même ; & si on ne trouvera point que cette manière d'agir est fort commode à ceux qui reprennent, & peu avantageuse à ceux que l'on reprend. Car on les met par là dans l'impuissance de répondre, pendant que leurs censeurs jouissent sans trouble parmi leurs amis de la réputation de les avoir bien réfuté, comme M. Singlin m'a assez témoigné qu'il étoit dans cette opinion touchant mon écrit, puisqu'il

\* De M. de Barcos sur la réponse de M. Arnauld à son écrit pour la signature des deux Constitutions & du *Subjicimus*.

me mande dans sa grande lettre, que ces remarques lui ont fait voir *qu'il n'y a personne d'infailible dans ses raisonnemens, ni dans les faits qu'il rapporte* : ce qui est dire assez clairement qu'il a été persuadé par ces remarques, que mon écrit est plein de mauvais raisonnemens & de faits mal rapportez. Et en effet il faut qu'il soit bien defectueux, si on a pu le reprendre solidement en 500. endroits. Pour moi je vous avoue que comme je n'ai pas besoin de voir ces remarques, pour en conclure que je ne suis pas infailible ni dans tous mes raisonnemens, ni dans tous les faits que je rapporte, j'aurois besoin de les avoir bien examinées pour croire qu'on y ait bien justifié tous les raisonnemens du premier écrit, & tous les faits qui y sont rapportez.

## L E T T R E C V I.

*A. M. \* Sur le même sujet.*

Le nom  
étoit en  
chiffre,  
mais on  
croit que  
c'est M.  
l'Evêque  
d'Angers  
son Frere.

**J**E ne suis point surpris qu'on ait trouvé à redire à ce qui est dit du Pape Innocent X. dans les *Dessins*. Nous sommes dans un siècle, où on n'a aucun véritable zèle ni pour la vérité en elle-même, ni pour le bien de l'Eglise. On croit que notre intérêt doit être notre souveraine règle. Et ainsi on pense être bien fondé de reprendre les remarques qu'on a faites sur la conduite de ce Pape dans la condamnation des cinq propositions, par cette seule raison que nous n'avions pas besoin de parler de cela, puisque nous condamnions nous mêmes ces propositions comme herétiques. Mais tant s'en faut que cette raison ait dû empêcher de parler contre un procédé si irrégulier, que c'est ce qui a dû porter à le faire davantage. Car il faut demeurer d'accord qu'il n'y a rien de si pernicieux pour l'Eglise & qui puisse avoir de plus funestes suites que cette prétention d'Innocent X. que quand les Papes veulent juger des plus difficiles questions de la foi, ils sont assurez que sans rien savoir dans la Théologie, le

S.

S. Esprit les illuminera, & leur fera entendre les choses qu'ils n'ont jamais étudiées: que tout depend de cette inspiration, & qu'en faisant dire quelques Messes ils ne manqueront pas de l'avoir. M. Duval reconnoît avec raison que cette pretendue infaillibilité d'entousiasme est la porte ouverte à toute sorte d'erreurs. Il est donc important, que ce Pape s'étant vanté d'avoir agi de la sorte, & les relations qui contiennent les témoignages qu'il s'est rendus à lui-même de cette pretendue illumination, étant imprimées par le commandement du Clergé, cette conduite ne passe pas dans la posterité pour avoir été autorisée en ce tems par un consentement universel de tout le monde.

Cependant qui en parlera? Si ce sont les heretiques, on n'y aura point d'égard. Si ce sont les Catholiques, tous aiant acquisé à la condamnation des propositions, il n'y en aura point à qui on ne puisse dire aussi bien qu'à l'Auteur des *Desseins*, qu'il a tort de blâmer cette conduite, puisque c'est se rendre suspect de soutenir ce que ce Pape a condamné. Et ainsi cette vaine fraieur fermera la bouche à tout le monde, & personne n'osera decouvrir le danger que court l'Eglise, si l'on souffre

souffre que les Papes se mettent en possession d'agir en prophetes, & de juger de toutes choses avec une infailibilité d'entousiasme.

Mais c'est au contraire l'acquiescement qu'on a donné à cette condamnation qui donne plus de droit de parler de la manière dont elle s'est faite. Si on la combattoit dans le fond en soutenant les propositions condamnées, on auroit moins d'autorité à en combattre la forme, parce qu'on pourroit croire qu'on ne le feroit que pour défendre l'erreur. Mais ce qui donne plus de liberté de décrier une si mauvaise voie de proceder dans les causes de la foi, est qu'il n'y a que l'intéret de l'Eglise qui porte à la décrier. Car on demeure d'accord que ç'auroit été une très grande imprudence à l'Auteur des *Dessins* de remuer une affaire très odieuse, & qui ne peut que lui attirer une persecution sans fin de la part de ceux qui ont pour maxime de ne pardonner jamais, s'il n'avoit eû pour but que de travailler pour son repos & pour sa conservation, & s'il n'avoit point été plus touché d'une juste crainte des maux qui peuvent arriver à l'Eglise par cette nouvelle espece d'infailibilité, que de l'apprehension des siens propres. Mais il a crû se devoir conduire

duire dans cette rencontre par les regles d'une prudence superieure & même contraire à celle de la chair, qui est ennemie de la croix. Il ne se met pas en peine que quelques devots lui reprochent d'avoir manqué de respect envers un Pape en faisant blâmer sa conduite, pourvû qu'en effet elle passe pour blâmable, ce qui est un des plus grands biens qu'on puisse faire à l'Eglise, puisque c'est un moien d'en prévenir les plus grands maux. Il en portera l'humiliation, & l'Eglise en recevra l'avantage. On dira de lui qu'il a été trop hardi, & d'Innocent X. qu'il a eû tort de vouloir faire le prophete, & de nous debiter ses inspirations pour les regles de notre foi. Il ne se plaindra point de ceux qui en jugeront de la sorte; & comme il est de la gloire de Dieu que la foi ne soit pas exposée à l'erreur en lui donnant pour fondement les pretendues revelations particulières d'un homme, il sera toujours disposé à dire comme S. Bernard : *Non recuso ignobilis fieri, ut non irruatur in Dei gloriam.*



## L E T T R E   C V I I .

*Pour M. L'EVEQUE D'ALET. Il*<sup>16 Fevr</sup>  
*parle de l'état du Diocèse de Beauvais*<sup>1664.</sup>  
*& de celui des Religieuses de Port-*  
*Royal.*

**J**E suis pressé de vous dire une pensée qui m'est venue dans l'esprit, & que je me persuade être de Dieu.

Je considérois l'état présent de l'Eglise & j'en gémissois en sa présence, & sur cela je me suis représenté que si j'étois auprès de M. l'Evêque d'Alet je me jetteroïs à ses pieds & le conjurerois par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de penser au comte qu'il aura un jour à lui rendre, s'il ne fait pas ce qu'il peut pour empêcher d'aussi grands maux que ceux dont l'Eglise est menacée par les persecutions & les troubles qu'on se prépare d'y exciter. Car il ne faut pas que son humilité le trompe. Il n'y a point d'Evêque de France qui puisse rendre à Dieu & à l'Eglise de si grands services dans la conjoncture présente. Tout le monde a les yeux sur lui, & ce qu'il fera ou refusera de faire sera en bien ou en mal d'une étrange suite. De sorte que si les Ministres de J. C. & les  
sen-

sentinelles de la Maison d'Israël sont responsables des maux qu'ils auroient pu & qu'ils auroient négligé d'empêcher, je suis saisi d'une épouvantable frayeur quand je pense à ceux que ce Saint Pre-  
lat peut arreter par sa fermeté ou autoriser par son affoiblissement.

Mais de tous ces maux Dieu m'a appliqué particulièrement à en considérer deux : la ruine du bien qui se pratique dans le Diocèse de Beauvais, & celle de Port-Royal.

Ces deux fortes de maux me semblent si grands que je ne vois rien qui me paroisse plus digne de couronner une aussi sainte vie que celle de ce bon Pre-  
lat, que d'ôter au démon le moien de réussir dans ces deux entreprises qui lui feroient si avantageuses.

Or il n'y a rien qui lui soit plus facile, pourvû qu'il le veuille, & je ne doute point qu'il ne le veuille fortement pourvû qu'il comprenne bien l'état de ces deux affaires. Car peut-être n'en a-t-il pas une entière con-  
noissance.

Pour la première, voici quel est l'état du Diocèse de Beauvais. Il n'y a gueres de Pre-  
lat dans l'Eglise qui ait plus de zèle pour le bien des âmes que Dieu a mises sous sa conduite, que ce-  
lui

lui de ce Diocèse. Il emploie une grande partie de son revenu à faire subsister son Seminaire, qui est comme je crois l'un des mieux réglés qui soit en France, & où les Ecclesiastiques sont le mieux instruits.

Il se donne tout entier aux emplois de sa charge. Il est infatigable à répondre lui même à tous les curez qui lui veulent écrire.

Il fait ses visites avec un soin & une vigilance merveilleuse, & il a la consolation en les faisant de trouver beaucoup de lieux où Dieu est fort bien servi. Ainsi on peut dire de lui ce que S. Paul a dit de lui même : *impenditur & super impenditur.*

Mais avec tout cela il faut reconnoître qu'il ne pourroit pas seul porter un tel poids, ni entretenir le bien qu'il a commencé d'établir, s'il n'avoit des personnes semblables à celles que S. Paul appelle ses Coadjuteurs & les compagnons de ses combats, & il est vrai aussi que Dieu lui en a donné qui méritent bien ces titres, étant difficile de trouver de meilleurs Ecclesiastiques & plus capables de servir l'Eglise que ceux qui travaillent sous lui dans le gouvernement de son Diocèse.

Leur desintéressement paroît assez dans

dans la persécution qu'ils souffrent depuis quatre ou cinq années, se trouvant dépouillez du revenu de leurs benefices pour avoir soutenu l'autorité de leur Evêque.

\* M. Hermant Il y en a un d'eux \* qui est un des plus savans hommes de l'Eglise, & des plus capables d'écrire d'une manière très solide & très pieuse. Il travaille presentement à la vie des quatre Peres de l'Eglise Grecque, qui sera un ouvrage très considerable & très utile à toutes sortes de personnes, & principalement aux Evêques.

M. Haffé Docteur de Sorbonne Celui qui instruit les Clercs dans le Seminaire est un homme très pieux & très éclairé, & qui aiant quelque bien de patrimoine n'a jamais voulu avoir aucun benefice.

Les autres sont aussi des personnes de grand mérite, fort zelées & fort intelligentes dans la conduite d'un Diocèse.

Mais ces personnes sont dans cette disposition touchant les contestations présentes. Ils ne croient pas pouvoir signer ni le formulaire ni les Constitutions, ni tout autre acte qui contiendra la condamnation de Jansenius. Et comme ils n'agissent que par principe de conscience, on emploieroit inutilement la

la voie de la persécution & de la violence pour les porter à faire une chose qu'ils ne croient pas pouvoir faire sans offenser Dieu.

C'est pourquoi vouloir que M. de Beauvais fasse signer le Formulaire, ou les Constitutions, ou quelque chose de semblable, c'est la même chose que si on lui disoit : On veut que pour contenter le Pere Annat vous mettiez la confusion dans votre Eglise ; que vous vous priviez du secours que Dieu vous a envoyé pour porter une partie d'un fardeau redoutable aux Anges mêmes ; que vous arrachiez tant de bonnes âmes d'entre les bras de leurs pères , & que vous leur ôtiez les assistances qu'elles en recoivent pour leur salut ; que vous voyiez avec douleur le renversement d'un Seminaire qui vous a tant coûté de peines à établir , & que vous vous mettiez en état de ne pouvoir plus satisfaire aux devoirs de votre charge faute de bons ouvriers qui vous y aident , plutôt que de ne vous pas rendre à ceux qui n'agissent dans cette affaire que par une picque d'honneur.

On ne considère pas maintenant que ceux qui font un commandement si barbare & si injuste , n'ont aucune autorité de le faire. Mais quand ils l'auroient toute

toute entière, ce seroit employer pour détruire ce qu'ils n'auroient reçu que pour édifier, que d'en user en cette rencontre.

Tout ce qui se fait dans l'Eglise n'a pour but que le salut des âmes. Elles ont trop coûté à J. C. pour faire si peu d'état de ce qui les peut aider à profiter du prix de son sang. Les Evêques ne sont pas établis pour les dominer, mais pour les servir; & malheur à ceux qui par un esprit tout séculier & tout profane se picquent de se faire obéir, comme si la fin des commandemens qu'ils font doit être une vaine montre de leur pouvoir, & qu'ils n'eussent point à apprehender ce reproche que Dieu fait par son Prophète à ceux qui traitent ses brebis avec fierté & avec rigueur : *Cum austeritate imperabatis eis, & cum potentia; & dispersæ sunt oves meæ.* Cependant c'est la cause unique de tout ce qui fait maintenant gémir tous les gens de bien. On s'est mal engagé, & on aime mieux que tout périsse plutôt que de reculer. On ne compte pour rien le renversement de tout un Diocèse, & la destruction du bien qu'on y a établi avec tant de veilles & tant de travaux.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que ceux  
qui

qui n'ont cherché dans l'Episcopat que le lait & la laine des brebis, comme parle S. Augustin, soient peu touchez de ces considérations spirituelles qui ne leur tiennent point au cœur ; mais il est impossible que la seule vue de ces maux ne perce le cœur de tous les bons Evêques, & qu'ils ne s'estiment heureux de les pouvoir prévenir.

Or c'est ce que M. l'Evêque d'Allet peut faire sans peine. Une lettre de dix lignes, où il témoigneroit avec vigueur l'éloignement qu'il a de toute cette invention de signatures qui ne sert qu'à troubler l'Eglise, seroit capable d'arrêter tous les Evêques de Cour, & de leur faire quitter une entreprise où ils voient bien qu'il leur sera impossible de réussir, tant que celui de tous les Prelats de France, qui est en plus grande reputation de piété, sera à la tête de ceux qui improuvent la domination tyrannique qu'ils veulent exercer sur les consciences.

Il pourroit avec la même facilité empêcher l'autre mal, qui est la ruine d'une maison Religieuse, où certainement Dieu est bien servi.

On fait que ce n'est que pour accabler cette maison qu'on s'est avisé d'une chose si peu raisonnable, qu'est celle

d'engager de simples filles à signer la condamnation d'un livre latin qui ne les peut regarder en aucune sorte; puisque d'une part le temoignage qu'elles en rendroient n'auroit aucun poids, étant incapables d'y rien comprendre; & que de l'autre, soit qu'il soit bon ou mauvais, il ne leur peut faire ni bien ni mal étant incapables de le lire.

Mais Dieu même a permis que pour faire mieux connoître l'injustice du traitement qu'on fait à ce Monastere, on a commencé par leur faire souffrir une très rude & très inhumaine persecution, avant que de leur avoir parlé de rien, & lorsqu'il n'étoit encore question ni de signature ni de formulaire.

On leur a arraché leurs pensionnaires sans leur en donner d'autres raisons qu'un commandement absolu de sa Majesté: & Dieu veuille pardonner aux Auteurs d'une violence si peu Chrétienne, & ne leur pas imputer tous les maux qui sont arrivez à ces pauvres enfans pour avoir été enlevées d'entre les mains de J. C. & exposées aux tentations, lorsqu'elles n'étoient pas encore assez affermiées pour y résister. On a fait la même injustice aux Postulantes, qui aiant une volonté toute formée de se consacrer à Dieu, devoient être considérées comme n'étant plus



plus du monde ; mais appartenant déjà à celui qu'elles avoient resolu de choisir comme leur Epoux.

On a été encore plus avant : car on a voulu arracher le voile sacré à sept personnes qui venoient de le recevoir à la face des Autels, & on les a fait sortir par une barbarie sans exemple de la Maison de Dieu pour les forcer de retourner dans le monde. Il est vrai que Notre Seigneur les a fortifiées par une grace particuliere qui leur a fait conserver dans le monde même le saint habit qu'elles avoient reçu des mains de l'Eglise , & il y a près de trois ans qu'elles gémissent dans un bannissement si rigoureux ; mais qui peut s'assurer qu'elles persevereront toujours dans une si sainte volonté, & si elles venoient à la perdre, Dieu ne demanderoit-il pas leur sang à ceux qui les ont tirées par force de l'asile sacré où elles étoient à couvert contre les orages du siècle ?

Tout cela s'est fait sans aucune forme de justice, & ce n'a été que longtemps depuis qu'on leur a parlé du formulaire.

Il leur fut présenté par les Grands Vicaires de M. le Cardinal de Retz. Elles firent sur cela tout ce que leur conscience leur permit. Elles rendirent

comte de leur foi d'une manière très sincère. Elles n'eussent pu sans d'horribles scrupules s'engager à plus. Leur ignorance les dispensoit de juger du livre d'un Evêque ; & il faut avouer que tant d'horribles calomnies qu'on avoit publiées contre elles, sans qu'aucun Prélat eût pris leur défense, leur a toujours laissé dans l'esprit quelque soupçon que d'autres personnes aussi bien qu'elles pouvoient avoir été calomniées de la même sorte ; mais elles se sont toujours estimées heureuses que l'état où Dieu les a mises, les dispensât de prendre part à ces contestations. C'est où elles mettent leur sûreté ; & comme elles font peu d'état de toutes les choses du monde, il n'y a point de considérations humaines qui les en puissent faire sortir. Elles craignent peu les hommes, parce qu'elles craignent beaucoup Dieu. Il n'y a rien qu'elles ne soient disposées de perdre, plutôt que de rien faire qui puisse troubler le repos intérieur de leur conscience. Je n'examine point ce qu'on doit juger de cette disposition. Les uns la loueront, les autres l'estimeront excessive ; mais quelque opinion qu'on en ait, il faudroit bien mal connoître les devoirs de la charité, & jusqu'à quel point on doit condescendre à l'infirmité

té

té des ames, pour ne pas trouver qu'il y a de la barbarie à ruiner une maison sainte pour un si léger défaut, si c'en est un. Helas que nous serions heureux si toutes les Religieuses n'en avoient point d'autre, & si on ne les pouvoit reprendre que d'être sinceres jusqu'à l'excès!

Cependant voila tout le crime des Religieuses de Port-Roial. Leur des-interessement & leur charité sont connus de tout le monde. La manière dont elles ont reçu toutes ces croix, est la chose du monde la plus édifiante & la plus sainte. Dieu les a comblées de nouvelles benedictions depuis que le monde leur a témoigné son aversion. Elles suppléent par un travail continuel à la diminution de leur bien, & elles s'estiment heureuses d'en être plus pauvres. Elles attendent avec une tranquillité d'esprit tout à fait prodigieuse les plus rudes effets de la colere de leurs ennemis. Elles savent qu'on ne dispute plus que de la manière dont on les exterminera. Les uns veulent qu'on les disperse toutes, & les autres que par une cruelle separation on leur arrache toutes celles qui ont l'esprit de conduite. Elles ne se troublent de rien, & elles remettent toute leur cause à Dieu, esperant tou-

jours qu'il écouterà la voix de leurs larmes, ou en les délivrant, ou en les couronnant. Ce dernier feroit peut-être le plus avantageux pour elles ; mais il feroit bien funeste & bien honteux à l'Eglise : & il ne faut point douter, que quand Dieu le permettroit, ce ne fut un terrible jugement envers ceux qu'il auroit abandonnez à leurs passions pour exercer une si cruelle & si basse vengeance.

Les vierges consacrées à Dieu ont toujours été regardées comme la gloire du Christianisme, & un ornement singulier de la grace de J. C. S. Cyprien témoigne qu'il n'ose pas user envers elles de commandement & d'autorité, mais seulement de remontrances ; tant il honoroit ces épouses de son maître ; & aujourd'hui, par une dureté plus qu'inhumaine, on détruira une Maison entière de Vierges très saintes & très réglées pour une bagatelle, pour une question de néant, & qui ne les touche en aucune forte.

Ceux qui le feront commettront sans doute un grand crime ; mais je ne sais si ceux qui ne s'y opposeront pas autant que Dieu leur en donnera de pouvoir, n'attireront point sur eux une partie de ce péché.

Les

Les soins d'un Evêque ne sont pas renfermez dans les bornes de son Diocèse. Comme il n'y a qu'un épiscopat dont chaque Evêque possède une portion solidaire, selon les Peres, l'Eglise entière a été commise par J. C. à tout le Collège Episcopal, quoiqu'avec subordination à un chef pour ôter l'occasion du schisme : ainsi chaque Evêque a tellement son troupeau séparé, qu'il ne laisse pas d'être obligé de veiller, selon les rencontres qui se présentent, sur le troupeau entier de J. C., qui comprend tous les fidèles. La difference qu'il y a, c'est qu'il n'agit par voie de commandement & d'autorité que dans la portion de l'Eglise universelle qui lui a été particulièrement assignée ; au lieu que dans les affaires des autres Eglises il n'a que la voie des avis, des conseils & des remontrances. Mais il n'en est pas moins obligé de les employer, sur tout quand Dieu l'a mis en tel état par la reputation qu'il lui a donnée dans l'Eglise, que son autorité peut être d'un fort grand poids pour appuyer le bien, ou pour empêcher le mal. C'est l'état où est presentement M. l'Evêque d'Alet : ainsi l'on espère qu'ayant bien considéré devant Dieu ce qu'il peut en cette rencontre, il jugera que c'est une œuvre

L 4

digne

248 *CVIII. Lettre de M. Arnauld*  
digne de sa piété, de se déclarer contre  
les violences que l'on veut faire à une  
très sainte Maison , & de donner au  
moins cette consolation à ces pauvres  
filles, de savoir qu'un si bon Prelat n'a  
pas seulement compâti à leur affliction ,  
mais qu'il a même tâché d'essuier leurs  
larmes.

## L E T T R E   C V I I I .

Avril  
1664.

*A M. DE LA LANE, Sur l'usage  
qu'il avoit fait de quelques extraits de  
Lettres de M. de Cominges dans sa  
Refutation de la Relation du P. Fer-  
rier.*

**V**OUS savez, Monsieur, la repugnan-  
ce , que j'ai eue à entreprendre la  
Refutation de la Relation du P. Ferrier,  
je m'étois attendu que d'autres, qui y  
étoient plus engagez que moi, & qui le  
pouvoient très bien faire, s'en charge-  
roient , & je ne pensois qu'à me de-  
lasser pendant ce Carême en des occu-  
pations plus tranquilles. Cependant je  
me suis rendu à la priere que vous m'en  
avez faite ; ne pouvant rien refuser à  
mes amis : & prenant leurs sollicitations  
pour un engagement de la part de Dieu,  
j'ai bien voulu sacrifier encore mon tems  
&

& mon repos à la defense de la vérité & de la justice. J'ai sujet de croire que Dieu a berrri mon obéissance, y aiant trouvé plus de facilité que je ne pensois : desorte qu'en assez peu de tems j'en ai presque achevé la premiere Partie, que je jugeois devoir paroître d'abord. Mais relisant la seconde lettre que vous m'avez écrite sur ce sujet, je vous avoue que je suis entré dans une peine d'esprit, qui m'a presque fait perdre courage. Vous me représentiez l'obligation que nous avions de ne rien publier, qui put offenser les amis de M. l'Eyêque de Cominges, & de ne pas donner sujet de nous accuser que nous soions trop libres à nous servir pour notre justification de ce qui doit demeurer secret. Quelque dessein que j'aie eu d'être très-religieux en ce point, j'ai apprehendé de ne l'avoir pas été encore assez au gré de certaines personnes que rien ne contente sur ce sujet ; & comme les plaintes des amis, quoique mal fondées, sont plus sensibles à ceux qui savent combien les loix de l'amitié doivent être inviolables, que les plus injurieux reproches des ennemis, cette crainte m'a presque porté à laisser tout là ; & je m'y ferois resolu sans doute, si je n'avois été retenu par une autre crainte, qui est celle

de manquer à ce que je dois à Dieu & à l'Eglise par une apprehension excessive de déplaire aux hommes. Ainsi le milieu que j'ai pris, a été de vous exposer les raisons que j'ai eues dans la conduite de cet ouvrage en ce qui regarde M. de Cominges, & de vous en faire juge. Si l'on avoit traité avec les plus inconnus du monde, & que l'on eût eu pour entremetteur une personne avec qui on n'auroit jamais eu de liaison, on ne pourroit trouver mauvais que l'on se servît des lettres qu'il auroit écrites, & qui auroient servi pour lier ce traité, afin de faire voir à tout le monde les conditions sous lesquelles on y seroit entré. Mais parce que celui qui a eu la principale part dans cette affaire est un Prelat de mérite, qui a toujours jusques ici honoré les disciples de S. Augustin de son amitié: il se trouve des personnes qui prétendent que cette amitié leur ôte ce droit, & qu'ils sont obligez de se laisser plutôt opprimer par la calomnie, que d'alleguer quelque chose des lettres de M. de Cominges pour leur justification. Mais sans doute que ce sage Prelat est bien éloigné d'une délicatesse si peu raisonnable & si peu chrétienne. Il fait qu'il avoit en cette affaire deux qualitez, l'une d'ami, & l'autre d'entremetteur;



teur ; & que si les devoirs de l'une sont libres, les devoirs de l'autre sont nécessaires. Il auroit quelque raison de prétendre que l'on ne doit point user sans sa participation des temoignages de son amitié, puisque c'est à lui à les ménager selon sa prudence : mais il n'en est pas de même de tout ce qu'il a dit ou écrit en qualité d'entremetteur. Les paroles de cette sorte ne sont plus à lui, mais aux parties à qui il les a données ; & comme elles ont servi à les engager en cette negociation, malgré les soupçons qu'ils avoient de l'infidélité des Jésuites, il est bien juste qu'elles leur servent présentement de justification après que cette infidélité a éclaté. Ces personnes veulent donc bien se priver de tous les temoignages particulieres d'amitié, dont il a plu à M. de Cominges de les honorer. Comme ils croient qu'ils étoient au-dessus de leur merite, ils ne prétendront jamais y avoir droit, & ils lui en laisseront toujours l'entiere disposition sans en tirer aucun avantage que celui qu'il leur permettra expressement d'en tirer ; & c'est pourquoi on a retranché expressement des lettres qu'on a produites, tout ce qui pouvoit marquer quelque sorte de familiarité & d'union, & même de bonne volonté. Mais pour

les paroles qui regardent les conditions d'un traité dans lequel on n'est entré que sur ces lettres : non seulement elles ne sont plus à M. de Cominges ; mais on peut dire en quelque sorte , qu'elles ne sont pas à ceux mêmes à qui il les a données , mais à l'Eglise qui y a le principal intérêt : & que non seulement M. de Cominges ne pourroit pas leur interdire de s'en servir , mais qu'il ne leur est pas même libre de ne s'en pas servir ; parce que s'ils peuvent abandonner leur honneur , ils ne peuvent pas abandonner celui de l'Eglise , qui a intérêt que ceux qui défendent la vérité & la justice dans une affaire publique qui la regarde toute entière , ne passent pas pour des imposteurs.

Mais au moins , dira-t-on , devoit-on agir de concert avec M. de Cominges , & ne publier pas ses lettres qu'après lui en avoir demandé permission , qu'il auroit sans doute accordée , puisqu'il est trop juste pour refuser une chose si legitime , & on auroit satisfait en cette maniere & à la justice & à la civilité la plus scrupuleuse. On avoue qu'il n'y avoit pas lieu de douter que M. de Cominges ne trouvât bon , que l'on publiât ce qu'on a inséré de ses lettres dans cet écrit. Mais ceux qui proposent ces expédiens,

pediens, ne considerent pas assez que l'on n'auroit pû prendre cette voie sans retarder plus de deux ou trois mois la publication de cette réponse, qui n'a déjà été que trop différée, & que dailleurs cette conduite humaine & politique, dont ils voudroient qu'on eût usé en cette rencontre, non seulement auroit été peu avantageuse à M. de Cominges, mais même lui auroit été fort injurieuse. Car on doit mettre grande difference entre les temoignages qu'une personne est obligée de rendre par une justice exacte & rigoureuse, & ceux qui sont mélez de quelque civilité libre & volontaire. On le doit consulter dans les choses, qui ne sont que de cette dernière espece, parce qu'il y peut user de quelque menagement de prudence, dont il est raisonnable de le rendre juge. Mais il n'en est pas de même, quand le temoignage d'une personne ne contient rien qui ne soit d'une justice necessaire & indispensable : car alors c'est lui faire tort que de lui demander permission de s'en servir, parce que c'est faire paroître quelque soupçon d'une chose, dont on ne doit jamais soupçonner un homme d'honneur. Je n'ai pas besoin de la permission de M. de Cominges pour publier des lettres, qui ne contiendroient

droient rien autre chose, que des témoignages de sa foi envers Dieu, & de sa fidélité envers le Roi, parce que je dois supposer qu'il le trouve bon, & qu'il est disposé de les rendre en tout temps & en tout lieu. Or on ne l'allegue que dans des choses de cette nature.

Ce traité n'a été entrepris que sur la parole formelle, que les Jésuites avoient donnée; de ne le point faire dépendre de la question de fait. M. de Cominges en a assuré ses amis par plusieurs lettres qui les ont engagez d'entrer dans cette négociation. Cependant les Jésuites désavouent maintenant toutes ces paroles, & ils ont la hardiesse de traiter d'imposteurs ceux qui les ont alleguées dans la nécessité de se défendre. M. de Cominges est donc obligé selon toutes les loix de Dieu & de la nature, & même de l'honneur du monde, de rendre un témoignage public à la vérité. C'est un devoir certain & indispensable qui n'est point de civilité, mais de justice, & que non seulement on est obligé de rendre à ses amis; mais que l'on ne pourroit refuser à ses ennemis, à des Turcs & à des Barbares. On a donc eu droit de supposer que M. de Cominges étoit disposé à le rendre, & on ne lui eût pû faire une plus grande injure, que

que de lui en témoigner la moindre défiance, comme on auroit fait sans doute, si on avoit différé trois mois la publication de cette réponse pour lui rendre une civilité si inutile.

Mais on doit considérer de plus qu'il n'y a personne qui ait plus d'intérêt que M. de Cominges même que ces lettres soient publiées. Car les Jesuites lui font jouer dans cette rencontre le personnage le plus indigne d'un homme sage & judicieux qu'il soit possible d'imaginer. Ils publient qu'ils ne lui ont donné aucune parole de ne point exiger de signature sur la question de fait, & ils veulent faire croire qu'il n'a entrepris tout ce voyage que dans l'esperance que le P. Ferrier lui avoit donnée, qu'il reduiroit les Jansenistes à condamner le sens de Jansenius. Il n'y a rien de moins raisonnable que cette assurance en elle-même, & rien de plus préjudiciable à l'honneur de M. de Cominges, que la creance qu'on auroit qu'il eût entrepris un si grand voyage sur une vision de cette nature, qui paroîtroit d'autant plus ridicule qu'on ne peut empêcher les disciples de S. Augustin de produire les mémoires & les lettres par lesquelles ils avoient protesté qu'ils ne pouvoient en aucune sorte condamner Jansenius, & qu'ainsi

Que l'on juge après cela, s'il y eût rien de moins honorable à M. de Cominges que de laisser les choses dans cet état, dans lequel il restoit sans comparaison le plus engagé. Car les disciples de S. Augustin auroient pû, quoique plus imparfaitement, justifier leur sincérité par leurs propres lettres & les mémoires qu'ils ont donnez de temps en temps, qui temoignent qu'ils n'avoient point voulu entrer en traité sans cette condition, & qui marquent en plusieurs lieux qu'on la leur avoit accordée. Les Jesuites se justifiant par le desaveu formel d'avoir accepté cette condition, & ayant même la hardiesse d'en prendre M. de Cominges à temoin : il n'y auroit eu que ce Prelat qui fut demeuré entre-deux, chargé en quelque sorte de tous les reproches que les parties se faisoient mutuellement. Mais la publication de ces lettres le tire entierement de cet état, & fait retomber toute la confusion sur les Jesuites; n'y ayant personne qui ne juge qu'il est bien plus vraisemblable que les Jesuites désavouent présentement une chose de fait, dont ils croient qu'il n'y a point de preuve, que non pas que M. de Cominges en sortant de conférer avec le P. Ferrier ait donné en son nom des paroles qu'il ne lui avoit point données,

nées, & qui feroient formellement contraires à toutes les avances de ce Pere. Ainsi ces lettres sont proprement la justification de M. de Cominges; & une justification si nécessaire, qu'il n'est pas possible de faire le même effet par une autre voie. Car quelques protestations que fasse maintenant M. de Cominges, que les Jesuites lui ont donné ces paroles, elles sont sujettes à defaveu à l'égard de gens si hardis, qui se pourront prétendre bien fondez d'accuser le defaut de sa mémoire, ce qui rendroit au moins sa justification plus incertaine: au lieu qu'ils ne peuvent pas dire la même chose contre des lettres que ce Prelat a écrites en sortant des entretiens qu'il avoit eu avec le P. Ferrier. Enfin c'est la maniere la plus douce & la moins engageante par laquelle M. de Cominges puisse rendre le témoignage qu'il doit à la vérité. Il est nécessaire que les Jesuites soient démentis dans les impostures qu'ils avancent: mais il est certain que M. de Cominges se commet un peu avec eux en le faisant par une lettre expresse; au lieu qu'ils ne sauroient avoir le moindre sujet de se plaindre de ce Prelat, ni de ce qu'il a écrit à ses amis ce qu'il leur a écrit en un temps où il ne pouvoit pas prévoir que les Jesuites se

se repentiroient de la parole, qu'ils lui donnoient, ni de la publication de ces lettres, puisqu'elle se fait présentement sans sa participation. De sorte que si on devoit avoir égard à ces petites raisons humaines dans les affaires de l'Eglise, c'est même obliger M. de Cominges de ne lui pas demander permission de produire ses lettres, puisque c'est lui donner moyen de satisfaire à sa conscience sans le commettre dans une affaire qui ne plaira pas aux Jesuites.

Voilà, Monsieur, une partie des raisons qui m'ont persuadé qu'en produisant quelques extraits des lettres de M. de Cominges, avec les précautions que j'ai marquées, on ne bleffoit en aucune sorte les loix les plus scrupuleuses de la civilité & de l'amitié; & c'est ce qui me rassure contre les fraieurs que j'avois qu'on ne m'accusât de les avoir violées. Car quelque peine que je me donne de considérer tout ce qui se peut dire en cette rencontre, je ne vois pas qu'on puisse trouver le moindre sujet de former aucune plainte qui soit tant soit peu raisonnable, pourvû qu'on descende au particulier, & qu'on ne se contente pas de parler en general contre ceux qui revelent le secret de leurs amis. J'avoue que si on en demeure là, on ne manque-



ra pas de nous condamner, & on le pourra faire par l'Ecriture même, qui reprend si fortement ceux qui commettent cette infidélité: *Revelare amici mysteria, desperatio est anima infelicis*; mais ces accusations vagues blessent trop visiblement l'équité & la justice pour apprehender qu'on en voulut user contre nous. Je pense plutôt que s'il y a des personnes qui s'alarment de la publication de ces lettres, c'est sans doute qu'elles se les figurent toutes autres qu'elles ne sont, s'imaginant peut-être qu'elles contiennent beaucoup de choses ou trop dures contre les Jésuites, ou trop avantageuses pour la cause des disciples de S. Augustin, ce qui leur fait trouver qu'il y a de l'indiscrétion à produire en public ce qui se dit en secret dans des lettres particulières, avec la liberté & l'ouverture de cœur qu'un ami a pour un ami. Mais il n'y a rien de tout cela. Il n'y a pas un mot dans ces lettres contre les Jésuites, & s'il s'y étoit trouvé quelque chose de semblable, on n'auroit eu garde de le publier. Il n'y a rien aussi qui engage M. de Cominges plus qu'il ne voudroit dans aucun des partis, qui divisent maintenant les Théologiens, & on a eu un égard particulier à n'y rien laisser qui pût donner cette idée. Tout

ce

ce qu'on en raporte ne le fait paroître qu'en la qualité d'un très sage & très équitable entremetteur ; & quoiqu'on cite des endroits de plusieurs lettres, ils ne contiennent presque tous que la même chose, qui est la condition proposée & acceptée de ne point parler de formulaire ni de signature : ce que M. de Cominges a toujours reconnu depuis être véritable. A quoi on peut ajouter, que personne ne pouvoit trouver à redire qu'on raportât ce qui est dit dans le Memoire envoyé en Languedoc, dans le Projet d'accommodement & dans la réponse qu'on y fit, qui sont trois pièces, dont on ne peut avec justice interdire l'usage à ceux qui les ont données ou reçues. Que nuit donc à M. de Cominges de montrer aussi par ses lettres ce qui se voit par ces Ecrits ? Elles ajoutent beaucoup à sa justification & à celle des personnes que le P. Ferrier traite sur cela de menteurs avec tant de hardiesse ; mais elles n'ajoutent rien à la publication de la chose même. Car c'est une confirmation beaucoup plus authentique de la vérité, d'avoir été écrite plusieurs fois & en divers temps, & les dates que l'on a très exactement marquées, débrouillent beaucoup de choses que le P. Ferrier a voulu confondre. Mais au  
regard

regard de M. de Cominges, de l'alleguer dix fois sur un même fait ou de l'alleguer une seule fois, c'est la même chose. Jugez après cela, Monsieur, si on ne doit pas faire cette justice aux amis de M. de Cominges que de les croire incapables de se blesser de la maniere si discrete & si retenue, dont on s'est conduit dans la publication de quelques paroles très innocentes des lettres de ce Prelat.

## L E T T R E C I X.

24<sup>e</sup> Avril  
1654.

*A M. D'ANDILLY. Sur l'usage qu'il croioit pouvoir faire des lettres de M. de Cominges pour refuter la fausse Relation du P. Ferrier.*

**D**ieu m'a fait la grace d'éprouver depuis long-tems la vérité de la parole de J. C. & de S. Paul; que quiconque veut servir Dieu doit s'attendre aux croix & aux persécutions: mais je vous avoue que je n'en ai point senti de plus rude que celle que je souffre présentement de la personne du monde dont j'avois plus lieu d'attendre toute sorte de consolation. L'union sainte que Dieu avoit mise dans notre famille, & la grace qu'il nous avoit faite d'avoir tous le même

même zele pour la défense de la vérité, nous seroit d'un mutuel soutien & d'un rempart qui paroïssoit inexpugnable à tous les efforts de nos ennemis visibles & invisibles. Le Demon ne l'a pu souffrir, & il a cherché tous les moïens de nous affoiblir par une malheureuse division. Il y a long-tems que je le vois, & que j'en gémiss ; mais je n'aurois pas cru que cela dût aller jamais jusqu'aux extrêmités dont on nous menace. C'est bien mal reconnoître les vrais devoirs de l'amitié que d'y avoir tant d'égard, quand il ne s'agit que d'une très injuste délicatesse qu'on attribue à un nouvel ami, à qui je crois que l'on fait grand tort par ce soupçon, & d'y avoir si peu d'égard quand il s'agit de la reputation & de l'honneur de ceux qui nous sont les plus unis par toutes sortes de liens. Est-ce donc qu'on ne peut avoir qu'un seul ami, & qu'aussi tôt qu'on en acquiert un nouveau, il faut oublier tous les autres ? Il faut bien que cela soit ainsi, puisque ceux qui se piquent d'être si genereux amis, ne le sont que d'un côté, & que pour épargner à l'un un petit chagrin, qu'il n'aura peut-être pas, ils déclarent qu'ils sont prêts de traiter les autres en ennemis. Que veut dire une si injuste acception de personnes ? En vérité

vérité elle m'épouvante, & je ne saurois presque m'empêcher de l'attribuer à une impression maligne de l'ennemi de la vraie & sincère charité, qui par la grace de Dieu a été jusqu'à cette heure entre nous : car elle paroît si injuste qu'elle ne semble pas humaine. Ce que nous devons à nos plus grands amis a des bornes, & il ne doit jamais aller jusqu'à faire injustice même à des ennemis, & à plus forte raison à d'autres amis. Or je prétends qu'on m'en a fait une très grande, & j'espère d'en convaincre facilement toutes les personnes équitables, pourvu qu'ils veuillent prendre la peine de considérer les choses sans préoccupation, & dans les circonstances particulières, selon lesquelles on en doit juger, & non selon de certaines règles de civilité qui n'ont point de lieu en cette rencontre, parce que les lettres dont il s'agit ne sont point des lettres ordinaires, mais des lettres de traité & de négociation, qui par toutes sortes de justice doivent demeurer pour gage à ceux avec qui on a traité.

C'est pourquoi la première chose que je soutiens est que ces lettres n'appartenoient véritablement ni à celui qui les a écrites, ni à celui qui les a reçues, mais à ceux qu'elles regardoient, & pour  
qui

qui elles ont été écrites. J'en fais juges les plus scrupuleux. Si une personne avoit écrit à un de mes amis sur une affaire importante qui me regarderoit uniquement, & sur laquelle on ne lui demanderoit autre chose, sinon de m'en parler & de faire savoir ma réponse, y a-t-il personne qui n'avouât que ce seroit plutôt à moi que cette lettre appartien-droit qu'à celui auquel elle auroit été adressée. Mais si cette lettre contenoit les conditions de l'accommodement d'un procès que j'aurois avec une personne puissante, & qu'il fut arrivé ensuite que ma partie & moi nous nous entr'accusassions d'avoir agi de mauvaise foi dans l'accomplissement de ces conditions, ne seroit-ce pas une infidélité à cet ami que de rendre cette lettre sans mon consentement, & m'ôter par là la voie naturelle & indubitable de défendre mon honneur? Supposons même que la première condition auroit été de ne point exiger de moi une somme de dix mille écus que je prétendrois ne point devoir, mais que ma partie auroit voulu autrefois me faire paier. Comment appelleroit-on l'action de celui qui refuseroit de m'aider de cette lettre, par laquelle il paroîtroit que je n'avois jamais pensé à m'accorder que sous cette condition, & qui

m'auroit mis par ce refus en état de passer pour un imposteur, en m'otant le moyen de prouver que cette condition m'auroit été accordée? Cependant c'est dans la vérité comme on agit envers moi. Je n'ai plus besoin de l'expliquer davantage; l'application s'en fait toute seule; mais parce que j'ai eu assez de moderation pour ne m'en pas plaindre le premier, on m'accuse de la *plus étrange infidélité du monde* de ce que j'ai quelques copies de ce dont les originaux me devoient appartenir, puisque ces lettres avoient été écrites pour moi & non pour celui qui les avoit reçues, qui ne fera pas, comme je crois, la difficulté de reconnoître qu'il n'a été que le canal de cette negociation. On prend avantage de ce qu'ayant fait un commencement de relation, où j'avois employé plusieurs de ces lettres, on me temoigna qu'il n'étoit pas à propos de le faire voir, & on me pria d'en envoyer le brouillon: à quoi je répondis qu'il étoit brouillé parmi mes papiers, & je promis de ne le point montrer. Il est vrai que cela se passa de la sorte, & que je l'aurois renvoyé si je l'eusse trouvé. Mais ce qui me le faisoit faire alors si franchement, est que supposant que les originaux demeureroient toujours entre les mains de  
la

la personne qui ne les avoit au plus que comme en dépôt, on y pouroit avoir recours toutes les fois qu'on en auroit besoin, pour justifier notre conduite. Mais qu'après nous avoir privez de ces pieces si nécessaires à notre justification, on nous querelle encore de ce que nous en avons quelques extraits ; c'est une dureté, pour ne rien dire davantage, que je ne saurois comprendre. Et on s' imagine avoir droit de commettre cette injustice pour temoigner *son inviolable fidelité envers ses amis*. C'est l'idole, auquel on témoigne être prêt de sacrifier freres, sœurs, filles, la vérité, l'Eglise, Dieu même. Car on ne craint point de déclarer qu'on est resolu d'abandonner les interêts de tout cela, & de faire la chose du monde la plus avantageuse à ceux qu'on en croit les ennemis, pour se conserver parmi les gens du monde la reputation de bons amis.

Toutes ces menaces ne me touchent gueres pour ce qui me regarde. Je n'en suis touché que pour celui qui les fait. J'ai le cœur percé de douleur de le voir dans une telle disposition, & je prie Dieu qu'il ne lui impute pas d'avoir eu seulement la pensée d'un dessein si étrange & si peu digne d'une personne à qui Dieu a fait connoître & aimer la vérité.



Cela me fait voir que c'est souvent un grand malheur à des personnes qui ont de la piété, mais qui ne connoissent pas l'esprit & la conduite de l'Eglise, de se mêler des affaires qui la regardent, quoiqu'ils ne s'y engagent d'abord qu'avec un bon dessein. Ils veulent que tout s'y conduise par les regles d'une politique humaine, & souvent même par des imaginations toutes contraires à toute véritable prudence : & lorsqu'ils voient que des Théologiens ne sont pas de leur avis, ils pensent les avoir bien refusez quand ils ont dit qu'ils savent la Théologie, mais que ce sont les plus mechans negociateurs qui soient au monde. Les événemens même ne sont pas capables de les détromper, & de leur faire reconnoître que ceux qu'ils avoient tant méprisez, ont vu plus clair qu'eux, & que pour avoir aimé la simplicité de la colombe, ils n'en ont pas eu moins la prudence du serpent. Mais cela n'est encore rien au prix de l'insupportable rigueur dont ils veulent qu'on observe de certaines loix d'amitié qu'ils font à leur fantaisie. Car sans se mettre en peine si elles sont contraires à tout droit divin & humain, & quoiqu'il n'y eût personne qui se crût obligé d'y avoir égard, s'il s'agissoit d'un intérêt de mil écus :

ils

ils prétendent que c'est une faute irremissible que de ne s'y pas assujettir, quelque préjudice que la vérité & l'honneur des personnes qu'ils devroient le plus aimer, en dussent recevoir. Il n'y eût jamais sur ce point de sensibilité pareille à la leur, & le moins du monde qu'on les choque en cela, ils s'imaginent que le scandale qu'ils menacent d'exciter, sera une action heroïque. Mais je le dis encore une fois, je ne m'étonne gueres de ces menaces, & elles n'auront jamais le pouvoir de me faire agir contre ma lumière, & manquer à ce que je croirai devoir à Dieu. Il n'a que faire des hommes pour la défense de sa cause. Il fait grace à ceux qu'il y emploie. Ils n'ont qu'à lui être fidèles, & lui en laisser l'événement. L'abandonne qui voudra, il la saura bien soutenir par d'autres voies. Je vous avoue ma foiblesse : il n'y a point de gens que j'aie plus de peine à souffrir que ceux qui veulent que les disciples de S. Augustin soient infiniment obligés à leur ami de ce qu'il fait pour la vérité ; qui leur imputent les services qu'il lui rend, & qui menacent qu'il ne les rendra plus, si on n'a pour eux des obéissances aveugles, & que les Théologiens qui la défendent ne prennent d'eux

les regles de leur conduite. Je suis étrangement choqué de certaines lettres où l'on ne craint point de dire, que si on n'a plus de soin de ménager les amis d'un tel, il se tournera contre nous, & que nous nous trouverons par là dans le plus mauvais état où nous aïons jamais été. Est-ce donc là l'idée qu'ils nous donnent de leur ami, & veulent-ils que nous croions que ce n'est que les hommes & non pas Dieu qu'il a regardé dans ce qu'il a dit ou écrit pour la vérité & pour l'innocence, & qu'il seroit capable de dire tout le contraire, si l'on manquoit à quelque chose de ce qu'il croiroit lui être dû? Je ne vois pas ce que ses plus grands ennemis pourroient faire de pis contre lui que d'en faire concevoir une telle opinion. A Dieu ne plaise que j'en juge jamais si désavantageusement, & que je le croie capable d'abandonner par un ressentiment humain ce qu'il doit à Dieu, à la vérité, à sa conscience, & à son honneur. L'obligation qu'a un entremetteur de rendre un temoignage public de ce qui s'est passé dans une affaire qu'il a traitée, lorsqu'on en tire avantage pour opprimer des innocens, & de trouver bon que ceux qu'on accuse injustement de mauvaise foi, l'alleguent pour leur justification,

tion, n'est point un devoir de civilité qu'il se puisse exempter de rendre par une mauvaise humeur; mais c'est un devoir de justice, & d'une justice si exacte & si rigoureuse, que rien n'en peut dispenser. Il la devoit non seulement à des amis, mais à ceux dont il auroit plus de sujet de se plaindre. Il la devoit à des Turcs & à des Barbares; de sorte que de faire un crime à ceux qui l'allegueroient en cette rencontre sans sa permission, c'est prétendre que les uns ne peuvent sans crime user d'un droit que la nature leur donne, & que l'autre pourroit sans crime leur refuser ce qu'il leur doit par toutes sortes de loix. Je ne m'étens pas davantage sur ce sujet, parce que je l'ai fait suffisamment dans une autre lettre que vous pourrez montrer à ceux à qui vous jugerez à propos de faire voir celle-ci. Ce qui me reste est de recommander à Dieu celui qui me menace de la plus étrange division que l'on se puisse imaginer, & de faire une protestation toute contraire: qui est que rien ne sera jamais capable de me désunir d'avec lui, & de rompre de ma part une amitié que je suis résolu de conserver autant que ma vie.

Depuis cette lettre écrite on me mande de Paris que le Pere Ferrier désavoue

ce que M. de Cominges dit de lui dans la lettre au Roi, qu'il l'avoit fait convenir qu'on ne parleroit point du Formulaire. Je ne puis concevoir comment on pourroit douter après cela qu'il ne soit absolument nécessaire pour l'honneur de M. de Cominges, de citer les lettres qu'il a écrites pendant qu'il étoit encore à Toulouse, dans lesquelles il assure ses amis, en sortant de conférer avec le P. Ferrier, que ce Jesuite lui avoit donné cette parole. Car il n'y a que cela qui puisse entierement confondre le P. Ferrier, parce qu'il n'est pas croiable que M. de Cominges écrivit alors autre chose que la vérité; au lieu que les Jesuites feront plus hardis à l'accuser maintenant, ou de manquer de mémoire, ou de déguiser les choses pour se justifier d'avoir approuvé la déclaration qu'il a présentée au Roi. C'est pourquoi je ne vois pas que l'on pût rien faire de plus préjudiciable à l'honneur de ce Prelat, que de crier contre ceux qui alleguent ces lettres, & de donner à connoître qu'il en a retiré les originaux. C'est faire concevoir un juste soupçon qu'il n'ait avancé dans ces lettres beaucoup de choses fausses qu'il n'oseroit plus soutenir, & que c'est pour cela qu'il apprehende tant qu'on ne les publie, selon cette parole

role

role de l'Evangile, *Qui malè agit, odit lucem.* Qu'on ne s'y trompe pas, c'est la seule pensée que produira dans l'esprit de toutes les personnes intelligentes le bruit qu'on menace de faire, & sur tout si l'on fait qu'il a retiré les originaux, comme on ne manquera pas de le savoir s'il en fait éclat: puisque ne pouvant souffrir en conscience que l'on m'accuse d'infidélité, je serai obligé pour ma justification de me plaindre de celle que l'on a commise envers moi, en rendant les lettres qui n'avoient été écrites que pour moi & pour mes amis, & non pour celui à qui elles étoient adressées, & qui contenant les conditions sans lesquelles nous ne nous serions point engagés dans ce traité, nous devoient être mises entre les mains comme les pièces justificatives de notre conduite.

M;

LET-

## L E T T R E C X.

5. Juillet  
1664.

*A la Sœur FRANÇOISE LOUISE  
DE SAINTE CLAIRE, Religieuse  
de P. R. Sur les persecutions excitées  
contre ce Monastere.*

**J**Ai eu beaucoup de consolation, Ma  
très-chere Sœur, de voir dans votre  
lettre la disposition où Dieu vous a  
mise. Les deux différentes maisons dont  
il est parlé dans l'Evangile, dont l'une  
est bâtie sur le sable, & l'autre sur le  
roc, ne se reconnoissent point pendant  
le calme; parce qu'elles ont au dehors  
la même apparence; c'est la tempête qui  
les distingue: les vens, les pluies, les  
torrens faisant tomber l'une, & ne fai-  
sant qu'affermir l'autre. Ce doit être  
le sujet de votre joie dans la persecution  
que vous souffrez, de voir que tant  
d'orages n'ont pû ébranler, ni votre  
maison generale, ni celle que Jesus-  
Christ a bâtie dans le cœur de chacune  
de vous en particulier. La plus grande  
marque qu'elle est ferme & solidement  
appuïée sur la pierre vive, c'est que les  
menaces de vous ôter Jesus-Christ mê-  
me, autant que les hommes le peuvent  
faire, n'ont pû l'abbatre, parce que  
Dieu

Dieu vous fait connoître, que comme il faut perdre son ame pour la conserver, selon l'Evangile, il faut aussi être préparé à perdre en quelque sorte Jesus-Christ pour le conserver effectivement; c'est-à-dire, qu'il faut être disposé à perdre les gages sensibles de la possession de J. C. que nous recevons dans l'Eucharistie, pour s'en assurer la possession spirituelle & interieure, par la fermeté inébranlable dans la pratique de ses divines instructions, sans laquelle la participation de son corps ne nous seroit qu'un sujet de condamnation. Ce n'est pas que le retranchement de cette table divine ne doive être une très rude peine à une ame qui y a reçu tant de graces, & qui n'a point de plus grande consolation dans cet exil, que d'adorer & de recevoir sous des voiles celui qu'elle s'attend de voir un jour dans le Ciel à découvert: mais c'est que toutes les peines se changent en couronnes quand on les souffre pour la justice, & que le plus grand avantage de la Religion Chrétienne, est qu'elle consiste tellement dans la charité que le S. Esprit répand dans les cœurs, que comme nul homme ne nous peut ravir cette charité; nul homme aussi ne nous peut ravir ce qui nous rend vraiment Chrétiens: de sorte que si une Sainte



osa bien dire autrefois, que si on lui faisoit violence elle en seroit plus chaste devant Dieu, vous pouvez dire aussi que si on vous prive par force de la participation de la chair de J. C. vous y participerez plus divinement, parce qu'en récompense de la fidélité que vous lui aurez gardée, il vous comblera plus abondamment de son Esprit malgré l'injustice des hommes.

Je ne vous dis en cela, ma très-chère Sœur, que ce que Dieu vous a dit lui-même, & je ne fais que vous remettre devant les yeux les sentimens qu'il vous a mis dans le cœur. Je pense néanmoins que Dieu a accepté votre sacrifice, mais qu'il en épargnera la victime comme dans le sacrifice d'Abraham. Ceux mêmes qui s'imaginent qu'il y a de la faute dans votre manquement de soumission, sont persuadés qu'elle est si petite, qu'ils voient fort bien que ce seroit une dureté qui crieroit vengeance devant Dieu & devant les hommes, que de la punir de la plus grande de toutes les peines de l'Eglise. Je crois donc qu'on ne vous mettra point à cette épreuve, quoique vous deviez être préparée à tout, & ne vous point endormir de peur que votre ennemi, qui n'a pû abbatre votre maison à force ouverte, ne la perce comme un voleur

leur, selon la parole de l'Evangile. Je n'ai pas crû, ma Sœur, devoir m'arrêter à répondre à diverses petites questions que vous proposez dans votre lettre, parce qu'elles supposent des cas qui apparemment n'arriveront point, & qu'il est vrai que dans ces sortes de choses, aussi bien que dans les temporelles, à chaque jour suffit sa peine, l'humilité & la confiance Chrétienne nous obligeant de ne pas prévenir Dieu par des inquietudes non nécessaires. Le plus important avis qu'on vous puisse donner, est de demeurer toutes, comme vous avez fait jusqu'ici, dans une parfaite union. Tant que Dieu la conservera entre vous, vous demeurerez invincibles à toutes les attaques de vos ennemis visibles & invisibles, parce que cette charité mutuelle, qui n'a pour lien que l'esprit de vérité qui est l'esprit de Jesus, vous rendant les vraies brebis du divin Pasteur, vous donnera part aussi à la promesse qu'il leur fait dans l'Evangile, que nul ne les ravira de ses mains. Je l'espere & je l'en prie, ma très-chère Sœur,

## L E T T R E C X I.

10 Juil.  
let 1664.

A M. DE LA LANE. *Sur les plaintes de M. de Cominges contre la Réfutation de la Relation du P. Ferrier.*

J'Ai appris de votre lettre & de diverses autres personnes, que M. l'Evêque de Cominges a témoigné être fort mécontent de la Réfutation, & qu'il en fait de grandes plaintes. Rien ne me pouvoit toucher plus sensiblement, & j'en serois inconsolable, si ma conscience ne me rendoit témoignage que je ne lui en ai point volontairement donné de sujet, & que je n'ai rien mis dans cet écrit que je n'aie cru non seulement juste & sincère, mais très-honorable à ce Prelat. Je suis très-assuré que tous les hommes équitables qui ont lu la Réfutation en ont porté ce jugement, & je ne me saurois imaginer qu'elle ait formé dans qui que ce soit, qu'une idée très-avantageuse de M. l'Evêque de Cominges. Je n'en dirai pas de même du P. Ferrier; & quoique dans la nécessité où je me suis trouvé de défendre la vérité, & l'innocence de tant de personnes contre ses outrageuses impostures, j'aie tâché de ne rien dire de lui que de véritable.

ble, je ne défavouerai pas que le portrait que j'en ai fait ne l'ait pu blesser, & lui faire même concevoir quelque dépit contre les pièces dont on a été obligé de se servir pour découvrir sa mauvaise foi. Mais si quelques amis de M. de Cominges ont été assez peu justes pour se prendre à nous de cette mauvaise humeur du P. Ferrier, je n'ai pas cru que M. de Cominges dût entrer dans ce sentiment, & qu'après nous avoir engagé dans une négociation avec des personnes si perfides, il eût voulu encore nous obliger à nous laisser plutôt accabler par leurs calomnies, que de les repousser par son témoignage. Je n'ai rien à ajouter sur cela à ce que je vous en ai écrit dans une autre lettre que j'ai appris avoir satisfait des personnes très-judicieuses & très délicates en matière de secret & d'amitié. Aussi ne me mande-t-on point que M. de Cominges eût montré ou parlé d'aucun des extraits de ses lettres qu'on a citées, ou qu'il n'étoit pas fidele, ou qu'il contenoit des choses qui n'auroient pas dû être rapportées. On m'écrit seulement qu'il se plaignoit qu'on y avoit laissé des mots de chiffres, ce qui est bien étrange. Car outre qu'il n'y a que deux ou trois mots de cette nature, qui pouvoit s'imaginer  
que

que ce fût blesser l'honneur d'un Evêque, que d'apprendre au monde qu'il s'étoit servi de quelques mots énigmatiques, en traitant de loin d'une grande affaire très-importante pour le bien de l'Eglise, & qu'on ne pouvoit espérer de faire réussir qu'en la tenant fort secrète. Cette maniere d'écrire en ces occasions a-t-elle jamais été blâmée de personne, & les plus grands hommes de l'antiquité, aussi bien que de notre tems, ne s'en sont-ils pas servis avec l'approbation de tout le monde? En vérité, ces sortes de plaintes ont quelque chose de surprenant, & elles forcent presque de croire malgré qu'on en ait, qu'on se forme de vains sujets de mécontentement, n'en aiant point de véritables.

Celle qu'on fait touchant le projet d'accommodement ne me paroît pas mieux fondée. Il est certain que cette piece m'ayant été mise entre les mains & à quelques autres de nos amis, aussi tôt qu'elle fut arrivée de Toulouse, comme étant le plan sur lequel on devoit travailler pour parvenir à un accommodement, on ne peut pas prétendre avec la moindre couleur que nous n'aions pas eu toute la liberté de nous en servir pour la justification de notre sincérité; & je n'avois garde d'en être retenu par la

con-

considération qu'elle ne fût pas assez polie : car quoique M. de Cominges eût mandé en l'envoiant qu'il l'avoit faite avec une grande précipitation, je puis néanmoins vous protester, que je l'ai toujours regardée comme étant fort bien écrite, & que je n'ai point trouvé qu'il y eut rien qui ne ressentit cet air noble, clair, & facile qui se fait remarquer dans toutes les productions de ce Prélat; outre que la chose en soi n'étant qu'un mémoire, la simplicité même en fait la beauté, & que je ne vois pas que personne y pût chercher raisonnablement des ornemens d'éloquence. Je ne comprends donc pas quel sujet on auroit de croire qu'on eût fait tort en cela à M. l'Evêque de Cominges.

L'autre reproche seroit plus considérable, s'il étoit bien fondé, qui est que n'ayant rapporté ce projet que par morceaux on en a pris des avantages qui auroient disparu si on l'avoit rapporté entier. Si cela est, on a tort; mais il le faut montrer. Car pour moi je vous puis assurer que si j'ai parlé de ce projet en trois endroits differens, ce n'a été que pour rendre les choses plus claires, pour les traiter avec plus d'ordre, & pour éviter les redites; & que je n'aurois eu nulle peine à le mettre tout entier

tier & tout de suite, si j'avois cru qu'on l'eût désiré. Mais je serai fort trompé si on me peut faire voir que j'en aie mal pris le sens, ou que j'en aie tiré de fausses inductions. Néanmoins comme chacun doit être cru dans l'intelligence de ses pensées: je suis très-disposé à écouter ce qu'il voudra nous en apprendre, & à reconnoître ma faute si je m'y suis abusé. S'il lui avoit plu de me faire la même justice, il ne m'auroit pas traité si indignement que de me croire capable de la plus haute effronterie qui fut jamais. Car j'ai appris que l'une des choses sur quoi il fait de plus grandes plaintes, est que j'aie osé nier ce que m'impute le P. Ferrier, qui est que j'eusse écrit une lettre à M. Singlin, par laquelle j'approuvois l'acte qui a attiré le Bref. On me mande qu'il s'écrie là dessus, & qu'il prétend prouver ce fait par des preuves convaincantes, & on dit même qu'il ajoute, qu'il semble que j'aie voulu abuser de la mort de M. Singlin pour désavouer plus hardiment cette lettre que je lui avois écrite. Je me retiens, Monsieur, & le respect que j'ai pour une personne que j'honorerai toujours, m'empêche de dire sur ce sujet tout ce que je pourrois avec justice. Je le considère en cela plus que moi-même, & je serois

ferois fâché qu'il s'engageât dans une chose qui certainement ne lui réussiroit pas. Je ne doute point qu'il ne parle sincèrement; mais sa mémoire le trompe, & lui fait prendre des discours en l'air qui ont couru sur mon sujet, pour une lettre que j'aurois écrite moi-même, & où j'aurois déclaré mes sentimens. J'ai donné ordre qu'on vous fit voir ce que j'en ai témoigné à M. Singlin par quatre réponses que je fis à quatre demandes qu'il m'avoit fait faire par écrit\*. C'est tout ce qu'il a dû par moi-même, & ce qui est bien contraire à ce que m'attribue le P. Ferrier. Mes amis peuvent encore avoir des lettres de moi écrites en ce même tems, & qui se trouvent toujours conformes à ce que j'en avois écrit à M. de Cominges sans qu'il y ait homme sur la terre qui puisse produire un seul mot de ma main où j'aie parlé autrement. Le P. Ferrier dit que M. Girard a porté par deux fois à M. de Cominges cette prétendue lettre de moi à M. Singlin, & que la seconde fois il la lui laissa, afin qu'il la donnât au public s'il le jugeoit à propos, pour convaincre un chacun de mon infidélité. Il est donc bien aise d'éclaircir ce différent: car si M. de Cominges a retenu cette lettre, il n'a qu'à la représen-

\* On les  
trouvera  
à la fin de  
cette  
Lettre.



présenter, & s'il l'a rendue à M. Girard, il faut savoir de lui ce qu'il en a fait & ce qu'elle est devenue; & comme il est fort homme d'honneur, j'espère qu'il ne me refusera pas le témoignage que je vous supplie de lui demander de ma part touchant cette affaire, puisqu'il est lui-même engagé dans l'imposture de ce Jésuite qui l'en a voulu rendre le principal témoin. Mais qu'on ne prenne pas le change, & qu'on ne pense pas m'alleguer ce qu'un tel ou un tel ont pu dire de moi en devinant mes pensées, ou en se les figurant toutes autres qu'elles n'étoient en effet. Il s'agit de ce que j'en ai écrit moi-même à M. Singlin ou à qui l'on voudra, & si j'ai déclaré par une lettre que je consentois à ce qu'on avoit fait, & l'approuvois en ayant été mieux informé. Si cela étoit, je le devrois mieux savoir que personne, & ainsi je n'aurois pu le nier comme j'ai fait si absolument que par un mensonge très-infame.

C'est pourquoi, Monsieur, pardonnez-moi si je vous dis que quiconque ne m'en croit pas, me fait une injure signalée. Cependant on m'a assuré qu'il n'y a rien sur quoi M. de Cominges insiste davantage que sur cette lettre que j'ai accusée de faux, & dont il  
pré-

prétend prouver la vérité. Il n'y a rien au monde de plus étonnant, & cela seul devoit faire apprehender à M. de Cominges de s'engager mal à propos dans des plaintes mal fondées, & dont il sera obligé de reconnoître lui-même l'injustice quand il les aura considérées avec plus d'attention. S'il se croit offensé par les écrits qu'on n'a publié que pour se défendre contre les calomnies des Jesuites, il seroit juste qu'il pratiquât les regles de la correction fraternelle prescrites par l'Evangile, en témoignant premierement en particulier aux personnes dont il se plaint, ce qu'il trouve à redire dans leur conduite. Que s'il lui plaît d'en user ainsi, & de marquer en detail ce qui lui donne sujet de croire qu'on a altéré la vérité, ou qu'on a manqué au respect que l'on lui doit, on tâchera de le satisfaire, & on veut bien en prendre M. l'Evêque d'Alet pour juge; ou s'il n'en veut croire que lui-même, il pourra résoudre alors avec plus de connoissance de cause s'il doit faire éclater son ressentiment: au lieu qu'il y auroit sans doute quelque chose de contraire à la justice & à l'intérêt de son propre honneur, s'il s'engageoit à rendre ses plaintes publiques sans écouter personne, & sans avoir voulu s'informer

mer auparavant de ce que l'on y pouvoit répondre. Ainsi toute la grace qu'on lui demande est de se rendre juge en sa propre cause, mais juge avec connoissance, & de ne se pas embarrasser qu'après avoir meurement considéré toutes choses dans une affaire qui reduiroit des personnes, qui ont pour lui plus de véritable respect que tous les Jesuites n'en auront jamais, dans la plus fâcheuse nécessité qu'ils puissent avoir en leur vie, qui est celle de se justifier des reproches qu'il leur feroit.

Je n'ai pas cru devoir repondre au reproche d'infidelité que M. de Cominges me fait sur ce que j'ai publié quelques extraits de ses lettres; car ne pouvant pas dire que je lui aie donné aucune parole sur cela, il n'y a que M. d'Andilly qui puisse avoir avec moi quelque different sur ce point; & quand il faudra le vuider je suis assuré que toutes choses considérées, on trouvera que j'ai plus de sujet de me plaindre de la maniere dont on a agi envers moi, qu'on n'en a de se plaindre de moi. Mais cela ne regarde point M. de Cominges, à qui je n'ai rien promis, desorte qu'à son égard tout ce qu'on doit examiner, est si un entremetteur a droit d'empêcher qu'on ne se serve de son temoignage  
pour

pour montrer sous quelles conditions on s'est engagé par son entremise dans un traité d'accommodement. Or pour ce procès, je pense l'avoir fort bien instruit dans la première lettre que je vous ai écrite sur ce différent. Et c'est ce qui doit faire trouver un peu étrange la menace que fait M. de Cominges, de révéler des secrets; comme si on l'avoit fait en alléguant ces lettres, ce qui est très-éloigné de la vérité, n'y ayant rien en tout ce qu'on en rapporte qui puisse être considéré par les personnes les plus scrupuleuses pour une matière de secret, sur tout depuis la négociation rompue; car auparavant on pouvoit dire qu'il y avoit des choses qu'il n'étoit pas à propos de divulguer de peur de nuire à l'affaire que l'on traitoit. Aussi je ne crois pas que le droit qu'on a cru avoir de citer ces lettres sur des choses très-innocentes & très-nécessaires pour notre justification, lui donne un semblable droit de révéler ce qu'on lui auroit dit en secret & en confiance, lorsque ceux qui le lui auroient dit en pourroient être justement blessés; & néanmoins pour mon particulier, je m'en mets peu en peine, & je me tiens fort à couvert de cette menace, pourvu qu'on n'altère point la vérité, & qu'on ne m'impute point

point des choses à quoi je ne pensai jamais, comme on a fait à l'égard de cette prétendue lettre à M. Singlin.

## R E P O N S E S

*De M. ARNAULD à quatre demandes de M. Singlin.*

M. Arnauld aiant écrit à M. de Comminges le 2. de Juin 1663. pour lui faire connoître qu'il desapprouvoit l'acte qui lui avoit été mis entre les mains, M. Singlin qui temoigna être fort fâché de cette Lettre, pria M. Hamon de l'aller trouver un jour ou deux après pour lui faire quelques demandes, que M. Hamon écrivit sous lui pour le soulagement de sa Memoire, & les aiant fait voir à M. Arnauld il y répondit aussi par écrit.

M. Hamon les aiant écrites sous lui en présence même de M. Singlin, les fit voir à M. Arnauld, qui y répondit aussi par écrit.

## I. D E M A N D E.

SI M. Arnauld eut écrit à M. de Comminges s'il eût sceu que ces Messieurs lui avoient écrit une seconde lettre, où ils lui temoignoient qu'il ne prenoit point de part à leur acte.

## R É P O N S E.

**J**E n'aurois point écrit à M. de Cominges si j'avois fû le second acte de ces Messieurs. Mais il n'est pas étrange, que ces Messieurs aiant cru devoir faire ce second acte pour ma justification, moi qui n'en savois rien, aie eu la même pensée.

## II. D E M A N D E.

**S**Achant ce qu'ils ont écrit, s'il ne veut pas bien de sa part ne point manifester sa lettre à qui que ce soit, se contentant que M. de Cominges l'ait.

## R É P O N S E.

**J**E ne vois aucune nécessité de montrer ma lettre tant que cette affaire n'éclatera point : mais si elle éclatoit & qu'il y eût des personnes qui fussent scandalisées en croiant que j'aurois consenti à cet acte, je serois obligé en ce cas là de lever le scandale en leur faisant voir que je n'ai donné aucun consentement à l'acte.

## III. D E M A N D E.

**S**A lettre paroissant on seroit obligé de témoigner à ceux avec qui on a agi, comme à M. de Rhodéz\*, que M. Arnauld a déclaré ne point approuver ce que les autres ont fait, ou l'improuver.

\* M. de  
Rérefixe.

## R E' P O N S E.

**Q**Uand M. de Rhodéz sauroit ce que j'ai écrit, je ne pourrois avoir sujet de m'en plaindre. Et comme je ne prétends point obliger M. de Comingès à montrer ma lettre, je ne veux point aussi l'obliger à ne la pas montrer, parce que ce seroit une espèce de retractation.

## IV. D E M A N D E.

**S**I cela fait du bruit, il pourra dire, je n'y ai point pris de part ni à tout le reste m'étant retiré; mais non pas dire, je l'improve.

## R E' P O N S E.

**S**I cela fait du bruit je dirai que je n'y ai point pris de part: que je ne condamne

damne pas les personnes qui l'ont fait ;  
mais que l'acte en foi ne me plaît pas :  
& ma lettre à M. de Cominges ne pas-  
se pas plus avant.

## L E T T R E C X I I .

*Sur le même sujet.*

30 Juillet  
1664.

**I**L n'y a rien dont on n'abuse. C'est  
une fort bonne chose que de tenir sa  
parole, & on a sujet de se plaindre de  
ceux qui y manquent : mais c'est  
souvent fort injustement qu'on prétend  
qu'on y a manqué, parce qu'on ne  
prend pas dans la bonne foi, mais dans  
une rigueur metaphisique, des réponses  
que l'on n'a faites que pour ne pas blesser  
la charité, desorte que c'est dans ces ren-  
contres plus qu'en toute autre que l'on  
peut dire, *summum jus, summa injuria*.  
C'est ce qui est arrivé dans l'affaire sur  
laquelle vous desirez d'être instruit. A  
mesure que ces lettres venoient de Lan-  
guedoc, on nous les monroit pour sa-  
voir ce qu'on avoit à y repondre, & ja-  
mais on n'a exigé de nous que nous ne  
nous servirions ni de ce qu'on avoit écrit,  
ni de ce que nous avions répondu, quand  
cela seroit nécessaire pour justifier notre  
procedé. Et si on m'avoit fait une tel-



le proposition j'aurois tout rompu d'abord, aiant toujours eu une si mauvaïse opinion de cette affaire, que je n'aurois eu garde de m'y engager sous une condition si injuste. Mais voici ce qui a donné sujet de m'imputer d'avoir donné une parole que l'on m'accuse de n'avoir pas tenue. Vous savez qu'après la première rupture nous jugeâmes à propos de faire une Relation de ce qui s'étoit passé, pour montrer que cette rupture étoit venue de ce qu'on n'avoit pas gardé la parole qu'on nous avoit donnée, de ne nous engager à rien signer touchant le fait de Jansenius. Pour dresser cette relation j'avois besoin des lettres que M. d'Andilly avoit reçues & écrites. Je les lui envoiai demander: il les donna à condition qu'on les renverroit aussitôt qu'on en auroit fait, & qu'on n'en garderoit point de copies. Je n'avois garde de croire que cela m'ôtât la liberté d'alleguer les endroits de ces lettres qui seroient nécessaires pour montrer sous quelles conditions nous étions entrés dans cet accommodement; puis qu'il eût été fort inutile de voir ces lettres s'il eût été défendu de s'en servir. Et en effet je pensois si peu que ce fût l'intention de celui qui me les avoit envoyées, qu'aussitôt que j'eus achevé cer-

te

te Relation dans laquelle j'emploiois les extraits de plusieurs de ces lettres & beaucoup plus qu'il n'y en a dans la Refutation , je lui en envoiai une copie. Il est vrai qu'il me temoigna qu'il n'étoit pas à propos de la publier, & me pria de lui en envoyer l'original, ce que j'eusse fait très simplement, si elle ne se fut trouvée par hazard brouillée parmi mes papiers, ce que je lui mandai en l'assurant que je ne la ferois point voir. Je ne sai pas en quels termes je lui donnai cette parole, mais je sai bien que c'est la seule que j'aie donnée sur ce sujet & que je crois avoir très fidelement gardée, puisque je n'ai point fait courir cette relation, dont je retrouvai l'original trois ou quatre mois après. Je vous avoue que j'en fus fort aise, parce que j'avois appris que M. de Cominges avoit redemandé les originaux de toutes ces lettres, & qu'on les lui avoit rendus, ce qui m'avoit étrangement surpris; parce qu'il paroissoit qu'on nous vouloit ôter tous les moyens de verifier qu'on nous avoit manqué de parole, & qu'on n'avoit point gardé les conditions sans lesquelles nous n'aurions jamais entendu à ce traité. C'est cela qu'on peut appeller un très-grand sujet de plainte, car les originaux des lettres qu'on a rendus

dus n'appartenoient point à celui qui les  
 avoit reçues , mais à ceux pour qui il  
 les avoit reçues. Il n'étoit dans cette  
 affaire qu'un simple entre-metteur , ou  
 plutôt que le canal par où les choses  
 passoient. Tout ce qui s'écrivoit de  
 part & d'autre ne le regardoit point , mais  
 seulement les Théologiens que l'on vou-  
 loit engager à traiter avec les Jésuites.  
 La bonne foi vouloit donc qu'il leur  
 remit ces lettres entre les mains, comme  
 gages des paroles qu'on leur avoit don-  
 nées , ou au moins qu'il en demeurât  
 dépositaire pour y avoir recours en cas  
 de besoin. Si une personne puissante  
 avec laquelle je serois en procès avoit  
 écrit à un de mes amis pour nous ac-  
 commodier , & que cet ami aiant su de  
 moi sous quelles conditions je le vou-  
 lois faire , avoit écrit & reçu plusieurs  
 lettres sur ce sujet , qui peut douter  
 qu'elles ne fussent plus à moi qu'à mon  
 ami ; & s'il paroïssoit par ces lettres que  
 ma partie seroit demeurée d'accord pour  
 première condition de l'accommodement  
 qu'elle ne me demanderoit plus une  
 somme de dix mille écus qu'elle auroit  
 prétendu jusques alors , quoique fort  
 injustement , lui être dûe , y a-t-il per-  
 sonne qui n'accusât mon ami de m'avoir  
 été infidèle , s'il avoit rendu ces lettres  
 sans

sans ma participation, en me privant du moien de justifier ce qui m'auroit été accordé, quoi qu'il fut que ma partie fut en disposition de le nier. Voila l'image de ce qui est arrivé. Il n'y a rien de plus facile que d'en faire l'application : & ainsi c'est en verité une chose bien dure d'être accablé par tant de plaintes injustes, lorsqu'on a tant de sujet d'en faire de justes que l'on supprime par respect.

Mais s'il est aisé de surprendre le monde par des reproches en général, qu'on a manqué de parole; on espere que ceux mêmes qui les font, reconnoîtront que c'est sans raison, s'ils prennent la peine de considerer ces deux maximes de l'équité naturelle. La première, qu'un homme d'honneur ne doit jamais prétendre qu'on soit obligé d'observer une parole qu'il dit qu'on lui a donnée, en la prenant en un sens selon lequel il ne pouroit l'avoir exigée qu'en manquant lui même aux loix de l'honneur & de la justice. Car s'il le faisoit il faudroit qu'avant que d'accuser son ami de lui avoir été peu fidele, il s'accusât le premier d'avoir été un chicaneur envers son ami, en l'ayant engagé par surprise à lui accorder ce que les loix de l'amitié ne souffroient pas qu'on lui demandât.

Jugeons par là de ce qu'on m'impute. J'ai promis de ne point publier une Relation dans laquelle plusieurs extraits de lettres de M. de Cominges étoient insérés. Il est question de savoir jusqu'où s'étend cette promesse. Si on s'en rapporte à moi qui l'ai faite, je proteste devant Dieu que je n'ai point prétendu m'engager par là à ne me jamais servir de ces extraits pour ma justification, & que je n'aurois pas cru le pouvoir faire en conscience, parce que la réputation d'un Prêtre n'est pas tant à lui qu'à l'Eglise, & que, selon S. Augustin, c'est être cruel envers soi-même que de négliger de la conserver. Mais je dis de plus que celui à qui j'ai fait cette promesse ne peut l'étendre jusques là sans se faire plus de tort qu'à moi-même. Car il faudroit donc qu'il prétendît qu'il a voulu mettre son Frere dans l'impuissance de repousser les calomnies des Jesuites, qu'il a voulu le réduire en un état où il ne pût soutenir son honneur que très foiblement, & en laissant le monde en doute si la mauvaise foi n'auroit point été de son côté, & qu'il a mieux aimé que ces imposteurs jouissent en plein repos du fruit de leur perfidie sans en pouvoir être convaincus, que de leur donner sujet d'avoir quelque chagrin  
contre

contre M. de Comiages. Je croirois lui faire une très grande injure que de lui attribuer ces pensées; & ainsi je soutiens que j'ai eu droit de supposer qu'il n'avoit point pris ce que je lui avois écrit dans un billet au sujet de cette relation pour un engagement absolu de ne rien alleguer jamais de ces lettres, vû même que je supposois alors qu'il en garderoit les originaux qui nous serviroient dans la nécessité de témoignages authentiques de la netteté de notre conduite.

L'autre maxime en matiere de paroles est, que celles que l'on donne à des amis, ne sont point censées obliger dans des circonstances imprévues qui changent tellement les choses, qu'il y auroit une injustice visible à nous vouloir contraindre à les observer. Si j'avois promis de ne point toucher à l'argent qu'on m'auroit mis en dépôt, serois-je obligé de me laisser égorger plutôt que de le donner à des voleurs qui menaceroient de me tuer si je ne leur donnois cet argent. Si j'avois promis de ne point sortir d'une maison, m'y devrois-je laisser brûler si le feu y prenoit. Si une femme avoit reçu des lettres fort innocentes de son Confesseur qu'elle eut promis de ne pas montrer, devroit-elle tenir sa parole, si

son mari avoit conçu d'elle de mauvais soupçons qu'elle ne pût effacer de son esprit qu'en les lui montrant. Il est clair que ce ne seroit pas aimer la fidélité dans les paroles, mais exercer une tyrannie insupportable envers ses amis, que de les accuser d'infidélité dans ces rencontres. Et afin qu'on ne croie pas que ce soit une nouvelle maxime dont je veuille me couvrir, elle est établie par S. Thomas en ces termes : *Celui qui promet ne ment point s'il a dessein de faire ce qu'il a promis, puisqu'il ne dit rien de contraire à ce qu'il a dans l'esprit : mais s'il n'accomplit pas ce qu'il a promis, il fait paroître de l'infidélité dans son procédé en ce qu'il change de pensée. Deux choses néanmoins peuvent l'excuser, l'une si ce qu'il a promis est manifestement illicite ; car il avoit mal fait de le promettre, & il fait bien de changer de dessein : car comme dit Seneque dans le livre 4. des bienfaits, afin qu'une personne soit obligée de faire ce qu'elle a promis, il faut que les choses soient demeurées en état ; que si elles étoient changées, il n'auroit point été menteur en promettant, parce qu'il n'a promis que ce qu'il avoit dans l'esprit, suppose des conditions raisonnables, & il n'est pas infidèle en n'accomplissant pas ce qu'il a promis, parce que les choses ne sont plus en*  
même

*même état. C'est pourquoi l'Apôtre ne commit point de mensonge en n'allant point à Corinthe, quoiqu'il eût promis d'y aller, à cause des empêchemens qui étoient survenus depuis.*

Selon cette doctrine autorisée par les plus sèveres Philosophes & le plus éclairé des Théologiens, & par l'exemple d'un Apôtre, quand j'aurois promis absolument, ce qui n'est pas, de ne point alleguer les lettres de M. de Cominges, j'aurois été légitimement dispensé d'accomplir cette promesse, par les changemens qui sont arrivez depuis. Premièrement, les originaux de ces Lettres aiant été retirez, nous nous fussions trouvez sans aucunes preuves de la sincerité de notre conduite, si nous ne nous fussions hâtés de produire ce qui nous restoit par bonheur : parce que si nous eussions differé plus longtems on auroit pu accuser de faux ce que nous eussions allegué, au lieu qu'il ne sauroit maintenant tomber dans l'esprit de personne, que ceux qui ont écrit ces lettres & ceux qui les ont reçues étant encore vivans, on ait eu la hardiessé de rien alterer de ce qu'on en cite. De plus, si jamais changement a dû dégager d'une parole, c'est celui qui est arrivé dans cette affaire par la mauvaise foi des Jesuites,



suïtes , qui au lieu de pacifier les choses les ont jettées dans un plus grand trouble , & ont réduit ceux qui ont eu le plus de confiance en eux , dans une nécessité absolue de justifier leur conduite , & de se défendre contre les faux bruits qu'ils faisoient courir , en les faisant passer pour des fourbes qui n'exécutoient rien de ce qu'ils avoient promis. Et enfin les amis de celui qui paroïssoit le plus obligé de rendre un témoignage public de la vérité des choses , le détournant de le faire , & supprimant même ce qu'il en avoit écrit pour ne pas irriter les Jesuites : qui peut trouver mauvais que dans cette extrémité on ait fait par quelques extraits de ses lettres ce qu'il auroit dû faire par lui-même , vu principalement qu'on le commettoit moins par là avec ceux que ses amis apprehendoient tant de blesser. Je puis donc conclure avec S. Thomas , que quoi qu'eût promis l'auteur de la Refutation touchant ces lettres , *Nec fuit mendax in promittendo , quia promisit quod habebat in mente , subintellectis debitis conditionibus ; nec etiam est infidelis , non implendo quod promisit , quia eadem conditiones non extant.*

Mais la vérité est que quand j'écrivis ce billet sur le sujet de la Relation que j'avois

j'avois dressée sur la fin du mois de Février de l'année passée ; je n'avois dessein que de remédier à l'inquiétude d'une personne qui s'imaginoit qu'on l'alloit faire courir, & que je n'ai jamais eu la pensée de melier par là à passer plutôt pour un fourbe & pour un menteur, que de me défendre contre ces outrages par une voie aussi innocente qu'est celle de justifier des faits contestez par ce qui s'en est écrit dans la simplicité, au tems même que les choses se traitoient. Quoiqu'il en soit, il me semble qu'un homme d'honneur n'est recevable à faire de grandes plaintes qu'on lui a manqué de parole, que lorsque la chose le mérite, & que ce prétendu manquement de parole lui apporte un notable préjudice. Car s'il n'en recevoit aucun, & que son ami au contraire en reçût beaucoup, en observant trop scrupuleusement ce qu'il lui auroit promis, il y auroit une grande dureté, pour ne pas dire une manifeste injustice, à préférer une pointille de bienséance au bien solide de son ami. Je voudrois donc qu'on me montrât avant toutes choses que les extraits dont on se plaint sont préjudiciables à M. de Cominges, & qu'ils le blessent ou dans ses intérêts ou dans son honneur : mais si on ne le

302 CXIII. *Lettre de M. Arnauld*  
peut faire, & qu'on soit contraint d'a-  
vouer qu'il n'y a rien d'une part de plus  
innocent pour lui, & de l'autre de plus  
nécessaire pour la justification de ceux  
qui les ont citez, comment ne com-  
prend-on point que c'est agir peu gene-  
reusement envers des personnes déjà as-  
sez accablées, que de les vouloir priver  
par un vain scrupule de manquer à une  
formalité de nulle importance à ceux  
qui l'exigeroient, du plus solide moien  
qu'ils aient de mettre leur reputation à  
couvert de la calomnie. Il me paroît en  
cela quelque chose d'inconcevable ; &  
c'est ce qui me fait espérer que ce petit  
nuage passera bientôt, & que des per-  
sonnes d'ailleurs si bonnes nous rendront  
justice, lorsqu'ils auront considéré de-  
vant Dieu le peu de sujet qu'ils ont de  
n'être pas contents de nous.

### LETTRE CXIII.

En 1664. *A. M. GUILLEBERT DOCTEUR*  
*DE SORBONNE, Sur la mort de*  
*M. Singlin.*

**Q**Uoiqu'il n'y ait que Dieu, Mon-  
sieur, qui nous puisse consoler  
d'une aussi affligeante nouvelle, que cel-  
le que je viens de recevoir, il veut bien  
néan-

néanmoins que dans ces rencontres, nous répandions notre cœur dans le sein de nos amis , & que nous y cherchions quelque soulagement à nos peines. Et comme rien ne nous sert plus à les supporter , que la communication des personnes, qui en sont autant touchées que nous , j'ai cru , Monsieur, que vous étiez l'un de ceux à qui je me devois plutôt adresser pour joindre nos larmes ensemble dans cette commune affliction. La liaison que nous avons eu l'un & l'autre avec ce saint homme que Dieu vient d'appeler à lui, a eu trop de semblables circonstances, pour ne nous pas causer une semblable disposition dans sa perte. Nous étions tous deux engagés dans la même profession, lorsque nous l'avons particulièrement connu , & nous pouvons avoir cette confiance en la bonté de Dieu , que ses saints avis nous ont servi à nous y conduire d'une manière plus conforme à l'Esprit de J. C. & de l'Evangile. Je regarde même comme une grace particulière de Dieu de ce qu'il lui a plu se servir de moi pour vous donner cette connoissance , qui nous a unis de nouveau plus que jamais, & d'une manière plus chrétienne & plus divine. Mais c'est un des privilèges de ces sortes d'unions , qui ont la charité pour

lien,

lien, & Dieu pour objet & pour principe, qu'elles ne peuvent être rompues par aucun accident humain, & fur tout qu'une mort pareille à celle que nous pleurons, sert plutôt à les augmenter qu'à les affoiblir, parce que les serviteurs de Dieu étant réunis en lui par leur conformation, ont encore plus de pouvoir qu'ils n'en avoient en ce monde d'unir ensemble leurs communs amis. C'est la grace que j'espère que Dieu nous fera dans cette rencontre, & je me fens par sa miséricorde dans cette disposition. Je vous supplie, Monsieur, de vous en assurer, & d'en assurer aussi M. l'Abbé de S. Cyran & M. des Touches, à qui vous m'obligerez de présenter mes humbles respects. Tout se dispose, autant qu'on en peut juger, à la persécution; & c'est dans ces tems de trouble & de guerre que ceux qui sont à Dieu, doivent avoir plus de soin de conserver, comme dit l'Apôtre, l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, parce que c'est en cela qu'est toute leur force. Car chacun de nous n'est séparément que foiblesse, & nous n'avons de force que comme parties du corps de J. C. à qui la charité ne nous unit, qu'autant qu'elle nous unit à tous ceux qui sont à lui, en nous faisant

mem-

membres les uns des autres. C'est ce qui nous rendra invincibles, comme je l'espere & que j'en prie Dieu.

## M E M O I R E

*Du 5. Fevrier 1664. Sur une alternative que le P. Annat vouloit faire insérer dans une Déclaration du Roi.*

L'Alternative que le P. Annat s'efforce de faire mettre dans la Déclaration; que les Evêques feroient signer le formulaire, si ce n'est qu'ils voulussent en faire un autre, par lequel ils fissent condamner les propositions dans le sens de Jansenius suivant le dernier Bref, est la plus grossiere illusion qu'on se puisse imaginer. Car tant s'en faut que cet expedient remédie aux inconveniens que les plus pieux Evêques ont trouvé à faire signer le formulaire; qu'au contraire il les augmente & les rend plus considérables. M. l'Evêque d'Alet en a proposé trois qui subsistent entièrement nonobstant cette alternative.

Le 1. est le défaut de pouvoir de la part de ceux qui ont ordonné de faire signer le formulaire, & qu'il est d'une périlleuse consequence de donner à une  
Assem-

Assemblée de quelques Evêques l'autorité de dominer sur leurs Confreres, & de faire par là une planche à l'avenir, qui pourroit être d'une consequence horrible pour l'Eglise; parce que s'il arrivoit par malheur, qu'on eût un Roi qui eût de méchantes intentions, & qu'il trouvât des Evêques disposez à suivre ses volontez, comme il seroit bien difficile qu'il n'en trouvât, ils imposeroient un joug à leurs confreres à la ruine de l'Eglise, qu'ils autoriseroient par cet exemple.

Cette raison est telle que tout Evêque qui aime vraiment l'Eglise, doit être prêt de souffrir plutot toutes sortes d'extremitez, que de donner lieu par sa foiblesse à l'introduction d'un si pernicieux exemple.

Cependant que fait le P. Annat par son alternative qu'il a crue si ingenieuse, que de rendre cette raison encore plus forte?

Car quoique la Déclaration semble laisser quelque liberté aux Evêques de ne point faire signer le formulaire dressé par l'Assemblée, néanmoins ce n'est qu'en les obligeant d'en faire signer un autre qui soit le même dans la substance, & qui n'en seroit different que dans les termes.

Or

Or 1. n'est-ce pas traiter les Evêques en enfans que de leur faire valoir cette pretendue liberté qui n'est qu'une veritable & réelle servitude? Un formulaire qui ne seroit different que de mots du formulaire de l'Assemblée, ne seroit-ce pas la même chose en effet? Et ainsi n'est-ce pas se jouer du monde que de dire aux Prélats: vous vous plaignez que nous voulons dominer sur vous en vous imposant la necessité de faire signer ce que nous avons dressé pour faire condamner les cinq propositions dans le sens de Jansenius: cette obligation vous paroît une servitude; mais pourvû que vous fassiez ce que nous désirons, & ce que nous n'avons aucun droit de vous commander, nous vous permettrons d'user de cette apparence de liberté, qui est de nous obéir en vous servant de vos termes, & non pas des nôtres. C'est ajouter la moquerie à une domination tyrannique, que de proposer ce moiën comme un temperament qui doit faire cesser les plaintes de ceux qu'on veut opprimer à quelque prix que ce soit.

2. Quand ce que la Déclaration oblige les Evêques de faire signer ne seroit pas en effet la même chose que le formulaire, il est certain néanmoins qu'elle les oblige à faire signer quoi que ce soit.

Or



Or toute obligation doit être fondée sur une puissance legitime de commander. Quelle sera donc cette puissance dans cette rencontre? On ne veut pas que ce soit celle de l'Assemblée : car on la reconnoît insuffisante, & c'est pour cela qu'on n'ose astringre à signer le Formulaire. Ce n'est pas celle du Pape : car il a laissé à tous les Evêques par son dernier Bref le discernement des moiens plus propres & plus efficaces pour l'exécution des Constitutions. Et ainsi par là même chaque Evêque a toute liberté de juger que les signatures ne sont pas un moien propre pour cela. Il ne resteroit donc plus que la puissance du Roi ; ce qui seroit encore d'une plus dangereuse consequence, puisque ce seroit introduire cette nouvelle maxime, que sans qu'il y ait aucune loi de l'Eglise, ni aucun canon qui oblige un Evêque à faire une chose tout à fait importante dans l'administration spirituelle de son Diocèse, la puissance séculière l'y peut obliger, & le punir s'il ne se resoud à subir ce joug. On voit assez, sans qu'il soit necessaire de le représenter, en quels desordres effroyables cette maxime seroit capable de jeter l'Eglise.

3. Quand le Pape auroit ordonné  
quel-

quelque signature, ce qui n'est pas, il faudroit considérer que des Evêques très recommandables par leur pieté lui aiant representé de très grandes difficultez qu'ils ont sur ce sujet, sans en avoir jusqu'ici reçu aucun éclaircissement, il y auroit lieu de croire qu'il auroit pu être prévenu, & qu'on ne lui auroit pas fait entendre l'état où se trouve maintenant l'Eglise, n'étant pas croiable qu'il voulût traiter les Evêques avec une domination si absolue, que de les contraindre par autorité à des choses où ils souffrent de grandes peines de conscience, sans leur en vouloir rendre aucune raison ; S. Pierre, comme remarque S. Gregoire, s'étant cru obligé de rendre raison de sa conduite aux fideles de Jerusalem qui trouvoient à redire qu'il eût entré chez des Paiens : desorte qu'il y auroit lieu de lui faire de très humbles remontrances sur ce procédé peu convenable à la dignité des Evêques, avant que de passer plus outre.

La seconde raison de M. d'Alet est, que les Evêques de l'Assemblée vouloient qu'on tint pour heretiques, & qu'on procedât contre toutes sortes de personnes comme telles, quoi qu'elles reconnussent & tinssent les cinq propositions pour hérétiques, refusant seulement

ment d'enseigner qu'elles fussent de Jansenius. Or c'est ce qu'on prétend faire aussi par cette Déclaration, & à quoi cette alternative ne remédie point, puisqu'on veut toujours que les Evêques fassent signer la condamnation des propositions dans le sens de Jansenius, & qu'on prétend que ceux qui le refuseront, quoique ce ne soit qu'à cause du fait, soient soumis aux peines des hérétiques. Et par conséquent on laisse toujours cette raison de M. d'Alet dans toute sa force, & on veut engager les Evêques dans une injustice manifeste, qui les rendroit très criminels devant Dieu.

La troisième raison de M. d'Alet est, qu'on veut faire condamner les propositions dans le sens d'un Auteur, sans dire quel est ce sens.

Or c'est ce qu'on prétend faire plus que jamais par cette Déclaration, & à quoi principalement on veut astreindre les Evêques, lors même qu'on fait semblant de les dispenser du formulaire. Et ainsi ce qui a retenu jusqu'ici M. l'Evêque d'Alet, le doit retenir encore aussi bien que tous les autres Evêques qui se sont déclarés contre ces nouvelles signatures.

LETTRE CXIV.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANGERS \*

*Pour le prier de ne se point presser à publier de mandement sur les Signatures.*

\* Le nom étoit en chiffre, mais on croit que c'est ce Prélat.

ON ne doit point apprehender que tout ce qui sera nécessaire ne se fasse en tems & lieu, mais il semble que c'est un peu manquer de foi, que de prévenir des événemens qui sont encore incertains, & faire par avance ce qu'on ne doit au plus faire que dans une extrême nécessité & avec un grand regret. Car il ne s'y faut pas tromper. Quelque Mandement que ce soit, est une mauvaise chose, quand ce ne seroit qu'on autorise par là l'usage des signatures, qui peut être d'une conséquence très dangereuse, & que c'est toujours céder aux Evêques de Cour, que de faire dans la substance ce qu'ils désirent, quoi que l'on se serve d'un autre formulaire que le leur.

Au commencement de 1664.

Pour moi je ne desespere pas encore des Evêques de Languedoc, & j'ai quelque confiance en la miséricorde de Dieu qu'il leur ouvrira les yeux, & qu'il leur fera comprendre qu'il n'y a que deux voies pour donner la paix à l'Egli-

l'Eglise, ou un accommodement, ou une simple cessation de la persecution.

Mais comme on a déjà vû par une infinité d'experiences que la voie d'accommodement & de condescendance ne reussira jamais, parce que Rome & les Jesuites en demanderont toujours plus qu'on n'en peut accorder en conscience, & qu'au moins il y a plusieurs Théologiens qui peuvent être utiles à l'Eglise, qui auront du scrupule de ces voies obliques; desorte qu'il faudroit les sacrifier & consentir à leur oppression pour obtenir la paix par cette voie là.

Il ne reste donc qu'à faire cesser la persecution & terminer cette affaire comme s'est terminée celle de la frequente communion, qui n'a pas été en son tems moins échaufée que celle-ci, ce qui ne seroit point trop difficile, pourvu que les Evêques bien intentionnez voulussent seulement témoigner une fermeté de pilier en se moquant de toutes les menaces qu'on leur fait, & demeurant dans une pure negative, sans répondre autre chose sinon que cette introduction de signatures est une nouveauté qui leur paroît dangereuse, & qu'ils ne veulent point autoriser par leur exemple, ni rien faire qui puisse donner sujet de croire que les Evêques de Cour aient rien à leur

leur commander. Je suis assuré qu'ils desarmeroient par là tous leurs ennemis beaucoup plus facilement qu'en cherchant des voies moiennes qui donneront toujours plus de prise sur eux.

Je viens d'apprendre que M. de Beauvais a écrit à M. d'Alet en ces mêmes termes, & en lui représentant très fortement, qu'il ne croit pas que quelque Mandement que ce soit, soit un moien propre à donner la paix à l'Eglise, & que bien loin d'être ébranlé par ce qui s'est fait dans la dernière Assemblée du mois d'Octobre dernier, c'est ce qui lui fait croire qu'il faut se roidir davantage à ne rien faire, afin qu'il ne paroisse pas qu'on ait cédé en rien à une entreprise si irreguliere. Pour moi il me semble que des Evêques qui auroient un veritable zèle pour leur caractère, devroient imiter en cette rencontre la conduite de S. Paul, qui ne voulut pas circoncire Tite, quoi que la circoncision fût encore tolerée, à cause qu'il y avoit des Chrétiens attachez aux ceremonies Judaïques qui en eussent pris avantage: *quibus, dit-il, neque ad horum cessimus subjectione.*

Il faut esperer que cette lettre de M. de Beauvais fera quelque impression dans l'esprit de M. d'Alet. Quoi qu'il en

soit, je ne vois rien qui presse. On n'est pas encore assuré de la Declaration. On ne fait point en quels termes elle sera conçue, étant certain qu'on y change tous les jours. On doute même si on y parlera des Evêques. On n'a point de certitude si les Evêques de Languedoc feront quelque Mandement, ni ce qu'il portera. S'ils en faisoient, il le faudroit voir avant que de rien résoudre. Car s'il étoit tel qu'on pût s'en servir en conscience, ce seroit le plus sûr que d'en faire un tout semblable. Et s'il étoit conçu d'une manière qu'on y fit condamner les propositions au sens de Jansenius, comme il est porté par le dernier Bref: comme on ne pourroit rien faire de semblable, je crois qu'il seroit plus facile de se défendre en ne faisant rien du tout, qu'en faisant une chose qui choqueroit plus Rome qu'un simple silence. Enfin je ne saurois croire qu'on soit pressé de faire ce qu'on ne sauroit faire trop tard, s'il le faut faire à la fin. Et il me semble que Dieu donne plus de lumière lorsqu'on ne le consulte que dans la nécessité, que lorsqu'on le fait sur des cas qui n'arriveront peut-être point. *Sufficit dei malitia sua.*

## L E T T R E C X V.

*A la Sœur MAGDELAINE CHRISTINE BRIQUET. Sur la foi humaine.*

**L**A disposition où Dieu vous met, ma très chere Sœur, par sa sainte grace, vous doit faire dire avec David, *Quand je marcherois au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai point qu'il m'en arrive du mal, parce que vous êtes avec moi.* Car il est vrai que ce seroit pour vous une espèce de mort que la separation des personnes dont Dieu s'est servi jusqu'ici pour vous faire jouir de la veritable vie; mais si on vous les peut ôter, on ne peut vous ôter celui qui vous les a données, & qui vous tiendra lieu de tous, quand vous serez privée de tout pour la gloire de son nom. C'est principalement dans ces rencontres que s'accomplit ce qui a été prédit de la nouvelle alliance, que tous y feroient instruits de Dieu, qui écriroit sa loi dans leurs cœurs, & que chacun d'eux n'auroit plus besoin d'enseigner son prochain & son frere en disant, Connoissez le Seigneur, parce que tous le connoitroient depuis le plus petit jusqu'au plus grand.



grand. Et ainsi, ma très chere Sœur, quelque petite que vous soiez à vos yeux, celui que vous avez choisi pour votre époux ne dédaignera pas de vous instruire par lui même, quand vous manquerez du conseil des hommes; puisque lors même que les hommes vous instruisent, ils ne parlent proprement qu'aux oreilles de votre corps; & que c'est lui qui parle aux oreilles de votre cœur. Ce sera donc lui qui vous fera entendre que ce qu'on vous dit maintenant, d'une foi humaine, n'empêcheroit pas que vous ne commissiez un grand péché devant Dieu si vous consentiez à ce qu'on vous demande. Car ce seroit une étrange imagination que de croire qu'il ne fût défendu de mentir, qu'en ce qui regarde la foi divine, & que dans tout le reste il fût permis de porter temoignage contre son prochain, lorsque dans son cœur on n'est point persuadé qu'il soit coupable.

Mais de plus, cet aveu, que ce qu'on vous demande ne regarde que la foi humaine, est ce qui fait voir manifestement, que c'est sans raison qu'on vous le demande; puis qu'on détruit par là le prétexte qu'on avoit pris, qui est qu'on vouloit s'assurer par cette signature si vous n'aviez point d'erreurs contre la  
foi.

foi Catholique. Car ce qui n'est que de foi humaine n'appartenant point à ce qu'on appelle foi parmi les Chrétiens, on ne peut vous accuser d'aucune erreur dans la foi, quand vous suspendrez votre jugement, ou que vous aurez des doutes dans une chose qu'on avoue n'être que de foi humaine. Et enfin ce qui ne se croit que de cette dernière sorte n'est point soumis au commandement des hommes. On le croit quand on a des motifs & des raisons de le croire; mais quand on n'en a pas de suffisans pour déterminer l'esprit, c'est une tyrannie que d'y employer la force & la violence, qui peut bien faire des hypocrites & des menteurs, mais qui ne fait point croire véritablement ce qu'on ne croit point sans cela.

C'est pourquoi vous pouvez dire que vous seriez plus disposée à croire que Jansenius a enseigné les erreurs qu'on lui impute, si on ne se servoit point de tant de menaces pour vous obliger à le croire; mais que les menaces que l'on emploie contre vous dans une chose si entièrement éloignée de votre profession, est ce qui contribue davantage à vous rendre tout cela suspect. Car que vous importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas des erreurs dans une livre que vous êtes

incapable de lire, & pourquoi veut-on que vous assuriez qu'il y en a, étant hors d'état d'en pouvoir être assurée? Mais aussi on voit assez que tout cela n'est qu'un pretexte dont vos ennemis se servent pour ruiner votre monastere. Ils en sont deja les destructeurs devant Dieu par le dessein qu'ils en ont pris; mais ils n'en exécuteront que ce qu'il plaira à Dieu de leur permettre, & il ne le fera que pour votre bien. Continuez seulement à mettre en lui toute votre confiance. Il a une infinité de voies pour vous délivrer. Il peut changer en un moment le cœur des hommes; il peut rendre sans effet leurs plus malignes resolutions; mais il vous fera encore plus avantageux que vous n'éprouviez sa protection divine que comme l'ont éprouvé tant de martyrs qu'il a laissé succomber sous la violence des tyrans, pour leur faire acquerir une plus illustre couronne. Ne serez-vous pas trop heureuse, ma très chere Sœur, si c'est là votre partage?

## L E T T R E C X V I.

A M. L'EVEQUE D'ALET. *Sur la* 28 Sept.  
*Lettre de ce Prélat au Roi.* 1664.

## M O N S E I G N E U R

Nous avons reçu comme une consolation qui nous étoit venue du ciel dans l'un des plus grands scandales qui soient jamais arrivez dans l'Eglise de Dieu , les temoignages si avantageux qu'il vous a plu de donner, & de votre approbation pour ceux que vous reconnoissez soutenir le parti de la verité & de la justice , & de votre administration pour l'abondance de la grace que Dieu a mises en ces saintes filles pour les rendre dignes d'être les premières martyres de la sincerité Chrétienne. Rien au monde n'étoit plus capable d'augmenter leur force & leur confiance dans une si rude épreuve. Nous ne devons être qu'à Dieu, ne tenir qu'à Dieu, & n'attendre notre secours que de Dieu. Mais comme il a voulu pour se proportionner à notre foiblesse, que ses graces mêmes nous fussent communiquées par des moiens sensibles qui sont les sacremens, il a aussi cette bonté pour ses serviteurs,

lors qu'ils se trouvent opprimez ou abandonnez presque généralement de tout le monde, de ne les pas laisser au témoignage seul de leur conscience, quoique ce fut assez pour les soutenir. Mais pour aller au devant des affoiblissements de la nature qui se pourroit troubler dans un si grand délaissement, il leur procure d'ordinaire un petit nombre de sincères approbateurs pour opposer, sinon devant les hommes, au moins dans le secret de leur cœur, à la foule des injustes qui les condamnent par emportement, ou des lâches qui les renoncent par timidité ou par complaisance. Ainsi, Monseigneur, on ne peut douter que quoique S. Athanase trouvât assez de force en lui-même & dans la justice de sa cause pour se maintenir dans une fermeté inébranlable contre ce nombre infini d'ennemis qui avoient conjuré sa ruine, il n'ait regardé néanmoins comme une grace particulière de Dieu, de ce qu'il lui avoit laissé pour témoins de son innocence ce petit nombre d'Evêques qui aimèrent mieux être chassés de leurs Eglises, quelque douleur qu'ils eussent d'être séparés de leur troupeau, qui étoit exposé par leur absence à la fureur des Ariens, que de consentir à la condamnation de celui qu'on appelloit en ce

tems

tems là le sacrilege Athanase, & que l'on prétendoit avoir été autorisée presque par tout l'Univers, selon les termes de la lettre du Concile de Milan à S. Eusebe de Verceil.

Tous ceux qui aiment la vérité doivent considerer de la même sorte ce que Dieu vous a inspiré de faire pour sa défense. Et j'ose dire, Monseigneur, que c'est la digne couronne de votre vertu, & qui la rend encore plus Episcopale que cette conduite même si Apostolique & si édifiante de votre Diocese en particulier, qui a attiré sur vous l'admiration de toute l'Eglise. Il y a peu d'Evêques qui connoissent le poids de leur charge; mais entre ceux mêmes qui le sentent, il y en a peu qui considerent qu'ils ne sont pas seulement Evêques d'un tel Diocese, mais qu'ils le sont de l'Eglise Catholique; & que n'y aiant, selon les Peres, qu'un seul & unique Episcopat; dont chaque Evêque tient une portion solidaire, ils doivent tous veiller, selon le pouvoir que Dieu leur en donne, & les occasions qu'il leur en présente, aux maux generaux de toute l'Eglise, aussi bien qu'à ceux de leurs peuples, & travailler avec autant de zele à soutenir la vérité & la discipline par tout où elles sont attaquées, qu'à reme-

dier aux désordres de cette partie du troupeau de J. C. qui leur est particulièrement attribuée. C'est ce qu'on peut dire, Monseigneur, avec assurance que vous avez appris de Dieu, parce que vous l'avez fait d'une manière admirable, comme S. Paul dit aux fideles de Thessalonique, qu'ils avoient appris de Dieu à être charitables, parce qu'ils avoient fait voir dans leurs œuvres les effets de cette divine instruction, qui donne en même tems la lumière pour connoître, & la chaleur pour agir. La lettre qu'il vous a inspiré d'écrire au Roi est une marque évidente de cette lumineuse & ardente charité qu'il vous a donnée pour les intérêts de l'Eglise. Vous n'avez pu demeurer dans le silence en la voyant asservie par une Declaration si injurieuse à son honneur, & si préjudiciable à sa liberté. Et ce qui rehausse l'éclat d'une action si généreuse, est que vous l'avez faite en un tems, où selon les regles de la prudence commune, vous deviez moins l'entreprendre, pour ne pas donner cette nouvelle occasion à ceux qui la cherchent, d'irriter contre vous toutes les puissances ecclesiastiques & seculieres, & les engager par là dans le malheureux dessein qu'ils ont pris de ruiner, s'ils peuvent, les reglemens les plus salutaires que vous a-

vez

vez établis dans le gouvernement de votre Eglise.

Il faut assurément, Monseigneur, que Dieu vous ait donné une grandeur d'ame au dessus de la commune pour n'avoir point été ébranlé par une tentation qui emporte presque tous ceux qui sont dailleurs insensibles aux intérêts temporels. Ils s'imaginent que la crainte d'être traversez dans le bien qu'ils font, ou qu'ils veulent faire, leur est un sujet legitime de se rendre à des choses qu'ils reconnoissent eux-mêmes être fort injustes, ou au moins de dissimuler leurs sentimens lors même que leur silence est pris pour un consentement à l'injustice. Mais vous avez jugé, Monseigneur, par une sagesse plus éclairée, que comme Dieu est l'unique auteur de tout le bien que nous faisons, c'est de lui aussi que nous en devons attendre le progrès & la conservation, *qui & voluntatem applicat operi, & opus explicat voluntati*, comme dit S. Bernard. De sorte que si nous avons sujet de croire que nous l'avons entrepris par son esprit & par le mouvement de sa grace, nous en avons aussi d'espérer qu'il le fera réussir par sa providence; & qu'il levera sans peine les obstacles qu'on y voudroit mettre, pourvu que nous aions plus de confiance en sa



bonté, qu'en une certaine prudence humaine qui gâte souvent les plus saintes entreprises. S. Cyprien répondant à ceux qui alleguent pour excuse de ce qu'ils ne donnent pas l'aumone, qu'ils sont chargez d'un grand nombre d'enfants : c'est au contraire, leur dit-il, ce qui vous devoit porter davantage à la donner, parce que vous avez plus d'enfants à recommander à Dieu, & qu'ayant besoin d'attirer sur plus de personnes sa misericorde & sa grace, vous devez vous procurer plus d'intercesseurs pour l'obtenir. Je veux croire, Monseigneur, que c'est par un mouvement semblable que vous avez cru devoir être le premier des Evêques qui temoignât son zele contre une Declaration où tous généralement sont intéressez. Bien loin de croire que vous étiez obligé de vous ménager plus que les autres en cette rencontre, parce que vous aviez une affaire à soutenir très importante pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames ; vous avez conclu au contraire que vous deviez prevenir les autres dans la défense des droits divins de votre commun caractère, parce que vous avez plus de besoin qu'eux d'engager Dieu par cette action à être votre protecteur dans cette autre affaire qui est plus la sienne que la vôtre,

vôtre, & où vous n'avez qu'à maintenir les plus saintes regles de la conduite des ames autorisées par toute l'antiquité, contre les pernicious relâchemens d'une morale corrompue, qui ne travaille qu'à perdre les hommes par une complaisance cruelle qui les entretient dans tous leurs desordres, en leur persuadant qu'ils sont en état de salut, lorsqu'ils passent toute leur vie dans une vicissitude continuelle de confessions & de crimes.

Il n'y a pas lieu, Monseigneur, de s'étonner que la noblesse vivant aujourd'hui dans un si grand débordement, & mettant sa gloire à ne souffrir aucun joug, elle ait formé dans votre Diocèse cette scandaleuse conspiration contre vos saintes Ordonnances, qui tendoient à arrêter le cours de leurs crimes & de leur libertinage. Ce sont des furieux semblables à ce Demoniaque de l'Evangile qui rompoit tous les liens & toutes les chaînes dont on le vouloit retenir. Mais ce qui est surprenant est que des Religieux qui ne devoient respirer que la penitence, soient l'ame de cette revolte, & les chefs de ces emportez, & encore plus qu'il se soit trouvé un Evêque qui ait bien voulu se prêter à cette criminelle faction, & employer le nom du S. Siège pour autoriser une entreprise qui de-

M. Harbert, Evêque de Vannes.

vroit être en exécution à tous les Evêques qui ont tant soit peu de zele pour leur caractère. Pardonnez moi, Monseigneur, si je vous parle peut-être avec un peu trop de chaleur contre une action qui m'a paru tout-à-fait horrible. J'ai vu par hazard la sentence que ce Prelat a prononcé contre vous sous le nom de votre Promoteur, & il est vrai que je ne suis pas encore revenu de l'étonnement où je me suis trouvé de la hardiesse avec laquelle il a entrepris de donner pouvoir à un Religieux revolté de prêcher & de confesser dans votre Diocese contre vos ordres, ce qui me semble la même chose que s'il eût dit : Ce Pasteur est trop vigilant, & a trop de soin de ses brebis ; il prend trop de peine pour sauver celles mêmes qui se veulent perdre, & pour les empêcher de tomber entre les mains des loups ou des voleurs qui les aideroient à se damner ; cela n'est pas raisonnable ; il faut que tout le monde puisse être servi à son gré, & puisqu'il y a des gens dans le Diocese d'Alet qui veulent marcher par la voie large qui mene en Enfer, il faut qu'il y en ait qui les y conduisent, & celui que je leur envoie fera bien propre à cela. Je ne sai pas, Monseigneur, quel a été le succès de cette sentence impie,

impie, car je ne lui puis donner d'autre nom; mais quand Dieu en auroit empêché les funestes suites, comme je le veux croire, celui qui l'a rendue n'en seroit pas moins criminel; & comme il est un des principaux instrumens de la brouillerie qui trouble maintenant l'Eglise, il semble que l'on peut voir dans ce dernier excès, contre la pénitence & la discipline ecclesiastique, une juste & terrible punition de ses anciens emportemens contre la grace de Jesus Christ, que j'ai appris depuis peu qu'il a couronné par de nouveaux dans la Capitale de votre Province.

Quand il  
étoit  
Théolo-  
gal de  
Paris

En vérité, Monseigneur, quand on considère toutes choses il semble que nous approchions du tems que S. Gregoire a prédit, *que la foi sera en opprobre, & que la vérité passera pour crime*; & que nous commençons déjà à voir l'accomplissement de ce que S. Augustin a dit sur le Pseaume septième, qu'il arrivera un tems que les péchez s'étant horriblement multipliez dans l'Eglise, on éprouvera cette faim & cette disette de la parole de Dieu qu'un autre Prophete a prédite; & qu'alors cette multitude de faux Chrétiens dont les Eglises sont remplies, se détournant par ses péchez de la lumiere de la vérité, sera cause que J. C.

se

se retirera dans son secret, pour n'être presque plus connu ; de sorte qu'il y en aura très-peu qui conserveront une foi sincère & exempte de la corruption de toutes les méchantes opinions qui l'alterent. Mais comme le même Saint dit en un autre endroit, que dans ces tems de troubles, où l'Eglise semble paroître aux yeux des hommes à cause de la multitude des scandales, elle ne laisse pas alors de conserver son éclat dans les plus forts de ses membres, *etiam tunc in suis firmissimis eminet* : je n'oserois vous dire, Monseigneur, ce qu'il semble que Dieu a voulu que vous fussiez en ce tems si malheureux, pour ne pas blesser votre modestie ; mais je me contenterai de vous assurer que cette lampe que J. C. a lui-même allumée pour la mettre sur le chandelier de l'Eglise, me paroîtra toujours d'autant plus brillante, que les hommes feront plus d'efforts injustes pour en étouffer la lumière, & que rien ne m'empêchera jamais d'être avec un profond respect &c.

## L E T T R E   C X V I I .

*A* *ne* RELIGIEUSE de PORT-ROYAL. Sur la fin  
de 1664. Le sujet de cette Lettre fut que M. Arnauld ayant dressé une Lettre pour être présentée à M. l'Archevêque de la part des Religieuses, pour leur servir envers lui d'un témoignage clair & sincere de leur disposition au regard de la signature qu'il leur demandoit, il y eut une de ces Religieuses qui le trouva trop foible, & qui eut en même tems de la peine sur d'autres points. Cette Religieuse écrivit ses difficultez, & les envoya à un ami du Monastere, qui se crût obligé de les faire voir à M. Arnauld, puisqu'elles regardoient son écrit : & M. Arnauld par un excès de bonté & d'humilité, voulut aussi-tôt satisfaire à toutes ces objections par la repense qui suit.

**I**L est vrai, ma Sœur, que vous devez considerer deux sortes de raisons qui doivent éloigner de la signature ; celles que vous marquez, qui sont prises de votre ignorance sur le fait de Janfenius, & des motifs legitimes que vous avez d'en douter, qui vous mettent dans l'impuissance de l'attester & de témoi-

témoigner que vous le croiez ; & celles que vous marquez aussi , qui sont prises du dessein que les ennemis ont d'abuser de ces signatures contre la vérité. Il est juste, ma Sœur, de reconnoître ces deux sortes de raisons, pourvû que l'on reconnoisse la différence qu'il y a des unes aux autres, & que l'on s'en serve selon cette différence. Or cette différence consiste en ce que les premières sont des raisons générales, qui vous sont communes avec toutes vos Sœurs. Car il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit capable de savoir qu'il faut parler sincèrement, & ne pas témoigner qu'on croit une chose, dont on doute, & dont on a sujet de douter (pour ne rien dire de plus) ; au lieu que les raisons prises des mauvais desseins des ennemis ne sont pas si généralement connues, & plusieurs n'en ont qu'une connoissance si confuse, que ce ne leur seroit pas un motif suffisant pour se soutenir dans tout ce qu'elles souffrent.

La seconde différence est, que les premières sont des raisons à dire & à publier. Tout le monde les peut entendre, & personne ne s'en peut blesser. Elles n'ont pas besoin d'autres preuves, étant claires par elles-mêmes. Mais quand vous aurez bien considéré les autres,

vous

vous trouverez qu'elles sont fort bonnes à les regarder devant Dieu, & qu'on s'en doit servir pour se fortifier; mais qu'elles sont très dangereuses à publier dans le monde. Car voici le véritable état des choses. Il est très vrai que les Jésuites sont ennemis de la grace efficace de J. C. & qu'ils voudroient bien l'avoir abolie de l'Eglise. Il est vrai aussi que la raison secrète pour laquelle ils persécutent Jansenius, & font tant d'efforts pour flétrir son livre, est qu'ils le regardent comme le plus grand défenseur de la grace & de la prédestination gratuite. Enfin, il est vrai que dans les discours qu'ils font devant les ignorans & même dans leurs sermons, ils combattent souvent cette grace. Mais cependant il est certain que dans leurs livres théologiques, ils ont été forcez une infinité de fois de reconnoître publiquement & clairement, qu'ils ne condamnent point la grace efficace par elle-même & la prédestination gratuite, & qu'ils n'attaquent Jansenius qu'à cause qu'ils prétendent qu'il y a donné de mauvais sens, & qu'il a mal entendu S. Augustin sur cette matiere.

Il est certain encore que la plupart des Evêques n'ont point dessein de nuire à la grace efficace. Ils ordonnent la signa-



332 CXVII. Lettre de M. Arnauld  
signature, parce que la Cour le veut,  
mais ils ne le font point en haine de la  
doctrine de S. Augustin; & quand ils  
condamnent Jansenius, c'est en l'expli-  
quant en un autre sens que celui de ce  
saint Docteur, & croiant sur le raport  
des autres, qu'il a eu un sens different de  
la grace efficace. C'est pourquoi ils  
souffrent tous les jours qu'on la soutien-  
ne en leur présence. De sorte que ce  
seroit une injustice de leur attribuer cet-  
te pensée. On peut bien dire, que con-  
tre leur dessein, les Jesuites abusent de la  
signature. Mais ce seroit faire tort aux  
Evêques & à l'Eglise de croire qu'ils  
l'exigent à ce dessein; aux Evêques par-  
ce que la chose en soi n'est pas vérita-  
ble; à l'Eglise, parce que c'est faire  
croire que tous les Evêques sont oppo-  
sez à la vérité; ce qui sert à en détour-  
ner les simples qui ne jugent de la véri-  
té que par le nombre & l'autorité de  
ceux qui l'approuvent. Or c'est un res-  
pect & une justice que l'on doit à la  
vérité, de ne lui donner pas plus d'ad-  
versaires qu'elle n'en a, puisque c'est  
fortifier le mensonge que de lui accor-  
der un grand nombre de défenseurs qui  
ont autorité dans l'Eglise. Ainsi puis-  
qu'il est vrai en soi que les Evêques ne  
pensent pas à détruire la grace efficace  
par

par la signature, ce seroit une grande imprudence, que de le publier, & de donner à l'erreur tant de témoins considérables.

Il faut donc se renfermer dans ce qui est vrai, qui est que la signature du formulaire a été inventée & sollicitée par les Jesuites dans un dessein malicieux de s'en servir quelque jour contre la véritable grace de J. C. en la combatant sous le nom de doctrine de Jansenius. C'est une vérité que plusieurs d'entre vous peuvent savoir par des preuves assez certaines pour en être persuadées. Mais quelque certaines qu'elles soient, vous ne pouvez pas vous en servir à l'égard des autres sans vous engager en des discours, dont il vous sera très difficile de vous bien démêler, & où l'on pourroit facilement vous surprendre: car si ce sont des Docteurs habiles, ou des Peres de l'Oratoire, ils vous diront que l'Eglise n'a aucune intention de faire tort à la grace efficace, & qu'elle ne prétend en rien favoriser les Molinistes & les Jesuites par le Formulaire; & que quand ils en abuseront, elle saura bien les réprimer; qu'elle n'approuve point leurs emportemens, & qu'il ne faut pas croire que les Evêques les favorisent; que l'abus que des particuliers font de l'au-

l'autorité de l'Eglise, ne donne pas droit de lui résister, pourvû que l'on ne contribue rien à cet abus; & il y a quelque vérité dans ce discours. Mais d'autres vous nieront absolument ce dessein secret des Jesuites, & vous n'êtes pas assez instruite des faits particuliers pour le bien justifier. Enfin il y en aura qui prendront sujet de la grace efficace que vous soutenez, de dire que cette doctrine peut être bien ou mal entendue, & qu'on la peut défendre en la maniere de Calvin; & sur ce prétexte ils vous jetteront dans des questions de Scholastique, sur lesquelles il sera facile de vous embarrasser, & elles vous porteront à vous servir de quelques expressions moins exactes, qui leur donneront lieu de dire, que vous avez des sentimens heretiques.

Car il faut savoir, comme S. Augustin a remarqué lui-même, qu'il est difficile de parler de la puissance de la grace sans qu'il semble que l'on nie la liberté; & qu'il est difficile aussi de parler de la liberté sans qu'il semble que l'on nie le pouvoir de la grace. Car ces Theologiens de l'Ecole sont tellement accoutumés à certains termes, qu'ils prennent pour heretiques tout ce qui n'est pas exprimé dans ces termes, quoi-  
qu'il

qu'il le soit en d'autres qui peuvent signifier la même chose, & qui sont souvent plus conformes au bon sens. Si l'on dit, par exemple : Il n'arrive jamais qu'on résiste à la grace efficace, cette proposition ne sera blâmée de personne. Mais si on dit que l'on ne peut résister à cette grace, ils diront que cette proposition est hérétique. Car encore que l'on n'y résiste jamais, on y peut néanmoins résister : comme encore qu'une personne sage ne se porte jamais à se précipiter, elle peut néanmoins se précipiter. On le peut néanmoins si on le veut, mais on ne le veut jamais quand on est raisonnable ; & il est vrai que ce n'est pas l'impuissance, mais la volonté qui en empêche. Enfin la malignité des ennemis est si grande, que toute proposition qui peut recevoir un bon sens & un mauvais sens est condamnée par eux absolument à cause de ce mauvais sens. Et c'est pourquoi les défenseurs de la grace sont obligés de parler à présent avec tant d'exactitude, & d'une manière si précise, que non seulement leurs paroles aient un bon sens, mais aussi qu'elles n'en puissent avoir un mauvais.

Toutes ces difficultez qui sont plus grandes que l'on ne vous sauroit dire,  
nous

nous ont toujours fait croire qu'il étoit fort dangereux aux Religieuses d'entreprendre de parler du fond de ces matieres, principalement à des ennemis, comme vous en avez. Il faut que vous fassiez de la grace efficace (c'est-à-dire de la doctrine qui nous enseigne l'empire souverain de Dieu sur la volonté des hommes, qui nous apprend à attendre notre salut de sa pure miséricorde, & à ne nous appuyer que sur son secours) l'objet de votre devotion & de votre amour, & le fondement de votre humilité & de votre reconnoissance. Vous avez droit de vous consoler dans vos souffrances, dans la pensée que c'est pour cette grace que vous souffrez, puisque le Formulaire n'a été inventé que par ses ennemis, & dans le dessein de la ruiner; mais vous en devez faire le moins que vous pourrez, la matiere de vos entretiens & de vos discours. Voilà ce que vous devez avoir dans l'esprit, & il est très juste que la crainte de contribuer au mauvais usage que les Jesuites veulent faire du Formulaire, vous donne de l'éloignement de la signature en général.

Mais je croi qu'il faut faire sur ce point une très grande difference entre la signature simple, & la signature avec restriction ou exception du fait. Tou-

te signature, telle qu'elle soit, a un défaut en general, qui est qu'elle est contraire à la discipline de l'Eglise, qui n'a jamais imposé ce joug à ses enfans. De sorte qu'il est permis à qui que ce soit, qui est en état de défendre la liberté chrétienne & ecclesiastique, de rejeter ce joug qui n'est point imposé par une autorité suffisante, les Evêques particuliers n'ayant point de droit de changer ainsi une discipline commune & universelle de l'Eglise, selon laquelle on n'a jamais exigé de signatures des filles. Outre cela la signature simple du Formulaire a d'autres défauts: l'un qu'elle est calomnieuse, engageant plusieurs personnes à rendre un témoignage faux & téméraire. L'autre qu'elle donne lieu aux Jesuites d'en abuser contre la vérité. Et ainsi l'on peut dire qu'elle a trois défauts; l'un général, d'être contre la discipline; & deux particuliers, d'engager à la calomnie, & de favoriser l'erreur. Car dans la vérité ceux qui signent avec restriction, bien loin de favoriser l'erreur ou la calomnie, rendent plutôt témoignage à la vérité & à l'innocence, en faisant paroître le doute qu'ils ont du jugement rendu contre Jansenius.

Il ne reste plus que le premier défaut, d'être contraire à la discipline de l'Eglise.

se, dont la signature restrainée n'est pas même exemptée. Mais il est certain que ces sortes de défauts ont toujours été considerez par les Peres comme n'étant pas si essentiels qu'ils ne puissent être négligez pour quelque utilité considerable, comme peut être la conservation d'un Monastere; & le soin d'éviter le scandale. Ce sont les Peres mêmes qui nous enseignent à faire quelquefois des plaies à la discipline pour l'amour de l'unité & de la paix; outre que ce n'est pas ceux qui signent, qui violent la discipline, mais ceux qui exigent les signatures; & les inferieurs n'ont pas droit de remedier à ce violement par leur opposition; parce que le scandale qu'ils causeroient par cette opposition, est un plus grand mal que ce déreglement de discipline qu'ils auroient voulu empêcher.

Il n'est donc pas vrai, comme vous marquez dans votre lettre, qu'on doive regarder les signatures avec restriction (telles que nous les proposons) *comme de petites reverences au mensonge*. Au contraire elles sont avantageuses à la vérité; & celui qui signe en cette sorte rend plus témoignage à la vérité, que s'il ne signoit point du tout. On ne fait pas si les Ecclesiastiques des Païs-bas, qui n'ont point signé, sont favorables ou

ou non à la doctrine de M. d'Ipres; mais on fait que tous ceux en France qui ont signé avec restriction, y sont favorables. On doit donc regarder ces signatures *comme de petites reverences* que l'on fait par charité & par condescendance à des superieurs qui abusent de leur pouvoir; ce qui est permis & juste pour éviter de plus grands inconveniens. En un mot il n'est permis en aucun cas de consentir à la calomnie, au mensonge, & à l'établissement de l'erreur; mais il est permis en plusieurs cas de souffrir qu'on nous impose un joug injuste & déraisonnable, quand on ne le peut rejeter qu'en troublant la paix, en ruinant & en décrivant un saint Monastere, & en excitant un scandale dans l'Eglise. Vous auriez fait tout cela en refusant absolument de signer.

On fait quelle est cette lettre, dont vous parlez. On n'a jamais eu dessein d'exclure de votre esprit la vue de la grace, & la pensée que vous souffrez pour elle, mais seulement de vos discours, à cause des inconveniens qu'on a marquez.

La cause de la difference des discours de M.\* , de M.\* , de M.\* , & de \*celui

P 2

que

\* M. Arnauld lui-même: & il continue à parler de lui en tierce personne.



que vous marquez, est que ces Messieurs ne considerent que les raisons à penser, & cet autre considere les raisons à dire. Il suffit à ceux-là, que ce qu'ils disent soit vrai & solide en soi; mais celui-ci regarde de plus, que ce qu'il dit ne puisse pas être facilement renversé par des raisons aparentes, dont vous ne pourriez pas aisément vous démêler. Enfin ces Messieurs vous instruisent pour la paix, & lui vous instruit pour la guerre.

Quant à cette force qui paroît plus grande dans les uns que dans les autres, ç'a été autrefois un grand different, mais qui est maintenant entierement appaisé. C'est pourquoi il n'est presque pas nécessaire d'en parler. Je tâcherai néanmoins de vous le faire comprendre en peu de paroles.

Il faut avoir pour principe, que la véritable force chrétienne consiste à suivre la vérité & la justice sans s'en départir, soit que les actions exterieures paroissent genereuses, soit qu'elles paroissent foibles. J. C. n'étoit pas moins généreux en se déroband aux Juifs, qui le cherchoient pour le faire mourir, qu'en allant à Jerusalem dans la vue certaine qu'il y seroit crucifié: & S. Paul en se faisant descendre dans une corbeille avoit

le

le même courage, que quand il alla à Jérusalem, après qu'on lui eût prédit qu'il n'avoit à y attendre que des liens & des persécutions. Il considéroit dans l'un & dans l'autre la volonté de Dieu, & l'utilité de l'Eglise qui étoit sa regle. Ceux qui défendent la vérité ne doivent pas aussi regarder dans leurs actions & dans leurs paroles, si elles paroissent foibles ou fortes à ceux qui en jugent par des vues humaines; mais si elles sont conformes à la vérité, & avantageuses à l'Eglise. Tout le monde convient assez de ces principes. Il n'y a que l'application qui en est difficile; & c'est sur quoi il y a eu quelquefois du différent. Car quelques-uns considérant le dessein des Jesuites dans la composition du Formulaire, & dans leur haine contre Jansenius; & voiant aussi que les Evêques s'étoient prêtes à cette injuste passion, en condamnant le livre de ce Prelat, ils vouloient que l'on accusât nettement le formulaire & les Evêques même d'erreur, & que l'on dit qu'ils avoient condamné la grace efficace en condamnant Jansenius. Feu M. Pascal étoit fortement prévenu de cette pensée. Mais celui dont vous parlez dans votre lettre a été entierement opposé à cette conduite, & a crû qu'elle étoit très préjudi-

342. CXVII. *Lettre de M. Arnauld*  
ciaible à l'Eglise. Car comme le commun du monde ne se regle dans la foi que par l'autorité extérieure, & qu'il est vrai même que tout le corps de l'Eglise ne peut tomber dans l'erreur; dire que les Evêques condamnent la grace efficace, c'est dire à tout le monde qu'il la faut condamner; c'est engager les simples dans l'erreur; c'est donner au mensonge une infinité de temoins; c'est exposer la vérité à être condamnée de plusieurs en la représentant comme contraire à l'autorité de l'Eglise; enfin c'est avancer une fausseté. Car cela n'est pas vrai. Celui-ci a donc pris une conduite toute opposée. Il a publié & prouvé que le Pape ni les Evêques ne condamnoient point la grace efficace. Et comme en effet ils ne la condamnent point, il a obtenu ce qu'il prétendoit, qui est que tout le monde est demeuré d'accord, que cette doctrine n'étoit point condamnée par les Constitutions & le Formulaire, & les Jesuites ont été réduits à la déclarer orthodoxe publiquement, & à ne l'attaquer plus que couvertement. C'est l'effet qu'a eu cette conduite que quelques-uns ont voulu faire passer pour foible.

L'autre au contraire en a eu un assez mauvais, & je pourrois vous dire une in-

infinité de choses qui font voir que toute cette chaleur n'a pas eu de bons succès, & qu'elle est dégénérée en lacheté dans quelques-uns. Mais il suffit de vous faire remarquer la principale origine de ces sortes de bruits, qu'on se relâchoit, qu'on ne parloit pas avec la même liberté qu'au commencement &c. C'est qu'il est vrai qu'on avoit traité d'abord les vérités d'une manière plus noble & moins scholastique, en ne se servant que de l'autorité des Pères sans y mêler ni l'autorité, ni le langage des Scholastiques; de sorte qu'il est vrai qu'il paroît plus de force dans ces premiers écrits, & qu'ils sont plus capables de contenter les personnes qui ne cherchent que leur édification. Mais depuis ces troubles on a été obligé, pour n'exposer pas la vérité, non de la cacher ou de la dissimuler en rien (car on ne l'a point fait assurément) mais de l'exprimer sincèrement & si précisément, qu'il fut impossible que la malignité la plus envenimée y pût trouver à redire. Et en effet on y a si bien réussi, que depuis la censure de Sorbonne, quoique l'on ait plus écrit que jamais, on n'a avancé aucune proposition, dont les ennemis aient pû tirer avantage. Il seroit fort long de vous expliquer toutes les

raisons qui ont rendu cette conduite nécessaire ; mais il suffit de vous dire que

• C'étoit ma sœur \* Angelique de S. Jean , qui  
l'aînée de  
ses nié-  
ces, fille  
de M.  
d'Andil-  
ly. étoit naturellement fort ennemie de tout  
ce qui sentoit la Scholastique, après a-  
voir considéré ces raisons, en est demeu-  
rée pleinement satisfaite, aussi bien que  
tous ceux qui ont pris la peine de les  
examiner. On en a fait un traité en-  
tier. Mais il ne faut pas s'imaginer ;  
comme j'ai déjà dit, que cette Scholasti-  
que aille bien loin, ni qu'elle ait porté  
à alterer ou à dissimuler la vérité, ou à  
admettre aucune opinion fausse. Voi-  
ci précisément en quoi elle consiste.

On a reconnu par expérience que toutes les propositions qui pouvoient être prises en un mauvais sens, quoiqu'elles en eussent un bon, étoient exposées à être condamnées, sans que l'on pût empêcher les adversaires de le faire par les explications qu'on y donnoit ensuite, quelque orthodoxes qu'elles fussent. C'est ce qui m'a obligé d'éviter absolument toutes ces propositions, ou de les environner de toutes les clauses & limitations qui les mettent entièrement hors d'atteinte. La seconde est, que l'on a reconnu que toutes les calomnies que l'on publioit contre les défenseurs de la grace, & toutes les erreurs qu'on leur attri-

attribuoit n'étoient fondées que sur les équivoques de quelques termes, comme du mot de *suffisant*, du mot de *pouvoir*, & autres de cette nature. Afin donc de leur ôter ce prétexte on a distingué exactement tous ces termes, & on leur a déclaré qu'on les recevoit en un sens, & qu'on les rejettoit en un autre; & qu'on ne s'en serviroit jamais sans les expliquer. Tout cela, quoique très légitime en soi & conforme à l'esprit de S. Augustin, qui a pour maxime de ne disputer jamais des termes quand on convient du sens; & à l'exemple de S. Prosper, qui a défendu en cette manière S. Augustin, en expliquant certains termes odieux par lesquels on s'efforçoit de décrier sa doctrine; tout cela, dis-je, n'a pas laissé de surprendre d'abord quelques-uns de ceux qui n'étoient pas assez instruits du fond de ces matieres & de la malice des adversaires. Mais il y en a très peu qui n'en soient revenus, & qui ne soient persuadés de la nécessité de cette conduite; & on reconnoit à présent combien cela a été utile pour ne pas exposer l'Eglise & la vérité. Tous ces affoiblissmens prétendus ne sont que des défauts d'intelligence de quelques personnes qui ne penetroient pas assez le fond des choses. Car encore que les Ecrits

faits avant les dix dernières années soient bons, & que l'on n'ait pas dû prévoir l'abus que les ennemis en feroient, néanmoins on peut dire qu'il y a plus de sujet d'avoir quelque scrupule de n'avoir pas été assez prudens dans ces Ecrits, que de l'avoir été trop dans ceux que l'on a faits depuis, & que les derniers ont infiniment mieux réussi que les premiers, parce qu'on s'y est mis plus à couvert de toute l'adresse & de toutes les calomnies de ceux qui combattent la vérité; & que sans la déguiser, on l'a moins exposée aux inconveniens que j'ai marquez. La lettre que vous avez trouvée trop foible pour être présentée à M. l'Archevêque étoit faite dans cet esprit. On avoit considéré que tous ces crimes de *desobéissance*, de *revolte*, & d'*opiniâtreté*, qu'on vous reproche, ne sont fondez que sur l'équivoque de quelques termes dont on abuse, qu'on avoit cru devoir éclaircir. . . . Ainsi je ne trouve pas qu'on puisse dire qu'elle est foible. Car la foiblesse consiste à obscurcir la vérité, & non à parler d'une manière claire & respectueuse, comme on avoit tâché de le faire. Néanmoins puisque vous témoignez que cette lettre a produit en vous cet effet, il faut qu'il y ait quelque défaut.

## L E T T R E C X V I I I.

A MADAME DE BELISY, en lui Du 22  
Jany.  
1665.  
faisant donner le Livre de la Religieuse  
parfaite & imparfaite. Qu'il faut se  
préparer toujours à la mort.

J'Ai été tout-à-fait édifié, ma très-  
chere Sœur, des témoignages qu'il  
vous a plû de me rendre des bons  
sentimens, que Dieu vous a donnez a-  
près une longue maladie. C'est l'usage  
que l'on doit faire de ces visites de N.  
S. que nous devons toujours considérer  
comme des avertissemens qu'il nous don-  
ne de nous préparer à certe dernière vi-  
site, qui est toujours plus proche que  
nous ne pensons, afin qu'il nous trou-  
ve non endormis, mais veillans & uni-  
quement appliquez à satisfaire à nos devoirs.  
C'est en cela que consiste la véritable  
préparation à ce moment, d'où dépend  
l'éternité. Il n'est pas tems de s'y dis-  
poser quand on y est arrivé. Toute  
notre vie y doit être employée comme  
J. C. nous le marque en un mot dans  
l'Evangile, en nous assurant que le ser-  
viteur est heureux, que son maitre trou-  
vera en faisant ainsi. Je prie Dieu, ma  
Sœur, qu'il vous en fasse la grace, &



dans l'impuissance où je me trouve par l'ordre de sa providence, de vous y pouvoir servir par moi-même, j'ai crû que j'y contribuerois quelque chose par une autre voie en vous faisant donner un livre, qui pourra vous être utile dans le dessein que vous avez de mieux servir Dieu que jamais. Vous connoissez déjà une partie de ce livre, mais vous n'avez pas vû l'autre qui est encore plus de pratique. Mais outre le fruit que vous tirerez de cette lecture, je ne doute point qu'elle ne vous serve à redoubler votre charité pour la pauvre maison de Port-Royal, affligée, dont elle vous fera encore mieux connoître l'esprit & la sainteté. Je ne veux point prévenir les sentimens que Dieu vous donnera là dessus; mais je ne puis finir sans vous témoigner ma reconnoissance des offres si obligeantes que vous me faites. Je ne les ressens pas moins, quoique je n'en sois pas surpris, & que j'aie toujours compté sur votre bonté, comme sur un fonds certain, & qui ne me peut jamais manquer. Je ne doute point aussi que vous ne me fassiez la justice de me croire tout à vous en N. S. J. C.

## L E T T R E C X I X.

*A UNE DE SES PARENTES, à qui  
Madame sa mere faisoit tort pour avan-  
tager un fils.*

**L'**Etrange nouvelle que j'ai pris hier, ma très-chère Cousine, m'a jetté dans un tel trouble, que je ne suis gueres en état de calmer celui des autres. J'en ai été agité toute la nuit, & l'image de votre douleur a plongé mon ame dans une profonde tristesse. Il faut avouer que de tous les accidens humains il n'y en a gueres de plus touchant que celui-là dans toutes ses circonstances, & qu'il seroit impossible de n'en être pas abbatu, si on ne cherchoit que dans soi-même des forces capables de le porter. Mais c'est dans ces rencontres, ma très chère Sœur, que nous nous devons souvenir que nous sommes chrétiens, & qu'en cette qualité nous ne devons attendre de la part du monde que des croix, des humiliations, des oprobres, & des injustices. C'est notre partage & la condition que nous avons dû accepter en demandant à J. C. qu'il nous reçut au nombre de ses Disciples. Il ne s'est pas engagé de nous faire riches, ni d'em-

pêcher qu'on nous traitât injustement. Il est venu au contraire pour nous montrer par son exemple le peu d'état que nous devons faire des biens & des maux de cette vie, & pour nous faire la grace de n'aimer & de ne craindre que ce qui est éternel. Mais je ne m'étonne pas que le trouble où vous êtes maintenant, vous empêche de considérer ces choses. Je connois assez ce que peut produire l'esprit humain tout rempli de l'image d'un tel déplaisir ; & c'est le plus grand sujet de ma douleur, de me représenter les diverses passions dont votre cœur est agité, & les mouvemens de colere & de ressentiment qui le déchirent.

Mais au moins n'oubliez pas entre les ennemis à qui vous vous en prenez, de votre disgrâce, d'y en mettre un qui en est certainement le principal auteur, & qui a dessein de vous faire plus de mal que tous les autres. Car au lieu que ceux, dont vous vous plaignez davantage, ne vous ont fait perdre que quelques biens temporels, dont vous n'auriez pû jouir qu'un moment, avec obligation d'en rendre à Dieu un compte exact ; celui-ci qui est l'ennemi invisible de votre salut, n'a eu en pensée que de vous ravir les biens spirituels & divins de la charité, de la patience, de la confiance.

fiance en Dieu, & de vous faire commettre autant d'homicides, que vous aurez de mouvemens de haine contre ceux qui vous ont si mal traitée. C'est lui, ma très chere Sœur, qui vous inspire de dire à Madame votre mere une parole très offensante, & qui ne doit jamais sortir de la bouche d'une fille, pour quelque cause que ce puisse être. Quelque sujet que vous aiez de vous plaindre d'elle, vous n'êtes point dispensée de la loi de Dieu, qui vous oblige de l'honorer. Elle est plus malheureuse de vous avoir fait injustice, que vous ne l'êtes de la souffrir. Il n'y a de mal que celui que nous faisons à nous mêmes par notre infidelité envers Dieu, & par la folie que nous commettons en mettant notre affection en des choses qui nous peuvent être ravies malgré nous. En vérité, nous n'avons point de foi : nous ne sommes occupez que de la chétive durée de notre miserable vie, qui nous échape à chaque moment ; & nous ne pensons point à l'éternité. Cinquante mille écus de plus ne nous feront pas plutôt arriver au Ciel, & une parole injurieuse dite par un mouvement de haine & de vengeance, est capable de nous en fermer l'entrée.

La charité est plus que la foi.  
Nous

Nous nous reconnoissons obligez de conserver la foi aux depens de tout, & nous ne sommes pas Chrétiens si nous ne sommes disposez non seulement de perdre tout notre bien, mais de souffrir toutes sortes de suplices plutôt que de dire ces trois paroles : *Je renonce J. C.* Pourquoi n'avons-nous pas la même vue de la charité; & comment pouvons-nous croire que nous sommes à Dieu, si nous ne sommes préparez à souffrir toutes sortes d'injustices, & de mauvais traitemens, plutôt que de la laisser éteindre, en donnant entrée en notre cœur à des mouvemens de haine contre notre frere? Dieu a permis pendant trois cents ans, qu'une infinité de personnes foibles aient été exposées à cette horrible tentation de ne se pouvoir sauver que par des tourmens horribles; de sorte qu'ils n'avoient à choisir que les roues & les feux de cette vie, ou celui de l'autre. Pourquoi trouverons-nous étrange qu'il nous expose maintenant à une autre sorte de tentation incomparablement plus suportable, qui est d'exposer la charité que nous devons avoir dans le cœur à l'épreuve de la perte d'une grande partie de notre bien, & d'attacher notre salut à l'observation du commandement qu'il nous fait dans l'Evangile, d'aimer nos ennemis, & de  
prier

prier pour ceux qui nous calomnient ?  
Courage, ma pauvre Sœur, il y a plus  
à gagner qu'à perdre. Vous n'en ferez  
pas moins sainte pour être moins riche, &  
une patience chrétienne dans une telle  
rencontre vous le peut faire devenir. Or  
il n'y a que cela qui soit important. Ri-  
che, pauvre, accommodé, incommodé,  
tout cela n'est rien. Sauvons-nous, c'est  
notre unique affaire, nous ne le pouvons  
de nous mêmes, & des occasions sem-  
blables à celles-ci ne nous font que trop  
connoître notre impuissance. Prions donc  
& gemissons devant Dieu, afin qu'il  
soutienne notre foiblesse, & qu'il nous  
fasse pratiquer l'exemple qu'il nous a  
donné lui-même étant sur la croix. C'est  
où je vous conjure, ma très chere Sœur,  
d'avoir votre recours. Consultez votre  
crucifix dans tous les pas que vous ferez  
sur cette affaire. Il vous apprendra la  
modération que vous y devez garder, &  
il vous en fera tirer un fruit plus avan-  
tageux que toutes les plus riches suc-  
cessions de la terre.

## L E T T R E C X X.

En 1665. A U N E V E Q U E \*. Pour recommander

\* M. d'A-  
ler à ce  
que l'on  
peut juger

à ses prieres deux personnes.

M O N S E I G N E U R

J'Ai un tel respect pour vos saintes occupations, que je fais scrupule de les interrompre par des lettres non nécessaires, quelque consolation que j'eusse de répandre mon cœur dans le vôtre. Mais j'ai crû que c'étoit une occasion legitime de me procurer ce bien, de me trouver pressé par des considerations de charité de recommander à vos prieres deux personnes au salut desquelles Dieu m'oblige de m'interessier d'une maniere particuliere.

L'une est une Religieuse de Port-Royal appelée Marguerite Gertrude, qui étant passée d'un autre Ordre dans cette maison, a eu pour moi toute sorte de confiance depuis qu'elle y est entrée, & m'a beaucoup édifié par la communication particuliere qu'elle m'a donnée de tout ce qui se passoit en elle. J'y ai toujours remarqué beaucoup de pieté, un grand amour de la priere, & beaucoup de zele pour la gloire de Dieu & pour

pour les intérêts de l'Eglise, dont les desordres la touchoient sensiblement. Elle avoit un extraordinaire éloignement de la signature, & il y avoit même en cela quelque excès, parce qu'on avoit de la peine à la faire rendre sur ce point à ce qui étoit raisonnable. Il est aussi fort à craindre qu'elle n'ait eu, comme S. Pierre, trop de présumption en elle-même, s'assurant trop qu'elle ne succomberoit jamais à cette tentation, & le temoignant même au-dehors avec des paroles trop fortes. Cela a été cause qu'elle a été des 12. premières qu'on enleva, & qu'on reduisit à une très dure captivité dans des maisons étrangères. Elle a résisté d'abord avec beaucoup de fermeté à toutes les sollicitations qu'on lui a faites de signer; & comme elle aime fort la priere & la solitude, il ne sembloit pas que son état lui fut pénible à supporter, quoiqu'on la traitât avec tant de rigueur que les Religieuses faisoient scrupule de lui répondre quand elle demandoit quelle heure d'office sonnoit, appréhendant d'être excommuniées si elles lui eussent dit un seul mot. Elle a passé cinq mois en cet état, mais tout d'un coup on nous vint dire qu'elle avoit signé, & ce qui ne nous étonna pas moins, qu'elle s'étoit confessée à

M.



M. de Paris, pour lui demander pardon de sa désobéissance passée. On ajoutoit qu'elle avoit découvert tout ce qu'elle savoit de ses amis, ce que nous ne croions pas véritable, parce que quelque tems après sa signature, elle trouva moi-même par le Supérieur du Monastere où elle étoit, qui est de nos amis, de me faire tenir un billet, par lequel elle avouoit bien qu'elle avoit signé pour des raisons qu'elle disoit que je ne condamnerois peut-être pas si je les savois, mais elle me protestoit en même tems qu'elle étoit toujours la même envers les personnes, secrette, fidelle &c, & que leurs intérêts lui seroient toujours plus chers que les siens propres.

On a sù depuis quelles sont ces raisons qui l'ont portée à la signature, par une lettre qu'on lui permit d'en écrire à la Mere Prieure de Paris, qui étoit aussi une des exilées : & il y a sujet de gémir de voir l'illusion qui l'a fait tomber. Car il paroît par ce qu'elle conte, que roulant en son esprit toutes sortes de pensées dans une si grande solitude, il lui venoit quelquefois des scrupules de manquer à l'obéissance, qu'elle rejettoit avec raison comme des tentations; & qu'ensuite y faisant reflexion, elle s'est persuadée soit par une foiblesse d'esprit, soit par une trom-

tromperie de son ennemi, que ces pensées d'obéir lui étoient venues d'une inspiration de Dieu, & qu'elle avoit eu tort de les rejeter: ce qui la fit déterminer tout d'un coup, un jour que M. de Paris l'étoit venu voir & qu'il ne s'attendoit à rien, à lui dire qu'elle vouloit signer tout à l'heure sans différer un moment; dont il fut tellement surpris, qu'après l'avoir quittée, quelque joie qu'il eût de sa signature, il ne put s'empêcher d'en faire des railleries avec une personne qu'il alla entretenir de sa nouvelle conquête. Voilà comment elle est tombée, & c'est ce qui fait qu'elle ne parle de son changement dans cette lettre, que comme de l'effet d'une grace extraordinaire de Dieu, à laquelle elle n'a pu résister; que c'est lui qui lui a ouvert les yeux; qu'il s'est fait écouter lors qu'elle bouchoit ses oreilles d'épines, & qui a tout fait sans elle, quoique par elle.

C'est pourquoi on ne peut attribuer qu'à la suite de cette même illusion, de ce qu'au lieu que plusieurs de celles qui avoient signé par foiblesse ou par surprise, se sont reconnues quand on a parlé de la signature du nouveau Formulaire, & non seulement ne l'ont pas voulu faire, mais se sont repenties d'avoir signé le premier; elle au contraire a signé le  
nou-

nouveau sans aucun scrupule , & s'est tellement affermie dans la pensée qu'elle avoit d'avoir bien fait , que M. de Paris aiant remis dans la maison des Champs toutes celles qui n'avoient pas voulu signer , pour ne laisser à Paris que les signeuses , elle lui a demandé d'aller aux champs , en lui promettant qu'elle feroit si bien entendre à la Mere Agnès les raisons qu'elle avoit eu de signer , que peut-être la gagneroit-elle. Il faut néanmoins admirer en cela la conduite de la providence de Dieu , parce qu'il y a lieu d'espérer qu'au lieu de gagner les autres , on la pourra gagner elle-même ; & comme je ne croi pas qu'elle ait encore perdu toute la confiance qu'elle avoit en moi , je lui ai écrit une assez longue lettre pour tâcher de dissiper les tenebres dont son esprit paroît couvert depuis cette misérable signature. Mais outre qu'on ne fait pas , ni si on la pourra passer au-dedans , vû les gardes dont cette maison est investie pour leur ôter toute communication ; ni quand elle y seroit passée , si cette fille seroit en état qu'on la lui pût montrer , dans la crainte qu'elle n'en parlât , ce qui pouroit commettre des personnes : sans toutes ces difficultez on n'a que trop d'experience , que ce ne sont pas des paroles qui convertissent les  
ames,

ames, à moins que Dieu ne les accompagne de la vertu de sa grace toute-puissante, qui seule peut les changer. Or c'est, Monseigneur, ce que j'espère que N. S. accordera à vos prières, si vous les employez pour cette pauvre brebis égarée, afin qu'il la réunisse au troupeau, & qu'il lui fasse même tirer avantage de sa chute en la rendant plus humble, & la guérissant de cette présomption secrète qui apparemment en a été la cause, autant que l'on peut pénétrer dans les secrets jugemens de Dieu.

L'autre personne, Monseigneur, que je me sens aussi obligé de vous prier de recommander à Dieu, est une Dame de mes parentes qui m'a conjuré de le faire, lorsque je me donnois l'honneur de vous écrire, parce qu'elle a eu une singulière vénération pour vous, & qu'elle a une grande confiance que Dieu lui accordera par votre entremise le secours de sa grace, dont elle a très grand besoin pour se soutenir dans une rencontre qui lui est fort sensible selon la nature. C'est que sa mere, à qui elle a rendu toutes sortes de devoirs, lui a ôté de son bien tout ce qu'elle lui en pouvoit ôter, pour le donner par des donations entre vifs à ses deux fils, qui sont des gens tout-à-fait du monde, & qui menent une vie toute  
païen-

païenne : & elle a accompagné cette injustice, quand on lui en a parlé, d'un traitement fort dur, & qui témoigne bien qu'elle n'a point d'amitié pour sa fille, quoiqu'elle ne lui ait jamais donné le moindre sujet de mécontentement. Il n'y a que six mois que cette Dame a découvert ces donations qu'on avoit faites à son préjudice, ce qui la toucha étrangement d'abord, & lui causa un grand trouble ; mais Dieu par sa bonté lui a depuis calmé l'esprit, & elle se trouve présentement dans une assez grande tranquillité. C'est une personne qui a beaucoup de crainte de Dieu, qui a beaucoup de zèle pour la cause de la vérité, qui ayant été élevée à Port-Royal, a conservé une estime & une affection particulière pour cette maison, & à qui j'ai de grandes obligations, m'ayant témoigné des bontez inimaginables dans toutes les traverses que j'ai eues depuis cinq ans. De sorte, Monseigneur, que je ne puis mieux reconnoître sa charité qu'en lui procurant devant Dieu de puissans intercesseurs qui la puissent aider à être reçue dans sa maison éternelle, comme étant le seul bien que nous devons desirer & pour nous & pour nos amis.

## L E T T R E    C X X I .

*A M. LE ROI, Abbé de Haute-fontaine dans le Diocèse de Châlons, & de S. Paul de Verdun. Pour le porter à se demettre d'une de ses abaies.*

**J**E ne doute point, Monsieur, que nous ne soions d'accord des mêmes principes qui doivent terminer l'affaire dont je vous avois écrit, & que ce n'est que la diverse application de ces regles qui nous y fait être de different sentiment. Ces principes sont 1. qu'il n'est point permis d'avoir plusieurs benefices, quand l'un suffit pour une honnête subsistance. 2. Que même au regard d'un seul benefice on n'en doit rien prendre si on a suffisamment de quoi vivre de son patrimoine, parce que les biens de l'Eglise ne sont destinez qu'à subvenir aux besoins de ses ministres ou des pauvres. Vous savez, Monsieur, que c'est la regle de S. Prosper, ou plutôt de Julien Pomere dans le troisieme livre de la vie contemplative, qui a été depuis autorisée par les Conciles de France; que celui qui a du bien de patrimoine, ou le doit quitter en se faisant pauvre pour ne vivre que de l'autel, ou

s'il le veut retenir ne doit rien prendre des revenus de l'Eglise, puisqu'il n'en doit prendre que le vivre & le vêtir, qu'il a déjà d'ailleurs. 3. Que quoique cela soit ainsi, un homme qui se trouve chargé de deux benefices, ne s'en doit défaire d'aucun que par une voie legitime & qui n'ait rien de mauvais en soi, & que s'il y trouve des difficultez, il doit toujours regarder cette charge comme un grand poids, en sorte que Dieu voie dans son cœur qu'il en a de la peine, & qu'il desire sincerement d'en être delivré. Et ce desir doit être non seulement sincere, mais ardent & effectif; parce que l'exemple d'un homme de bien qui a plusieurs benefices, est incomparablement plus contagieux, que celui des beneficiers du commun, qui ne vivent pas de telle sorte, que des personnes qui ont quelque conscience se puissent croire en sûreté en les imitant, au lieu qu'ils y croient être en imitant des gens vertueux & qui font une profession particuliere de pieté.

Je m'assure aussi, Monsieur, que vous êtes dans cette disposition, & que ce qui vous empêche d'écouter la proposition qu'on vous a faite est, que vous trouvez que cette voie de vous défaire de votre Abaie de Verdun, a quelque chose

chose qui vous blesse, à cause de la personne qui vous succedera, ce qui ne seroit pas si vous la donniez à M. Varet, en faveur de qui vous témoignez être tout prêt de vous en défaire.

Mais vous savez bien, Monsieur, qu'on ne peut avoir maintenant le brevet d'aucune Abaie qu'on n'ait signé ou qu'on ne signe. Et ainsi de dire que vous ne pouvez vous défaire de cette Abaie qu'entre les mains de M. Varet ou de quelque autre personne qui lui ressemble, c'est dire que vous ne la pouvez quitter, puisque vous ne le pouvez faire que sous une condition qui est impossible.

Si vous croiez aussi que ce seroit la même chose de donner simplement votre Abaie au Doien d'Alet\*, & de ne la lui donner que pour l'ôter d'un lieu où il fait beaucoup de mal, afin d'y en mettre un autre qui y pourra faire beaucoup de bien, vous avez raison de rejeter la proposition qu'on vous en a faite. Mais on met une difference infinie entre ces deux choses. Car soit qu'on considère le bien de l'Eglise, on lui rend un grand service, en faisant que cet homme soit plutôt Abé que Doien, & qu'un autre soit Doien en sa place : soit qu'on regarde la charité particuliere,

Le Sieur  
l'Etang.



on n'engage point proprement cet homme dans une dignité qu'il ne puisse soutenir, mais on le dégage d'un poids qui l'accable : soit enfin qu'on ait égard à l'édification ; qui est ce que vous témoignez considérer beaucoup, & avec sujet, assurez vous, Monsieur, qu'il n'y a personne en France qui ne fût édifié, de vous voir sacrifier une de vos Abaies pour mettre la paix dans le Diocèse d'Alet, & procurer à ce saint Prélat un digne coopérateur de ses travaux pour le reglement de son Eglise.

Mais ce qui fait que nous n'avons garde de nous accorder, c'est que vous paroissez persuadé qu'il y a de grands biens à faire dans cette Abaie, & qu'il y a peu de certitude qu'on en puisse faire beaucoup dans le Diocèse d'Alet. Nous avons des vues tout à fait différentes sur ces deux points. Car pour le premier, nous ne voyons pas quel si grand bien un Abé commendataire pourra faire dans cette Abaie. Il y a un Prieur & de bons Religieux : ce sont eux qui sont chargez de tout le spirituel de cette maison. Un Abé n'y a que voir qu'autant qu'ils le veulent. Les imaginations qu'on a qu'on les fervira, se reduisent presque toujours à fort peu

peu de chose. Vous l'éprouvez vous même dans l'Abaie où vous êtes continuellement. Vous y avez mis la reforme. Ce n'est pas fort grand chose : mais c'est tout ce que vous y avez pu faire. Cela étant je ne sai si les choses iroient autrement qu'elles ne vont, si vous en étiez presentement à 50. lieues. Mais de plus pour l'autre Abaie, ce grand bien que vous vous persuadez qu'on y peut faire, court fortune de n'être longtems qu'en idée. Car tant que vous en serez revêtu, n'y pouvant pas aller, il demeurera toujours à faire, & vous en serez toujours revêtu, tant que vous n'aurez point d'autre moien de vous en défaire que celui que vous proposez, puisque cet homme de bien que vous attendez de mettre en votre place, ne voulant point signer, n'aura jamais l'agrément de la Cour, & ainsi ne vous succedera jamais.

On est encore moins d'accord avec vous sur le second point, qui est de peu d'état que vous faites du bien qu'il y a à faire dans le Doienné d'Alet. On pense au contraire qu'il y a presentement peu d'emploi dans l'Eglise où il y ait plus de bien à esperer que dans celui là. Ce chapitre n'est point comme ceux de ce pais ici, independant de l'Evêque. Il

lui est entièrement soumis; & ainsi ce bon Prélat étant secondé d'un Doien, comme il a déjà pour lui le plus grand nombre des Chanoines, il y mettra tel règlement qu'il voudra, & on ne desespere pas même qu'il n'y puisse introduire la vie commune, comme elle étoit dans le Clergé d'Hippone sous le grand S. Augustin.

Vous objectez que cet Evêque est vieux, & que venant à mourir M. Varet se trouveroit bien au dépourvû. Ce n'est point là une raison qui doive arrêter un vrai Chrétien, *sufficit diei malitia sua*. La vie des hommes est entre les mains de Dieu. Il la peut prolonger autant qu'il veut, & il ne seroit pas même extraordinaire que ce S. Prélat, qui se porte fort bien pour son âge, qui n'est que de 66. ans, vécu encore 10. années: & en 3. ou 4. ans il pourroit bien faire des choses, que même un successeur seroit bien aise d'entretenir, y ayant peu d'Evêques qui ne soient ravis d'avoir un Clergé bien réglé.

Tout se réduit donc à savoir si on ne peut en conscience donner une Abaye à ce Doien pour mettre un homme de bien en sa place. Pour moi je vous avoue que je n'en aurois point de scrupule.

1. Parce que cet homme qui est un fort méchant Doien, & qui est capable de faire beaucoup de maux en ce pays là, fera un passable Abé; car ce n'est point un homme dont la vie soit scandaleuse; il est assez réglé dans ses mœurs, & il aime, à ce qu'on dit, à donner l'aumône, desorte qu'apparemment il n'usera point mal du revenu de cette Abaie. Mais l'engagement où il est de se vanger de l'affront qu'il croit avoir reçu à Alet, & les conseils des Jesuites qu'il suit aveuglément dans cette affaire, & qui lui inspireront toujours de troubler ce S. Evêque en tout ce qu'il pourra, parce que c'est l'un des hommes du monde qu'ils haïssent le plus maintenant, l'engageront, autant qu'on en peut juger, en une infinité de péchez tant qu'il demeurera en cette place; & ainsi on ne lui peut faire plus de bien au monde que de l'en retirer.

2. Parce qu'il y a bien de la différence entre élever une personne à un degré de l'Eglise dont il n'est pas digne, & le faire descendre d'un plus haut degré où il est déjà, pour le mettre en un plus bas, ou au moins qui n'est pas si important. Or on ne fait que ce dernier en cette rencontre. On n'élève pas proprement un homme à la qualité d'A-

bé, mais on lui fait quitter celle de Doien, qui est plus considérable devant Dieu, & où sa conscience est plus engagée, pour lui donner un titre dont il se pourra plus facilement acquiter, & qui lui sera certainement une bien moindre occasion de faire du mal.

3. Si votre scrupule étoit bien fondé, vous en auriez donc aussi de donner, par exemple, à M. de Paris, l'Abaie de S. Denis, supposé que vous l'eussiez, & que M. de Paris fût prêt de quitter son Archevêché, & de le faire donner au plus homme de bien que vous lui voudriez nommer, moyennant que vous lui donnassiez cette Abaie. Vous ne le devriez pas faire selon vos principes : mais je pense qu'il y auroit peu de gens de bien qui en fissent scrupule, & qui ne crussent avoir rendu en cela un très grand service à Dieu.

Pour ce qui est des difficultez touchant l'exécution de ce qu'on vous proposoit, & la crainte qu'ayant mis votre démission entre les mains d'un Secrétaire d'Etat, on n'en eut fait un usage contraire à vos intentions & au bon ordre ; vous devez croire qu'on n'eût pas agi avec si peu de prudence. Mais on auroit su de ce Doien, s'il veut une Abaie de tel revenu (sans lui dire quelle elle

elle est) pour son benefice, & s'il eût accepté cette proposition, on seroit convenu d'un homme d'honneur entre les mains duquel on auroit consigné la démission de l'Abaie & la resignation du Doienné, & on auroit fait un concordat par lequel il se seroit obligé de se faire agréer, comme il ne lui auroit pas été difficile, moiennant quoi on auroit executé la resignation. Enfin il y a des voies sûres pour ces sortes d'affaires, & elles ne manquent jamais par là.

Néanmoins, Monsieur, ce que je vous en écris n'est simplement que pour vous en dire ma pensée. Car puisque Dieu ne vous y a pas fait entrer, il faut croire qu'il ne la veut pas de cette sorte, & qu'il nous fournira quelque autre moiën, si ce Doien y veut entendre, de procurer la paix à ce Diocèse, en lui donnant ailleurs d'autre bien qui soit moins prejudiciable à son salut, que ce benefice qui lui est à lui & à beaucoup d'autres une occasion d'un si grand scandale.

## L E T T R E CXXLI.

20 Dec. 1665. *A M. GUILLEBERT. Sur un écrit de M. de Barcos, où il lui paroissoit parler moins exactement de l'oraison.*

M O N S I E U R

**Q**Uoi qu'il y eût beaucoup de choses dans la dernière lettre que vous avez pris la peine d'écrire à M. N. qui me regardoient plus que lui, & sur lesquelles j'avois en pensée de m'éclaircir avec vous, néanmoins j'avois résolu d'attendre qu'il s'en présentât quelque occasion, & prier Dieu cependant qu'il continuât à vous entretenir par sa grâce dans cette union Chrétienne dont vous donnez dans vos lettres des témoignages si obligeans. Mais ce qui m'a porté à vous écrire présentement, est la lecture du nouveau livre de Desmaretz, & la douleur que j'ai ressentie en voyant l'abus qu'il fait de quelques remarques de M. de S. Cyran sur l'oraison mentale. Je n'en ai pas été surpris, plusieurs de nos amis vous pouvant assurer, qu'aussitôt que j'eûs vû ces remarques, ce qui a été fort tard, je leur ai témoigné l'apprehension que j'avois que cet écrit ne

NOUS

nous fît beaucoup de tort, s'il tomboit jamais entre les mains de nos ennemis, parce qu'ils ne manqueroient pas de dire que nous condamnons l'oraison mentale, & la pratique de tous les Saints des derniers siècles, ce qui est la chose du monde qui nous pourroit rendre le plus odieux. Je ne condamne point, Monsieur, ces remarques de M. de S. Cyran. Mais je vous avoue qu'il me semble, qu'en beaucoup de choses où il reprend la M. Agnès, il n'est différent d'elle que de paroles, ce qui ne laisse pas de choquer étrangement ceux qui prennent ces reprehensions pour une véritable condamnation de ce que toutes les personnes de piété font aujourd'hui. Pardonnez moi, Monsieur, si je vous dis, que comme je reconnois que M. de S. Cyran a de très grandes lumières, je ne puis aussi m'empêcher de croire qu'il ne les exprime pas toujours de la manière la plus favorable, & qui les pourroit mieux faire recevoir dans le monde. Ce qui est dit, par exemple, dans ces remarques, que la prière n'est pas un entretien avec Dieu, & qu'elle ne consiste pas dans les lumières & dans les pensées, me semble vrai en un sens, & faux en un autre. Car il est vrai que le seul entretien de l'entendement avec Dieu,



les seules lumieres & les seules pensées sans l'amour ne font pas la priere ; mais on ne peut nier aussi, ce me semble, qu'au moins dans les prieres ordinaires les lumieres & les pensées ne fassent avec l'amour une partie de la priere ; ou au moins, pour ne pas disputer du mot, qu'elles ne soient ordinairement jointes à ce mouvement du cœur, à qui on peut, si on veut, réserver le nom de priere. Et comme je crois que M. de S. Cyran & la M. Agnès étoient parfaitement d'accord en cela, je ne comprends pas quel sujet M. de S. Cyran a eût de lui reprocher, qu'elle mettoit la priere dans les lumieres & dans les pensées, & de s'exprimer en des termes qui semblent dire qu'il faut être sans lumiere & sans pensées afin de prier, ce qui est sans doute fort éloigné de son sentiment. Cependant on fait maintenant de ces remarques un grand crime à ces pauvres filles, & je suis assuré que c'est ce qui donnera une plus mauvaise impression de la devotion de Port-Royal à presque toutes les personnes de pieté. Souffrez, Monsieur, que je vous dise, que cela m'a redoublé la crainte que j'avois déjà, qu'il ne nous arrivât quelque chose de semblable, mais incomparablement plus dangereux, si M. de S. Cy-

ran s'engage dans l'ouvrage qu'il a promis au commencement d'une piece supprimée, pour la réfutation de tout ce que dit le P. Annat du sens de Jansenius. Car j'apprehende infiniment que pour ne pas vouloir se servir de quelques termes de l'Ecole, il ne nous fasse sortir de la question de fait, pour nous rejeter en celle du droit, qui est ce que les Jesuites desirent sur toutes choses, parce qu'ils sont presque assurés que s'ils peuvent tirer de nous quelque proposition, que nous avouions d'un part être de Jansenius, & qui soit de l'autre exposée à la calomnie pour être un peu éloignée du langage des Scholastiques de ce tems, ils la feront condamner à Rome, comme étant par notre propre aveu le vrai sens de Jansenius; & ainsi nous ne pourrions plus dire qu'il ne s'agit que d'un fait, étant bien certain qu'alors il s'agiroit d'un droit, puisqu'on seroit convenu du fait. Au nom de Dieu, Monsieur, prenez garde à cela. N'exposons point la verité à la fureur de ces ennemis, qui ne cherchent qu'un prétexte pour la condamner. Ne dédaignons pas de la couvrir de quelques termes favorables, qui ne lui font rien perdre de sa force, & qui néanmoins la rendent inviolable. C'est ainsi que S.

Prosper en a usé pour arrêter les calomnies des Semipelagiens ; & on doit avoir en ce tems d'autant moins de peine de se servir de cette condescendance , que pourvû qu'on fasse voir qu'il n'y a point d'erreurs dans le livre de M. d'Ipres , de quelque maniere qu'on le fasse, les plus fortes veritez de la grace s'y conserveront pour jamais. Je vous prie aussi de considerer ce que vous nous representez dans votre lettre, qu'il ne faut point écrire sans necessité. Or je vous avoue, Monsieur, que jamais rien ne m'a paru moins necessaire que cette réfutation du P. Annat touchant le sens de Jansenius. Son livre est un livre mort s'il y en eût jamais ; & rien ne fait moins de mal que toutes ses chicaneuries touchant le sens & la doctrine de Jansenius. Mais il y auroit bien plus de nécessité de faire ce que M. de S. Cyran a promis aussi au même lieu, qui est de répondre aux calomnies que le P. Annat a publiées après M. Abely contre la memoire de feu M. de S. Cyran son Oncle \*. On nous mande de tous cotez que ce livre de M. Abely se répand dans tous les Cloîtres, & y fait de très grands maux. Si on ne le refute, on le citera éternellement, comme un témoin irreprochable de ces noires impostures,

&amp;c

\* On  
y a re-  
pondu  
par l'é-  
crit inti-  
tulé :  
*Defense*  
*de M.*  
*Vincent.*

& une infinité de personnes s'engageront à les croire sur la foi de cet écrivain emporté, & de celui qu'il cite pour son garant. Ce seroit assurément un grand service que M. de S. Cyran rendroit à l'Eglise, que de détruire cette diffamation scandaleuse. Je ne vous fais point d'excuse de ce que je vous dis si librement mes pensées, parce que ce seroit une marque que je n'aurois pas une entière confiance en votre amitié, que je regarderai toujours comme une des plus grandes graces que Dieu m'ait faite en cette vie.

## L E T T R E CXXIII.

À M. DE BARCOS, ABE DE 6 Mai  
S. CYRAN. *Sur la mort de M.* 1666.  
*Guillebert.*

L'Extrême douleur que nous avons tous ressentie, Monsieur, en apprenant la triste nouvelle de la mort de M. Guillebert nous a fait assez comprendre la plaie qu'a pu faire dans votre cœur une si dure séparation. La pieté n'empêche point ces mouvemens, puisque J. C. même les a comme sanctifiés par les larmes qu'il a repandues sur la mort du Lazare. Et comme c'est son esprit qui  
est

376 CXXIII. Lettre de M. Arnauld  
est auteur de l'amitié Chrétienne & de  
tout ce qu'elle a de doux & de conso-  
lant, c'est aussi ce même esprit qui nous  
inspire ces sentimens d'une tristesse rai-  
sonnable dans la perte de ces vrais amis  
que nous n'aimons qu'en Dieu, pourvu  
que notre douleur soit temperée par la  
joie que nous donne la foi, dans la vûe  
de leur bonheur; & par une humble sou-  
mission aux ordres adorables de la divi-  
ne volonté. Quelque détachement que  
Dieu vous ait donné par sa grace de tou-  
tes les créatures, vous n'avez pas dû re-  
fuser des larmes à la tendresse d'une ami-  
tié si juste & si sainte, dont Dieu seul  
étoit le lien; mais la main qui nous a  
frapés, nous a consolés en même tems,  
puisque la grandeur de votre foi vous  
fait mieux comprendre qu'à personne,  
que les afflictions que Dieu nous envoie  
nous étant des preuves de son amour,  
doivent être le sujet de nos plus solides  
consolations. C'est ce qui doit arrêter  
nos pleurs dans cette perte commune.  
Car quoi qu'elle vous soit avec raison  
plus sensible qu'à aucun, elle ne vous  
est pas néanmoins particuliere. Nous  
avons tous perdu un parfait ami, l'E-  
glise un saint Prêtre, la verité un très  
zéle défenseur & très capable de la sou-  
tenir, & la Sorbonne un de ses plus ex-  
cellens

cellens sujets, & qui pouvoit le plus contribuer à son rétablissement, s'il plaisoit à Dieu de faire cesser les troubles qui l'ont divisée. Mais Dieu l'a voulu, & cela suffit pour nous faire adorer en silence sa providence éternelle, qui n'a point besoin des hommes, & qui arrive à ses fins par des moiens tout oposez à ceux que notre foible & basse prudence s' imagine y être propres. Nous devons même croire que celui que nous regrettons étant dans le ciel, aura plus de pouvoir de contribuer au bien que Dieu auroit pu faire par lui, qu'il n'en avoit étant sur la terre. Et ainsi nous le retrouverons plus avantageusement en Dieu, & sa charité étant consommée suppléera plus abondamment à nos besoins, quoique d'une manière qui n'est pas sensible contente moins la nature. Le plus grand effet que j'en espère & que j'en desire davantage, est qu'il obtienne de Dieu que tous ceux qui aiment sa vérité soient toujours unis de plus en plus dans le même esprit & dans les mêmes sentimens, parce que rien n'est plus capable de la faire triompher & de rendre tous les efforts de ses ennemis inutiles. Vous savez la disposition du saint Prélat sur ce sujet. C'est une benediction toute particuliere de Dieu de  
voir

M. l'É-  
vêque  
d'Alès

378 CXXIII. *Lettre de M. Arnauld*  
 voir le zèle qu'il a donné pour sa cause  
 au plus saint Evêque de nos jours, &  
 le desir qu'il lui a inspiré de profiter de  
 vos lumieres pour l'établissement des  
 vraies regles de la conduite pastorale qui  
 sont aujourd'hui si peu connues. Je prie  
 Dieu, Monsieur, qu'il vous conserve  
 longtems pour le bien de son Eglise, &  
 qu'il accorde à vos prieres ce que je  
 vous conjure de lui demander pour mes  
 besoins qui sont plus grands que je  
 ne vous puis dire. Je vous supplie  
 d'assurer M. des Touches qu'ayant tou-  
 jours eu le bonheur d'être le tiers d'u-  
 ne si parfaite amitié, je ne le separé  
 point de vous dans votre commune af-  
 fliction, & que je suis à l'un & à  
 l'autre avec une passion très sincere  
 &c.

## LETTRE CXXIV.

26 Août 1666. *A M. ARNAULD D'ANDILLY.*  
*Des corrections de langage que l'on a-*  
*voit faites dans la traduction du Non-*  
*veau Testament par M. de Sacy.*

J'Ai meilleure opinion de votre charité,  
 mon très cher Frere, que vous n'a-  
 vez eu de la mienne. Car au lieu que  
 vous avez témoigné tant de peur que je  
 fusse

fusse blessé de ce que vous aviez à me dire, j'ai une entière confiance que vous ne le ferez point de ce que j'ai à vous répondre, quoiqu'il y ait beaucoup de choses dans votre lettre dont je ne puis demeurer d'accord avec vous ; ce qui n'empêche pas que je ne sois bien aise que vous me les ayiez écrites, puisqu'il n'y a rien de plus doux dans la vraie amitié, que de ne se rien cacher.

Je vous dirai donc franchement, mon très cher Frere, que des raisons que vous apportez pour ne rien changer à la traduction du Nouveau Testament, il y en a une considérable, qui est que M. de Sacy ne l'approuve pas. Mais souffrez aussi que j'ajoute, que tout ce que vous dites contre ces corrections en elles mêmes, non seulement ne m'a pas persuadé, mais m'a causé beaucoup de douleur pour y avoir aperçu de certains sentimens, qui m'ont paru d'autant plus humains qu'ils sont couverts d'une plus haute spiritualité. Oui, mon très cher Frere, je ne vous le puis dissimuler ; j'ai le cœur percé de voir qu'on nous aime trop humainement, & qu'on renouvelle en nos personnes l'*Ego sum Pauli, ego autem Apollo*, que l'Apotre condamne avec tant de force. Sera-ce donc à cause que la traduction de l'Evangile est d'un



380 CXXIII. Lettre de M. Arnauld  
d'un tel ou d'un tel, que nous aurons  
du gout à la lire? Et la considération  
des hommes nous fera-t-elle nécessaire  
pour nous faire estimer les paroles du S.  
Esprit? *Conservez*, dites-vous, à nos  
*Sœurs la traduction de leurs Peres, sans*  
*permettre qu'elle soit altérée par une main*  
*étrangere.* Vous ne pouvez pas juger si  
ces changemens auroient altéré cette tra-  
duction, à en juger par eux-mêmes,  
puisque vous ne les avez pas vûs, &  
que vous ne savez quels ils sont. Vous  
ne jugez donc qu'ils l'altereroient que par-  
ce qu'ils viennent d'une main étrangere,  
c'est-à-dire, d'un laïque qui n'est pas  
de Port-Royal. C'est à cela principale-  
ment, & presque uniquement que vous  
vous arrêtez dans votre lettre. Vous la  
commencez par un examen de la piété  
de M. du Bois, que vous jugez n'être  
pas fort grande, sur une parole que vous  
a dite M. S. qu'il avoit de l'esprit, &  
même de la piété, mais qu'il feroit  
bien aise de faire ses affaires. Sur cela  
sans en avoir plus d'assurance, vous en  
concluez, qu'ayant encore des pensées  
du monde, il peut bien lire l'Evangile  
pour y apprendre à mépriser le monde,  
mais qu'il n'est point en état de corri-  
ger la traduction de ceux qui ont tâché  
de ne la puiser que dans la charité de J.  
C.

C. & la pratique de l'Evangile. Mais j'ai bien des choses à vous dire sur cela.

1. Qu'il ne nous est point permis de juger si facilement de la vertu de ceux qui font profession de piété. S. Paul nous le défend très severement; *Tu quis es qui judicas servum alienum?* M. S. connoissoit très peu M. du Bois, & ainsi son témoignage est peu considerable sur son sujet. Je le connois beaucoup davantage, & je n'y ai jamais rien vu qui me le puisse faire juger intéressé, & j'ai sujet au contraire de le croire fort détaché du monde, autant que sa condition le lui peut permettre.

2. Que tout ce que vous dites de M. du Bois est fort inutile, parce que vous avez supposé que ces corrections étoient de lui, & elles n'en sont pas, mais d'un autre\* de ses amis que vous ne pouvez pas accuser d'être intéressé, le. \* M. de Troisvil- puisque vous ne le connoissez pas, & que nous savons au contraire que la seule pensée de son salut lui fait quitter toutes les prétentions qu'il avoit dans le monde.

3. Qu'il n'y a rien de plus estimable que la piété, & que nous devons assurément faire plus d'état de ceux qui en ont davantage; mais qu'il ne s'ensuit nul-

nullement qu'une personne qui aura moins de piété, moins de vertu, & moins de lumiere en toute autre chose, ne puisse trouver des manieres de parler plus propres & plus naturelles pour exprimer la simplicité de l'Evangile, qu'un autre beaucoup plus pieux & incomparablement plus éclairé dans le fond de la Religion & des vérités chrétiennes. Il ne faut point confondre des choses si différentes. Et que l'on spiritualise tant que l'on voudra, je soutiens que c'est une imagination très mal fondée, de vouloir que quand il s'agit de trouver des mots & des manieres de parler dans une langue vulgaire qui expriment mieux le sens du S. Esprit, ce soit toujours celui qui a le plus de charité, & qui pratique mieux l'Evangile qui y rencontre le mieux. Au moins il est bien certain que l'Eglise dans sa plus grande pureté n'a pas été de ce sentiment, & qu'elle n'a pas cru qu'une grande charité fut nécessaire pour une simple traduction de l'Ecriture, puisqu'elle a lu pendant plusieurs siècles des livres de l'Ecriture de la traduction de Theodotion, qui de Juif étoit passé dans l'hérésie des Marcionites, & ainsi n'avoit jamais été que possédé de l'esprit d'erreur. S. Jérôme n'a aussi traduit l'E-

criture

criture Sainte que par la connoissance qu'il avoit de ce que signifioient les mots Hebreux, & il ne tenoit cette connoissance que d'un Juif.

4. Permettez-moi aussi d'ajouter qu'il y a beaucoup d'injustice dans la maniere dont on traite M. du Bois touchant ces corrections. On lui fait un crime du service que lui ou son ami nous ont voulu rendre sur la priere qu'on lui en a faite. Ils n'ont eu dessein que de nous obliger, & de dire leurs pensées en nous les soumettant, afin de rendre plus parfait un ouvrage pour lequel ils avoient beaucoup d'estime. Il nous est permis de ne nous en pas servir; mais il n'y a ni charité, ni civilité d'être plutôt prêt de les en quereller que de leur en savoir de gré. *Que M. du Bois, dites-vous, fasse une nouvelle traduction, s'il en a tant d'envie; mais qu'il nous laisse la nôtre, & qu'il ne se mêle point de nous faire un bien que nous regardons comme un mal.* Et moi je crois vous pouvoir dire avec bien plus de raison: Rejetez ces corrections tant qu'il vous plaira; censurez-les sans les avoir vues comme des *expressions de femmes du monde*: condamnez nous aussi, si vous le voulez, d'indiscretion & d'imprudence d'avoir prié ces personnes de nous dire leurs

leurs pensées ; mais ne soiez pas si injuste que de leur imputer à une extrême présomption, d'avoir fait ce qu'on les a supplié & pressé de faire.

5. Une autre injustice que l'on commet en cela, est que l'on ne regarde jamais ces corrections que comme venant de M. du Bois, sans vouloir considérer que nous les avons examinées avec grand soin, que nous en avons rejeté plusieurs, que celles-là nous ont donné occasion d'en faire d'autres, que cet examen a fait remarquer que des passages qui se trouvent en differens Evangelistes y étoient differemment traduits, ce qui est une faute qui nous est échappée contre notre dessein ; & qu'ainsi tout ce qui étoit resté de ces corrections ne devoit point tant être attribué à M. du Bois qu'être pris pour notre dernier jugement dans une nouvelle revision. Il est vrai que l'on vous a fait entendre la chose tout autrement, puisque vous supposez que je ne fais que tolérer ces corrections. Au lieu qu'il est vrai que j'ai tout-à-fait approuvé celles que l'on vouloit faire, aussi bien que M. de Ste. Marthe ; & qu'ainsi c'est nous & non point M. du Bois que l'on condamne, quand on s'imagine qu'elles auroient gâté toute la traduction, & qu'elles auroient  
donné

donné aux paroles du S. Esprit l'air d'une éloquence mondaine, que nos Sœurs n'auroient pû goûter, parce qu'il y a un certain air & un certain gout dans la simplicité Evangelique, qu'on ne peut alterer sans qu'elles s'en aperçoivent. Mais c'est par là même que je voudrois qu'on en eût jugé, étant très assuré, que si on leur envoioit le même Chapitre de l'Evangile corrigé & non corrigé, & qu'elles ne sçussent point quel est l'imprimé, leur piété seroit aussi satisfaite de l'un que de l'autre, & que certainement elles ne trouveroient rien de seculier & de mondain ni dans l'un, ni dans l'autre.

Toutes ces impressions désavantageuses des changemens que l'on vouloit faire, n'ont aucun fondement en soi, & ne viennent que d'une prévention fort déraisonnable contre les personnes qui y ont travaillé, sans vouloir considérer que n'ayant fait qu'exposer leurs pensées, ce n'est plus à eux, mais à ceux qui les ont approuvées à en repondre, & qu'on devoit être d'autant plus retenu à condamner, sans les avoir ouïs, le jugement qu'ils avoient porté, que ces corrections eussent rendu la traduction meilleure, que comme ils y avoient quelque part, ils auroient été portez facilement par la

pente naturelle de l'amour propre, à ne point souffrir qu'on y changeât rien sur des avis de laïques, s'ils n'avoient crû que l'humilité chrétienne nous oblige de nous rendre à la raison, qui que ce soit qui nous la découvre. Je sais bien ce que l'on pense de moi là-dessus, que je suis trop humble, que je suis trop facile, que je me rends trop aisément aux avis des autres. Mais n'y a-t-il à craindre que de ce côté là? N'avons-nous pas aussi sujet d'apprehender d'être trop attachés à notre sens, d'être trop amoureux de notre travail; d'avoir trop d'estime de ce que nous avons fait de concert, avec beaucoup de soin & beaucoup de peine, ne croiant presque pas possible que d'autres y trouvent raisonnablement à redire; d'avoir trop de mépris pour ceux qui ne sont pas liés particulièrement avec nous, comme n'étant pas *de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel*; d'être trop persuadés que ne passant pas dans le monde pour des gens qui écrivent mal, il n'est pas facile que l'on nous apprenne rien dans le François que nous ne sachions. Tout cela n'est-il pas autant à craindre que d'être trop déferent?

Mais sur tout, mon très cher Frere, je vous supplie de considérer que comme  
il

il y a des Religieux qui sont très pauvres en leur particulier, qui ne laissent pas d'être riches devant Dieu par le désir qu'ils ont d'enrichir leur Monastere; il est de même fort dangereux que des personnes très humbles en leur particulier ne perdent le fruit de leur humilité, par une vanité secrète qu'ils ont pour leurs Directeurs, ou pour un certain corps dont ils font partie. S. Paul connoissoit ce danger lorsqu'il reprend si severement les fideles de Corinthe de la préférence que chacun d'eux faisoit de celui qui l'avoit fait Chrétien au-dessus de tous les autres; sur quoi il leur donne cet important avis: *Ne quis adversus alterum inflatur pro alio.* Il ne dit pas seulement: *ne quis adversus alterum inflatur*, que personne ne s'enfle contre une autre, comme s'il n'y avoit de condamnable que cette enflure de vanité qui fait que nous nous préferons aux autres; mais il ajoute *pro alio*, pour leur faire voir qu'ils pourroient être coupables d'orgueil, sans avoir trop bonne opinion d'eux mêmes, par la trop grande estime qu'ils faisoient de quelque autre personne, avec un secret rapport à eux-mêmes. Car l'affection nous unissant aux personnes que nous aimons, notre amour propre peut tirer autant de sujet de vanité en



regardant avec complaisance ce qu'ils ont d'avantageux, que si ces avantages nous appartenotent en particulier. De là peuvent naître tant de jugemens que nous portons en faveur de nos amis, que notre affection rend excusables, mais que la verité ne laisse pas de condamner. Pardonnez-moi, mon très cher Frere, si je mets de ce nombre ce que vous dites contre les corrections de M. du Bois, que quelques belles qualitez qu'il ait, il a eu grand tort de ne compter pour rien la Bastille. Dieu fait la veneration que j'ai pour la vertu & la pieté de ce cher prisonnier de J. C. & le respect que je porte à ses liens : mais je vous avoue que je ne suis pas assez spirituel pour croire que la Bastille fasse rien, pour juger si un discours dont les membres sont rompus & sans liaison est plus conforme à la simplicité du stile de l'Evangile, qui est tout plein de liaisons, qu'un autre qui ne seroit pas si rompu ; & pour déterminer entre deux expressions, laquelle exprime d'une maniere plus simple & plus naturelle le sens du S. Esprit. Je vous l'ai déjà dit ; je ne suis pas convaincu que pour juger de ces choses il faille avoir égard à la sainteté des personnes. C'est une science fort humaine que la connoissance d'une lan-

gue vulgaire. On la peut avoir sans pieté. Mais sur tout, ce qui est certain & à quoi il me semble qu'on ne prend point assez garde en cette rencontre, est que quand des personnes qui sont dailleurs chrétiennes, mais dont la vertu nous semble fort médiocre, ne font que proposer des expressions Françaises qui leur paroissent propres à rendre le sens de l'Ecriture, & qu'ils en laissent le jugement à d'autres pour qui vous n'avez que trop d'estime; c'est à ces derniers que vous vous en devez rapporter, & non point aux premiers, qui ne leur ont servi que comme d'un dictionnaire pour les aviser de certains termes & de certains tours fort simples & fort naturels, qui ne leur étoient pas venus dans l'esprit. Car guérissez-vous, je vous prie, de l'imagination que ces changemens fussent contraires à ce que vous dites fort bien, *que l'Evangile n'est écrit que pour changer le cœur, & que moins nous l'arrêterons dans les oreilles par l'affectation des mots, & une trop grande délicatesse, il en aura beaucoup plus de force.* Nous convenons tous de ce principe, mais c'est par là même qu'on avoit jugé que notre traduction en vaudroit mieux, si on y changeoit diverses choses, que trop d'affectation à éviter de certains défauts y a laissées.

Il ne reste plus qu'à vous parler de la raison que j'ai reconnue d'abord être fort considérable, qui est que M. de Sacy ne paroît pas approuver ces changemens. J'avoue que c'est ce qui me donne beaucoup de peine, parce que je vois de tous côtez des apprehensions d'offenser Dieu. Car d'une part, que ne doit-on point à la charité, & quel égard ne doit-on point avoir à une personne de si grand mérite, & dont la vertu a été couronnée de Dieu même par une si grande récompense, aiant été le seul qu'il a jugé digne de souffrir pour son nom, & de porter la qualité de *Vinctus Christi Jesu*? Mais de l'autre n'est-ce point aimer ses amis trop humainement, que de préférer ce qu'ils désirent à ce qu'ils devroient désirer, & à ce qu'ils désireroient sans doute, s'ils étoient mieux informez des choses? Est-ce avoir tout le respect que l'on doit avoir pour un ouvrage aussi saint qu'est la traduction de l'Écriture, que de s'arrêter à des considérations humaines pour n'en pas ôter ce qu'on y reconnoît de défectueux? Car il n'y auroit pas la moindre ombre de difficulté, si ce que vous supposez étoit véritable, que cette traduction est un ouvrage achevé, qu'on ne peut que gâter en le changeant, & qu'on n'y

trouve

trouve à redire que par un excès de délicatesse. Mais nous ne pouvons pas nous conduire par ce principe; parce que nous croions voir plus clair que le jour qu'il est faux, & qu'il y a beaucoup de choses qui seroient beaucoup mieux étant changées, & d'autres qui absolument ne sont pas bien. Voilà donc le sujet de ma peine; si moi qui ai cette vue, n'ai point fait une faute d'avoir adheré trop legerement au desir de complaire à M. de Sacy, en lui mandant aussitôt que j'appris qu'il avoit de la repugnance à ces changemens, dont il ne peut pas bien juger ne les aiant pas vus, qu'on n'en feroit point dans la seconde édition. Je devois avoir consulté Dieu davantage avant que de lui écrire cela; & je suis même persuadé qu'on ne lui feroit pas plaisir de l'exécuter à la lettre, parce qu'il y a certainement des choses que l'on feroit mal de ne pas changer, comme lorsque les mêmes endroits ne sont pas traduits de la même sorte en divers Evangelistes.

Je vous supplie donc, mon très cher Frere, de vous mettre devant Dieu & de considerer de nouveau sans prévention, si quand plusieurs personnes que vous croiez assez intelligentes, conviennent qu'il y a quelque défaut dans la

392 CXXIV. *Lettre de M. Arnauld*  
traduction d'un verset, le respect que  
l'on doit à la parole de Dieu n'oblige  
pas de l'exprimer en la meilleure manière  
qui nous est possible; & si étant per-  
suadez que nous le devrions faire, nous  
en serons quitte pour dire à Dieu, que  
nous en avons été empêchés par des res-  
pects humains.

La copie que je vous envoie d'une  
lettre que m'a écrit M. de Ste. Marthe,  
vous fera voir que je ne suis pas le seul  
qui crains de manquer en cette occasion,  
en ne rendant pas à Dieu & à la vérité  
ce qu'on lui doit, pour avoir trop d'é-  
gard aux créatures. Vous la montrerez  
à nos Sœurs, si vous le jugez à propos.  
Car la nouvelle affligeante que nous a-  
vons reçue que la Mere Agnès étoit  
fort mal, m'a fait supprimer la réponse  
que j'en faisois, n'ayant pas cru qu'on  
la dût divertir par ces sortes de choses  
de l'occupation qu'elle a en Dieu dans  
le tems qu'il la visite. J'en suis dans  
une étrange inquiétude, non à cause  
des rigueurs que les hommes exercent  
envers elle, qui seront sa couronne; mais  
parce qu'il me semble qu'elle est encore  
bien nécessaire à ses filles. C'est ce qui  
me touche le plus. Car j'ai presque per-  
du l'esperance de la revoir jamais, &  
quelque sensible que soit un tel sacrifi-  
ce,

ce, le peu d'apparence que cette tempête passe si-tôt, oblige bien de le faire & d'adorer la volonté de Dieu, qui semble nous vouloir priver en cette vie de la plus grande consolation que nous y pussions avoir.

Au reste j'eus hier une grande joie, qui est qu'on a trouvé moien de ravoïr la Préface\*: c'est une parfaitement belle chose, & c'eut été un grand dommage qu'on n'eût pu la donner au public.

\* Du Nouveau Testament, traduit par M. de Sacy.

## L E T T R E CXXV.

A M. DE SEVIGNE'. *Sur la persécution que l'on faisoit aux Religieuses de Port-Royal.* En 1666.

IL faut avouer, Monsieur, qu'il n'y eut jamais de generosité pareille à la vôtre. Elle n'iroit pas si loin si elle n'étoit Chrétienne, & c'est la recompense que vous en recevez dès cette vie, de ce qu'elle vous est un gage de la misericorde de Dieu, puisqu'il ne fait de si grandes graces qu'à ceux qu'il aime. C'en est une assurément extraordinaire, que de recevoir tant de joie en faisant du bien, & de témoigner par des actions si obligeantes qu'on est véritable-

ment persuadé de cette parole de J. C. que presque personne ne comprend, qu'il est plus avantageux de donner que de recevoir. Mais je crois que nous aurons le moien de vous rendre ce que vous nous avez si liberalement offert; parce qu'il y a peu d'apparence que ceux qui se sont miserablement engagez à traiter si cruellement une des plus saintes maisons de l'Eglise, se puissent resoudre à la mettre en un état qu'elle n'ait plus besoin d'Apologie. Ni la mesure de leurs iniquitez, ni celle des merites de ces bonnes filles n'est pas encore comblée. Ils ne sont pas dignes de leur donner la paix, & elles sont dignes de souffrir encore davantage pour la vérité. Il faut que nous voions accomplir de plus en plus cette parole de l'Apocalypse: Que celui qui est souillé, se souille encore; & que celui qui est saint, devienne encore plus saint. Helas, Monsieur, qu'il est bien à craindre que le nombre de ceux que cette premiere parole regarde, ne soit fort grand; & que celui de ceux qui auront part à la seconde, ne soit bien petit! Car en quoi cette persecution est bien déplorable, c'est qu'elle fait bien plus d'Apostats que de Martirs.

Si nous ne sommes pas assez heureux  
pour

pour être de ce dernier rang par nos souffrances, ce nous doit être au moins une grande consolation d'être si particulièrement unis avec ces chastes & innocentes victimes de la vérité. Elles croient que nous leur rendons quelques services; mais il est sans doute qu'elles nous en rendent de bien plus grands devant Dieu par leurs prières, & qu'elles défendent mieux leurs amis, que leurs amis ne les défendent. Et c'est ce qui fait aussi, Monsieur, que je me sens moins accablé des obligations que je vous ai, parce que je m'attends qu'elles en portent une partie, quoiqu'elles ne les connoissent pas toutes en particulier, étant assez pour vous offrir sans cesse à N. S. qu'elles sachent en general quel est le zele qu'il vous a donné pour leur maison. Je ne vous assure point, Monsieur, de la même chose. Vous me feriez tort d'en douter, ou de croire qu'il y ait personne au monde qui soit plus parfaitement à vous.



## L E T T R E CXXVI.

Vers  
1666.Il étoit  
alors au-  
près de  
M. l'E-  
vêque  
d'Alet.*A M. DU VAUCEL. Sur l'endur-  
cissement des pécheurs.*

**V**Otre réponse à la difficulté de S. Augustin (touchant l'endurcissement des pécheurs) est très bonne dans le fond : mais vous vous y servez d'une expression un peu dure, & qui ne semble pas nécessaire, pour expliquer les passages qu'on vous a objectez ; qui est que la volonté du pécheur étant déjà inclinée au mal par sa propre convoitise, Dieu la meut par quelque chose de positif, pour l'appliquer à faire plutôt cette mauvaise action qu'une autre. Si on entend par là que Dieu la meut immédiatement à la mauvaise action, cela même ne paroît pas conforme à la vérité, ni à la doctrine de S. Augustin, qui dit clairement ce qui paroît contraire à

De Præ-  
dest. SS.  
Cap. 16.

cela : *Est in malorum voluntate peccare : ut autem hoc vel illud sua malitia faciant, non est in eorum potestate, sed Dei dividētis tenebras, & ordinantis eas.* Où S. Augustin semble distinguer la malice du péché, qui est dans la volonté, de l'action extérieure, qui est l'effet de cette malice ; & supposer que la première

re

re dépend tout-à-fait du pecheur; ce qui est vrai du moins en ce sens, que Dieu ne la forme point dans le cœur, mais il y forme les bonnes volontez.

Mais ce qui revient à votre explication est, que Dieu peut former dans le cœur des personnes plusieurs mouvemens, qui sont d'eux mêmes innocens, d'où les pécheurs par leur malice prennent occasion d'en former des méchans. Ainsi aiant appliqué les Egyptiens à considérer la multiplication prodigieuse des Israélites, l'envie & la haine qu'ils en conçurent, est attribuée à Dieu, selon cette parole de David : *Convertit cor eorum ut odirent populum ejus.* C'est par là; ce me semble, qu'on doit accorder les divers passages de S. Augustin sur cette matiere. Car, comme il faut reconnoître qu'il peut y avoir quelque chose de positif de la part de Dieu, dans les occasions que Dieu présente à la malice des hommes pour l'exécution de ses desseins, comme il l'enseigne dans les passages qu'on vous a proposés : il y en a plusieurs autres où il déclare expressement, que ce n'est que par la soustraction de ses graces, que Dieu endurecit les hommes, & non en leur

R 7

inspi-

398 CXXVI. Lettre de M. Arnould  
inspirant la malice, ce qui se doit entendre au regard du mouvement interieur de la mauvaise volonté.

La remarque que vous avez faite sur la doctrine des Thomistes, est très solide, & elle fait voir que cette objection étant bien moins considérable contre les disciples de S. Augustin que contre eux, on a moins de nécessité de s'y arrêter. Sur quoi je vous dirai, qu'une des principales dispositions pour profiter de la lecture des Peres, est de s'appliquer beaucoup davantage aux véritez claires qui nous peuvent nourrir & édifier les autres, qu'à se vouloir éclaircir de toutes les difficultez que l'on y remarque, ce qui ne fait le plus souvent que détourner des choses plus utiles : *Nescire quædam, magna pars sapientia.*

## L E T T R E C X X V I I .

*A M. L'ABÉ LE ROY. Sur la* En 1667.  
*pluralité de ses benefices, & sur le Bref*  
*d'Alexandre VII.*

**V**OUS n'avez pas besoin, Monsieur, de consolation humaine dans la perte que vous venez de faire. Vous en trouvez assez dans la grace que Dieu a faite à une personne, dont le salut vous étoit sans doute plus cher que tous les avantages qu'il auroit pû avoir dans le monde, en le retirant d'une infinité d'occasions de périr éternellement où il auroit été sans cesse exposé, par une mort si chrétienne, dont vous êtes d'autant plus obligé de remercier Dieu, qu'on la peut regarder comme un fruit du reste des bonnes semences qui lui étoient demeurées de son séjour dans votre solitude. Ainsi, Monsieur, je ne crois pas avoir besoin de vous entretenir davantage sur ce sujet, qui demande plutôt nos prières, que nos paroles. Mais je n'ai pû résister au mouvement que Dieu m'a donné de vous dire encore un mot du cas d'Alet, sur lequel je croiois que notre ami dût faire quelque considération, au lieu qu'il m'a assuré par la  
réponse

réponse qu'il m'a faite, qu'il ne le regardoit pas. J'avoue que cela m'a surpris, parce que je m'étois imaginé que ce qui l'avoit porté autrefois à se défaire de son premier Benefice purement & simplement, est qu'il croioit y être entré d'une maniere qu'on ne jugeoit pas pouvoir être excusée de simonie, quoique lui n'en fût pas coupable, parce que cela s'étoit fait par ses parens sans qu'il en fût rien. Si je me trompe en cela, je n'ai rien à dire. Mais si cela est ainsi, il n'y a rien, ce me semble, de plus semblable que le cas d'Alet & le sien, excepté que la confidence n'est pas si certaine dans celui d'Alet. C'est pourquoi, afin qu'il ne me reste sur cela aucun scrupule, & que je puisse guérir quelques-uns de nos amis qui en ont aussi bien que moi, je vous prie de m'éclaircir sur ce fait, & de me marquer nettement, s'il est vrai ou faux, afin qu'on n'en juge plus sur des suppositions qui peuvent n'être pas, mais selon la vérité.

(a) Le  
Bref con-  
tre les  
Evêques.

Le Bref (a) est enfin venu; mais on doute qu'il ait grand effet. M. l'Evêque de Soissons qui est un des Commissaires qui y sont nommez, a fait déclarer aux Ministres qu'il ne pouvoit accepter cette commission, parce qu'el-  
le

le bleſſoit les droits de l'Episcopat ; & il ne paroît pas que les Ministres aient été offensez de cette déclaration. Il y a aussi des Evêques qui sont résolus de s'opposer. Enfin tout est entre les mains de Dieu.

Toute la tempête tombe toujours sur la pauvre maison. Pour achever de la ruiner, on la veut remplir de personnes qui ne pourroient être capables, si elles y demeuroient, que d'en détruire l'esprit. C'est ce qu'on fait aujourd'hui en recevant des professes. Il ne faudra plus après cela qu'y mettre une Abeſſe de Cour, comme on dit que l'on s'y prepare. Dieu a ses desseins en tout cela ; & ce qui est certain est, que Dieu repand de jour en jour plus abondamment ses benedictions & ses graces sur les pauvres persecutées, qui sont l'objet de la fureur & de l'injustice des hommes.

De  
Porte  
Roiale

## L E T T R E CXXVIII.

Ce 10.  
Janvier  
1668.

*Aux RELIGIEUSES DE PORT-ROYAL. Pour leur souhaiter au commencement de l'année, que Dieu accomplisse en elles sa sainte volonté.*

**J**E ne sai, mes très chères Sœurs, que vous souhaiter au commencement de cette année. S. Augustin dit qu'on ne désire pas les choses dures & fâcheuses, & que Dieu commande de les souffrir, & non pas de les aimer. Il n'y a rien de plus rude & de plus fâcheux, selon la nature, que l'état où vous êtes maintenant réduites. Je n'ose donc souhaiter qu'il continue; & je n'ose presque aussi souhaiter qu'il cesse, de peur de vous priver du moien que Dieu a choisi pour vous rendre saintes, en vous consommant en lui par ces tribulations, comme des holocaustes de son amour, ainsi qu'il a déjà fait celles de vos sœurs, dont il a achevé le sacrifice, en les faisant mourir sur la croix dans un terrible délaissement de la part des hommes, mais avec des marques si sensibles & si consolantes de l'assistance de Dieu. Il est donc plus sûr, pour ne se point tromper, de ne désirer pour vous que l'accom-

complissement de la volonté de Dieu, qui enferme le désir général de votre sanctification, selon cette parole de S. Paul: *hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*: mais en laissant à Dieu le choix des voies particulieres, par lesquelles il lui plaira de vous faire passer pour vous faire arriver à la mesure de la grace qu'il vous a destinée avant tous les tems, & à la jouissance de l'éternité bien-heureuse, qui doit finir & couronner tous les maux de cette vie en ceux qui les auront souffert pour Dieu. C'est donc où je borne, mes très cheres Sœurs, tous les souhaits que je fais pour vous, & que je vous promets, autant que Dieu me fera la grace de m'assister de son esprit, de renouveler souvent pendant le cours de cette année.

## L E T T R E CXXIX.

*A M. DE LIONNE, Secrétaire d'Etat, en lui adressant la Requête au Roi.*

MONSIEUR

**L'**Une des plus illustres qualitez des Rois étant d'être les arbitres souverains de la vie & de l'honneur de leurs sujets



sujets en punissant les coupables & protegeant les innocens, nous croions rendre à S. M. une marque singulière de la veneration que nous lui devons, en lui adressant la Requête que nous vous supplions d'avoir la bonté de lui présenter. Il s'y agit, Monseigneur, de la reputation de plusieurs Ecclesiastiques, qui ne passant point dans le monde pour des personnes indignes de leur ministere, & qui l'aient deshonoré par une conduite peu chrétienne; ont eu néanmoins le malheur d'être accusez par un Archevêque dans un Ecrit public adressé à S. M. comme coupables d'attentat, d'impiété, & d'herésie, & même comme des Docteurs de revolte, qui avoient enseigné publiquement à s'élever contre les Puissances. Vous savez, Monseigneur, que ce sont des crimes trop énormes, pour souffrir qu'on nous en accuse sans nous mettre en peine de nous en justifier; parce que ce seroit ou en témoigner peu d'horreur, ou laisser croire que nous les reconnoissons par notre silence. L'une & l'autre seroit très-indigne de Chrétiens & de Prêtres. Et ainsi, Monseigneur, nous esperons que vous n'excuserez pas seulement la liberté que nous prenons; mais que vous aurez la bonté de la faire agréer à S. M. & de menager quelques mo-

momens favorables parmi ses grandes occupations, où Elle veuille bien entendre lire ce que la seule nécessité de justifier notre innocence contre des accusations atroces, qu'on a portées devant Elle, nous a contraint de lui adresser. C'est toute la faveur que nous demandons, voulant bien nous soumettre à toutes sortes de peines, s'il se trouve que tous les crimes qu'on nous impute, soient autre chose que de pures calomnies sans couleur & sans fondement. Mais aiant sujet de croire que S. M. n'a pas refusé à une personne qui tient un rang si considerable dans l'Eglise & dans l'Etat, d'ouir tout ce qu'il lui a plû de lui dire contre nous, nous ne pouvons douter qu'étant aussi juste qu'Elle est, Elle n'ait réservé d'entendre les accusez, avant que de former aucun jugement en faveur de l'accusateur. Et il suffit que S. M. veuille bien s'informer par Elle même de tous les sujets qu'on a pris de lui parler contre nous, pour nous promettre qu'Elle sera pleinement persuadée de l'injustice de ceux qui ne travaillent depuis 20. ans qu'à nous déchirer par toutes sortes de calomnies. Ainsi, Monseigneur, si ce n'étoit point trop de hardiesse d'emprunter les paroles d'un Apôtre, nous pourrions dire comme

me

406 CXXIX. Lettre de M. Arnauld  
me S. Paul dans les Actes : Que notre  
conscience ne nous reproche point d'a-  
voir rien fait qui nous ait pû faire meri-  
ter ce que nous souffrons, & que nous  
consentirions de bon cœur qu'on nous  
traitât avec les dernières rigueurs qu'on  
exerce contre des coupables, si nous l'é-  
tions véritablement ; mais que ceux qui  
nous accusent ne pouvant rien prouver  
de tout ce qu'ils nous imputent, il n'est  
pas juste qu'on nous abandonne à leur  
vengeance. *Nemo potest me illis donare,  
Cesarem appello.* Nous en appellons à  
César, c'est-à-dire, Monseigneur, que  
nous espérons trouver un asile à notre  
innocence contre les injustes poursuites  
de nos ennemis dans la protection roiale  
de S. M. qui ne peut rien faire de plus  
glorieux que d'imiter celui qui le fait  
regner, dont un Roi prophete avoit  
prédit qu'il jugeroit les pauvres de son  
peuple, qu'il les delivreroit de l'oppres-  
sion, & qu'il humilieroit le calomnia-  
teur. C'est après Dieu notre unique  
confiance. Mais quoiqu'il en soit, &  
si le moment caché dans sa providence  
divine, auquel il a destiné de donner la  
paix à son Eglise, n'est pas encore arri-  
vé ; nous n'en ferons pas moins invio-  
lablement attachez à ceux qui nous le  
représentent sur la terre, soit pour le  
gou-

gouvernement des choses temporelles, soit pour la conduite des spirituelles. Ce sont les assurances, Monseigneur, que nous vous conjurons de donner à S. M. de la part de plusieurs personnes, dont on lui a voulu rendre très-injustement la fidélité suspecte, & de ceux en particulier qui s'estiment heureux d'avoir cette occasion de se pouvoir dire avec toute sorte de respect &c.

## R E Q U E T E

*Présentée au Roi par les Ecclesiastiques qui ont été à Port-Royal; pour répondre à celle que Monseigneur l'Archevêque d'Ambrun avoit présentée contre eux à Sa Majesté.*

## A U R O I.

S I R E,

Quelque sujet que nous aions de nous plaindre de la manière dont M. l'Archevêque d'Ambrun nous a traité dans la Requête qu'il a présentée contre nous à Votre Majesté, nous en avons plus de lui savoir gré de ce qu'il nous met par là dans la nécessité de nous justifier devant

vant un Prince si éclairé, & si disposé à rendre justice aux moindres de ses sujets qui la lui demandent. Le profond respect que Dieu nous a donné pour la personne sacrée de V. M. nous a empêché jusqu'à présent de prendre la liberté de lui porter nos plaintes sur une infinité de calomnies, dont on a tâché de nous noircir depuis vingt ans; mais M. l'Archevêque d'Ambrun ne nous permet plus de demeurer dans la même retenue. Comme il nous a accusés publiquement devant V. M. il nous oblige de nous défendre aussi devant Elle par la même voie.

Occasion  
de cette  
Requête.

Et en cela, Sire, nous avouons qu'il peut avoir rendu contre son intention un grand service à l'Eglise, en engageant V. M. à connoître par Elle même, qui sont les véritables auteurs des divisions qui la troublent. Il n'en faut pas davantage pour lui redonner le calme & la paix; & sitôt que V. M. se sera appliquée avec quelque soin à une si grande & si importante affaire, Elle dissipera sans peine les nuages dont on a tâché jusqu'ici de l'obscurcir.

C'est, Sire, ce que M. l'Archevêque d'Ambrun semble avoir apprehendé, & ce qui l'a porté à établir cette nouvelle maxime, que c'est une insolence crimi-

criminelle à des sujets, d'oser dire que les Rois peuvent quelquefois être surpris. Il veut jouir en paix de l'avantage de nous traiter d'heretiques, qui flate son ressentiment, & se conserver dans la possession de ce zele admirable, dont il tâche de se faire honneur. Comme il faut pour cela que l'heresie, le schisme & la revolte dont il nous accuse, subsistent: il fait tout ce qu'il peut pour nous ôter même l'esperance d'être reçus à nous en justifier devant V. M.

Qui ne voit, Sire, que c'est là le procedé & le langage d'un homme qui fuit la lumière, & qui veut se prévaloir du soin que quelques-uns ont pris de déguiser à V. M. le veritable état des contestations présentes. Mais nous n'ap-prehendons pas que cet artifice lui réussisse. Tout ce qui s'est passé jusqu'à cette heure ne nous ôte point l'esperance que nous avons, que V. M. écoutera favorablement ce que nous avons à lui dire pour notre justification, & qu'Elle rejettera avec indignation, les basses flatteries de ceux qui lui voudroient attribuer un privilege qui n'appartient qu'à Dieu seul.

C'est pourquoi, Sire, au lieu que M. l'Archevêque d'Ambrun a crû fort

*Les Rois  
peuvent  
être sur-  
pris.*

relever V. M. en la comparant à un Prince infidèle , qui n'a été le favori de Dieu qu'en figure , & à qui le S. Esprit reproche en même tems , qu'il n'avoit point connu Dieu ; nous croions rendre plus d'honneur à V. M. en lui proposant comme un plus digne modèle , celui que Dieu même nous assure avoir été selon son cœur , & dont la valeur a été toute divine , aussi bien que la sagesse & la piété. Cependant, Sire, ce grand Roi, que Dieu avoit choisi lui-même pour gouverner son peuple, & en qui les lumières naturelles d'un esprit excellent étoient encore fortifiées par les lumières divines de la prophétie, ne laissa pas de se laisser prévenir par la malice d'un serviteur artificieux , qui lui avoit rendu suspecte la fidélité de son maître. Et Dieu le permit , comme disent les saints Peres, pour apprendre aux Rois à ne se pas égaler à celui qui les fait regner, en se croiant incapables d'être trompez par les artifices de ceux qui les environnent. Qui pouroit donc croire après cet exemple, que ce soit manquer de respect envers les Rois, que de leur représenter avec une profonde humilité , qu'on les auroit surpris en quelques rencontres , & que ce soit leur reprocher de n'avoir que le nom de Roi,

2. Rois  
ch. 16. v.  
3. & 4.

Roi, & de n'en point faire les fonctions ?

C'est l'illusion, SIRE, dont M. d'Ambrun tâche d'appuier une pensée si déraisonnable. Il veut que parce que toute l'Europe admire la vigilance infatigable de V. M. qui entre dans le détail des moindres affaires, ce soit une insolence de penser qu'il lui a pu arriver ce qui est arrivé à un des Rois les plus éclairés par la nature & par la grace : comme s'il n'y avoit que les Princes qui ne se mêlent point de leurs affaires qui fussent sujets à être surpris ; au lieu qu'à proprement parler, ce sont ceux-là qui le sont le moins, parce que ne faisant rien, & laissant tout faire à leurs ministres ; ce ne sont pas eux, mais leurs ministres, que l'on tâche de surprendre. Mais plus les Princes regnent par eux-mêmes, & plus leurs soins s'étendent à tous les besoins de leurs sujets ; plus il est difficile que dans cette grande foule d'occupations & d'affaires qui les accablent & qui les partagent, il ne s'en rencontre quelques-unes qui leur soient mal représentées par des personnes artificieuses ou prévenues. Et ils sont plus particulièrement exposez à ces surprises dans les affaires qui sont embarrassées de questions de Theologie, comme est celle-ci ; parce



que ne pouvant en être pleinement instruits par eux-mêmes, ni s'en instruire par leurs ministres; les conseils & les résolutions qu'ils ont à prendre dans ces rencontres, dependent de la disposition des Prelats & des Theologiens qui sont ordinairement à la Cour, & qui n'en sont pas pour cela ni plus capables de bien juger de ces matières, ni plus exemts d'intérêts & de passion. Ainsi c'est sur cela particulièrement qu'ils trouvent bon qu'on leur ôte les fausses impressions qu'on pourroit leur avoir données. Il est de leur grandeur, SIRE, de ne permettre pas qu'on profite des déguisemens dont on auroit usé envers eux, d'employer leur autorité à remettre les choses dans leur état naturel, & de faire reparer les injures qui pourroient avoir été faites à la vérité & à la justice.

Voilà, SIRE, quels ont été les sentimens de tous les grands Princes, & ce que Charles le chauve, l'un des Predecesseurs de V. M. qui joignit par sa valeur & par sa sagesse à la qualité de Roi de France celle d'Empereur des Romains, a voulu temoigner à ses sujets & à toute la posterité par une loi expresse qu'il a inserée dans ses Capitulaires. *S'il arrive, dit-il, qu'étant hommes comme les autres, on nous engage par*  
*sur-*

C'est si-  
delité  
d'avertir  
les Rois  
des sur-  
prises  
qu'on  
en fait.

*surprise en quelque chose d'injuste, le zele que vous avez pour mon service & la fidelité que vous me devez, vous obligent de m'en avertir, afin que je le repare, selon qu'il est convenable à la majesté roiale, & qu'il sera avantageux pour le bien de mes sujets.*

Ce sage Prince ne croioit donc pas, comme M. l'Archevêque d'Ambrun, qu'il fût de la grandeur des Rois de s'estimer incapables d'être surpris par *les fausses expositions* de ceux qui leur representent ce qu'ils ne peuvent pas toujours savoir par eux-mêmes. Il ne croioit pas qu'il y eût de *l'insolence* à de fideles sujets, de reconnoître que leur Prince auroit été engagé en quelque chose d'injuste, par le raport malicieux des personnes passionnées; ni que ce fût une inconstance & une legereté indigne d'un Roi, de changer lui-même ce qu'on lui auroit fait faire de contraire à la raison & à la justice. Ainsi bien loin que ce soit manquer au respect que l'on doit aux Rois, que de les avertir des surprises qu'on leur peut faire, c'est au contraire l'une des plus grandes marques qu'on leur puisse donner de la fidelité qu'on leur doit; rien n'étant plus avantageux pour leur véritable gloire, que d'avoir lieu de faire connoître qu'ils sont toujours prêts de se rendre à la vérité & à la raison.

Les Rois  
nous  
tiennent  
la place  
de Dieu.

Mais, Sire, ce qu'on appelle violer le respect qui est dû à la Majesté des Souverains, c'est d'oublier qu'ils nous tiennent la place du Dieu de vérité en qualité de ses ministres, & d'oser avancer les accusations les plus atroces contre des gens de bien & des Prêtres, sans les pouvoir justifier par la moindre preuve raisonnable. Nous avons, Sire, beaucoup de peine à imputer cet excès à un Archevêque, dont la dignité nous fera toujours en une singulière veneration: mais nous y sommes forcez par la nécessité de notre défense, que nous ne pouvons abandonner sans crime; les Prêtres étant redevables à l'Eglise & à l'état de leur réputation & de leur honneur.

On ne  
veut que  
se défendre.

Ce sera, Sire, l'unique sujet de cette Requête. Car dans la crainte d'être importuns à V. M. nous n'avons pas crû y devoir mêler ce qui regarde la traduction du Nouveau Testament, parce que ce sont des matieres de doctrine qui demandent une plus ample discussion; & ainsi nous avons jugé qu'il étoit plus respectueux envers V. M. de satisfaire aux objections de M. d'Amburn contre cet ouvrage, par des écrits à part, où l'on espere de faire voir; Qu'il attribue au Concile de Trente une  
pensée

Erreurs  
perni-  
cieuses de

pensée insoutenable , que cette sainte <sup>M.</sup>Assemblée n'a jamais eue, selon le té<sup>d'Am-</sup>moignage des plus savans Theologiens <sup>brun.</sup> de l'Eglise, & de ceux mêmes qui y ont assisté; Qu'il impose ses imaginations à tous les Docteurs Catholiques, lors qu'elles sont condamnées par les plus habiles & qu'il n'en sauroit alleguer aucun qui soit entièrement de son avis; Qu'il n'appuie presque rien de tout ce qu'il dit, que sur des faits faux & de fausses citations d'Auteurs, qui disent tout le contraire; Que selon ses faux principes il faut condamner d'heresie une infinité de personnes très Catholiques, sans en excepter le Pere Amelotte, M. l'Archevêque de Paris, & les autres Evêques ses approbateurs; & sur tout qu'il établit des maximes inouïes, qui vont à la ruine de toute la Religion; parce qu'en les suivant il faudroit conclure que l'Eglise pendant les cinq ou six cents premières années, n'auroit point eu d'Ecriture canonique; que les Eglises Catholiques d'Orient n'en auroient jamais eu, & n'en auroient point encore; & que nous ne pourrions nous mêmes justifier que nous en eussions, sans nous jeter en des absurditez incroyables.

Voilà, Sire, ce que nous avons à

montrer contre M. d'Ambrun sur la traduction du Nouveau Testament, sans parler d'un grand nombre d'autres choses très peu raisonnables, dont il a rempli sa Requête. Et nous sommes prêts de l'en convaincre devant les plus habiles Prélats de votre Roiaume, & les plus savans Docteurs de Sorbonne, s'il plait à V. M. de les rendre arbitres de ce différent : étant certain, que ce qu'il avance pour avoir sujet de nous condamner, comme il fait, *d'attentat, d'hérésie, & d'impiété*, ne peut être soutenu par aucun Theologien, ni par aucun homme qui ait seulement une mediocre intelligence dans la science de l'Ecriture. Mais n'osant pas imiter M. d'Ambrun dans la liberté qu'il a prise de détourner V. M. de ses grandes occupations, pour l'appliquer à des discours de Theologie & de critique sur l'autorité des originaux & des versions de la parole de Dieu, nous sommes contraints de nous renfermer dans la refutation de ses accusations generales contre les personnes, que nous n'avons pas pû ne point adresser à V. M. parce que ce seroit tout-à-fait manquer au respect que nous lui devons, que de ne se pas mettre en peine d'effacer l'horrible idée qu'on lui a voulu donner de nous, & de vouloir  
bien

bien passer dans son esprit pour aussi méchans que nous fait cet Archevêque dans une Requête publique qu'il lui a présentée avec tant d'éclat.

Nous pouvons, Sire; représenter à V. M. comme une preuve du peu de sincérité de celui qui nous accuse, que le fondement qu'il a pris pour nous traiter avec tant d'outrage, est une pure supposition. Car il n'a point eu de sujet de présenter une Requête publique contre les Ecclesiastiques de Port-Roial, que parce qu'il lui a plu de feindre qu'ils étoient auteurs de quelques écrits qui ont été faits contre son Ordonnance touchant le Nouveau Testament. Or il fait bien que cela n'est pas; des personnes dignes de foi l'en ayant assuré de notre part, & la diversité du stile le faisant assez voir à tous ceux qui ont quelque intelligence. Mais nous n'aurions pas cru, Sire, que ce fut là un sujet de plainte digne d'être porté à la déclamation injurieuse qu'il vouloit faire contre nous.

Il la commence dès l'entrée de sa Requête en nous accusant de *former une cabale d'invisibles, qui se sont séparés de l'Eglise par leur rebellion: d'introduire une nouvelle herésie beaucoup plus dangereuse pour l'Eglise & pour l'Etat que celle des*

Accusa-  
tions de  
M.  
d'Am-  
brun fon-  
dées sur  
une fausse  
supposition

Decla-  
mation  
de M.  
d'Am-  
brun con-  
tre Mrs.  
de P. R.

siècles passez : de préparer des couleurs pour déguiser notre malice, & pour noircir les défenseurs de la vérité : de mettre en usage tous les instrumens de la vengeance, & de ne faire que trop voir que nous voulons suivre jusqu'au bout l'esprit des heretiques, qui après avoir employé tous les argumens, la fausse éloquence, & les calomnies tandis qu'ils sont foibles, prennent les armes dès qu'ils se sentent assez forts pour établir leur secte par la force.

Il ne  
prouve  
pas les  
accusa-  
tions.

Toutes les loix, Sire, divines & humaines, ecclesiastiques & civiles, obligent les accusateurs de prouver ce qu'ils avancent, à peine de passer pour convaincus d'imposture & de calomnie : & le défaut de preuves de la part de ceux qui accusent, est la justification de ceux qui sont accusez, comme le saint Esprit même l'a marqué dans les Actes, s'étant contenté pour rendre témoignage à l'innocence de saint Paul, & à la malice des Juifs persecuteurs, de dire de ces derniers, qu'ils l'accusoient de plusieurs grands crimes, dont ils ne pouvoient apporter aucune preuve.

M. d'Ambrun connoît ces regles, & il ne doit pas ignorer \* que l'Eglise a eu tou-

\* Si quis Episcopum, vel Presbyterum vel Diaconum falsis criminibus appetierit, & probare non potuerit, nec in fine ei dandam communionem Concil. Eliber. c. 75.

toujours tant d'horreur de ceux qui les violent, qu'il y a des Conciles & des Papes qui ont ordonné qu'ils seroient privez de la communion, même à la mort. Il fait aussi que sa dignité ne le dispense pas de les observer; mais sa passion l'empêche d'en envisager les conséquences. Il ose accuser devant le plus grand Roi de la terre, des Prêtres dont, graces à Dieu, la vie est irreprochable, de crimes aussi énormes que sont l'hérésie, le schisme, & la rebellion, sans avoir considéré qu'il n'y avoit qu'à les nier, & à le presser d'en apporter des preuves, pour le réduire à un silence forcé, qui seroit la conviction manifeste de la fausseté de ses accusations.

Mais, Sire, ce qui est bien plus surprenant, est qu'il ait pu s'imaginer que la supposition d'un fait entierement faux lui tiendroit lieu de preuve, & qu'il n'auroit qu'à dire d'un ton ferme & assuré, *qu'il n'avançoit rien dont les Ecrivains de Port-Royal ne demeurassent d'accord, & dont ils ne se vantassent dans leurs Ecrits*, que cela seul l'exempteroit de la nécessité d'en chercher des preuves; puisqu'il n'en faut point contre des gens qui avouent leurs crimes, & qui signent leur propre condamnation.

C'est une étrange extrémité, Sire,

sa hardiesse à imposer.



que d'être réduit à imposer par la seule hardiesse. Un fait de cette sorte peut d'abord tromper le monde : car qui s'aviserait de douter d'une chose qui doit être publique, & qui est dite avec une si grande assurance ? Quand V. M. même se seroit laissé aller à cette croiance, nous n'en serions point surpris, quelque passion qui paroisse d'ailleurs dans le procédé de M. d'Ambrun. Il n'y a rien de si étrange qu'on ne puisse faire croire pour un tems, quand on en parle en cette maniere. Mais il faut aussi que M. d'Ambrun renonce pour jamais à être cru, lorsque l'impuissance, où nous sommes assurez qu'il se trouvera de produire ces écrits où il dit que nous avons toutes les choses dont il nous accuse, aura fait voir à tout le monde, que ce qu'il assure avec le plus de confiance est entierement contraire à la vérité.

Il semble, Sire, qu'on ne pouvoit guere passer plus avant en ce genre de hardiesse : & néanmoins il a voulu ajouter à cette supposition generale une nouvelle confirmation qui est encore plus étonnante. Car pour marquer en particulier quelques-uns de ces écrits, où il dit que nous nous vantons des crimes même qu'on nous impute; il assure V.  
M.

M. que nous avons fait depuis long-tems un *Traité* exprès, où nous tâchons de prouver par des exemples de l'antiquité fausement allégués : qu'il est permis pour les intérêts de notre mauvaise doctrine, de nous élever contre les puissances ; ce qu'il appelle avec raison une maxime cruelle & ennemie du *Christianisme*.

Il les accuse de  
rebellion

Qui ne croiroit, Sire, qu'un Archevêque parlant de la sorte, avoit entre les mains ce méchant livre, & qu'il n'a pas manqué de le faire voir à V. M. en lui présentant sa Requête ; une accusation si capitale rendant criminel celui qui l'avance, si elle n'est accompagnée des pièces qui la justifient. Cependant, Sire, nous osons dire sans crainte, qu'il ne l'a point fait ; parce que nous sommes bien assurés que ce prétendu *Traité* ne subsiste que dans l'imagination de M. l'Archevêque d'Ambrun, & que nous n'avons jamais rien écrit qui puisse donner lieu à une si horrible médifance. Si ces paroles semblent dures, nous supplions V. M. de les pardonner à la juste douleur qui nous les arrache malgré nous. Ce seroit une patience criminelle de souffrir sans émotion, qu'on nous fit passer devant Elle & devant toute la France pour des Docteurs de revolte, qui enseignent à ses sujets par des livres

Il n'est  
jamais  
permis  
de s'éle-  
ver con-  
tre les  
Puissan-  
ces.

publics, à fouler aux pieds le commandement de S. Paul, en s'élevant contre les Puissances pour les intérêts d'une bonne ou d'une mauvaise doctrine: car il n'est permis de le faire ni pour l'une, ni pour l'autre. On peut & on doit souffrir les Puissances, quand Dieu permet qu'elles soient prévenues contre nous; mais souffrir d'elles dans ces rencontres, n'est pas s'élever contre elles. Rien n'est plus éloigné de la révolte que la constance chrétienne: car les hommes ne s'élèvent contre les Puissances legitimes sous prétexte de défendre ce qu'ils appellent vérité, que parce qu'ils manquent de fermeté, de courage, & de constance pour s'exposer aux mauvais traitemens qu'ils en appréhendent. C'est cette disposition qui fait les rebelles; au lieu que l'autre est le plus ferme fondement de la fidélité des sujets envers leurs Princes. Enseigner l'une, c'est une maxime cruelle & ennemie du Christianisme, comme dit fort bien M. d'Ambrun; mais on ne peut sans un étrange blasphême qualifier de la même sorte la doctrine de ceux qui enseignent l'autre; puisque ce sont deux vérités également constantes dans la religion chrétienne; qu'il ne faut point s'élever contre les Puissances que Dieu a établies sur nous,

nous, & qu'il faut souffrir toutes choses, plutôt que de trahir les mouvemens de sa conscience.

*Souffrir  
tout pour  
ne pas  
trahir sa  
conscience.*

L'observation de ces deux regles fait les veritables chrétiens ; & qui manque à l'une ou à l'autre est indigne de ce nom. C'est par là que la foi de Jesus-Christ s'est répandue par toute la terre. La même vertu qui rendoit les premiers fideles si soumis aux Empereurs même paiens, les rendoit en même tems comme insensibles aux plus cruels supplices, lors qu'on les vouloit forcer à faire la moindre chose qui blessât leur foi. C'est ainsi qu'ils ont appris à soutenir la vérité ; non en résistant, mais en souffrant ; non en versant le sang des autres, mais en répandant le leur.

*Soutenir  
la vérité  
en souffrant.*

Voilà, Sire, en quoi consiste notre doctrine sur ce point, puisque M. l'Archevêque d'Ambrun nous oblige d'en informer V. M. pour repousser le crime qu'il nous impute. Nous esperons que Dieu nous conservera dans ces sentimens jusqu'au dernier soupir de notre vie ; & peut-être que ceux qui jugent si mal des autres, & qui tâchent avec si peu de raison de rendre leur fidelité suspecte, ont moins de sujet de se glorifier de leur attachement à votre service. Ils peuvent avoir plus de liens humains

Point de  
liens plus  
forts que  
ceux de la  
religion  
& de la  
piété.

mais d'esperance & d'interêt qui les y retiennent ; mais ceux qui n'en ont que de religion & de pieté , n'y sont que plus fortement attachez. Car les considerations humaines peuvent changer ; mais les maximes de la conscience & de la religion sont toujours les mêmes ; & tout homme qui se conduit par ces principes n'a jamais que de la veneration pour son Prince , quelque traitement qu'il en reçoive.

Cependant , Sire , comme si M. l'Archevêque d'Ambrun avoit reçu de Dieu le pouvoir de lire dans les cœurs , il ne nous accuse pas seulement des crimes présens , mais il prévoit ceux que nous commettrons , lorsque nous serons plus forts. Il assure V. M. comme nous avons déjà vû , *que voulant suivre jusqu'au bout l'esprit des heretiques , nous ne manquerons pas alors de prendre les armes pour établir par la force notre mauvaise doctrine.* C'est ainsi qu'il fait le politique , en jugeant de la solidité de l'esprit de V. M. par la foiblesse du sien , & en tâchant de faire peur de trois ou quatre Ecrivains de Port Roial , à un Prince qui fait trembler toute l'Europe , comme étant capables de prendre les armes contre lui , & de lever des armées pour établir leur prétendue secte par une guerre

re

re civile. Le respect que nous avons pour V. M. nous empêche, Sire, de traiter cette vision de la maniere qu'elle le meriteroit; & nous voulons bien même épargner à M. d'Ambrun les reparties qu'elle attireroit très-justement, & qui ne lui feroient pas avantageuses; mais nous croirions faire tort à la lumiere de V. M. si nous entreprenions serieusement de réfuter une imagination si hors d'apparence.

Nous la supplions seulement de se souvenir des conseils qu'Elle sait qu'un Evêque celebre (a) que l'on regarde com-

(a) Cet Evêque celebre est feu M. Nicolas Pavillon, Evêque d'Alat: & tout le monde fait que ces personnes de la plus haute condition du Roiaume sont feu M. le Prince de Conti & feu Mad. la Duchesse de Longueville sa sœur. Ce Prince n'eut pas plutôt entendu prêcher la parole de la vie éternelle à ce Prelat, qu'il entra dans son esprit & dans son cœur. Il connut que Dieu le lui avoit envoyé pour consommer sa conversion, après les premiers efforts de la grace... Ce véritable penitent se soumit avec des sentimens dignes des premiers siècles à ce grand Evêque, qui n'a pas moins hérité de l'humilité de S. Pierre, que de sa charité Pastorale & de la sainteté de son Sacerdoce. Il s'y soumit, pour suivre par son ordre les loix les plus austeres de la penitence... Il remit quarante mille écus de pension, que le Pape lui avoit permis de retenir, même dans l'état de mariage.

sur

comme étant dans la même cause que nous , & dont nous ferons toujours gloire

sur les benefices qu'il avoit quitez... Comme ce Prince connut que lors qu'il étoit Ecclesiastique il n'avoit pas bien usé des revenus de ses benefices.... il regarda ses propres biens comme tributaires à l'Eglise, & il ne pensa plus qu'à envoyer dans tous les benefices qu'il avoit possédez, pour y répandre dans le sein des pauvres ce qu'il avoit usurpé sur eux, rendre aux autels ce que la somptuosité de ses dépenses superflues leur avoit ôté, procurer la reformation des Monasteres qu'il avoit negligez, &c... restitua à Dieu en un même jour cent mille écus de l'épargne que M. le Prince son Pere avoit faite sur les revenus de ses benefices pendant son bas âge.... Le malheur de la France avoit entraîné ce Prince dans un parti contre son devoir. Il connut dans quel abîme il s'étoit engagé, & l'obligation qu'il avoit de reparer cette faute... Il aima mieux se priver de ce qu'il possédoit, que d'attirer sur lui les reproches éternels des pauvres que la violence de la guerre avoit opprimez. Il les vengea contre lui même, de peur de s'exposer aux vengeance de la justice de Dieu. Il executa très-rigoureusement ce qu'il crut devoir faire par l'avis des Docteurs que la modestie & l'humilité de ce grand Evêque qui le conduisoit, l'obligea de consulter. (C'étoit M. l'Abé de Ciron, Chancelier de l'Université de Toulouze; Instituteur de la sainte Communauté des Filles de l'Enfance, M. Arnauld & M. de Sainte-Beuve, Docteurs de Sorbonne.) Ce Prince depuis l'heureux moment de sa conversion à Dieu jusqu'à sa mort, quoiqu'il n'eût qu'un bien fort mediocre pour une pere

gloire de suivre les sentimens, a donné à des personnes de la plus haute condition de son Roiaume, que le malheur du tems avoit engagées dans des guerres contraires à leur devoir : & nous sommes assurez qu'Elle n'aura besoin que d'y faire un peu de reflexion, pour demeurer persuadée, que rien ne seroit plus capable d'entretenir dans son Etat une parfaite tranquillité, que si les Théologiens & tous ceux qui gouvernent les consciences suivoient les mêmes maximes.

Il est donc visible, Sire, que M. l'Archevêque d'Ambrun nous aiant voulu noircir dans l'esprit de V. M. ne s'y pouvoit prendre plus mal que de s'emporter en des accusations aussi éloignées de la vrai-semblance que celles-là.

*Accusa-  
tions é-  
loignées  
de la  
vrai-  
semblance.*

Mais il semble qu'il ait voulu ajouter l'insulte à la violence, quand il repro-  
che

personne de son rang, a donné, outre ce qu'il a restitué à l'Eglise, près de deux millions aux Communautés qui avoient été le Theatre malheureux de cette guerre, dont on ne devoit jamais se souvenir ; si l'on pouvoit sans injustice oublier la clemence du Roi, & la justice du Prince de Conti. *Extrait de l'Oraison funebre de M. le Prince de Conti, par M. de Choiseul, Evêque de Cominges (depuis Evêque de Tournai) aux pages 10. 16. 17. 18. 19. 20. 21.*



che à ceux mêmes que lui & ceux de son parti tâchent sans cesse d'intimider par les plus furieuses menaces, *qu'ils sont invisibles & demeurent en des retraites obscures.* C'est en quelque sorte s'ériger en souverain, que de vouloir ôter aux sujets de V. M. la liberté qu'elle leur laisse d'être aussi solitaires qu'ils le jugent à propos, pour mieux servir Dieu dans la retraite & dans le silence; mais il n'y en a point qui aient moins de droit de trouver à redire à cette sorte de vie, quand on n'auroit point d'ailleurs d'autre raison de l'aimer, que ceux qui forcent en quelque maniere de l'embrasser par leurs calomnies & par leurs menaces. Car il est autant de l'humilité que de la prudence chrétienne, de se soustraire à la violence des personnes emportées, qui font gloire de mépriser toutes les loix pour satisfaire à leur vengeance.

L'humilité & la prudence veulent qu'on se dérobe à la violence.

Mais quand il seroit vrai que l'on se cacheroit pour un tems, afin d'empêcher que l'on n'abuse du nom de V. M. pour tourmenter des personnes que l'on tâche depuis tant d'années de décrier dans son esprit, & pour leur ôter le moien de se justifier, Elle est trop juste pour y trouver à redire; & l'exemple de ce qui s'est passé au commencement  
de

de son regne suffiroit pour lui faire voir la necessité de cette conduite. Car il s'éleva contre nous dès ce tems-là sur le sujet du livre de la Frequent Communion, une aussi grande tempête que celle d'aujourd'hui. Les approbations que tant d'Evêques celebres y avoient données, n'empêcherent pas que ceux qui avoient entrepris de le décrier, n'en parlaient comme d'un livre heretique, qui ne meritoit que le feu; & qu'ils ne demandassent par des libelles furieux le sang & la vie de celui qui en étoit l'auteur. On voulut même, contre les libertez de l'Eglise Gallicane, le contraindre d'aller à Rome, où ses ennemis se dispoient à lui faire ressentir l'effet du credit que tout le monde fait qu'ils y ont. Il crut donc que dans cette conjoncture il ne pouvoit rien faire de plus humble & de plus respectueux envers V. M. que de se retirer dans la solitude, en laissant au tems à dissiper les nuages d'une infinité de calomnies qui troubloient beaucoup de personnes, & leur faisoient apprehender de trouver des heresies dans un livre qui ne contient que les plus saintes maximes des Peres, & la conduite la plus salutaire dont on puisse user envers les pecheurs, pour les reconcilier véritablement avec Dieu. Et c'est,

Sire,

Tempête, au sujet de la Frequent Communion.

L'Inqui-  
sition a  
jugé a-  
vantageu-  
sement  
de ce Li-  
vre.

Sire, ce qui est arrivé en effet. Non seulement on ne crie plus contre ce livre, mais il est universellement estimé. L'Inquisition même, où on l'avoit porté pour le faire flétrir, en a jugé très-avantageusement. Et enfin ce qui le rend encore plus recommandable, tout ce qu'il y a de Prêtres pieux & de saints Evêques dans votre Roiaume, travaillent à l'envi à pratiquer autant qu'ils peuvent les maximes qui y sont établies; & V. M. même les a confirmés par ses Arrêts dans le droit qu'ils ont d'en user ainsi.

Il est donc certain, Sire, qu'on ne peut avec raison blâmer un sujet, qui lors qu'il a lieu d'appréhender qu'on ne l'ait mis mal dans l'esprit de son Prince, demeure humilié devant Dieu sans vouloir paroître en public, quelque témoignage que sa conscience lui rende qu'il n'a point mérité cette disgrâce. Mais il n'y a point d'homme d'honneur qui ne juge qu'il y a de l'inhumanité d'insulter à des personnes à qui ce malheur seroit arrivé, en leur reprochant comme un crime, ce qui est un témoignage de leur respect.

Nous ne doutons point, Sire, que V. M. ne demeure persuadée qu'il n'y a rien de plus mal fondé que tout ce que  
M.

M. l'Archevêque d'Ambrun a dit contre nous dans sa Requête touchant les crimes d'Etat dont il nous accuse; & nous esperons que l'injustice si visible qu'il a fait paroître en des choses qui sont plus exposées à l'intelligence de tout le monde, sera un préjugé à V. M. qu'il n'est pas plus équitable dans des matieres moins faciles à comprendre, & où il est plus aisé d'imposer à ceux qui ne sont pas d'une profession qui oblige de s'en instruire, telles que sont l'heresie qui renverseroit la foi de l'Eglise, & le schisme qui romproit son unité.

Il a plu à M. d'Ambrun de nous imposer l'un & l'autre avec tant d'assurance, que ceux qui ne nous connoïtroient pas, & qui sauroient d'ailleurs combien c'est une chose criminelle de faire temerairement de ces sortes d'accusations, ne pourroient croire autre chose, sinon que nous sommes aussi manifestement heretiques & aussi certainement separez de la communion de l'Eglise, que les Lutheriens & les Calvinistes. Car il se donne à lui-même la gloire d'être du nombre de ceux qui se sont opposez aux heresies naissantes. Il suppose comme une chose constante & connue de tout le monde, que nous nous sommes nous-mêmes separez de l'Eglise par

De l'accusation  
d'heresie  
& de  
schisme.

notre

notre rebellion, & qu'il y a longtems que nous avons conçu le dessein de faire un changement de la Religion en France. Il nous prend même pour témoins contre nous-mêmes, en assurant V. M. que nous savons bien qu'il n'y a rien de plus facile que de nous convaincre d'enseigner l'hérésie par le témoignage de tous les Docteurs Catholiques. Et c'est sur cela qu'il fonde l'un des plus grands sujets qu'il a d'espérer beaucoup de graces en cette vie, & la gloire en l'autre; parce, dit-il, qu'il se console dans la pensée commune des Peres de l'Eglise qui ont combattu les Heretiques; que leur haine donne des graces & de la gloire à proportion de la rage qu'elle fait paroître.

Cette accusation  
souvent  
refutée.

Votre Majesté, Sire, nous pardonnera si nous osons dire qu'il n'y eut jamais rien de plus téméraire & de plus injuste que ces reproches de M. d'Ambrun. Nous avons cent fois confondu ceux qui ont voulu rendre notre foi suspecte. Nous les avons convaincus d'imposture, quand ils nous ont accusé de ne pas condamner sincerement les cinq propositions. Et selon toutes les loix de l'Eglise, quiconque declare qu'il condamne des erreurs en doit être cru, parce qu'autrement ce seroit ôter aux plus gens de bien tout moien de se défendre contre

Croire  
ceux qui  
declarent,  
qu'ils  
condam-  
nent des  
erreurs.

tre

tre la calomnie, si pour les rendre suspects il n'y avoit qu'à dire, qu'ils retiennent dans le cœur ce qu'ils condamnent de bouche.

Nous avons même passé plus avant ; quoiqu'on ne puisse rien demander davantage à ceux mêmes qu'on auroit quelque raison de tenir suspects. Nous avons bien voulu aller audevant des interpretations malicieuses que l'on pouvoit donner à nos sentimens. Nous en avons envoyé l'explication en termes clairs & précis au feu Pape d'heureuse memoire. Et ce Pape, que personne ne soupçonnera de nous avoir été trop favorable, nous a rendu le témoignage le plus avantageux que nous pouvions souhaiter, en déclarant par son Bref, que notre doctrine étoit saine. Après cela, Sire, est-ce une chose supportable, que notre foi & notre doctrine aiant été si solennellement approuvées par le S. Siège, on ose encore sans fondement, sans preuve, sans apparence, persister dans cette fausse accusation d'heresie, & qu'on ne veuille pas voir ce qui rend notre innocence manifeste à toute la terre.

M. l'Archevêque d'Ambrun s'efforcera-t-il d'obscurcir toutes ces lumieres par l'équivoque du sens de Jansenius, &

Chimere  
del'inse-  
parabili-  
té du fait  
& du  
droit

Ceux qui  
veulent  
les con-  
fondre,  
déclarés  
mali-  
cieux ou  
ignorans.

par la prétendue inseparabilité du fait & du droit ? Mais, Sire, ces chimeres que l'on avoit proposées d'abord pour colorer le bruit d'une nouvelle heresie, se sont par leur propre absurdité détruites d'elles-mêmes dans l'esprit de toutes les personnes intelligentes. Elles l'ont été encore davantage par des écrits convaincans qui sont demeurez sans repartie. Et enfin le Mandement de M. l'Archevêque de Paris n'a pas laissé la moindre difficulté sur ce point, puisqu'il en a fait la distinction aussi clairement & aussi précisément qu'aucun autre Evêque, aiant traité de *malicieux* ou *ignorans* ceux qui les voudroient confondre. V. M. voit donc que si l'on avoit quelque chose à nous reprocher, ce seroit seulement la pensée que nous avons, qu'on ne peut nous assujettir par autorité à la croiance d'un fait décidé par le Pape, c'est-à-dire, qu'on ne nous peut forcer à rendre à la parole d'un homme, l'adoration souveraine que l'on rend à la parole de Dieu, en lui donnant plus de créance sur notre esprit qu'à toutes les lumieres de notre raison.

Mais ne seroit-ce pas, Sire, la chose du monde la plus injuste, de nous vouloir faire un crime d'une doctrine qui est

est certainement celle de toute l'Eglise,  
& que tout le monde fait être telle-  
ment conforme à toute la tradition &  
aux sentimens de tous les docteurs  
anciens & nouveaux, que plusieurs E-  
vêques témoignent qu'il n'y a que cet-  
te certitude & cette évidence qui les ait  
empêchez d'en faire la declaration ex-  
presse par leurs Mandemens. C'est pour-  
quoi, Sire, si l'aveuglement de quel-  
ques personnes emportées va jusqu'à ce  
point, que de vouloir que ce seroit-là  
notre crime & notre heresie, il suffit de  
leur repondre, que les Evêques qui ont  
enseigné la même chose par leurs Man-  
demens imprimez & non-imprimez,  
sont donc criminels & heretiques; que  
ceux qui l'ont fait par leurs Procès-ver-  
baux le sont aussi; que ceux qui dé-  
clarent qu'ils l'ont ainsi entendu, & qui  
ont reçu les signatures avec restriction,  
ne le sont pas moins, puis qu'ils croient  
tous également comme nous, qu'on ne  
peut par autorité assujettir personne à  
cette croiance.

*Senti-  
ment de  
P. Roial  
confor-  
me a ce-  
lui des  
Evêques.*

Votre Majesté jugera sans doute, qu'il  
est plus court & plus juste de rejeter  
un petit nombre d'accusateurs téméraires,  
que de faire tant de coupables.  
Mais Elle y a de plus un intérêt parti-  
culier.



De l'in-  
faillibili-  
té du Pa-  
pe dans  
les faits.

culier. Car Elle a trop de lumiere pour ne pas voir, que comme on n'a que ce seul prétexte de nous accuser d'heresie, on ne le peut faire avec couleur, sans en introduire une très-grande & très-préjudiciable à tous les Souverains, qui est l'infailibilité du Pape dans les faits mêmes ; & sans renverser les Articles de la Sorbonne, confirmez par les Declarations de V. M. qui a fait voir par le zele qu'Elle a témoigné en les envoyant dans tous ses Parlemens, qu'Elle n'ignore pas les pernicieuses conséquences de cette étrange doctrine, qu'il faut necessairement embrasser pour rendre notre foi suspecte.

Ceux qui  
acusent  
les autres  
d'heresie,  
y tom-  
bent  
eux-mê-  
mes.

Il est donc visible, Sire, que par un juste jugement de Dieu ceux qui nous accusent avec tant de hardiesse & si peu de raison, tombent eux-mêmes dans les crimes qu'ils nous reprochent. Ils ne parlent que d'heresie, & sous prétexte d'en détruire une imaginaire, ils en forment une très-réelle. Ils veulent par une calomnie ridicule faire croire à V. M. que nous sommes disposez à troubler l'Etat : & ce sont eux mêmes qui établissent effectivement des principes de division & de trouble, qui favorisent la même doctrine qui a souvent renversé les états, & qui se rendent les enne-  
mis

mis des droits & de l'autorité de leur Prince. Ils nous accusent faussement de n'avoir pas assez de respect pour les Déclarations de V. M. qui ne font autre chose qu'autoriser des Constitutions auxquelles nous rendons toute la soumission qui leur est dûe : & pour appuyer le phantôme d'une nouvelle secte d'heretiques qu'ils ont eux-mêmes formé, ils renversent ses plus solennelles Déclarations qu'Elle a jugées si importantes pour assurer son autorité & la tranquillité de son Roiaume.

Enfin, Sire, pour fermer la bouche à M. d'Ambrun sur cette accusation d'heresie, il suffiroit de lui dire qu'il n'y a rien de plus emporté & de plus déraisonnable, sur tout à un Evêque, qui doit être informé de ce qu'il avance, que de donner le nom d'heretiques à des personnes qui vivent dans le sein de l'Eglise, sans pouvoir marquer aucunes propositions heretiques & contraires à la foi qu'on soit assuré qu'ils soutiennent. Or nous sommes certains, Sire, que ni M. d'Ambrun, ni qui que ce soit ne sauroient marquer en termes clairs & sans équivoque, aucuns dogmes heretiques & reconnus pour tels par l'Eglise, qu'ils nous puissent imputer avec la moindre couleur ; & que tout ce

Impuissance des accusateurs de prouver leur accusation.

qu'ils peuvent alleguer contre nous, se réduit uniquement au doute que nous aurions sur un pur fait ; étant prêts dailleurs de souscrire les Mandemens & les Procès-verbaux des Prélats qui ont distingué le droit du fait, & marqué qu'ils exigeoient la soumission de croiance pour l'un, & celle de respect pour l'autre ; & ne faisant aucune difficulté de souscrire ceux des autres, en y ajoutant la même distinction.

Il ne peut donc rester, Sire, à la calomnie aucun lieu de rendre notre foi suspecte. Car il est certain que ceux qui sont dans cette disposition & qui signent de cette sorte, sont regardez comme Catholiques, exemts de tout soupçon d'erreur & parfaitement soumis à l'Eglise, dans les Dioceses de la plus grande partie des Evêques de votre Roiaume. Et il est inoui que l'on puisse être soupçonné d'heresie, & accusé de rebellion en un endroit pour la même chose, qui fait que dans tous les autres on est reconnu pour obéissant & pour catholique. La discipline, les ceremonies, & quelque coutumes qui regardent la police peuvent être différentes en divers lieux, mais les marques qui distinguent les catholiques de ceux qui ne le sont pas, doivent être les mêmes par tout.

Et

Marques  
pour  
connoître  
un  
catholique.

Et ainsi c'est un desordre sans exemple, que les Evêques demeurant ensemble parfaitement unis de Communion, les Ecclesiastiques qui sont dans les mêmes sentimens & les mêmes dispositions que la plûpart de ces Prelats, soient traitez en quelques Dioceses de suspects en la foi, & interdits pour ce sujet des Sacremens & des fonctions de leur Ministère, lorsque dans tous les autres ils sont reçus & estimez comme très-dignes & très-capables de tous les emplois de l'Eglise.

Nous ne voions pas, Sire, ce que M. l'Archevêque d'Ambrun peut répondre à des preuves si convaincantes de notre innocence & de la pureté de notre foi; & ne le pouvant faire, il ne sauroit empêcher que tout le monde ne regarde les noms qu'il nous donne, d'*heretiques*, de *suspects en la foi*, de *rebelles* & de *separez de l'Eglise*, comme des injures sans fondement & de pures médifances, indignes d'un Chrétien, & encore plus d'un Evêque, & tout à fait contraires au respect qu'il devoit avoir pour V. M.

Mais après avoir satisfait à ces reproches pleins d'injustice & d'emportement, il ne nous reste, Sire, pour notre entière justification, que de répondre aux

scrupules de quelques personnes plus raisonnables & plus modérées, qui étant bien éloignez de nous soupçonner d'hérésie, & ne croiant pas même que nous aions pu en conscience agir autrement sur le sujet de la signature, ne laissent pas de s'imaginer que nous avons blessé le respect qui est dû aux puissances de l'Eglise en nous justifiant par divers écrits.

Mrs. de  
P. Roial  
n'ont pas  
perdu le  
respect  
dû aux  
Supé-  
rieurs.

Ce qui donne ces pensées, est que l'on regarde les choses confusément, & que l'on ne fait pas assez de reflexion sur la nécessité où nous avons été de nous défendre en la manière que nous avons fait. Si l'on nous eût laissé, Sire, dans la liberté de suivre nos mouvemens naturels, nous n'aurions jamais publié aucun écrit qui pût blesser la délicatesse de personne, en ce qui regarde le respect dû au souverain Pontife & aux Anges des Eglises, comme Jesus-Christ appelle les Evêques dans l'Apocalypse. Quelque sentiment que nous eussions du fait de Jansenius, nous étions tout disposez à abandonner sa justification à Dieu, & à ne faire peine à personne sur cette question; mais il ne nous a pas été permis de suivre nos propres inclinations. Ceux qui nous ont chargés depuis tant de tems de toutes sortes de calomnies,

jus-

jusqu'à publier par des livres imprimez, portant le nom de leurs Auteurs, que nous étions d'intelligence avec Genève sur le sujet de l'Eucharistie, voyant que les autres moiens, qu'ils avoient emploiez pour nous décrier, leur manquoient & retomboient contre eux mêmes, s'aviserent de fonder une accusation d'heresie sur ce doute où ils savoient que l'on étoit touchant le fait de Jansenius.

C'est un reproche, Sire, que les loix de l'Eglise, & le respect que nous devons à ses Ministres, ne permettent pas de souffrir ni à des Theologiens, ni à aucun des fideles. Car ce n'est pas honorer l'Eglise, que de vouloir bien qu'on publie de nous, que nous corrompons sa foi, & que nous ne la reconnoissons plus pour notre mere. Et cette indifférence seroit sans doute un des plus grands outrages qu'on lui pourroit faire. Nous avons donc été contraints de nous en justifier, & nous ne le pouvions qu'en montrant que jamais ces sortes de faits n'étoient compris dans la foi, & ne faisoient partie de ce qu'on étoit obligé de croire par autorité.

Le reproche d'heresie ne se doit pas souffrir.

Nous en serions, Sire, demeurez là, si la passion de ceux qui nous persécutent eût eu quelques bornes & quelque

mesure. Mais comme elle n'en a point, ils ont passé d'une accusation à une autre, & nous ont ainsi obligés à de nouvelles justifications. Ils ont publié par tout que c'étoit de mauvaise foi que nous témoignions être dans ce doute; qu'il étoit clair comme le jour que les Propositions étoient dans le Livre de Jansenius; *que cela étoit aussi notoire qu'il étoit constant en 1664. que le Turc faisoit la guerre en Hongrie; & quelques-uns n'ont pas fait difficulté d'assurer qu'elles y étoient mot à mot & en propres termes.*

Neceffité  
où l'on  
s'est  
trouvé  
d'exami-  
ner le  
fait.

Il est encore, Sire, bien visible que s'auroit été un respect très-mal entendu envers les Ministres de l'Eglise, que de vouloir bien qu'ils crussent que c'étoit de gaieté de cœur & sans raison, qu'on ne s'étoit pas rendu à leurs Déclarations touchant ce fait. Il a donc encore été nécessaire de lever ce scandale, en faisant connoître que les raisons que l'on avoit d'en douter étoient si pressantes, qu'il n'y avoit aucun sujet de soupçonner de mauvaise foi ceux qui en étoient touchés; & que la crainte de violer la loi de Dieu par un mensonge, un faux témoignage & un parjure, étoit une cause très-effective & très-legitime du refus que nous faisons de l'attester avec  
fer-

serment, & non un faux prétexte pour colorer la desobéissance qu'on nous imputoit.

C'est, Sire, ce qui a produit tous les écrits qui ont été faits sur ces matières. Nous pouvons dire avec vérité, qu'ils n'ont été entrepris que dans le seul dessein de repousser des reproches injustes, qu'il n'est pas permis à des Catholiques ni à des Prêtres de souffrir, & que nous ne nous y sommes jamais portez qu'avec douleur, & avec un gémissement secret de nous voir dans un si facheux engagement, qui nous obligeoit de parler de ceux pour qui nous avions toute sorte de veneration & de respect, d'une manière qui ne leur étoit pas toujours agréable.

Nous reconnoissons néanmoins que ce seroit une vertu plus qu'humaine, de ne s'y être jamais laissé emporter au delà des bornes de la nécessité: & ainsi nous n'avons garde de nous l'attribuer, & de prétendre de n'y avoir fait aucune faute. Mais au moins notre conscience ne nous reproche point d'avoir jamais passé volontairement les bornes de la vérité, & d'avoir avancé aucun fait faux contre personne. Et si nous étions tombez par mégarde, dans quelque surprise de cette nature, il ne seroit point



besoin de loix & de Magistrats pour nous obliger à la réparer; le moindre avertissement qui nous la feroit connoître, suffiroit toujours pour nous porter à en faire une satisfaction publique à tous ceux que nous pourrions avoir offensez.

Si tout le monde, Sire, étoit dans cette disposition, la paix seroit bientôt parfaitement rétablie dans l'Eglise de votre Roiaume, puisqu'elle n'y est troublée que par la licence que plusieurs se donnent de calomnier ceux qu'ils haïssent, sans crainte qu'on les en punisse, ni qu'on les oblige de justifier leurs médisances. Ainsi c'est une voie bien courte & bien légitime de lui rendre sa tranquillité. V. M. n'a qu'à faire exécuter les loix & les canons qui ont imposé de très-justes peines aux accusateurs téméraires, & à suivre l'esprit d'un grand Pape, qui dit excellemment, (a)

*Que de ce qu'un homme a pu être accusé,*

on

Moien  
pour  
rendre la  
paix à  
l'Eglise.

(a) *Si quis clericorum in accusatione pulsatus fuerit, non statim reus aestimetur qui accusari potuit, ne subjectam innocentiam faciamus. Sed quisque ille est qui crimen intendit, in iudicium veniat, nomen rei indicet, vinculum inscriptionis arripiat, custodia similitudinem, habita tamen dignitatis aestimatione, patiat; nec sibi fore no-*  
verit

on ne doit pas juger qu'il soit coupable, parce que ce seroit faire dépendre la réputation des plus innocens de la liberté que chacun pourroit prendre de les décrier : mais que celui qui intente une accusation criminelle, de quelque condition qu'il soit, doit le faire en jugement, nommer celui qu'il accuse, s'en déclarer accusateur, & ne pas croire qu'il n'ait qu'à mentir, & qu'il le pourra faire impunément : puisqu'il est juste que les calomniateurs soient soumis aux mêmes peines qu'ils vouloient faire souffrir aux autres : ou qu'au moins ils perdent leur propre honneur, selon ce que dit encore le même Pape ; (b) *Que de quelque dignité que soit celui qui accuse, il doit savoir qu'il est obligé de* justifi-

Punir  
ceux qui  
ne prou-  
vent pas  
leur ac-  
cusation.

*verit licentiam mentiendi, cum calumniantes ad vindictam poscat similitudo supplicii.* Adrian. I. cap. 7.

(b) *Quicumque fuerit ille sive sublimis vir honoris, sive ullius alterius dignitatis, qui hoc genus illaudabilis intentionis arripuerit, noverit docenda probationibus, monstranda documentis se debere inferre. Si quis vero circa hujusmodi personas non probanda detulerit, autoritate hujus sanctionis intelligat se jacturam fama propria sustinere; ut damno pudoris, existimationis dispendio, discat sibi aliena verecundia impunè insidiari, saltem de cetero non licere, sed qualem fratri paraverat damnationem, talem in se suscipiat.* Id. Cap. 24.

justifier ce qu'il avance, par des preuves ou par des pièces, & que s'il ne le fait, il est déclaré infame par les Constitutions canoniques, afin qu'il apprenne par cette tache honteuse & par la perte de sa propre réputation, que la licence qu'il avoit prise de flétrir celle de ses freres, n'a pas dû demeurer impunie. Cela seul dissiperoit tous ces bruits scandaleux d'une nouvelle heresie, qui ne s'entretiennent depuis tant de tems que par les faussetez & les calomnies que répandent impunément ceux qui sont les auteurs de tous ces troubles, & donneroit un moien sûr de terminer toutes ces disputes par une sainte & heureuse paix.

Le comble de la gloire du Roi, est de donner la paix à l'Eglise.

Ce sera, Sire, le comble de votre gloire, de la donner à l'Eglise au même tems que vous êtes prêt de la donner à l'Europe pour une seconde fois. Il a fallu pour ce dernier lever de grandes armées, souffrir d'incroyables travaux, exposer souvent aux plus grands périls une vie si précieuse. Mais pour le premier V. M. n'a qu'à le vouloir; les moiens en sont prompts, faciles, indubitables. Elle n'a qu'à y donner quelques heures de son application: il ne lui en faut pas davantage pour reconnoître sans peine le vrai état de ces importunes contestations; & qu'elles ne sont fondées que  
sur

sur de pures calomnies, ou sur des maximes manifestement erronnées, ou sur de petites équivoques qui ont été cent fois démêlées, mais qui ne l'ont pu être encore devant V. M. parce que ceux qui ont intérêt de s'en servir pour entretenir ces brouilleries, ont été jusqu'ici les seuls qui lui aient parlé de cette affaire.

Tout cela, Sire, disparoîtroit étant exposé à la lumière d'un esprit aussi pénétrant que celui de V. M. & sitôt que la vérité lui seroit connue, Elle a trop d'équité pour ne la pas embrasser & pour s'arrêter à des préjugés qui semblent l'avoir blessée. Ce lui sera au contraire un sujet de joie, de ce que le zèle qui l'a portée à employer son autorité Roiale pour empêcher qu'une nouvelle heresie ne s'élevât sous son regne, aura toute sa récompense devant Dieu, sans qu'Elle soit engagée dans la fâcheuse nécessité d'user de rigueur envers des gens-de-bien, qu'on lui avoit representez comme coupables, & dont Elle aura reconnu avec plaisir la sincerité & l'innocence. Quelque colère qu'ait un pere contre ses enfans, & quelque dessein qu'il ait pris de les châtier, croiant qu'ils ont manqué à leur devoir, il ne se fait point de violence pour changer son indigna-

*Les Rois  
sont les  
peres de  
leurs su-  
jets.*

dignation en douceur, aussitôt qu'il apprend qu'ils n'ont point failli. V. M. connoît trop le véritable prix des choses, pour ne pas mettre audessus de toutes les grandes qualitez qu'Elle possède, celle de pere de ses sujets. Elle ne peut donc avoir pour eux que des sentimens de tendresse, d'autant plus grands, qu'ils sont plus foibles & qu'ils ont plus de besoin de son assistance & de sa protection. C'est la seule consideration, Sire, à laquelle nous supplions V. M. d'avoir égard. Nous n'avons ni appui, ni crédit, ni prétention dans le monde : nous n'y avons pas même de retraite où nous puissions espérer d'être en repos. Il n'y a personne qui n'ait la liberté de nous déchirer par toutes sortes de médisances. Nous ne semblons pas mériter en cet état les regards d'un grand Roi qui ne voit rien autour de lui que d'éclatant & de magnifique ; mais nous n'en sommes que plus dignes d'être les objets de sa bonté. Il y en a qui en sont encore plus dignes que nous \*, & qui ont moins mérité le traitement qu'on leur fait souffrir. Dieu les voit, &

V.

\* Les Religieuses de Port-Roial pour lors dispersées & captives en divers Monasteres, & M. de Sacy prisonnier à la Bastille.

V. M. comprend assez ce que nous voudrions dire : le respect nous empêche de nous expliquer davantage. Mais nous n'en espérons pas moins, qu'Elle écoutera les prières mêmes que nous n'osons pas lui faire, à l'exemple de Dieu qui se plaît à prévenir nos vœux, & à nous donner au-delà de ce que nous lui demandons.

## L E T T R E CXXX.

*A M. L'ARCHEVEQUE DE SENS, 3. Juillet  
sur la mort de Madame de Villequier, 1668,  
où il rapporte diverses suppositions de  
Lettres & d'Ecrits que les Jésuites ont  
faites.*

MONSEIGNEUR

**J**E crois qu'il est assez inutile de vous importuner sur une chose à laquelle vous avez déjà remédié de vous même, par un pur mouvement de votre générosité envers les personnes que vous honorez de votre bienveillance. On me mande qu'on a écrit une fort mechante Lettre à M. le Tellier sur la mort de Madame sa fille. Vous nous connoissez trop, Monseigneur, pour avoir eu le moindre soupçon que nous eussions été capa-

capables d'un si cruel & si lâche procédé; & vous avez trop de bonté pour n'avoir pas travaillé aussi-tôt à effacer ce qui en pouvoit être demeuré dans l'esprit d'un Pere, que l'accablement d'une si juste affliction pouvoit rendre plus susceptible des impressions facheuses que l'Auteur de cette lettre avoit peut-être eu dessein de lui inspirer. Car de la manière que l'on m'a fait entendre qu'elle étoit écrite: on ne sauroit dire certainement si c'est l'ouvrage d'un faux zèle sans discernement & sans lumière, comme il s'en trouve toujours dans les causes les plus justes, ou d'un ennemi plein d'adresse & de malice, qui a ménagé cette occasion pour irriter contre nous une personne de si grande considération, que ceux qui nous persecutent ont voulu souvent faire croire nous être trop favorable. En effet, Monseigneur, nous sommes persuadés qu'il ne tiendrait pas à M. le Tellier, qu'on ne rétablît la paix dans l'Eglise, & que toutes ces contestations étant assoupies, on ne s'employât qu'à entretenir la piété par des ouvrages édifiants, ou à combattre les ennemis de dehors, qui sont les heretiques. Ce qui étant assez public, ôte presque tout lieu de croire qu'un homme affectionné à notre cause, quel-

que

que imprudent qu'il pût être, l'ait été assez pour se porter à une chose fort deraisonnable en soi-même, qui ne pouvoit que mettre un obstacle à ces bonnes dispositions, au lieu que nous avons tant d'exemples de semblables fourberies que nos ennemis nous ont faites, que nous sommes un peu excusables si nous avons quelque soupçon dans cette rencontre. Aussi-tôt qu'ils eurent commencé à declamer contre le livre de la Frequent-Communion, ils m'adresserent une lettre sous le nom d'un Ministre, avec un billet qui portoit que celui dont on s'étoit servi pour me la faire tenir, l'avoit trouvée si belle, qu'il en avoit retenu copie, afin de rendre vraisemblable la publication qu'ils en firent bientôt après, pour faire croire que j'avois de grandes intelligences avec les Ministres, & qu'ils aprouvoient fort mon ouvrage. Ils firent en même tems une Lettre pleine de railleries impies contre la penitence, sous le nom d'un Officier de la garnison d'Arras. Ils nous ont supposé depuis deux pieces impertinentes, l'une sous le nom de Manifeste des Jansenistes, qu'ils firent imprimer à Paris; & l'autre sous celui de Lettre circulaire des Jansenistes, qu'ils ont fait long-tems courir manuscrite dans les  
pro-



provinces, pour donner plus de couleur à cette fourbe ; & que Marandé, l'un de leurs émissaires, a fait imprimer à la fin d'un de ses Libelles. Ces suppositions leur sont si ordinaires, qu'ils s'en servent même contre les heretiques d'une manière très-scandaleuse pour l'Eglise ; comme lorsqu'ils firent imprimer chez Muguet il y a quelques années un Ecrit sous le nom des Huguenots de Montauban, où ils leur faisoient dire, qu'étant tourmentés pour quelque sedition qu'ils avoient faite, ils faisoient bien de se faire Catholiques, simplement pour s'en delivrer ; ce qu'ils leur faisoient prouver par des raisons qui ne pouvoient porter qu'au libertinage & à l'irreligion. C'est une chose horrible qu'on ait souffert dans Paris le debit d'un Ecrit si impie, sous prétexte qu'on le faisoit passer pour avoir été fait par des Huguenots ; quoiqu'il fût très-aisé de reconnoître qu'il leur étoit malicieusement supposé, aussi bien qu'un autre fabriqué par le P. Meynier Jesuite de Poitiers, sous le nom d'un Ministre, à qui on faisoit dire qu'il étoit permis de croire ce que l'on vouloit dans leur religion. Vous jugez assez, Monseigneur, ce que l'on peut conclure raisonnablement de tant d'exemples : néanmoins

moins nous laissons tout cela au jugement de Dieu. Il nous suffit que de qui que ce soit que vienne cette lettre, nous en soions très-innocens, comme le croiront sans peine toutes les personnes qui nous connoissoient particulièrement, & ceux même qui n'en ont point d'autre idée que celle que leur en a pu donner le bruit public. Car quelques calomnies qu'on ait inventées contre nous, on ne nous a point encore accusés d'être fanatiques & visionnaires. Or ce seroit l'être que de deviner témérairement les causes cachées des effets de la providence divine, que nous devons nous contenter d'adorer, sans avoir l'audace d'en approfondir les secrets, sur tout dans les maladies & dans les morts, qui sont des événemens si communs, qu'il n'y en a point sur lesquels on puisse moins fonder de semblables conjectures sans une prodigieuse temerité. Mais je ne doute point, Monseigneur, que vous n'ayez représenté tout cela d'une manière encore plus forte, parce que la bonté que vous avez pour vos serviteurs, a encore plus de chaleur qu'ils n'en ont eux-mêmes pour leur propre intérêt. Et ainsi je vous dois plutôt des remerciemens que des supplications, comme ayant déjà satisfait à tout ce qu'auroit osé desirer

454 CXXXI. Lettre de M. Arnauld  
à vous, Monseigneur, dans cette  
rencontre votre très-humble &c.

## L E T T R E CXXXI.

6 Juillet  
1668.

*A M. L'ÉVÊQUE D'ALET, où il  
tâche de l'engager au voiage de Paris,  
pour demander une conference avec les  
Evêques adversaires, en présence de  
S. M.*

### MONSEIGNEUR

Nous avons reçu la Relation de ce  
qui s'est passé depuis peu à Alet  
entre MM. d'Alet, de Pamiers & de  
Cominges, sur les propositions faites  
par une lettre de M. de Châlons à M.  
de Cominges pour la paix de l'Eglise;  
& nous avons benî Dieu de la fermeté,  
de la sagesse & de la présence d'esprit  
qu'il vous a données. On ne pouvoit  
mieux prendre toutes ses précautions,  
ni mettre mieux l'affaire en état de s'ac-  
commoder, si elle le peut être. Mais la  
nouvelle qu'on nous aprit hier, qu'il y  
avoit un Arrêt du Conseil d'en-haut  
contre la Lettre circulaire, nous fait  
avoir, ce me semble, de justes appre-  
hensions, qu'il n'y ait gueres de fonde-  
ment à toutes les esperances que l'on  
donne.

donne. On dit néanmoins que cet Arrêt est uniquement l'ouvrage de M. le Chancelier & du P. Annat, & que les Ministres sont toujours bien intentionnés & desirent sincèrement la paix. Je le crois; mais on voit par là, que nonobstant leurs bonnes intentions, le P. Annat obtient à la fin ce qu'il veut, parce qu'il agit de tout son pouvoir, & les autres se menagent, & ne lui résistent que foiblement, desorte qu'à la longue il emporte tout, comme il est arrivé dans l'affaire de cet Arrêt. Car il y a 15. jours ou trois semaines que les Ministres avoient arrêté la poursuite qu'en faisoit M. le Chancelier; mais comme le P. Annat ne s'est point rebuté, il en est à la fin venu à bout.

Cet exemple nous doit rendre sages, & nous faire craindre qu'après qu'on aura bien négocié, le P. Annat ne renverse tout, en y ajoutant quelques conditions que nous ne pourrions pas passer en conscience; mais sur lesquelles on ne laissera pas de nous condamner, parce que les gens du monde ne peuvent comprendre jusqu'où va la délicatesse de la conscience d'un vrai chrétien. Je ne vois donc qu'un remède à cela, qui est de ruiner le P. Annat de credit dans l'esprit du Roi, ce qui ne se peut faire qu'en

qu'en faisant savoir au Roi, qu'il n'y eût jamais de plus mechante affaire que celle dans laquelle on l'a engagé. Voilà, ce me semble, à quoi on devroit tendre uniquement. Mais on n'y reussira jamais en parlant seulement aux Ministres. Car ils ont beau être persuadés de la justice de la cause des quatre Evêques, ils n'en persuaderont jamais le Roi; parce qu'ils n'oseroient lui en parler un peu fortement, de peur de passer eux-mêmes pour Jansenistes. Il faut donc s'adresser au Roi, & ce n'est pas même assez de lui parler seul à seul; il faut engager une conference entre les Evêques des deux partis en présence de S. M.

On dira que cela est bien difficile, & qu'on ne le voudra pas à la Cour. Je l'avoue. Mais comme, à mon avis, ce seroit le salut de la cause de l'Eglise, il faut faire tous ses efforts pour en venir à bout, & ne se point rebuter. Et après tout pourvû qu'on s'y prenne bien, il arrivera infailliblement de trois choses l'une; ou qu'on l'obtiendra à la fin; ou que la honte de refuser une chose si juste leur fera desirer davantage un accommodement, & qu'il se fera plus glorieusement pour l'Eglise, ensuite d'une telle offre qu'on n'auroit osé accep-

accepter ; ou que si sans vouloir donner lieu aux Evêques de se justifier en présence de leurs adversaires, on s'opiniâtroit à les pousser, ce seroit une violence si manifeste, que la vérité n'y perdrait rien ; parce que toute la terre reconnoitroit que c'auroit été une pure oppression. Car il y a des notions naturelles qui sont si claires qu'elles frappent les yeux de tout le monde, & que les plus injustes n'osent ouvertement contredire. Telle est celle qui apprend aux plus barbares qu'on doit ouïr un homme qui demande à se justifier en présence de ceux qui l'accusent. C'est ce qu'un Païen reconnoît dans les Actes, lorsqu'il dit, que ce *n'étoit point la coutume des Romains de condamner un homme avant que l'accusé ait ses accusateurs présens devant lui, & qu'on lui ait donné la liberté de se justifier des crimes, dont on l'accuse*. Il n'y a donc point d'apparence qu'on osât dire nettement & précisément : Nous ne voulons point ouïr ce que ces Evêques ont à nous dire pour se justifier. Mais tout ce qu'il y a à craindre est, qu'on n'élude cette demande en n'y repondant point. Et ainsi tout consiste à trouver le moien de mettre le Roi dans la

nécessité de répondre oui ou non , sur cette demande que feront les Evêques d'être ouïs en présence de leurs adversaires. Or ce moien n'est pas d'en parler aux Ministres, ni de chercher d'autres Mediateurs. On n'y réussira jamais par là. Mais la voie unique est celle des Placets que l'on présente au Roi sans peine.

Je voudrois qu'ils ne continssent autre chose, sinon que l'on demande au Roi d'être ouïs en présence des Evêques qui trouvent à redire aux Mandemens, & que l'on offre de les convaincre devant S. M. qu'ils n'y sauroient trouver aucun fondement d'une accusation raisonnable. Si on ne répondoit point au premier, j'en ferois présenter un second, & un troisième, & un quatrième &c. sans me lasser. On sait qu'une Dame dont le mari est exilé, en a présenté jusqu'à 20. & qu'enfin elle a obtenu ce qu'elle desiroit par sa longue perséverance. Doit-on moins faire pour la vérité & pour l'Eglise, qu'une femme pour son mari? Que cela donneroit une belle face à l'affaire! Quelle confusion seroit-ce aux ennemis de la vérité de n'oser paroître étant si solennellement defiez? Cela seul seroit son triomphe!

Toute

Toute la difficulté seroit de trouver un homme qui eût assez de fermeté & de courage pour faire donner ces Placets au Roi. On n'en voit point d'autre que vous, Monseigneur, & c'est ce qui fait souhaiter que vous veniez à Paris, où beaucoup d'autres raisons vous appellent. C'est le sentiment commun de tous vos amis de deçà, & je crois que ceux de delà ne feront pas d'un autre avis, puisqu'on nous a même assuré, que M. de Pamiers temoigne le desirer. Quand il ne s'agiroit que de propositions de paix, le moien de convenir de si loin? Un mot peut faire peine à l'un, & un autre à l'autre. Cela s'accommode aisément en présence, mais par des Lettres qui ne repliquent point, ce sont des longueurs infinies.

Je ne vous dissimulerai point aussi que les Religieuses de Port-Roial sont quelquefois en des fraieurs mortelles, tant elles ont peur qu'on ne les engage en des choses qui blessent leur conscience; ou qui les jettent en des scrupules qui leur causent d'horribles inquietudes; les filles, comme vous savez, en étant fort susceptibles. Or il n'y a personne qui fût plus capable que vous, Monseigneur, de leur cal-



460 CXXXI. Lettre de M. Arnauld  
mer l'esprit, & de leur faire accepter  
des conditions raisonnables.

J'en dis autant de M. de Paris. S'il  
peut être touché, ce sera par vous, à  
cause de l'estime qu'il a toujours con-  
servée pour votre vertu; & j'ai pensé  
à diverses choses que vous lui pourriez  
dire, dont il me semble qu'il seroit  
presque impossible qu'il ne fût frappé, à  
moins que tout sentiment de Dieu ne fût  
éteint en son cœur.

Voilà les raisons qui font juger à nos  
amis, que vous rendrez un grand ser-  
vice à l'Eglise, que d'entreprendre ce  
voiage à l'exemple de saint Charles, qui  
aiant appris que l'on vouloit censurer à  
Rome un de ses Conciles provinciaux,  
se mit aussitôt en chemin, pour dissi-  
per cette tempête, comme il la dissipa  
en effet par sa présence. Et ce fut a-  
lors que les historiens remarquent, que  
faisant ce voiage dans une oraison conti-  
nuelle, il demandoit sans cesse à Dieu :  
*Ut contra fatuas hominum mentes adesse  
laboranti Ecclesia vellet.*

Tout ce que l'on peut opposer à cela  
est, que c'est vous exposer à recevoir  
un affront, parce que la Cour pourra  
trouver mauvais que vous soiez venu sans  
être mandé, & vous faire commande-  
ment de retourner dans votre Diocèse.

Mais

Mais il n'y a nulle apparence qu'on osât se porter à une violence si déraisonnable. Tous les Evêques viennent à Paris avec toute sorte de liberté. Pourquoi n'y auroit-il que vous, à qui l'entrée en fût défendue ? Votre prétendue faute non seulement n'est pas un prétexte de vous empêcher d'y venir ; mais c'est au contraire, outre la liberté qu'en ont tous les autres, une raison particulière, qui fait qu'on ne sauroit vous en empêcher sans la plus horrible de toutes les injustices. On mande à Paris les Commissaires nommez pour vous faire votre procès. Qui peut donc trouver mauvais que vous vous y trouviez aussi, pour savoir quel est votre crime, pour vous en justifier, pour informer le Roi des raisons que vous avez de ne point reconnoître ce tribunal ? Que si on parle de paix, il est de même nécessaire pour cela, que vous soiez au lieu où on la traite. Et puis vous avez encore un sujet de venir, qui est le Bref contre votre Rituel.

Et enfin en prenant les choses au pis, quand on seroit assez injuste pour vous renvoyer, ce seroit un très-grand avantage pour la cause de l'Eglise. Car outre que cet ordre ne pouroit pas être executé si promptement que vous n'eus-

siez vû tous les Evêques qui sont ici, à qui certainement votre présence don-  
neroit du cœur, ce seroit un préjugé  
manifeste qu'on n'a rien de raisonnable à  
vous objecter; puisqu'on ne l'oseroit  
faire en votre présence: desorte que tout  
le monde se souleveroit contre cette op-  
pression.

On avoit pensé d'abord de vous fai-  
re venir seulement à une journée ou deux  
de Paris. Mais tout considéré cet avis  
ne semble pas bon. Car c'est témoigner  
de la défiance, & reconnoître tacitement  
que la Cour auroit des raisons de ne  
vous pas souffrir à Paris, au lieu qu'elle  
n'en peut avoir aucune que la violence;  
& c'est faire injure au Roi de supposer  
qu'il veuille agir sans raison, & par u-  
ne violence pure. Je ne crois donc pas  
que ce temperament vaille rien, parce  
qu'il feroit perdre la plus grande partie  
des avantages que l'on peut espérer du  
voiage. Et de plus c'est le pis aller.  
Car si on ne vouloit pas vous souffrir à  
Paris, on ne pouroit pas vous empê-  
cher de vous aller reposer à Sens; après  
la fatigue d'un si long voiage, & on le  
voudroit même pour convenir plus fa-  
cilement de ce qu'il faudroit faire pour  
donner la paix à l'Eglise; ou bien ce seroit  
déclarer qu'on ne voudroit point d'ac-  
commodement.

LET-

## L E T T R E CXXXII.

*A M. BOILEAU, Docteur de Sorbonne, sur ses dispositions touchant la paix de l'Eglise.*

Du 24.  
Juin  
1668.

J'Ai eu beaucoup de consolation, Monsieur, d'entretenir celui qui m'est venu trouver jusques dans notre solitude, & qui m'a rendu un compte fort exact de tout ce qui se passe touchant les affaires de l'Eglise. Il m'a raconté entr'autres choses tout ce que votre illustre ami vous a dit de moi sur ce sujet. Vous m'obligerez infiniment de l'assurer de mes très-humbles respects, & de l'extrême ressentiment que j'ai de tous les temoignages de bonté dont il lui plaît de m'honorer.

M. le  
Tellier,  
Arch. de  
Reims.

Mais pour vous découvrir en même tems le fonds de mon cœur, j'ai été un peu blessé de ce qu'on me croit capable d'être un obstacle à la paix. Je le crois trop équitable pour m'imaginer qu'il me voulût attribuer une si contraire disposition, & je me persuade qu'il vous a seulement raporté ce que d'autres pensoient de moi, contre toute sorte de raison & de justice. Car je ne sais pas ce que je pourrais faire davantage pour

temoigner le zele & la passion que Dieu m'a donnée pour la paix de l'Eglise, que ce que j'ai fait dans une pièce aussi publique qu'a été la Requête au Roi. Et puisqu'on demeure d'accord qu'on ne peut obliger à la croiance du fait, que pouroit-on desirer de moi, que je n'aie offert de moi-même, en déclarant que j'étois prêt de signer les Procès-verbaux auxquels personne ne trouve à redire, & que le Roi temoigne approuver, en ne refusant aucune grace à ceux qui les ont signez.

Je ne puis comprendre après cela, pourquoi on avoit cru devoir employer les promesses & les menaces, pour me porter à ne pas empêcher une chose que je voudrois avoir achetée de mon sang. Et pardonnez-moi cette parole de liberté. C'est mal me connoître que de me presser de contribuer à la paix de l'Eglise, par d'autres considerations que celles de la paix même.

Je ne desire, graces à Dieu, ni les biens, ni les caresses du monde, je n'ai ni besoin, ni ambition qui me les fasse rechercher. Je suis si accoutumé depuis long-tems aux ténèbres de ma solitude, que le grand jour m'éblouiroit & me feroit bientôt retourner dans l'obscurité de la vie cachée, où l'on jouit d'un certain

certain repos, sans lequel il est bien difficile de goûter Dieu. Et ainsi je vous assure que si je desiré passionnement la paix de l'Eglise, ce n'est pas que je m'ennuie de l'état où je suis, qui m'est au contraire fort agréable; mais c'est qu'il est impossible d'avoir quelque sentiment de pitié, & de ne pas gémir de voir les maux que cause dans l'Eglise depuis tant de tems le vain fantôme d'une herésie imaginaire.

Le moien de n'être pas touché de tant de scandales, & comment faudroit-il être disposé, pour vouloir empêcher ce qui seul les peut arrêter? Cependant il semble qu'on ait de moi cette opinion, puisqu'on me fait dire que si j'empêche la paix de l'Eglise, je dois m'attendre qu'on se portera contre moi aux dernières extrémités. Je ne vois nul sujet de parler ainsi après les avances que j'ai faites, & dont je ne me repens point, que parce qu'on nous voudroit faire acheter la paix à d'autres conditions que l'on prévoit bien que nous n'accepterions pas facilement, parce qu'elles blefferoient notre conscience.

Mais sur cela, Monsieur, je suis obligé de vous dire, que si on a ce dessein, & qu'on nous veuille engager à des signatures équivoques & ambiguës

sous prétexte de couvrir l'honneur de M. de Paris, on me fait justice de croire, qu'il ne sera pas aisé de m'y faire rendre. Mais on me fait en même tems deux notables injustices; l'une, de s'imaginer que je sois capable de faire par l'aprehension des maux ce que j'aurois jugé contraire à ma conscience & à mon devoir; l'autre, que quand je serois assez miserable pour me laisser aller à cette foiblesse, je puisse emporter tous les autres par mon exemple; desorte qu'on eût sujet de s'en prendre à moi seul, de ce que la paix ne se feroit pas faite sous ces conditions. Je vous proteste, Monsieur, qu'il n'y a rien de plus éloigné de la vérité. Car pour ne m'arrêter qu'aux Religieuses de Port-Royal, sur lesquelles on se persuade que j'ai tout pouvoir, quelques efforts que je fisse pour leur faire passer une signature tant soit peu ambigue, je suis assuré que ce seroit en vain, & que je n'en viendrois pas à bout.

C'est pourquoi, Monsieur, je ne craindrai point de vous dire, qu'il n'y eut jamais rien de plus injuste que la prison de M. de Saci, dont le seul prétexte a été, que les Religieuses étant disposées à signer simplement, ou au moins doutant fort si elles ne le de-  
voient

voient point faire, il les en avoit detournées. Car c'est une fausseté manifeste qu'elles aient jamais pensé à signer simplement aucun des deux Mandemens de M. de Paris, ni qu'elles aient consulté si elles le devoient faire ou non. C'est de quoi on ne trouvera pas la moindre trace dans tous les papiers qu'on a trouvez à M. de Saci. Mais aiant toujours supposé comme indubitable, qu'il ne leur étoit pas permis d'accorder à M. de Paris ce qu'il leur demandoit, parce qu'elles ne le pouroient faire sans se parjurer, elles lui ont pû écrire sur d'autres incidens de leur affaire; sur quoi un homme de bien, qui avoit été long-tems leur Confesseur, ne pouvoit leur répondre que sur ses propres lumières. Voilà tout le crime pour lequel on traite un des plus pieux ecclesiastiques de France, & des plus capables de servir l'Eglise par des ouvrages édifiants, comme s'il étoit condamné à une prison perpétuelle; & ce qui le fait garder avec tant de précaution, comme s'il ne pouvoit avoir la liberté de voir ses amis, ou d'écrire le moindre billet, sans troubler le repos public & mettre l'Etat en désordre.

Il faut esperer que ceux qui aprochent S. M. trouveront quelque moment fa-



468 CXXXIII. *Lettre de M. Arnauld*  
vorable, pour lui faire entendre qu'il  
seroit plus digne de la douceur de son  
regne, de rendre la liberté à cet inno-  
cent prisonnier, que de le retenir plus  
long-tems en un état qui le sanctifie,  
mais qui certainement n'est pas avanta-  
geux devant Dieu à ceux qui l'y re-  
tiennent. Il leur seroit même glorieux  
de commencer par là à faire voir, que  
c'est tout de bon qu'ils desirerent la paix  
de l'Eglise; & les benedictions du Ciel  
qu'ils attireroient par cette bonne œu-  
vre, leur donneroient plus de moi-  
en de réussir dans ce grand ouvrage qui les  
rendroit plus illustres dans toute la poste-  
rité, que tout ce qu'ils peuvent fai-  
re pour la grandeur temporelle de l'E-  
tat.

## L E T T R E CXXXIII.

22. Août 1668. *A M. l'EVEQUE D'ALET, où il  
repond aux difficultez que ce Prelat a-  
voit faites sur le Projet de la Lettre au  
Pape.*

M O N S E I G N E U R

**J**E ne puis vous dissimuler que votre  
derniere Lettre nous a tous mis dans  
une étrange consternation. Nous nous  
sommes

sommes trouvez comme des personnes qui après une très-rude tempête étant prêts d'arriver au port, se verroient rejettez en pleine mer par un coup de vent imprévû, & sur le point d'être exposez à un nouvel orage, beaucoup plus furieux que les précédens. Il y a quinze jours & plus que nous regardons la paix de l'Eglise comme tout-à-fait conclue, & que nous tâchons d'en rendre graces à Dieu. Nous sommes dans des admirations continuelles de voir qu'après 19. ans de combat, la vérité, contre laquelle toutes les Puissances avoient si long-tems paru conjurées, demeure victorieuse au moment qu'on la vouloit plus opprimer, la fin de ces longues contestations étant que la doctrine de vos Mandemens se trouve confirmée par des Procès-verbaux encore plus clairs, agréés par le Roi & par le Pape, & que le fantôme du Jansenisme, qui a tant fait de mal, est entièrement détruit. C'est ce que nous n'aurions jamais cru, & c'est que nous voions de nos propres yeux, sans que la puissance des Jesuites y pût mettre aucun obstacle. Jugez donc, Monseigneur, quelle a dû être notre surprise, de nous voir à la veille de decheoir de ces grandes esperances, & de nous faire à nous-mêmes

le mal que nos ennemis auroient bien voulu nous faire, & qu'ils étoient hors d'état de nous pouvoir faire.

Je fai bien, Monseigneur, que vous pourrez dire que c'est notre faute, & que nous ne devons pas conclure les choses avant que d'en avoir reçu votre avis; mais je suis assuré que si vous aviez été en notre place, vous auriez agi comme nous; parce que nous n'avons fait que suivre Dieu, & que ç'auroit été le tenter, que de laisser perdre les bonnes dispositions qu'il mettoit dans les cœurs, pour acheminer les affaires à une paix si avantageuse à l'Eglise, & si honorable à la vérité. La diligence & le secret y étoient absolument nécessaire, & tout cela se perdoit, s'il avoit fallu attendre des réponses & des répliques de deux cents lieues. Desorte qu'il falloit ou desespérer absolument de la paix de l'Eglise, ou la traiter comme on a fait. Quelque soin même qu'on ait pris d'avancer l'affaire, & de la tenir secrète, on n'a pû empêcher qu'il n'en soit venu quelque chose aux oreilles du P. Annat, ce qui auroit été capable de la brouiller, ou peut-être de la renverser, si elle n'avoit été bien affermie.

Mais de plus, Monseigneur, quel-  
que

que scrupuleux que je sois d'engager personne au delà de sa disposition, je n'ai pas eu la moindre vue que ce qu'on avoit fait vous dût causer aucune peine, parce qu'il me sembloit qu'on avoit suivi fort exactement ce qui étoit marqué dans votre Relation, ce qui me faisoit croire qu'il n'étoit pas nécessaire d'attendre un nouvel avis qu'on avoit déjà par avance.

Car nous avons compris de cette Relation, que la proposition des Procès-verbaux & d'une Lettre au Pape, vous avoit paru si avantageuse à la vérité, que c'est pour cela qu'elle vous étoit suspecte, parce qu'il n'y avoit point d'apparence que les Puissances s'en voulussent contenter, ce que vous fondiez seulement sur ce que par la Lettre de M. de Châlons on vous laissoit la liberté de faire vos Procès-verbaux, comme vous le jugeriez à propos, sans qu'il se parlât en aucune sorte de retractation. Et vous dites en un autre endroit, qu'il étoit à craindre, qu'on ne voulut par là engager à d'autres choses qu'on savoit bien que vous ne pourriez accorder, & que l'on vous pourroit traiter ensuite de ridicule, de vous être imaginé que les Puissances se fussent pû contenter d'un moien qui alloit confirmer les Mandemens,

mens, au lieu de les revoquer; & que l'expérience du passé devoit assez apprendre qu'on ne se contenteroit point à Rome ni à la Cour de ce moien. A quoi vous ajoutez que vous n'auriez eu garde de le proposer, parce que vous auriez crû qu'il auroit été pris pour une espèce d'insulte.

Il paroît donc que bien loin d'avoir trouvé à redire à cette proposition, vous l'aviez tellement agréée, pourvû qu'elle fût telle qu'on vous la faisoit, que toute votre peine a été de vous persuader qu'on la voulut à la Cour de bonne foi, tant elle vous sembloit avantageuse à la vérité, & préjudiciable aux avances qu'on avoit faites pour l'opprimer. Et c'est ce qui vous a fait desirer pour éviter toute surprise, qu'on observât ces quatre conditions.

1. Qu'on s'assurât si c'étoit de bonne foi qu'on agissoit à la Cour, & si on ne vouloit point tendre de pièges.

2. Qu'on eût les avis de MM. de Beauvais & d'Angers.

3. Qu'on seroit les maitres de la Lettre au Pape, laquelle seroit respectueuse, mais qu'on ne vous pourroit obliger d'y mettre aucuns termes obscurs, ambigus & équivoques, que toutes les expressions

pressions en seroient claires, & qu'il n'y pouroit rien avoir qui sentit tant soit peu sa retractation.

4. Que l'accommodement seroit general, c'est-à-dire qu'il embrasseroit les Docteurs & les Religieuses.

Or c'est ce qu'on a ponctuellement observé, comme il est aisé, Monseigneur, de vous le faire voir sur chaque point en particulier.

1. *La bonne foi du côté de la Cour.*

Vous aviez grande raison, Monseigneur, de craindre des pièges de ce côté là, parce qu'il y avoit grande aparence qu'on n'y feroit rien sans la participation du P. Annat, qui ne consentiroit jamais qu'on prit une voie qui alloit à lui faire perdre tout le fruit de ses travaux. Mais c'est aussi ce qui nous a fait voir plus visiblement, que Dieu s'en mêle; & que le tems est venu qu'il veut donner la paix à son Eglise après une si longue agitation, de ce que cette affaire se traite sans la participation d'aucun de ceux qui y pouroient mettre des obstacles, du P. Annat, de M. le Chancelier, des Commissaires, & de M. de Paris: ce qui fait voir qu'on agit de très-bonne foi. On ne peut aussi rien desirer de plus sincere & de plus franc que la conduite de M. le Nonce, qui

a aussi un extrême soin de n'en parler à personne, & de cacher tout ce qui se passe à tous ceux qui le pourroient troubler.

On fait aussi que le fondement de cette paix n'est point de porter des Evêques coupables à reconnoître leur faute, au moins par des termes ambigus; mais au contraire, de trouver un moyen pour terminer une affaire dans laquelle on a fait entendre au Pape & au Roi qu'ils s'étoient mal engagez. On n'en peut pas dire tout le particulier, qui est tel qu'il est impossible que le sachant comme nous le savons, on ne soit persuadé que c'est tout de bon que l'on veut la paix & à la Cour & à Rome. Celui qui vous a été voir vous en aura entretenu. Mais en voici de nouvelles preuves: un Docteur ami intime de M. le Coadjuteur de Reims, m'a rendu compte, il y a 4. ou 5. jours, d'un long entretien qu'il a eu avec lui sur mon sujet. Après beaucoup de choses très-obligeantes qu'il lui a dites de moi, il l'a prié de m'assurer que M. son Pere ne s'étoit point comporté dans cette affaire par politique ni par des considérations humaines, mais parce qu'il croioit que c'étoit la justice de tirer de persécution de si honnêtes gens. Il a ajouté que

que cette affaire des Evêques & des Religieuses étant finie, il falloit remettre les Docteurs dans la Faculté. A quoi le Docteur aiant repondu, qu'il falloit encore quelques années pour cela, M. le Coadjuteur a reparti, qu'il pensoit à un moien qui seroit le plus court, qui étoit de faire casser la censure; & enfin il lui a dit que M. de Sacy sortiroit au plutôt.

Vous pouvez bien croire, Monseigneur, qu'il est très-bien informé des choses, & qu'il n'a pas d'autres sentimens que M. le Tellier son pere. Ce qui fait voir le changement que Dieu a fait dans les esprits de la Cour, & qu'il n'y a plus certainement de pièges à apprehender de ce côté là. Cependant cela est connu de peu de personnes, & il court tous les jours cent bruits tout-à-fait contraires, parce que les Ministres affectent de paroître tout autres qu'ils ne sont en effet, pour tenir l'affaire secrète. Et c'est ce qui est cause que l'on vous aura mandé que M. le Tellier avoit parlé très-durement de vous à M. de Richebourg, à l'occasion d'un Arrêt que vous demandiez pour la portion congrue de vos Curez. Que pouvoient donc faire des Evêques, dont vous aviez approuvé la mediation, que de me-

nager



476 CXXXIII. Lettre de M. Arnauld  
nager des dispositions si favorables, pour  
executer un projet que vous aviez  
trouvé très-avantageux, pourvû qu'on  
l'acceptât de bonne foi.

2. *Qu'on eut les avis de MM. de Beauvais & d'Angers.* Vous avez désiré qu'on fût le sentiment de ces deux Prélats; ils l'ont marqué sur la proposition en general. Mais depuis on a fait venir M. de Beauvais auprès de Paris, M. de Sens l'a entretenu de toutes choses, & lui a montré les deux Projets de la Lettre & du Procès-verbal, dont il a été parfaitement satisfait, ne pouvant presque concevoir comment il se pouvoit faire qu'à la Cour on se contentât de cela. Pour M. d'Angers; voilà les propres termes de la Lettre qu'il m'a écrite, „ Je viens de re-  
„ cevoir votre Lettre du 11. Je ne vous  
„ dis point quelle a été ma surprise &  
„ ma joie. J'ai commencé par me met-  
„ tre à genoux pour en remercier le  
„ bon Dieu. C'est son ouvrage, &  
„ j'avois si fort imprimé dans mon es-  
„ prit qu'il feroit quelque chose d'ex-  
„ traordinaire, que je ne pouvois m'em-  
„ pêcher de dire sans cesse : *Laissons fai-*  
„ *re à Dieu.* Qu'il en soit beni éter-  
„ nellement. Je comprends bien de  
„ quelle importance est le secret. Assu-  
„ rez-

„ rez-vous du mien. Pour M. de Pamiers vous connoissez sa disposition, & vous savez combien il est difficile de le soutenir. Nous venons de recevoir une Lettre de M. N. qui contient des choses effrayantes touchant les pensées qui lui reviennent toujours de retracter son Mandement. C'est à vous à voir, Monseigneur, à quoi vous oblige devant Dieu l'union que vous avez avec ces trois Evêques. Il est bien certain qu'elle ne vous doit pas porter à rien faire contre votre conscience : mais il faut voir bien évidemment qu'une chose est contre la conscience, pour engager ceux qui sont joints avec vous dans une même cause ; ou à se separer de vous, ce qui leur seroit plus dur que la mort ; ou à ne pas faire par une violence qu'ils se feroient pour l'amour de vous, ce qu'ils croient très-legitime. &c.

*Celui qui a eu soin de cette édition n'a pu reconstruire le reste de la lettre.*

## L E T T R E CXXXIV.

*A M. LE TELLIER, Coadjuteur  
de Reims, pour le remercier des ser-  
vices qu'il rendoit dans l'accommodement.*

MONSEIGNEUR

Q Uoiqu'il semble que Dieu m'ait engagé par un ordre particulier de sa providence, à mener une vie cachée & tout-à-fait séparée du commerce du grand monde, & que je me sente fort disposé à continuer volontairement dans le même calme, ce que l'on peut croire que je n'ai embrassé jusqu'ici que par une espece de necessité; je pense néanmoins suivre Dieu & ne point sortir de ma voie, en me produisant de moi-même auprès d'une personne qui tient un rang si considérable dans l'Eglise & dans l'Etat. C'est, Monseigneur, que vous avez trouvé le secret de me forcer de rompre le silence à votre égard, en me prévenant par une bonté si extraordinaire, que de ne vous en pas témoigner ma reconnoissance, ce seroit oublier un des principaux devoirs de la vertu chrétienne, qui étant toute fondée sur la  
gra-

gratitude envers Dieu, qui nous prévient sans cesse par ses graces, ne peut souffrir qu'on en manque envers les hommes qui l'imitent en quelque sorte, en donnant des marques d'une bienveillance toute gratuite à ceux mêmes qui n'ont point eu le bonheur de leur rendre aucun service. Mais ce qui oblige davantage à faire de la reconnoissance une partie de la piété, est quand la generosité de ceux qui se portent d'eux-mêmes à nous honorer de leur affection, ne se termine pas à notre personne, ni à nous procurer des avantages temporels qui sont peu considerables à des chrétiens; mais que les bons offices qu'ils nous veulent rendre, vont au bien general de toute l'Eglise, & embrassent un grand nombre de gens de bien qui sont engages dans la même cause que nous. Car au lieu que l'amour propre n'est guere touché que de la préférence de soi aux autres, & prend peu de part aux bienfaits communs; la charité au contraire préfere toujours le general au particulier, & ressent beaucoup moins ce qui lui est avantageux, que ce qui l'est à ses amis qui lui sont plus chers que soi-même.

Permettez-moi de vous dire, Monseigneur, que c'est la disposition où je  
me

480 CXXXIV. *Lettre de M. Arnould*  
me trouve. La manière si obligeante  
dont il vous plaît de parler de moi,  
m'engage sans doute à des sentimens tout  
particuliers d'affection & de respect. Je  
vous avoue néanmoins qu'ils sont mé-  
lez de quelque peine, parce que ne trou-  
vant pas en moi tout ce qu'il semble  
que vous y supposez, j'ai sujet de crain-  
dre que la trop bonne opinion que vous  
paraissez avoir de moi, ne m'accable  
plutôt qu'elle ne m'honore, ne pouvant  
pas la soutenir. Mais quand je me con-  
sidere enfermé dans le zèle que Dieu  
vous donne pour la paix de l'Eglise, &  
pour delivrer d'oppression tant de per-  
sonnes de piété, j'en ai des ressentimens  
beaucoup plus purs, & je me sens beau-  
coup plus porté à prier Dieu qu'il be-  
nisse de si saintes intentions, & qu'il  
vous fasse la grace de conduire une si  
bonne œuvre à son entière perfection.

Ainsi, Monseigneur, je me rejouis  
de me trouver dans la foule, & de n'oc-  
cuper votre esprit qu'autant qu'il s'apli-  
que à un beaucoup plus grand dessein,  
& bien plus capable d'attirer les benedic-  
tions du Ciel sur votre entrée dans une  
charge si divine. Mais Dieu fait quel  
est mon cœur sur beaucoup de choses  
particulieres que la discretion m'oblige  
de supprimer. Vous jugez assez, Monsei-  
gneur,

gneur, jusques à quel point il en doit être touché, quoique je tâche de separer toute la part que la nature y pourroit prendre, & d'y considerer uniquement la gloire de Dieu & l'interêt de l'Eglise. Et ainsi je n'ai qu'à vous supplier de vous souvenir de toutes vos bontez pour vous obliger à me croire avec autant de passion que de respect &c.

## L E T T R E CXXXV.

A M. D'ANDILLY. *Sur la disgrâce de M. Duplessis-Guenegaud.* 23 Sept. 1668.

JE viens d'apprendre avec étonnement, indignation, douleur, & beaucoup d'autres mouvemens que je ne puis exprimer, l'horrible injustice que l'on a faite à M. du Pleffis \*, & qu'on l'a même interdit de l'exercice de sa charge. Je conçois assez quelle plaie cela aura fait dans votre cœur, & que vous aurez eu besoin de toute votre foi pour porter avec patience un coup si sensible, & il est vrai que parmi tous les accidens humains on ne s'en peut guere imaginer de plus déplorable. Mais, mon très-cher Frere, vous êtes trop Chrétien pour ne pas porter vos pen-

\* M. Duplessis-Guenegaud, Secretaire d'Etat.

*Tome II.* X *sées*

sées plus haut, & pour ne pas considérer avec cet œil invisible que donne la piété, qu'il n'y a de véritables biens & de véritables maux que ceux qui sont éternels; que tout ce qui est temporel ne doit être considéré que par rapport au salut, & que les gens du monde y arrivent plus facilement par la mauvaise que par la bonne fortune. Il est vrai qu'un si étrange & si entier renversement de toute une famille a ses tentations, aussi bien qu'une trop grande élévation. Mais l'état de l'humiliation & de la misère est toujours plus propre de soi-même à nous faire recourir à Dieu, afin d'en obtenir la grace qui nous est nécessaire pour vaincre les tentations qui y sont attachées, que celui d'une grandeur temporelle qui nous enivre, & nous fait trouver tant de douceur dans notre exil, que nous ne pensons presque point à notre véritable patrie. Et après tout Dieu est le maître, & nous devons toujours être prêts, non seulement de recevoir des croix de sa main, mais de les recevoir telles qu'il lui plaît de nous les envoyer, étant assurez que quelque pesantes qu'elles nous paroissent, il nous les rendra supportables & avantageuses pour notre salut, pourvu que nous lui

soions

soions fideles , que nous mettions en lui toute notre confiance , & que nous lui disions comme le modele des personnes affligées : *Le Seigneur nous l'avoit donné , le Seigneur nous l'a ôté ; le nom du Seigneur soit benî.*

## L E T T R E CXXXVI.

*Aux RELIGIEUSES DE PORT-ROYAL. Il leve les difficultés qu'elles trouvoient à signer comme les quatre Evêques avoient fait.*

22 Octobre 1668.

**S**I l'affection qu'on a pour les âmes , & la part qu'on prend à leurs peines , devoient faire changer le jugement que l'on porte de ce qu'elles devroient faire en des occasions importantes & singulieres , je vous assure que je me rendrois de bon cœur à votre avis , & que je croirois comme vous , que vous devez laisser perir votre maison , & établir dans Paris une très méchante communauté , plutôt que de faire ce qu'ont fait les quatre Evêques , s'il se trouve que le retablisement de votre maison depende de là. Mais quelque desir que j'eusse de me le persuader par une certaine tendresse qui fait que l'on est bien



484 CXXXVI. *Lettre de M. Arnauld*  
aïse de ne point contredire les personnes que l'on aime, je n'en pourrois venir à bout, parce que tout ce que j'ai de lumieres s'y oppose, & que les nouvelles difficultez que l'on fait sur cette sorte de signature ne me paroissant point solides, il me seroit impossible de m'y appuier pour defendre votre conduite contre ceux qui l'improuveroient.

La première est, que l'on vous pourroit dire toutes sortes de raisons avant qu'on vous pût ôter l'horreur que vous avez de ce faux témoignage & de ce serment qui demeure toujours devant vos yeux, encore que l'on dise que le Procès verbal l'a effacé de l'esprit de tout le monde. Il est encore, dites-vous, sur le papier; & c'est sur le papier que l'on signe. Il est encore dans tous les termes en première personne; & ainsi le mensonge est dans ma bouche, quoiqu'il ne soit ni dans mon cœur, ni dans l'esprit de ceux qui m'entendent bien.

On ne trouve point mauvais que vous aiez une horreur invincible d'un faux témoignage & d'un faux serment; mais la question est de savoir si le faux témoignage & le faux serment demeurent dans ces sortes de signatures. Or ce que vous avouez, fait voir qu'il n'y demeure point, puisque vous reconnoissez

noissez que le mensonge ne sera ni dans votre cœur ni dans l'esprit de tous ceux qui vous entendent bien, c'est-à-dire, de tout le monde sans en excepter les Jésuites, qui ont toujours fort bien compris, que ces sortes de signatures n'engageoient point à la créance du fait. Car cela étant, vous ne temoignez rien de faux, & votre serment ne peut non plus être faux, puisqu'il ne regarde que ce que vous atteste, & à quoi vous vous obligez, & qu'il est constant & connu de tout le monde que vous n'atteste point le fait, & que vous ne vous obligez point à le croire. *Mais ce faux temoignage, dites-vous, demeure sur le papier, & c'est sur le papier que l'on signe.* Cela se pourroit dire, si l'on signoit simplement le formulaire, & que les explications fussent dans un acte à part. Mais la signification de la signature dépendant de l'acte total; il est plus clair que le jour qu'elle ne signifie précisément que ce qui est porté par toutes les explications & déterminations du Procès verbal. Et une preuve qu'elle ne signifie que cela, c'est que tout le monde l'entend ainsi; & que c'est un principe certain, quoique vous ne vouliez pas y entrer, que la signification des signes dépend de l'intelligence commune,

ne, sans qu'on puisse repliquer, comme vous faites, qu'elle depend aussi de l'usage de l'Eglise; puisque ce qui est communement entendu & d'une même sorte par tout ce qu'il y a des plus habiles & de plus pieux Evêques & Théologiens Catholiques, ne peut pas être estimé contraire à l'usage de l'Eglise, sur tout en une chose dont vous dites qu'il n'y a point eu d'exemples. Car il n'y a donc point eu d'usage contraire; & par conséquent c'est l'usage présent qui doit déterminer cette signification; & les inconveniens que vous y trouvez ne peuvent regarder que les Evêques, & non les inférieurs.

La 2. difficulté est, *que ces signatures peuvent être faites par ceux qui ont des sentimens tout contraires; & qu'ainsi elles n'ont garde d'être intelligibles à tout le monde, puisqu'elles ne distinguent & ne signifient rien.*

Le bruit que firent les Jesuites & les autres ennemis de la verité contre le premier Mandement des Grands-Vicaires, fait assez voir qu'il y a bien de la difference entre les signatures de cette sorte & les autres pures & simples. Les poursuites que l'on a fait contre les quatre Evêques, en font aussi une preuve bien évidente. Que si les mêmes per-

personnes ont signé de ces deux manières si différentes, il ne s'en faut pas étonner, parce qu'il n'y a que trop de gens qui se sont laissé aller à des intérêts humains, & qui ont signé tout ce qu'on a voulu pour éviter la persécution. Mais il faut de plus remarquer que le fait de Jansenius ne regardant point la foi, il n'est nullement nécessaire de confesser publiquement qu'on ne le croit pas véritable; & que c'est assez de ne rien faire qui soit un témoignage qu'on le croit, parce qu'on ne le pourroit faire sans mensonge. Et ainsi, ce n'est pas un inconvenient contre cette sorte de signature qu'elle puisse être faite également par ceux qui le croient, & ceux qui ne le croient pas. C'est au contraire ce qui fait voir qu'elle est bonne, puisqu'elle n'est point une marque ni en ceux qui croient, ni en ceux qui ne croient pas le fait, que ceux qui la font, le croient. De sorte que c'est par accident qu'il y en a qui croient en signant de cette sorte. Mais leur signature n'est point un témoignage qu'ils aient cette créance.

La 3. difficulté est, *que vous avez un étrange scrupule de prendre part à une introduction telle que celle là, que des Evêques & des Docteurs ont pu être obligez de*

*tolerer pour le bien de la paix, mais à quoi des filles n'ont que faire d'embarasser leurs foibles esprits.*

Mais c'est justement tout le contraire. Car ç'a été aux Evêques & aux Docteurs à voir s'ils avoient des raisons suffisantes pour souffrir cette introduction; mais aiant jugé qu'ils en avoient assez, des particuliers, & sur tout des filles, n'ont uniquement qu'à considérer si leur signature n'enferme point de faux témoignage; & en étant assurées, comme on n'en peut pas douter, puisque c'est l'intelligence commune qui règle cela, l'humilité chrétienne leur doit apprendre qu'elles ne peuvent sans présomption s'embarasser l'esprit pour juger de l'introduction en elle-même, si elle est tolerable ou non tolerable, parce qu'elles ne peuvent la juger si mauvaise que ce fût un péché d'y prendre part, même en obeissant, sans former un jugement fort temeraire contre les plus gens de bien de l'Eglise. Et il ne sert de rien de dire *que ces personnes étant fort éclairées, peuvent aussi éclaircir leur conduite par leurs écrits & en mille autres manieres, qui en ôteront le péril & l'abus; au lieu que des personnes qui ne sauroient avoir ces avantages, ne sauroient aussi prendre ce hazard.* Car 1. la conduite

duité des inferieurs n'a point besoin d'être éclaircie ; tout le peril & tout le hazard qu'ils pourroient courir étant de rendre un faux temoignage ; & c'est ce que tout le monde, amis & ennemis, avouent que l'on ne fait point en signant ces Procès verbaux. 2. L'abus que l'on pourroit faire de ce procedé regarde les superieurs, & non pas des filles ; & ainsi ce n'est pas à elles à être en peine, de ce que faisant une chose qui n'est point péché, elles ne sont pas assez éclairées pour prevenir par leurs éclaircissemens l'abus que d'autres en pourroient faire. 3. Les superieurs ne pourroient éclaircir leur conduite qu'en éclaircissant aussi celle des inferieurs, puisqu'ils ne le pourroient faire qu'en montrant que ces signatures ne sont point mauvaises en elles-mêmes, & que ce qu'elles ont d'extraordinaire a dû être souffert pour le bien de la paix ; & par consequent si cela suffit pour mettre leur conscience à couvert, cela doit suffire aussi pour mettre à couvert celle des inferieurs. 4. Ce que les Religieuses feroient en cette rencontre, seroit si universellement bien entendu, qu'elles n'auroient jamais besoin d'aucun éclaircissement pour justifier leur action.

La 4. difficulté regarde le serment

X ;

sur

490 CXXXVI. Lettre de M. Arnault  
sur quoi vous dites premièrement, que  
vous ne vous sauriez imaginer que ce ne  
soit pas prendre le nom de Dieu en vain  
que de l'appliquer à une question inuti-  
le: & sur ce que vous avez bien vû  
qu'on pourroit répondre qu'il se raporte  
au droit, vous répliquez que le Pape a  
eu principalement égard au fait, & de  
plus que le fait & le droit étant si sépa-  
rables, vous ne comprenez pas com-  
ment la religion du serment peut per-  
mettre de jurer inseparablement deux  
choses aussi opposées que la vérité & le  
mensonge. Mais on fait toutes ces dif-  
ficultez sans raison, puisque vous avez  
bien vû *que les Procès verbaux les sepa-  
rent*, & que vous auriez vû avec la  
même facilité, si vous y aviez voulu  
faire attention, *qu'il n'est point vrai qu'on  
les restreigne par une signature simple du  
Formulaire tout tel qu'il est.* Car c'est  
une vérité généralement reconnue de  
tout le monde, & par vos ennemis mê-  
mes, que ce n'est point signer simple-  
ment le formulaire *tout tel qu'il est*, que  
de le signer expliqué, modifié, restreint  
par l'acte même en vertu & conformité  
duquel on le signe.

La 5. difficulté qui regarde encore le  
serment est, *qu'ouïr l'obligation commune  
qui défend de jurer en vain, vous en*

avez.

avez une particulière par votre règle qui vous défend de jurer en tout, afin d'éviter le péril du parjure.

Mais souffrez que je vous dise que ce ne peut être là le sens de votre Règle; parce que si cela étoit, elle seroit contraire à l'usage de toute l'Eglise, qui veut en quelques rencontres que nous jurions, & qui a condamné ceux qui ne le vouloient jamais faire, comme entendant mal les paroles de J. C. Il ne faut donc pas croire que S. Benoît vous ait défendu ce que l'Eglise permet & même ordonne en quelques occasions, comme lorsqu'on est entendu en témoignage par les juges ecclesiastiques, ou qu'elle ordonne qu'on se purge par serment des soupçons qu'on auroit eus contre nous: mais il a seulement voulu recommander particulièrement (ce qui est aussi le vrai sens des paroles de J. C.) de ne point jurer dans nos discours ordinaires, & lorsqu'il n'y a point d'engagement légitime de le faire, de peur que cette coutume de jurer facilement, ne vous soit une occasion de tomber dans le parjure. Il ne s'agit donc point ici de ce qui vous est défendu par votre Règle, puisque ce seroient vos supérieurs qui exigeroient de vous ce serment, auquel cas les inférieurs n'ont à



regarder qu'à ne rien attester contre leur conscience ; & il est bien certain que vous ne le feriez pas en cette rencontre , puisqu'étant constant par le commun consentement de tout le monde , que cette sorte de signature ne vous engage point à croire le fait , il est constant aussi que le serment ne tombe point sur cela.

La 6. difficulté est , que la repugnance que vous avez à signer de la sorte est insurmontable , & que quelques raisons que l'on vous puisse apporter , il vous est impossible de vous y résoudre.

Mais je ne vois pas comment des personnes de piété peuvent parler en cette manière d'une chose qu'elles savent être approuvée par les plus gens de bien de l'Eglise. Car dans des choses qui se font quand on le veut , & qui nous sont conseillées par des personnes fort éclairées , dire qu'on a une repugnance invincible à les faire , suppose de deux choses l'une ; ou que l'on s'est laissé prévenir de cette pensée que ces personnes ne peuvent avoir aucunes bonnes raisons pour nous persuader que cela est permis , ou qu'on est résolu de ne se rendre à aucune raison , mais de demeurer immuablement dans sa première pensée. Il faut que ce soit l'un ou l'autre ;

tré, puisqu'il n'y a point de repugnance que nous ne puissions & ne devions vaincre, quand on nous peut montrer par de bonnes preuves qu'elle est deraisonnable & contraire à notre devoir. Or je suis assuré que vous ne sauriez envisager distinctement l'une & l'autre de ces deux dispositions, que vous ne les jugiez très-mauvaises & tout à fait indignes de personnes de piété. Car la première enfermeroit une étrange présomption, n'y en pouvant guere avoir de plus grande, que de préférer tellement sa lumière à celle des plus gens de bien de l'Eglise, que l'on juge par avance qu'ils ne peuvent avoir de raisons solides pour nous persuader, que ce qu'ils approuvent & qu'ils nous conseillent, n'est pas péché; puisque ce seroit être rebelle à la lumière, comme parle l'Ecriture, que de prendre une résolution ferme & arrêtée d'écouter sa repugnance, sans se vouloir rendre à la raison.

Il n'est donc point permis de dire dans des circonstances pareilles à celles-ci, & aiant à répondre à des personnes que nous croions éclairées : *J'ai une repugnance invincible de faire une telle chose*; mais tout ce que l'on peut dire est que jusques ici on n'a pû vaincre sa repugnance pour telles & telles raisons

494 CXXXVI. Lettre de M. Arnauld  
qui font croire que Dieu seroit offensé,  
& qu'on est disposé à la vaincre, quand  
les difficultez, qui arrêtent, seront le-  
vées.

Voilà, ce me semble, ce que l'hu-  
milité Chrétienne doit mettre à la bou-  
che des inferieurs au regard de ceux à  
qui ils ont créance, & non pas ces de-  
cisions absolues; Qu'en vain on apporte-  
roit des raisons, parce qu'on a sur un  
tel sujet *une difficulté insurmontable*, qui  
est un prétexte, dont les plus opiniâ-  
tres & les plus entêtez se pourroient  
toujours couvrir, quand il ne leur plai-  
roit pas de faire quelque chose qu'on  
leur commanderoit. Ce n'est pas que  
de bonnes ames ne puissent quelquefois  
alleguer leurs repugnances; mais c'est  
seulement quand elles n'ont pas le tems  
de délibérer, de consulter, de s'instrui-  
re; ou qu'elles ont au moins des raisons  
générales de défiance, qui leur font  
craindre avec raison d'être trompées par  
ceux qui leur parlent. Mais que dans  
une rencontre comme celle-ci, où il  
s'agit de scandaliser tous les gens de bien  
& de laisser renverser une maison reli-  
gieuse, plutôt que de faire une chose  
approuvée & conseillée par des personnes  
que l'on croit avoir beaucoup de lumié-  
re & de piété; on commence par dire  
qu'on

qu'on a sur cela une difficulté insurmontable, & on conclue de même, qu'on a tort de s'arrêter si long-temps sur un point où il n'y a rien à faire dans l'impuissance où l'on est de surmonter sa repugnance ; c'est une procéde que je ne vois pas comment on pourroit justifier ni par l'Ecriture, ni par les Peres, ni par la raison, ni par aucun principe de la morale Chrétienne, qui veut que nous soions toujours en état d'écouter la verité & de nous y rendre.

La 7. difficulté est plutôt une plainte que vous faites, que si on étoit touché autant qu'on le doit, de compassion pour votre infirmité, on ne vous jetteroît pas dans l'extrémité du monde la plus dangereuse, en vous voulant prouver que vous ne sauriez refuser sans être coupable d'un grand scandale ; ce que vous croiez ne pouvoir accorder sans blesser la piété, la sincérité & la justice, & en vous réduisant en quelque sorte par là à perdre l'esperance du salut, si de deux grands perils l'un ou l'autre vous est inévitable.

Cette plainte est très-injuste étant fondée sur trois suppositions qui sont très-fausSES.

La 1. qu'il dépende de nous de vous faire proposer cette signature, ou de vous en exempter.

La 2. qu'il soit en notre pouvoir de juger s'il y a du péché, ou s'il n'y en a point de la refuser au cas qu'on vous la propose.

La 3. que nous vous jettions dans une nécessité inévitable d'offenser Dieu, de quelque côté que vous vous tourniez.

La fausseté de la 1. supposition est bien manifeste. Car nous vous avons protesté plusieurs fois, qu'il n'y a rien que nous ne soions prêts de faire pour vous exempter de toute signature. Mais comme nous ne sommes pas maîtres du cœur de M. de Paris, & qu'il sera peut-être fort difficile de le porter à se contenter de ce que vous avez fait, quoiqu'il ait dit sur cela en quelques occasions, parce qu'il n'y a rien au monde de plus changeant que lui, il a fallu nécessairement prévoir ce qu'il y auroit à faire, au cas qu'il vous proposât de signer comme les 4. Evêques.

Or en ce cas là que pouvions-nous faire que ce que nous avons fait, & y a-t-il rien de plus faux que la 2. supposition qui vous donne sujet de nous accuser de dureté, comme si nous vous avions jugé sans miséricorde? Car ce n'est point proprement des personnes que l'on a jugé, mais de la chose en elle-

le-même. Or en cela il n'y a point lieu de miséricorde. Les règles de la vérité sont éternelles & immuables. Les hommes n'ont point droit d'en juger, ni de les tourner à leur fantaisie ; mais ils sont obligés de juger des choses par elles & selon elles. Et ainsi il ne dépend pas de nous de juger s'il y a du péché ou non, à scandaliser tous les gens de bien par une conduite qui paroîtra tout à fait déraisonnable, & à laisser la paix de l'Eglise imparfaite, en refusant de se conformer à ce qu'ont fait les plus saints Evêques de l'Eglise, & qui est approuvé de tout le monde. Ce ne sont point là des matières de douceur & de rigueur. Si ce qu'on en a représenté dans l'autre Ecrit, est faux, on a raison de n'y avoir aucun égard ; mais s'il est vrai, c'est avoir peu d'amour pour la vérité que de se plaindre qu'on nous la représente telle qu'elle est, parce qu'elle choque nos repugnances.

La 3. supposition n'est pas moins fautive que les deux autres. Car vous pourriez dire que l'on vous jette dans une nécessité inévitable d'offenser Dieu, si l'on vous portoit à faire sous peine de péché ce que vous croiez être contraire à la piété, à la sincérité, & à la justice, en vous laissant dans cette créance & n'é-

498 CXXXVII. *Lettre de M. Arnauld*  
n'éclaircissant point vos difficultez ; mais  
puisque l'on ne vous y porte qu'en vous  
montrant en même tems qu'il n'est point  
vrai que ce que l'on vous demande soit  
contraire à la piété, à la sincerité & à la  
justice ; vous n'avez pas plus de raison  
de vous plaindre, que l'on vous jette dans  
une nécessité inévitable de pécher, que  
tous ceux que l'on presse de faire ce qui  
est de leur devoir, lorsque par une con-  
science erronée ils s'imaginent ne le pou-  
voir faire sans offenser Dieu.

Je n'ai pas eu le loisir d'achever beau-  
coup d'autres choses que j'avois à vous  
dire. Le porteur vous dira l'embarras où  
nous sommes.

## LETTRE CXXXVII.

A MONSIEUR DE GON-  
DRIN, ARCHEVEQUE DE  
SENS. *Sur la Paix de l'Eglise, &  
le rétablissement de Port-Royal.*

MONSIEUR

C'Est maintenant qu'on vous peut  
faire en toute assurance les remer-  
cimens que meritent les soins que vous  
avez pris avec tant de bonté & de zele  
de

de pacifier les troubles de l'Eglise, & de rendre à nos pauvres persecutées la tranquillité dont elles commencent à jouir. Les choses sont enfin arrivées à l'état où vous les avez conduites par votre prudence. Les engagements que vous avez fait prendre au Roi & au Pape par l'approbation de la lettre des 4. Evêques que vous avez tirée de M. le Nonce, ont réduit cette grande affaire à ne pouvoir plus être rompue par les plus grands efforts des plus violens ennemis de la paix ; & l'affermissement qui en est venu depuis n'a été qu'une suite nécessaire de ce premier pas. Ainsi, Monseigneur, il est bien juste que dans la joie que nous donne le rétablissement de nos bonnes Religieuses, vous soiez après Dieu une des personnes à qui on est plus obligé d'en rendre des actions de graces. Il n'est pas nécessaire que je vous assure qu'elles en ont toute la reconnoissance qu'elles doivent. Vous leur faites bien la justice de n'en pas douter. Mais j'y ajouterai, Monseigneur, qu'elles sont résolues de la témoigner de la manière qui vous est la plus agreable & la plus avantageuse, en travaillant sans cesse à obtenir de Dieu par leurs prieres qu'il vous comble de ses benedictions, & qu'il vous donne  
l'en-



500 *CXXXVIII. Lettre de M. Arnauld*  
l'entier & parfait accomplissement des  
bons desirs qu'il a formez dans votre  
cœur pour votre propre salut, le bien  
de son Eglise, & la gloire de son nom.  
Je suis certain que vous êtes persuadé  
qu'on ne vous peut rendre de plus grand  
service, & je voudrois être plus capa-  
ble d'y contribuer quelque chose de ma  
part, n'y aiant rien que je souhaitasse  
davantage que de vous voir dans l'état  
où vous desirez que Dieu vous mette;  
tant je me tiens assuré que votre ambi-  
tion se termine à être aussi saint que le  
demande le rang où vous vous trouvez  
par sa providence.

## LE T T R E CXXXVIII.

*A M. le CARDINAL D'ETREES,*  
*Sur sa Promotion au Cardinalat.*

MONSIEUR

PUISQUE votre Eminence a bien voulu  
me faire savoir que le plus grand  
moien que ses ennemis avoient trouvé  
pour la traverser, a été de lui faire un  
crime du service qu'elle avoit rendu à  
l'Eglise en travaillant à lui redonner la  
paix, elle ne peut pas douter qu'autant  
qu'un procédé si deraisonnable nous a  
dû

dû causer d'indignation, nous n'aions eu  
autant de joie d'apprendre qu'il n'a apporté  
que de la confusion à ceux qui s'en sont  
servis, & que malgré tant d'injustes op-  
positions, le Pape a enfin reconnu publi-  
quement ce qu'il avoit déjà fait en vo-  
tre faveur. Mais je suis persuadé en mê-  
me tems que Votre Eminence ne s'offen-  
sera point si je lui dis qu'elle est trop  
clair-voiante & trop juste pour attendre  
de nous dans cette rencontre des senti-  
mens tout purs de jouissance, sans au-  
cun mélange de crainte & d'inquiétude.  
On n'est touché des choses que selon  
les jugemens qu'on en fait, & on n'en  
juge que selon les impressions qu'on en  
a. Et ainsi, Monseigneur, il n'est pas  
possible qu'ayant quelque sentiment des  
veritez chrétiennes, en considerant les  
choses dans la vue de Dieu, on ne re-  
garde les elevations avec tremblement, &  
sur tout celles qui peuvent être cause  
qu'on s'acquie moins fidelement des  
obligations dont on est déjà chargé.  
C'est pour quoi, Monseigneur, tous  
ceux qui aiment veritablement Votre E-  
minence ne sauroient s'empêcher de sou-  
haiter que Dieu lui fasse la grace de n'ou-  
blier jamais qu'elle est Evêque avant  
que d'être Cardinal; & que sa nouvelle  
dignité, qui n'est que de l'institution  
des

des hommes , ne peut pas la dispenser des devoirs de la première, qui est de l'institution de J. C ; mais que ce lui est au contraire un nouvel engagement de s'y appliquer avec plus de soin, parce qu'elle le peut faire avec plus d'autorité & moins d'opposition, & que son exemple en fera de plus grand poids. J'aurois choisi plutôt, Monseigneur, de demeurer dans le silence, que de découvrir avec tant de liberté des sentimens qui ne sont gueres au goût de la plus part des gens du monde, si je n'étois persuadé que Votre Eminence a des pensées plus chrétiennes, & qu'elle a trop de lumières pour ne pas voir que tout ce qu'on peut estimer dans les grandeurs de l'Eglise, est d'avoir plus de moyen de la servir; que tout le reste n'est qu'illusion & vanité, & pis encore que cela; parce que c'est un engagement terrible à une plus grande condamnation, d'avoir plus de pouvoir & plus d'obligation de faire le bien & de ne le pas faire. Je voudrois, Monseigneur, être plus capable d'attirer sur Votre Eminence les graces dont elle a besoin pour satisfaire aux grandes choses que Dieu demande, & que les gens de bien attendent d'elle; mais quelque miserable que je sois, je ne laisserai pas de l'en prier au nom de

celui qui s'étant assis aujourd'hui à la droite de son Pere, ne dédaigne pas de lui presenter les vœux des moindres de ses fideles. J'y suis d'autant plus obligé que c'est tout ce que je puis faire pour vous témoigner avec combien de passion & de respect je suis.

## L E T T R E C X X X I X.

*Aux RELIGIEUSES DE PORT-ROYAL. Il donne d'excellens avis à ces Religieuses pour se renouveler dans la piété.* 7. Mars. 1669.

PUisque vous avez desiré que je vous dise un mot de consolation, j'ai cru que je ne pouvois choisir de sujet plus propre pour vous satisfaire, que de vous faire remarquer ce que Dieu demande de vous dans votre état present. Je ne saurois considerer ce que Dieu vient de faire pour vous & pour nous sans trembler, & sans me ressouvenir de ce que dit S. Bernard, que nous devons craindre non seulement lorsque nous sommes dépourvus de la grace, mais que nous devons apprehender lors même qu'elle nous est présente & qu'elle nous favorise, de peur de ne la pas reconnoître autant qu'elle le merite. C'est pourquoi, mes Sœurs,

Sœurs, je me sens obligé de vous dire que vous devez beaucoup peser la grace que Dieu a faite à votre Maison, & que vous devez en même tems y faire réflexion pour considérer les obligations à quoi elle vous engage. Car il faut toujours se souvenir de ce que dit l'Evangile, qu'on redemande davantage à celui à qui l'on a plus donné. Chaque nouvelle grace nous est une nouvelle obligation de servir Dieu avec plus de fidélité; & autant de fois que Dieu nous fait passer d'un état à un autre, nous sommes obligés d'entrer dans de nouvelles dispositions qui répondent à l'état dans lequel il nous a mis. C'est pourquoi en voiant que Dieu vous a retirées de l'état d'affliction & de captivité où vous avez été depuis longtems, pour vous mettre dans la paix & la tranquillité, il me semble que pour reconnoître une si grande faveur de Dieu, & pour en faire l'usage qu'il demande de vous, vous devez être dans trois dispositions, dans l'action de grace envers Dieu, dans un esprit de priere & de gemissement, & dans un renouvellement de ferveur pour tous vos devoirs.

Vous devez être dans une continuelle action de graces; & ce sentiment doit

doit accompagner toutes vos prières , & vous doit animer dans toutes vos actions & dans tous vos exercices de piété. L'action de graces est un des principaux devoirs de la Religion chrétienne. Car Dieu a établi une Religion dans le monde , afin d'être honoré & d'être reconnu par les hommes , & pour être reconnu aussi grand qu'il est , c'est-à-dire , non seulement comme quelques Païens ont reconnu sa puissance & sa providence en voiant l'ordre des créatures & de toutes les choses visibles ; mais pour se faire connoître d'une manière beaucoup plus admirable , qui est par les effets de sa bonté , par les œuvres que sa grace produit dans les cœurs des hommes , & par la manière si merveilleuse dont il agit pour délivrer les hommes du péché. C'est ce qui fait que le culte qu'il demande des fideles de la loi nouvelle , est l'action de graces : & c'est aussi en quoi consiste une partie de la piété chrétienne. C'est pour cela que S. Paul la recommande si souvent. Vous voyez qu'il commence presque toutes les lettres qu'il écrit aux fideles , en rendant graces à Dieu , ou pour leur foi , ou parce qu'il lui a ouvert une porte à la prédication de l'Evangile , ou pour les autres graces que Dieu faisoit à son Eglise en

ces premiers tems. Enfin cette disposition est tellement essentielle au Christianisme, que dans l'action principale à quoi se termine toute notre Religion, qui est le sacrifice adorable que l'on offre tous les jours sur l'Autel; l'Eglise auparavant que de commencer le sacrifice, rend une publique action de graces à Dieu en disant : *Gratias agamus Domino Deo nostro* : Rendons graces au Seigneur notre Dieu, qui sont des paroles si anciennes, que S. Augustin s'en sert pour montrer la nécessité de la grace, parce que l'action de graces en est une preuve.

Mais si nous devons toujours être dans l'action de graces, nous sommes obligez de redoubler notre reconnoissance & nos actions de graces, lorsque Dieu nous fait quelque grace particuliere. Et c'est ce qui vous oblige d'être pénétrées d'un sentiment vif de reconnoissance envers Dieu, de ce qu'il s'est déclaré particulièrement en votre faveur, & de ce qu'il l'a fait d'une manière admirable. Car Dieu délivre quelquefois ses serviteurs des persécutions qu'ils souffrent, par la mort des personnes qui les font souffrir. C'est ainsi qu'il délivra l'Eglise du tems de Julien l'Apostat. Cet Empereur impie, ayant abandonné la foi,

persé-

persécutoit l'Eglise d'une maniere d'autant plus dangereuse qu'il cachoit sous un prétexte de pieté, le dessein qu'il avoit de ruiner la Religion chrétienne, & d'établir le Paganisme. Cette persécution parut si dure à quelques ames saintes qu'elles firent ce qui ne s'étoit encore jamais fait dans l'Eglise, qui fut de demander la mort de ce persécuteur; & Dieu aiant exaucé leur priere fit mourir cet Empereur, rendit le calme à son Eglise; mais en cela Dieu n'agit que sur la vie d'un homme. Il montra seulement qu'il étoit le maitre de la vie & de la mort des hommes, ce qui n'étoit pas inconnu aux Paiens mêmes. Mais Dieu a un autre pouvoir bien plus grand & bien plus relevé, dans lequel il se fait connoître par les fideles. C'est lorsqu'il exerce l'empire qu'il a sur les cœurs & la volonté des hommes: & c'est ce qu'il fit paroître dans la conversion de S. Paul, lorsque d'un persécuteur il en fit un Apotre; ce qui obligea toute l'Eglise à louer Dieu d'un si grand changement, comme il le dit lui-même: *In me magnificabant Deum*; parce que rien n'est si admirable que lorsque Dieu agit sur les cœurs, lorsqu'il change les volontez des hommes & qu'il les assujettit à la sienne; ce qui est proprement



308 CXXXIX. Lettre de M. Arnauld  
l'effet de sa grande puissance. Et c'est  
le sujet que vous avez d'être pénétrées  
de reconnoissance envers Dieu de ce qu'il  
lui a plu d'agir pour vous & pour toute  
l'Eglise en cette maniere merveilleuse;  
de ce qu'il a fait paroître sa puissance  
par le changement des cœurs, par la  
réunion des esprits. Car il a fait cesser  
les troubles de l'Eglise en faisant que  
les personnes qui étoient mal informées,  
se sont éclairées de la vérité, qu'ils l'ont  
aimée, qu'ils l'ont embrassée, & qu'ils  
ont bien voulu que l'Eglise jouit du calme  
& de la paix; & toutes choses se  
sont passées d'une maniere si douce & si  
facile, que ceux qui y avoient le plus  
d'intérêt n'ont eu aucune peine; &  
qu'on n'a rien fait qui n'ait été bien reçu  
de tout le monde. Voilà ce qui  
vous oblige à rendre graces à Dieu de  
ce qu'il a disposé les choses avec tant  
de bonté & de douceur pour les hommes;  
de ce qu'il a fait éclater son pouvoir  
d'une maniere si merveilleuse; de  
ce qu'il a glorifié son nom. C'est ce  
qui vous doit porter à le louer sans  
cesse, & à lui dire continuellement avec  
le Prophete : *Quoniam magnificasti  
nomen sanctum tuum.* Car nous ne devons  
jamais borner nos actions de graces  
à nous-mêmes. Nous ne devons  
pas

pas remercier Dieu seulement parce qu'il nous a fait du bien, parce qu'il nous delivre des maux, parce qu'il fait réussir les choses à notre avantage. Nos louanges & nos actions de graces seroient indignes de Dieu si elles se terminoient à nous-mêmes. Elles doivent avoir un objet plus grand & plus relevé, qui est la gloire de Dieu. C'est là le veritable sujet de vos actions de graces. Lorsque Dieu fait paroître sa grandeur, lorsqu'il manifeste sa puissance, lorsqu'il glorifie son saint nom, c'est alors que nous devons dire : *Quoniam magnificasti nomen tuum* : Je vous loue, mon Dieu, parce que vos jugemens sont grands, parce que votre grace est puissante, parce que votre misericorde est infinie. C'est aussi ce que nous lui demandons tous les jours dans la priere, en lui disant : *Glorificetur nomen tuum* : Que votre nom soit glorifié, qu'il soit reconnu saint, qu'il soit reconnu grand, qu'il soit honoré & loué de tous les hommes. Voilà, mes Sœurs, quelle est la premiere disposition où vous devez entrer, qui est un sentiment d'action de graces & de reconnoissance envers Dieu.

Mais il faut joindre une seconde disposition qui est la priere & le gémissement,

ment, parce qu'en même tems que nous remercions Dieu de nous avoir fait quelque grace ; nous devons reconnoître qu'il nous manque encore une infinité de choses ; que nous avons sans cesse besoin de son secours ; que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; ce qui nous oblige à demander toujours de nouvelles graces. C'est pourquoi nous devons toujours joindre la priere & le gémissement à l'action de graces. Il n'y aura que dans le Ciel que l'action de graces sera toute pure sans être accompagnée de prieres ; parce que nous n'aurons plus rien à demander, & qu'en jouissant de Dieu nous posséderons tout. Mais durant cette vie l'action de graces ne doit jamais être séparée de la priere ; de même que la priere doit être accompagnée d'actions de graces. Car la priere même est un sujet de rendre graces à Dieu, puisque nous devons reconnoître que si nous prions, c'est lui qui forme en nous notre priere ; & que si nous avons quelque bonne pensée, elle vient de Dieu & non pas de nous : ainsi nous lui en devons rendre graces ; & c'est le moyen d'obtenir ce que nous demandons à Dieu, que de lui rendre graces de ce qu'il nous a donné. La priere doit toujours commencer par l'action de

de graces, & sans cela elle seroit imparfaite, & l'action de graces seroit defectueuse sans la priere, & elle seroit une marque d'orgueil. C'est ce que nous voions dans le Pharisien. Il loua Dieu & il lui rendit graces de l'avoir delivré de plusieurs vices qui sont communs aux hommes; & néanmoins il fut rejeté de Dieu. Et pourquoi, puisqu'il lui rendit graces de l'avoir délivré de plusieurs vices? C'est qu'il ne joignit pas la priere à l'action de graces. Il pensoit être parfait. Il croioit ne manquer de rien, n'avoir besoin de rien: & à cause de son orgueil il est rejeté de Dieu. Aussi il ne paroît pas qu'il ait fait aucune priere, quoiqu'il fut monté pour prier. Il faut donc dans les plus grands sujets d'action de graces, joindre toujours le sentiment de notre indigence, qui nous oblige à gémir & à prier. Et en voici la raison. Comme Dieu connoit notre foiblesse & notre orgueil, il ne nous donne ses graces que par mesure. S'il nous delivre des maux & des afflictions il le fait peu à peu. C'est ainsi que Dieu se conduisoit autrefois envers les Israelites. Il n'exterminoit pas entièrement les peuples, qui habitoient la terre qu'il leur avoit donné, afin que ce leur fut un sujet de combattre & d'im-

plorer son secours contre leurs ennemis. C'est encore ce que Dieu fait à l'égard des ames. Il nous delivre du péché, mais il ne nous ote pas la concupiscence. Tant que nous vivons sur la terre, nous portons toujours ce corps de mort, qui nous oblige de gémir & de crier sans cesse à Dieu, afin qu'il nous delivre entierement. C'est cette même conduite que Dieu a tenue sur vous dans votre delivrance. Il vous a retirées de captivité, il vous a rétablies dans l'usage de toutes les choses saintes; mais il manque quelque chose à votre entière liberté. Il y a encore une partie de vous-même qui gémit dans une autre sorte de captivité, qui est d'autant plus dangereuse qu'elle paroît moins dure aux yeux du monde\*. Voilà ce qui vous oblige à gémir & à prier sans cesse; afin que Dieu rende votre délivrance parfaite. Et peut-être que ce qui vous reste pour cela est le moins facile, parce qu'il s'agit de changement des cœurs, qui est toujours le plus difficile. Mais il ne faut pas borner la miséricorde de Dieu, & la difficulté qui paroît en cela ne doit pas diminuer la confiance que vous devez avoir, que Dieu achevera ce qu'il a commencé. Ce qu'il vient de faire pour vous, vous doit faire es-

perer

\* Les Religieuses qui s'étoient séparées d'elles, & qui avoient signé le formulaire.

perer, qu'il fera le reste. Quand Dieu nous a fait des graces, c'est afin de fortifier notre confiance, & pour exciter à lui demander avec plus d'ardeur celles qui nous manquent encore. C'est pourquoi, mes Sœurs, après la grace que Dieu vous a faite, vous devez sans cesse lui demander qu'il continue l'ouvrage qu'il a commencé pour vous : vous devez le prier qu'il repande sa grace sur vos Sœurs, qu'il change leurs cœurs, qu'il les réunisse à vous, qu'il leur donne la même charité pour vous, que vous avez pour elles.

Voilà à quoi se doivent rapporter toutes vos prières, & vous y devez aussi employer toutes les penitences & les autres pratiques de piété que vous offrirez à Dieu pendant ce saint tems. Mais en même tems que vous demandez la grace de Dieu pour vos Sœurs, il faut que vous joigniez à vos prières une charité sincere pour elles. Il faut que Dieu voie dans vos cœurs un desir sincere & véritable d'être réunies avec elles, que vous soiez disposées de leur témoigner toute la charité, l'amour, la condescendance, & le suport qu'il sera possible ; qu'on voie que vous avez oublié tout le passé, que vous ne vous en voulez plus souvenir, que cela est effacé de

votre esprit & de votre cœur, & enfin  
 qu'il paroisse autant d'union parmi vous,  
 que si jamais il n'y avoit eu de désu-  
 nion. Mais ce qui est principalement  
 nécessaire, c'est d'user d'une grande  
 douceur, de beaucoup de condescendan-  
 ce: car peut-être même que votre réu-  
 nion ne se fera que peu à peu. Il se  
 pourra faire que vous serez avec vos  
 Sœurs sans qu'elles aient pour vous la  
 charité & l'amour qu'elles doivent a-  
 voir. Elles ne seront peut-être pas en-  
 core à votre égard dans la disposition  
 que vous souhaiteriez. Mais cela ne  
 devra pas diminuer votre charité pour  
 elles. Au contraire ce vous sera une  
 obligation de leur témoigner plus de  
 bonté, plus de support. Il faut que  
 votre charité gagne leur cœur, que la  
 patience que vous ferez paroître envers  
 elles adoucisse leurs esprits, & qu'elles  
 reçoivent de vous toutes sortes de té-  
 moignages d'affection. Et quand mê-  
 me elles vous feroient pénibles à supor-  
 ter, vous devez vous souvenir de ce  
 que dit S. Augustin, que dans toutes  
 les grandes Communautés Dieu permet  
 toujours qu'il y ait des esprits facheux,  
 des personnes qui sont pénibles aux au-  
 tres, & que c'est en cela que paroît la  
 sagesse avec laquelle il les gouverne. Car  
 si

si tous les esprits étoient dociles; si personne ne faisoit de peine : où trouveroit-on des sujets d'exercer la patience & la tolerance, qui sont les principales vertus du Christianisme? Et de plus quel sujet avons-nous de nous étonner si nous trouvons de la contradiction dans les autres; puisque nous en éprouvons si souvent dans nous-mêmes; puisque nous souffrons une guerre intestine; que nous sentons une revolte interieure, que cette loi du peché qui est dans nous, excite contre notre esprit? Après cela pouvons-nous trouver étrange d'avoir quelque chose à souffrir des autres, puisque nous avons tant à souffrir de nous-mêmes, que nous sommes si peu d'accord avec nous-mêmes, & que nous avons tant de peine à nous supporter nous-mêmes. Il ne faut donc pas nous rebuter lorsque les personnes ne s'accordent pas entièrement à nous. Nous devons considerer que ce ne sera que dans le Ciel que l'union sera entièrement parfaite, & qu'il n'y aura plus rien à supporter les uns des autres. Mais dans la vie présente nous ne devons pas nous troubler lorsqu'il se trouve des occasions d'exercer notre patience, puisque c'est ce qui nous doit conduire au Ciel. Ainsi, mes Sœurs, votre charité doit être



516 CXXXIX. *Lettre de M. Arnould*  
si grande que rien ne soit capable de l'alterer. Et quand même le Demon susciteroit des personnes qui voudroient troubler l'union qui doit être entre vous, il faut que votre charité soit assez forte pour s'élever au-dessus de toutes les choses par lesquelles on s'efforceroit de la ruiner.

Mais il y a encore une autre disposition à quoi vous engage l'état où vous allez entrer, qui est un renouvellement de ferveur. Car ce n'est pas assez de reconnoître les graces de Dieu; ce n'est pas assez de lui demander par vos prières ce qui vous manque: il faut agir, il faut s'avancer, il faut marcher dans la voie de Dieu sans retourner en arrière, & sans se détourner ni d'un côté ni d'un autre; mais il faut aller droit en tâchant toujours de passer à une plus grande perfection, en se renouvellant continuellement dans la ferveur: & c'est ce que vous devez faire particulièrement dans cette occasion. Vous avez été depuis trois ou quatre ans dans une entière separation de tout le monde. Vous étiez avec Dieu. Tout votre soin étoit de vous appliquer à la priere & à l'observation de vos regles. Vous n'aviez à penser qu'à vous-mêmes. Votre Communauté étoit toute renfermée dans elle-

le-même. Vous n'aviez point à agir sur d'autres personnes pour former un nouveau corps. Présentement vous serez dans un état tout différent. Vous serez obligées de sortir en quelque sorte hors de vous-mêmes pour répandre la piété sur les autres. Vous devez former d'autres âmes dans la vertu. Vous devez acquérir des filles à J. C. C'est l'obligation de toutes les Communautés Religieuses. Les personnes qui s'y consacrent au service de Dieu, n'y sont pas pour elles seules. Elles ne doivent pas vivre pour elles-mêmes. Elles ne se doivent pas borner à procurer leur salut particulier ; mais comme elles doivent rechercher en toutes choses la gloire de Dieu, elles doivent travailler continuellement à s'avancer dans la piété, & à se rendre de bon exemple, afin d'édifier les personnes que Dieu appelle à la religion, & de faire passer leur vertu en d'autres âmes pour entretenir une succession de personnes qui servent Dieu & qui louent son saint nom. Voilà la fin de toutes les Religions : & c'est ce qui rend la virginité des Religieuses féconde, parce que l'exemple de leur vertu leur fait engendrer des filles à J. C. Et cette fécondité des Vierges est d'autant plus noble que la fécondité corporelle,

qu'elle est semblable à celle de l'Eglise, qui est tout ensemble vierge & mere, parce qu'elle engendre toujours des enfans à J. C. Voilà, mes Sœurs, quelle est votre obligation d'attirer des filles à J. C. par la bonne odeur de votre piété. Et c'est ce qui oblige les personnes religieuses à une grande vertu. Car il est nécessaire pour cela d'une vertu plus grande que ne seroit celle d'une personne particuliere. Il faut que leur ferveur & leur pieté soit capable d'animer les autres. Il faut qu'elles aient de l'huile non seulement dans leurs lampes; mais qu'elles en aient de reserve pour en faire part aux autres. Il faut qu'elles ressemblent non pas au canal, mais au bassin de la fontaine, qui ne se repand que lorsqu'il est plein, & qui ne donne que de son abondance, comme dit S. Bernard sur les Cantiques. Ainsi, mes Sœurs, vous devez sans cesse demander à Dieu qu'il vous remplisse d'une nouvelle ferveur pour son service, qu'il augmente en vous la pieté, & qu'il répande sur vous un esprit de zele & d'ardeur pour vous avancer dans la vertu: & vous ne devez pas seulement le demander à Dieu par vos prieres; mais vous devez aussi travailler par vos actions à vous renouveler en toutes choses; en sorte qu'il

pa-

paroisse en vous toutes un si grand changement, que vous ne vous connoissiez plus vous-mêmes. Il faut que la regularité soit plus grande, le silence plus exact; qu'il paroisse plus de fidélité à vos devoirs; que vous pratiquiez tous vos exercices avec plus d'ardeur; & sur tout, il faut que la charité & l'union soit plus grande s'il se peut, qu'elle n'a été jusques à présent. Car c'est proprement la charité qui fait tout dans l'Eglise. C'est la charité qui attire les âmes & qui les gagne à J. C; parce qu'elle est cette bonne odeur, que S. Paul dit être une odeur de vie pour la vie. Voilà à quoi vous oblige l'état où vous allez entrer. Voilà ce que Dieu demande de vous: & c'est à quoi vous devez travailler principalement dans ce saint tems. Vous le devez employer à vous purifier & à vous renouveler, afin que vous paroissiez comme des personnes qui sortent du tombeau où vous avez été depuis trois ou quatre ans. Ce tombeau étoit saint. Vous y étiez avec J. C. Mais néanmoins l'état où vous allez entrer est encore plus saint; de même que J. C. qui étoit saint étant renfermé dans le tombeau, a acquis une sainteté nouvelle par sa resurrection, lorsqu'il a répandu sur son humanité la gloi-

re

320 CXXXIX. *Lettre de M. Arnauld*  
re de sa divinité. C'est pourquoi les  
Peres l'appellent tout Dieu, *Totus Deus*;  
& c'est proprement alors qu'il a com-  
mencé d'être une source de grace pour  
la communiquer aux ames. Et c'est  
aussi cet état de renouvellement & de  
resurrection où vous allez entrer, qui  
vous rendra capables de communiquer  
la pieté & la vertu aux autres. C'est  
pourquoi, mes Sœurs, demandez à  
Dieu qu'il vous donne ce nouvel esprit  
de ferveur, qui est la disposition que  
vous devez joindre à l'action de graces  
& à la priere; & demandez lui pour  
vous & pour toutes les personnes qui  
vous sont unies, afin qu'ayant fait du-  
rant cette vie ce que Dieu demande de  
nous, nous puissions jouir de lui dans la  
gloire.

## L E T T R E C X L.

3. Mai  
1669.

A MADAME HAMELIN, qui a-  
voit une fille Religieuse à Port-Royal.  
*Sur la mort de M. son Mari.*

MADAME

J E ne puis vous exprimer avec com-  
bien de surprise & de douleur je re-  
çois présentement une des plus tristes  
nou-

nouvelles que je pouvois recevoir en apprenant que Dieu a retiré du monde M. votre mari. Comme il n'y eut jamais de plus genereux ami, & qui meritât plus d'être aimé, il est impossible que tous ceux qui ont le bonheur de le connoître, ne soient penetrez d'affliction d'une telle perte. Mais ils ne peuvent, Madame, penser à l'extrémité de douleur, où ils ne doutent point que cet accident ne vous ait reduite; que ce ne leur soit un surcroit de peine, qui leur fait presque oublier ce qu'ils souffrent eux-mêmes pour n'être occupez que de ce qui vous touche, dans l'aprehension que vous n'avez pas assez de force pour supporter un tel coup, étant bien certain qu'il n'y a que la foi qui puisse empêcher que vous n'en soyez accablée. Mais vous êtes chrétienne, Madame, & vous n'êtes pas de celles qui n'en ont que le nom. Vous savez que la principale partie de la pieté est de reconnoître que Dieu est le souverain maitre de ses creatures, qu'il en dispose comme il lui plait, & que nous devons nous soumettre à ses ordres tels qu'ils puissent être, parce qu'ils sont toujours justes & adorables. Il n'y a que ces considerations divines, qui puissent un peu apaiser les agitations violentes d'un cœur

cœur déchiré par une si cruelle plaie. Il ne peut trouver de soulagement ni dans la raison, ni dans la nature. Et ainsi, Madame, tout ce qu'on peut faire de plus avantageux pour votre service dans une telle rencontre est de prier Dieu qu'il reveille votre foi & votre piété, & qu'étant le pere des veuves & des orphelins, il vous soutienne dans un si terrible abattement par la puissance de sa grace. Je voudrois que mes prières pussent avoir cet effet; mais je les emploierai de bon cœur telles qu'elles soient, & pour le repos de celui que nous pleurons, & pour obtenir de notre Seigneur, qui se dit par un titre particulier le Dieu de toute consolation, qu'il en remplisse votre cœur, & qu'il prenne en sa protection toute votre famille.

## L E T T R E C X L I.

15. Aout  
1669.

*A LA MERE \* DE P. R. Pour lui marquer qu'il entroit dans les vues qu'elles avoient de se justifier sur la separation de la maison de Paris.*

**I**L n'y a rien de plus raisonnable que ce que vous m'avez écrit, & vous êtes entrée entièrement dans notre pensée. Car je n'aurois point voulu que  
con-

consentant à votre translation & à l'abandonnement de votre bien, vous eussiez fait des protestations au contraire, dans le dessein de faire casser tout cela, si vous aviez un jour le tems favorable. Cela est indigne de la sincérité chrétienne. Mais je crois que c'est au contraire une partie de cette sincérité, de faire un écrit où vous exposiez votre état, & les raisons qui vous ont fait consentir à cette proposition, en décrivant votre captivité, l'abandon où on vous a laissées depuis trois ans & plus de toute assistance spirituelle, comme si vous n'aviez pas été chrétienne, la dureté qu'on a exercée envers vos Sœurs que l'on a laissé mourir sans Sacramens &c. Je toucherois même un mot des scandales qui sont arrivez au-dehors de votre Maison par les Gardes, Prêtres, & Tourieres : sans tirer aucune induction de cette description; mais témoignant que vous ne la faites que pour vous justifier dans la posterité & parmi les Religieuses de votre communauté, qui viendront après vous, & qui pourront trouver étrange que vous aiez laissé perdre ainsi le bien que vos Meres vous avoient laissé, dont vous n'étiez que depositaires. Enfin je voudrois que ce fût, non une protestation, mais une apo-



apologie; & que vous y marquassiez que vous avez bien pu abandonner des maisons matérielles, & du bien temporel; mais que vous n'avez ni pû, ni dû, ni voulu abandonner la justification de votre innocence. Vous pourriez encore y insérer que vous n'avez point prétendu, par cette translation, consentir à l'établissement de la Communauté de Paris, parce que vous êtes persuadées qu'elle a commencé d'une manière qui ne peut point attirer la bénédiction de Dieu, qu'il n'y en a point entre ces Religieuses qui soient capables d'être Supérieures, & que vous avez même beaucoup de sujet de croire que les meilleures n'y sont que par force, & qu'elles en voudroient être dehors. Tout cela fera très-bon, & le plutôt que vous y pourrez travailler sera le meilleur.

Il sera bon d'éviter les termes durs en parlant de vos Sœurs de Paris, & généralement tout cet écrit doit être humble & tendre, & exciter la compassion plutôt que l'indignation contre vos persécuteurs, & que vous finissiez en priant Dieu qu'il leur pardonne tous les maux qu'ils vous ont faits.

## L E T T R E CXLII.

A M. L'EVEQUE DE CASTO-<sup>24. Aout</sup>  
RIE, *sur le livre contre le Ministre*<sup>1669.</sup>  
*Claude.*

MONSEIGNEUR

J E voudrois que ce fut une autre occasion qui m'eût engagé à vous témoigner mes respects, & l'estime que je fais de votre vertu & de votre piété, que celle qui m'oblige maintenant à vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle est sur un sujet dont je ne puis parler qu'avec peine. Car si d'une part la vérité & la pudeur m'empêchent de consentir aux louanges excessives que vous y donnez à un ouvrage qui vous a dû plaire par le dessein que l'on s'y est proposé; il est vrai de l'autre que l'amour de l'Eglise & le zele que l'on doit avoir pour le retour de tant d'ames, qui s'en sont misérablement séparées par le schisme & par l'herésie, font qu'on a de la peine à s'opposer aux jugemens avantageux que l'on porte de ce livre, parce que l'opinion favorable que de grands hommes temoignent en avoir, peut beaucoup contribuer

tribuer à le faire lire & à le faire goûter, & avancer par là le fruit qu'on en doit attendre. Ce n'est que cette considération, Monseigneur, qui m'a fait rendre à l'avis de ceux qui ont cru qu'il étoit important que cet ouvrage ne parut qu'avec l'approbation de beaucoup de Prelats & de Docteurs; non seulement pour arrêter la licence de la calomnie qui se porte en ce tems-ci avec plus de hardiesse que jamais à décrier les choses les plus innocentes; mais aussi pour attirer plus de personnes à cette lecture par l'éclat de l'autorité de tant d'illustres approbateurs, & leur procurer en même tems les graces qui leur sont nécessaires pour en profiter, par les benedictions qu'ont tâché d'y repandre ceux qui sont aussi bien les dispensateurs des graces de J. C. par la part qu'ils ont à son Sacerdoce, que les depositaires de ses veritez. C'est ce qu'on doit esperer de votre zèle pour ce livre avec encore plus de raison. L'humiliation de l'Eglise que vous gouvernez la rendant plus semblable à celle des premiers siècles, demandoit un Prelat qui eût le feu de ces grands saints de l'antiquité, & qui fût rempli d'une charité d'autant plus grande qu'elle devoit être plus interieure, & que les effets en doivent être moins éclatans.

clatans aux yeux des hommes. C'est, Monseigneur, ce que les pauvres Catholiques gémissans sous la domination de l'heresie ont rencontré en votre personne : & c'est ce qui me donne une confiance particuliere, qu'un livre que vous honorez de votre estime, & que vous croiez utile à l'affermissement de la foi & à la conversion des hérétiques, le fera en effet, parce que vous le rendrez tel par l'emploi que vous en ferez d'une maniere pleine d'onction & de sagesse, qui lui donnera l'entrée dans les cœurs, au lieu que de lui-même il ne peut faire que quelque impression sur la raison.

## L E T T R E C X L I I I.

*Sur une maniere singuliere d'expliquer la transubstantiation (a).*

18. Octobre 1669.

J'Ai envoié à M. Nicole la lettre de ce bon Religieux \* que vous m'avez envoiée. Je vous avoue qu'elle m'a mis un peu en mauvaise humeur, quoiqu'elle soit d'ailleurs d'un caractere fort humble & fort modeste. Mais je suis fâché

\* Le Pere des Gabets de la Congregation de S. Vannes

(a) On peut voir sur cette matiere la lettre 83. de M. Nicole.

fâché de voir que l'on s'attache ainsi à une opinion que l'on doit avouer être au moins contraire à tout ce qui s'est enseigné dans l'Eglise depuis 600. ans, & non seulement dans l'Eglise Catholique, mais dans toutes les Communions chrétiennes. Et j'admire que l'on se soit pû mettre dans l'esprit, que cette opinion seroit propre à réunir sur le point de l'Eucharistie les Catholiques, les Lutheriens, & les Calvinistes. Car pour les Calvinistes ils en tireroient seulement de fort grands avantages contre l'Eglise, sur ce qu'elle se seroit départie d'un des principaux points de sa doctrine, qui est la transubstantiation; & pour les Lutheriens qui ont un très-grand zèle de défendre la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie, quoiqu'avec le pain; & qui traitent de diables les Sacramentaires pour l'avoir niée, ils nous auroient en plus grande horreur qu'ils n'ont maintenant, si nous prétendions, selon cette nouvelle opinion, qu'il n'y auroit plus d'autre corps de J. C. dans l'Eucharistie que le pain même. Je trouve encore bien étrange que ce bon Religieux prenne M. Descartes pour un homme fort éclairé dans les choses de la Religion, au lieu que ses lettres sont pleines de Pélagianisme, & que hors  
les

les points dont il s'étoit persuadé par sa philosophie, comme est l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, tout ce qu'on peut dire de lui de plus avantageux, est qu'il a toujours paru être soumis à l'Eglise. Je ne vous en puis dire davantage, me trouvant présentement un peu plus mal qu'à l'ordinaire. J'ajoute seulement que vous devriez prier ce bon Religieux de ne point faire d'avance sur cette opinion, & sur tout de n'en point parler à M. l'Evêque de Verdun jusques à ce que M. Nicole lui en ait pû dire sa pensée. Je suis tout à vous.

## L E T T R E CXLIV.

A M. L'ABBE' LE ROI. *Sur le* <sup>28. Janv<sup>r</sup></sup>  
*sentiment des Calvinistes touchant l'ina-* <sup>1671.</sup>  
*missibilité de la justice.*

L'Absence de M. Danet a été cause que je n'ai vû que depuis peu des choses fort importantes touchant le Livre de la Morale des Calvinistes, que vous lui mandiez; sur quoi je crois qu'il seroit fort bon d'avoir, s'il se pouvoit, du Ministre même la confirmation de ce qu'il a dit à M. Flambart. Et je pense que vous l'y pourriez engager en lui.

Tome II.

Z

écri-

530 CXLIV. Lettre de M. Arnauld  
écrivait à peu près dans les termes d'un  
brouillon que je vous envoie. Vous  
m'obligeriez d'en prendre la peine, &  
cela pourroit beaucoup servir à donner  
la dernière main à cet ouvrage, qui est  
presque achevé, ne me restant plus que  
quelques chapitres que je mettrai au  
commencement, pour prévenir tout ce  
qu'ils pourront dire contre. Je suis  
tout à vous.]

*Brouillon de Lettre à M. Varnier.*

MONSIEUR

„ J'Ai pris par la dernière lettre de  
„ M. Flambart plus particulièrement,  
„ ment, ce que vous m'aviez dit en  
„ substance l'été passé, quand vous me  
„ fîtes l'honneur de me venir voir avec  
„ M. Cadet, touchant le livre que M.  
„ A. se dispose de faire sur la justification.  
„ Il m'a mandé que vous l'accusiez d'injustice,  
„ & de travailler inutilement en entreprenant  
„ de vous faire dire des choses que vous désavouiez  
„ que vous disiez : que c'est vous imposer  
„ des sentimens détestables, que de vous attribuer  
„ de soutenir qu'on ne puisse perdre la grace  
„ de Dieu; qu'on est toujours enfant de Dieu;  
„ qu'on est

„ est assuré de son salut &c. Que vous  
„ ajoutiez à cela que ce n'est pas des  
„ particuliers qu'il faut apprendre vos  
„ sentimens, mais que c'est de vos Sy-  
„ nodes; & qu'on ne sauroit montrer  
„ que vous aiez enseigné cette doctri-  
„ ne, ou que vous en soiez demeuré  
„ d'accord dans aucun Synode ou dans  
„ aucun Catechisme. Et que s'il y a  
„ quelque chose de fort sur cette ma-  
„ tiere dans vos livres, il le faut en-  
„ tendre des élus. Comme je ferois  
„ fort fâché que M. Arnauld s'enga-  
„ geât dans un ouvrage qui ne seroit  
„ d'aucun fruit, parce qu'il auroit mal  
„ pris vos sentimens, & se seroit amusé à  
„ combattre ce que vous ne soutenez pas,  
„ je crois lui devoir donner cet avis; mais  
„ afin qu'il fasse plus d'impression sur  
„ son esprit, je vous supplie, Mon-  
„ sieur, de prendre la peine de me  
„ mander si M. Flambard a bien pris  
„ votre pensée; c'est-à-dire,

„ 1. Si vous regardez comme des  
„ sentimens détestables, que les vrais fi-  
„ deles ne puissent perdre la grace de  
„ Dieu: qu'ils soient toujours enfans  
„ de Dieu lors même qu'ils tombent  
„ en de grands crimes, & qu'ils soient  
„ entierement assurez de leur salut.

„ 2. Si vous êtes bien assuré qu'on



„ ne puisse attribuer ces sentimens à  
 „ tout votre parti sans une manifeste  
 „ injustice, & qu'on ne pourroit au  
 „ plus en accuser que quelques particu-  
 „ liers, quoique sans raison, parce que  
 „ s'il se trouve dans leurs livres sur cet-  
 „ te matiere quelque chose de dur, on  
 „ ne le doit entendre que des élus.

„ 3. Ce que vous répondriez à un  
 „ homme qui vous feroit cette propo-  
 „ sition. S'il étoit vrai que ces senti-  
 „ mens que vous appelez detestables  
 „ fussent la doctrine constante des E-  
 „ glises prétendues réformées, & un  
 „ des principaux chefs de leur refor-  
 „ mation, on auroit grande raison d'a-  
 „ voir au moins cette reformation pour  
 „ fort suspecte d'illusion, & de la re-  
 „ garder plutôt comme un ouvrage de  
 „ l'esprit d'erreur, que comme un ou-  
 „ vrage de l'esprit de vérité. Je vous  
 „ supplie, Monsieur, de me dire, si  
 „ vous ne demeureriez pas d'accord de  
 „ la consequence, en niant l'hypothèse,  
 „ c'est-à-dire, en soutenant qu'on ne  
 „ peut sans imposture prétendre que ce  
 „ soient là des chefs de votre reforma-  
 „ tion, & que votre parti se soit jamais  
 „ engagé à soutenir ces mauvais dog-  
 „ mes.

„ Voilà, Monsieur, ce que vous m'o-  
 „ bligerez

„ bligerez extrêmement de me faire sa-  
 „ voir par vous-même, afin d'en infor-  
 „ mer M. Arnauld, pour lui épargner la  
 „ peine, si les choses sont comme vous le  
 „ dites, de s'employer inutilement à un  
 „ ouvrage qu'il ne voudroit faire que  
 „ pour profiter. J'attens donc votre re-  
 „ ponse là-dessus, vous assurant que je  
 „ suis votre très-humble & très-affection-  
 „ né serviteur. LE ROI, *Abbé de*  
*Haute-fontaine.*

## L E T T R E C X L V.

A M. L'ABBE' LE ROI. *Sur le*  
*même sujet.*

26. Fevr.  
 1671.

J'E n'ai pû vous écrire par le dernier or-  
 dinaire, parce que je n'ai reçu votre  
 lettre qu'à Port-Royal des Champs, où  
 j'étois allé pour une occasion bien triste,  
 sur ce qu'on m'avoit mandé que la Me-  
 re Agnès étoit fort mal. Mais je n'eus  
 pas la consolation de la voir, Dieu l'ai-  
 ant retirée à lui la veille du jour que j'y  
 arrivai. Cette sainte fille est morte  
 comme elle avoit vécu, dans une paix,  
 une tranquillité & une attention à Dieu  
 jusqu'au dernier soupir, qui n'est pres-  
 que pas concevable. En vérité, com-

me S. Chrysostome a dit de S. Antoine, qu'il avoit été une preuve de la foi Catholique contre l'Arianisme, je crois qu'on peut dire que des Religieuses qui ont vieilli dans le service de Dieu avec autant de sainteté qu'a fait celle-là, sont une preuve de la Religion Catholique contre la prétendue reformation, où on ne voit point d'exemples de la perfection chrétienne qui puissent être comparez à ceux-là, quoiqu'on y en dût trouver de tout autres, si cette reformation avoit été l'ouvrage du S. Esprit. Car que n'auroit-on point dû attendre d'un renouvellement de l'Eglise qui l'auroit mise au même état, où elle étoit du tems des Apôtres, qui est l'hypothèse commune à tous les Protestans, à ce que dit M. Daillé dans son livre du vrai usage des Peres p. 440. Car il prétend qu'ils suposent tous, *que la Religion déchéant de sa pureté & simplicité originelle, & accueillant toujours quelque nouvelle ordure jusqu'à ce que finalement elle soit parvenue au dernier degré de corruption, ils l'avoient trouvée en cet état, & par l'adresse des Ecritures l'avoient remise au même point où elle étoit auparavant, & l'avoient, s'il faut ainsi dire, remontrée sur son vrai point, d'où par l'ignorance & la fraude des hommes durant le*

laps

*laps de tant de siècles, elle étoit peu à peu déchuë.*

Je ne sai, Monsieur, comment je suis tombé dans ce discours; mais c'est qu'il a quelque raport au sujet dont je dois vous écrire, quoique je sois si accablé d'affaires & de visites à cause de la mort de ma Sœur, que je ne le puis faire qu'en peu de mots. Je vous dirai donc que je conviens de tout ce que vous me dites à l'avantage de M. Varnier, tant pour son éloquence que pour son honnêteté & son amour pour la paix. Mais il y a diverses choses dans sa lettre, dont je ne puis convenir.

La 1. est qu'on ne puisse imputer aux prétendus Reformez que ce qu'on trouve dans leurs Synodes, dans leurs Catechismes & leurs Liturgies. Car il faut au moins ajouter outre cela, ce qui est enseigné par les chefs de leur prétendue reformation, & par tous les Théologiens qui ont écrit depuis eux: *Nemine contradicente.* Or je prétends que ce que j'ai à leur reprocher sur la morale est de ce genre: outre qu'il est aussi expressement décidé par le Synode de Dordrecht.

2. Je demeure d'accord de ce que dit M. Varnier, que quand on écrit des matieres de controverse, *on le doit faire*

336 CXLV. Lettre de M. Arnauld  
dans la seule vue de rechercher la vérité,  
& qu'il faut disputer de bonne foi & n'im-  
poser rien aux personnes; mais je ne de-  
meure pas d'accord que ce soit mal fait  
de tâcher de rendre odieuse la doctrine que  
l'on combat, en la représentant comme ri-  
dicule, extravagante & détestable, lors-  
qu'on est sérieusement persuadé qu'elle  
est telle véritablement. Car cette per-  
suasion nous engage à croire que ceux  
qui sont engagés dans ces sentimens, ne  
peuvent être sauvés. La charité oblige  
donc de les en detromper si l'on peut,  
& il est nécessaire pour cela d'en parler  
avec toute la force qui en peut donner  
de l'aversion. Je n'en dis pas davanta-  
ge pour abreger. Vous voyez assez où  
cela va.

3. Il est bon d'aimer la paix, mais ce  
ne doit pas être aux depens de la véri-  
té. Et c'est un mauvais moien de réu-  
nir les divers partis qui sont entre les  
Chrétiens, que de s'imaginer le pouvoir  
faire en laissant tout le monde dans son  
sentiment. C'est ce qu'a prétendu fai-  
re le Ministre de Saumur, qui a fait le  
petit livre de *la Réunion du Christianisme*,  
dont vous dites que M. Varnier vous a  
parlé avec estime: mais il y a si mal  
réussi, qu'il a été condamné par l'un &  
par l'autre parti. Car les Ministres  
assem-

assembles à Saumur ont censuré son livre, & l'ont déposé du ministère, quoiqu'il soit vrai qu'il se puisse beaucoup mieux défendre par les principes des Calvinistes, que par ceux des Catholiques.

4. Je n'ai jamais ignoré ce que M. Varnier veut que nous considérons, que la foi temporelle se peut perdre. Mais cela ne sert de rien pour justifier le dogme par lequel ils enseignent que la justification est inamissible, parce qu'ils soutiennent unanimement que la foi *τῆς προσκαιρών* \* n'est point la foi qui justifie, & que ces temporels n'ont jamais été regenez ni justifiez.

\* Des temporels.

5. J'ai aussi des preuves invincibles pour refuter ce qu'il dit: *Que personne d'eux n'a jamais enseigné que les fideles, dans le tems que leur foi est relachée, soient assurez de leur salut, & qu'ils en aient une certitude de foi.*

6. Enfin ce qui est plus essentiel est que je soutiens à M. Varnier, qu'il met le fort de la justification de sa morale dans une alternative qui est refutée comme une erreur par tous les Théologiens de sa Communion qui ont écrit contre les Arminiens, qui est que la foi des vrais fideles ou ne s'éteint pas entièrement, ou que si elle s'éteint entièrement,

ment, elle ne manque pas de revivre ensuite. Car il ne me sauroit montrer que ce dernier membre ait été enseigné par aucun auteur de la secte non rejeté comme Arminien. Et je lui ferai voir qu'il ne le peut enseigner sans renoncer au Synode de Dordrecht, dont tous les Ministres doivent jurer de soutenir la doctrine, par un Decret du Synode national d'Alais dans les Cevennes.

7. S'il étoit si assuré qu'on ne leur peut attribuer sans imposture des sentimens qui paroîtront détestables à tous ceux qui ont de la pieté, il ne risquoit rien d'accorder nettement & franchement, qu'ils vouloient bien que leur réformation passât pour suspecte d'erreur, si on leur pouvoit montrer qu'ils en enseignassent de tels. Car puisque M. Varnier prétend *qu'il est impossible de prouver cette supposition*, que lui nuisoit d'accorder la proposition conditionnelle, qui ne le peut toucher en aucune sorte qu'autant que la supposition seroit vraie? C'est pourquoi, Monsieur, je vous supplie de le presser encore là-dessus, & de lui dire que s'il le refuse, on ne peut s'empêcher de croire qu'il a plus d'aprehension qu'il n'en temoigne, qu'on ne decouvre les secrets de leur morale, qui ne serviront pas à donner  
une

une idée fort avantageuse de leur reformation.

Voilà, Monsieur, tout ce que l'accablement, où je suis, me permet de vous écrire sur le sujet de la lettre de M. Varnier. Je n'ai pas même le loisir d'en retenir copie. Et ainsi, je vous supplie de me la renvoyer quand vous l'aurez copiée.

## LETTRE CXLVI.

A M. DE NOINTEL, Ambassadeur <sup>1. Janv.</sup>  
du Roi à la Porte. Sur les attesta-<sup>1671</sup>  
tions des Grecs touchant la foi de l'Eucharistie.

Nous n'avons appris, Monsieur, que par les nouvelles publiques que vous êtes heureusement arrivé à Constantinople. Nous connoissons trop votre zele pour la Religion, & votre bonté envers vos amis pour ne nous pas tenir assurez que vous aurez soin du memoire que nous vous avons mis entre les mains, touchant les attestations qu'il est important d'avoir de la créance des Grecs sur l'Eucharistie. Mais vous voulez bien que nous vous représentions qu'elles sont plus nécessaires que quand vous partites, parce que M.



Claude, qui a enfin publié sa Replique, soutient plus opiniâtement que jamais, que les Grecs ne croient point la transubstantiation, & qu'il ne veut pas même demeurer d'accord qu'ils croient la présence réelle, quoiqu'il se dispense autant qu'il peut d'en parler, prétendant qu'il ne s'agit que de la transubstantiation. On peut assez voir par les témoignages qu'on a rapportez de la foi des Grecs, & des autres communions Orientales, le peu de raison qu'il a de nier ce qu'on a fait voir être plus clair que le jour. Mais ce seroit pourtant une chose fort avantageuse de l'accabler encore par de nouvelles autoritez & de nouvelles attestations de la créance de ces peuples. Ce qui vous pourra servir à les obtenir plus facilement est la maniere outrageuse dont il parle des Grecs, comme vous pourrez voir par l'extrait que l'on vous envoie dans peu de tems : & nous nous enquerons même si on ne pourroit point vous envoyer le livre, afin que montrant les endroits à quelques Grecs zelez pour l'honneur de leur nation, ils en soient plus portez à le dementir. Je prie Dieu, Monsieur, qu'il vous fasse la grace d'exécuter les bons desseins qu'il vous a inspirés pour le service de son Eglise : & que

que vous ne vous oubliez pas vous-même en travaillant pour les autres. Je suis &c.

## L E T T R E CXLVII.

A M. DE NOINTEL. *Reponse à divers cas.* 2. Fevr. 1671.

**J**E laisse, Monsieur, à M. Nicole à vous rendre de très-humbles actions de grâces de votre souvenir, & à vous rendre compte de nos affaires. Je vous répondrai seulement aux cas que vous nous avez proposés.

1. Une personne qui auroit du bien mal acquis, n'en est point responsable, lorsqu'elle l'ignore & qu'elle est en bonne foi.

2. Tout homme qui a été baptisé ne doit point se tourmenter, si celui qui l'a baptisé a eu ou non l'intention de le baptiser. Car l'intention nécessaire afin que le baptême soit bon, est celle de prononcer les paroles, & de verser de l'eau sur l'enfant, pourvu que cette intention ne soit point détruite par une déclaration extérieure qu'on ne veut point baptiser, mais seulement se jouer, Or tout homme qui baptise dans l'Eglise a cette intention (quand même il

auroit interieurement intention de ne point baptiser) puisqu'on ne peut faire volontairement & sans contrainte une action exterieure, telle qu'est celle de verser de l'eau, & de prononcer des paroles, qu'on n'ait intention de la faire : & ainsi c'est sans raison qu'on apprehenderoit de n'être pas Chrétien, parce que celui qui nous auroit baptisez n'auroit pas eu intention de nous baptiser.

3. Il en est de même de l'intention de consacrer.

4. Un Prêtre excommunié fait un grand peché de dire la Messe en cet état ; mais il ne laisse pas de consacrer. Néanmoins quand on le fait, on ne doit point assister à sa Messe.

5. On ne satisfait point au précepte d'entendre la Messe, en entendant celle des Grecs, ou des Armeniens schismatiques. Car si on les suppose Schismatiques, il n'est pas permis d'assister à la Messe qu'ils disent, comme à une acte de religion auquel on ait dessein de participer, quoiqu'il n'y ait pas de mal d'y assister pour s'instruire de leurs cérémonies, parce que l'Eglise le tolere. Mais si ces mêmes Grecs ou Armeniens n'avoient pas l'esprit Schismatique, & qu'ils fussent réunis  
de

de cœur à l'Eglise Romaine , comme il est assez probable qu'il y en a de tels parmi eux , il semble qu'alors on pourroit assister à leur Messe , & satisfaire au précepte en y assistant. Il est toujours néanmoins plus sûr de s'en abstenir , tant parce qu'il n'est pas assuré qu'ils soient dans cet esprit de paix , qu'à cause du scandale.

6. Quand on se trouve à leur Messe , on y doit adorer l'Eucharistie , parce qu'ayant la succession Episcopale on ne peut pas douter raisonnablement qu'ils ne consacrent.

7. Il n'en est pas de même des Lutheriens , parce que la plupart ne sont point véritablement Prêtres , n'ayant point été consacrez par des Evêques.

8. Vous ne consultez point sur les prières que vous avez demandées au Patriarche. Cependant cela n'est pas sans difficulté. Car vous ne pouviez les demander en conscience , à moins que vous n'ayez quelque raison de supposer qu'il n'a point l'esprit schismatique , & qu'il seroit disposé à la réunion , de sorte que l'on pourroit croire qu'elle seroit déjà comme faite *in preparatione animi*.

9. J'ai consulté des Evêques , & M. de Ste. Beuve sur la contestation entre l'Am-

l'Ambassadeur & le Vicaire Patriarchal : ils conviennent tous que les prétentions de l'Ambassadeur sont mal fondées. Car non seulement on donne l'encens & à baiser le livre à l'Officiant avant le Roi : mais lors même que l'Evêque ne disant point la Messe y assiste en habits Pontificaux, on lui fait ces mêmes honneurs avant le Roi : & à plus forte raison le doit-on faire avant un Ambassadeur, qui le représente de telle sorte, qu'il y a néanmoins une grande difference entre l'un & l'autre. Ils croient aussi que c'est la même chose du salut du Prédicateur, c'est-à-dire, qu'il doit saluer l'Autel & l'Officiant avant l'Ambassadeur. Mais je vous avoue que je n'ai pas demandé assez distinctement l'avis de ces Messieurs sur ce dernier cas-là : parceque le Vicaire Patriarchal pourroit assister au Sermon sans officier, & je ne sai alors si ce seroit la même chose. Je tâcherai de m'en enquerir : mais je crois que vous n'aurez pas manqué d'en écrire à la Cour, & de prendre de M. de Lionne l'ordre de ce que vous aurez à faire sur cela.

10. Le meilleur est de ne se point enfoncer sur les matieres de la Prédestination, qui sont impénétrables. Il est certain que tout ce qui arrive dans le  
mon-

monde est réglé dans la providence de Dieu, & que le peché même, dont il n'est pas l'auteur, rentre dans cet ordre, parce qu'il n'arrive point qu'il ne le permette, & qu'il ne le permet que pour en tirer du bien. Il est certain que la Prédestination ne regarde proprement que ce que Dieu fait lui-même, soit qu'il le fasse seul, comme quand il récompense les bons, ou qu'il punit les méchants, ou qu'il agisse en faisant agir les hommes, comme sont tous les effets de la grace. Mais il ne prédestine point au peché, parce qu'il n'est point auteur du mal, & que c'est l'homme qui s'y porte par sa mauvaise volonté. Enfin il n'est pas moins certain, que les hommes sont libres dans leurs actions, & que sur tout dans ce qu'ils font mal, on n'en doit point attribuer la cause à Dieu. Or comment la liberté & l'indifference de l'homme se peut accorder avec la certitude de la providence, il faut avouer que c'est un secret incompréhensible & qui passe l'intelligence des hommes, dont il ne faut pas s'étonner, parce que notre esprit étant fini, il n'est pas étrange qu'il ne puisse comprendre l'infini. Mais l'erreur des Turcs touchant la prédestination, comme S. Thomas a remarqué, si je ne me trompe, dans sa somme contre  
les

546 CXLVII. *Lettre de M. Arnauld*  
les Gentils , est qu'ils séparent les  
moiens par lesquels les événemens arri-  
vent, des événemens mêmes ordonnez de  
Dieu , ce qui fait qu'ils croient qu'il ne  
sert de rien d'éviter les perils , parce que  
Dieu ayant réglé par sa providence ce qui  
devoit arriver , il n'est pas en notre pou-  
voir de l'éviter : mais Dieu ne l'ayant re-  
glé qu'en attachant les causes aux effets ,  
je fais bien de ne me pas exposer à la  
peste sans nécessité , parce que ne m'y  
exposant pas je ne la gagnerai pas , &  
ne la gagnant pas je n'en mourrai pas ;  
& par là je ne changerai pas l'ordre de  
la providence , mais je me serai conduit  
d'une manière sage , & qui se trouvera  
conforme à cet ordre. Après tout  
néanmoins il en faut toujours revenir  
là , qu'il y a quelque chose en tout  
cela qui ne sauroit se comprendre.

L E T T R E CXLVIII.

*A M. DE NOINTEL. Sur les at-  
testations touchant la foi de l'Eucha-  
ristie.*

Nous avons reçu , Monsieur , les  
derniers trefors que vous nous  
avez envoyez , avec la promesse que vous  
nous faites de nous enrichir encore d'au-  
tres

tres plus considerables. Ce ne feroit pas assez estimer ces soins si continuels & si infatigables que vous prenez pour l'Eglise, & pour donner la derniere main à l'une des preuves les plus convaincantes de la vérité de nos mysteres, que de vous en remercier comme on fait des faveurs communes ; mais le plus grand temoignage qu'on vous puisse rendre qu'on en connoit le vrai prix, est de vous dire, Monsieur, que c'est vous-même qui en devez remercier Dieu comme de l'une des plus grandes grâces qu'il vous pouvoit faire ; n'y aiant rien qui nous donne plus de sujet d'esperer en sa misericorde, que quand il daigne se servir de nous pour quelque grande œuvre qui aille à sa gloire & à l'établissement de sa vérité, comme est celle à laquelle il vous donne moien de travailler si utilement. Mais il y a encore une autre chose que vous nous faites entrevoir en nous parlant des bonnes dispositions du present Patriarche. Ce feroit un si grand bien, qu'on n'oseroit presque y penser ni se l'imaginer comme possible. Il n'y a rien néanmoins d'impossible à Dieu : & ainsi nous devons suivre toutes les ouvertures qu'il nous donne, quelque peu d'apparence que nous voions d'y réussir, puisque Dieu  
aura



548 CXLVIII. Lettre de M. Arnauld  
aura toujours agréable ce que nous au-  
rons voulu faire pour son service , lors  
même que nos bons desseins trouvent  
des obstacles que nous ne saurions sur-  
monter. Ainsi rien n'est plus louable  
que la liberalité, que vous avez exercée  
envers le Patriarche en lui faisant présent  
de quelques livres, & en lui en promet-  
tant d'autres; & je ne saurois croire  
qu'on n'approuve fort à la Cour l'avan-  
ce que vous avez faite. Je n'ai pas  
laissé d'en écrire à M. de Pomponne,  
quoiqu'il ne me parût pas que cela fût  
nécessaire. Mais pour ce qui est des  
Evêques, de qui vous croiez pouvoir  
tirer quelque secours pour pouvoir faire  
des présens à d'autres Prelats Grecs, je  
ne vois gueres de chose à esperer de ce  
côté-là. Leur zele ne s'étend pas si  
loin, & s'il y en a qui en aient assez  
pour cela, ils se trouvent tellement ac-  
cablez des besoins de leur Diocese, qu'ils  
ne sont gueres en pouvoir de penser à  
autre chose. Mais ce qui nous met  
plus en peine, est l'apprehension que la  
mauvaise humeur du Grand Visir ne  
soit cause de votre retour, ce qui nous  
affligeroit fort pour bien des raisons,  
quelque joie d'ailleurs que nous eussions  
de vous revoir. Cette incertitude où  
l'on est, fait que l'on ne vous envoie  
point

point les gros livres, mais seulement les petits. Je ne vous dis rien en particulier de vos Relations. Elles sont toutes admirables, & il ne se peut rien désirer de plus exact ni de plus judicieux. Je suis, Monsieur, tout ce que la reconnaissance & l'estime m'obligent d'être à votre égard : mais je crois n'avoir pas besoin de vous en assurer.

## L E T T R E CXLIX.

*A M. DE NOINTEL. Il lui re- 4. Mai  
commande les Chrétiens de ce Pais- 1671.  
là.*

Nous recevrons, Monsieur, avec plus de joie l'honneur que vous nous faites de nous apprendre de vos nouvelles, si vous étiez en un pays où elles pussent être plus agréables. Mais que peut-on attendre de bon de gens si durs & si fiers? Nous avons ici présentement un bon Hermite François du Mont Liban, qui nous a dit des merveilles des Chrétiens de ces pays-là, mais nous a en même tems percez de douleur en nous racontant la maniere dont ils sont traitez. Il nous a montré une lettre qu'il a obtenue du Roi pour vous recommander de faire pour eux tout ce  
que

que vous pourrez, & si ma priere y pouvoit ajouter quelque chose je vous supplerois, Monsieur, de vous employer à cette bonne œuvre, comme n'en pouvant gueres faire de plus agréable à Dieu. Il y a déjà long-tems que nous vous avons envoyé de nouveaux mémoires pour tirer des attestations de toutes sortes de Chrétiens d'Orient autant que vous le pourrez, touchant leur créance sur l'Eucharistie. Nous avons affaire à des gens si opiniâtres, qu'on n'en sauroit trop avoir pour les accabler, ni les faire signer par trop de personnes, Patriarches, Evêques, Prêtres, Moines, Laïques. Nous ne doutons pas, Monsieur, que vous ne fassiez pour cela tout votre possible: & ce sera assurément un grand service que vous rendrez à l'Eglise. Il seroit bon aussi d'en avoir de toutes les Communions qui font le service dans l'Eglise du S. Sepulchre. Votre zele vous en fera trouver le moien, & Dieu en fera votre recompense. Je suis &c.

## L E T T R E C L.

*A M. DE NOINTEL. Il le remer- 15. Juil.  
cie des attestations envoyées, & parle de let 1671.  
quelques sentimens des Grecs.*

**J**E ne sai, Monsieur, comment nous pourrons jamais assez reconnoître les soins que vous prenez de nous fournir des armes pour combattre les heretiques. Mais ce qui nous console, est que comme ce n'est pas notre querelle particuliere, mais celle de Dieu & de l'Eglise, vous en trouverez votre recompense dans le Ciel. Il n'y a rien de plus convaincant que ce que vous nous avez envoyé; & c'est ce qui nous fait attendre avec quelque impatience ce que vous nous promettez encore, ne doutant point qu'il ne soit aussi précis & aussi authentique. Mais quand nous n'aurions que ce que nous avons déjà reçu, il y en a plus qu'il n'en faut pour confondre absolument M. Claude, & le faire repentir de s'être engagé avec tant de temerité à soutenir une fausseté si manifeste, comme est de nier que les societéz chrétiennes d'Orient ne soient d'accord avec nous dans la foi du mystere de l'Eucharistie. Et cette conformité  
dans

dans un point si important fait tellement desirer qu'il n'y ait plus de division entre eux & nous, qu'on est très porté à favoriser tout ce qui peut contribuer à rompre cette muraille de séparation, & à réunir ces grandes Eglises. Mais j'apprehende que les Grecs n'y mettent eux-mêmes le plus grand obstacle, en ne gardant pas la même équité envers nous que nous gardons envers eux : parce qu'au lieu que nous ne condamnons point leurs rites quoique différens des nôtres, & que nous ne leur faisons pas même des procès sur quelques points de doctrine, où ils semblent avoir quelques sentimens particuliers, comme sur l'état des ames après cette vie, ils n'en usent pas à notre égard avec la même moderation, condamnant sur ces mêmes points nos coutumes & nos sentimens. Que s'il y en a qui ne soient pas dans cet esprit, comme il y en peut avoir beaucoup, je ne trouve pas mauvais qu'on ne les regarde pas comme Schismatiques, & qu'on s'accoutume à vivre en paix les uns avec les autres. C'est ce qu'on peut dire pour excuser la conduite de ce Chef des Cosaques, qui s'est confessé avant que de mourir à un Religieux Latin, en faisant profession de croire tout ce que croit

croit l'Eglise Romaine, & qui a reçu ensuite les autres sacremens des Evêques Grecs. Il faudroit savoir de ceux qui ont approuvé ce procédé. quelles ont été leurs raisons, pour en bien juger. Mais vous remarquez fort bien que si cela ne s'est fait que par déguisement & pour conserver des interêts temporels, c'est une assez mauvaise disposition pour bien mourir. N'attirant pas les Grecs chez vous, mais souffrant seulement qu'ils vous visitent avec la Croix & l'eau benite, je pense que la raison de ne pas passer pour Calviniste en vous opposant à cette ceremonie, a été suffisante pour les laisser faire. Mais ne pourriez-vous point disposer ces Messieurs à se reunir, au moins dans le cœur, jusques à ce qu'il plaise à Dieu d'établir pour jamais un si grand bien. Car je crois qu'une disposition de paix que vous verriez en eux suffiroit pour lever toutes ces difficultés.

## L E T T R E L L I.

*A M. \*. Pour le consoler dans son affliction.*

à Angers  
le 25.  
Octobre  
1671.

M O N S E I G N E U R

Nous avons appris avec autant de surprise que de douleur la perte que

*Tome II.*

A a

vous

vous avez faite. Il n'y a que la foi qui puisse soutenir la nature dans des accidens si capables de l'accabler. Tous les efforts de la raison sont impuissans pour adoucir de si grandes plaies. On n'en doit rechercher le remede que dans les plaies de Jesus-Christ qui nous doivent rendre toutes les nôtres supportables, puisqu'il n'est pas juste que le Fils unique de Dieu aiant été traité si rudement pour l'amour de nous, nous nous plaignions des afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, & que nous n'avons que trop méritées par nos péchez. Il suffit même que la religion nous enseigne, qu'il n'arrive rien dans le monde que par l'ordre du souverain maître, pour nous obliger à adorer la main qui nous frappe, & à ne pas murmurer de ce qu'il dispose, comme il lui plaît, de ses creatures. Je ne doute point, Monseigneur, que ce ne soit dans ces considerations chrétiennes que votre pieté vous a fait chercher quelque soulagement à votre douleur, & qu'elle n'y ait trouvé un nouveau sujet de vous détacher entierement du monde, où il ne vous reste plus rien qui puisse partager vos affections ou au moins vos soins, & en détourner une partie vers le siecle. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il vous affermissse de plus en plus dans ces saintes dis-

po-

positions, & ce sont les vœux que fera toujours pour vous, &c.

## DISCOURS FUNEBRE

*Fait par M. ARNAULD, à la mort de la Mere Agnès sa Sœur, decedée à P. R. des Champs le 19. Fevr. 1671.*

### MES SOEURS

PUisque vous avez désiré que je vous parle sur le sujet commun de notre affliction, & sur le sujet commun de notre joie, car il faut l'appeller ainsi; je vous dirai seulement quelques pensées qui me vinrent hier dans l'Esprit sur l'Evangile, qui est le même que nous lisons aujourd'hui \*: & il est remarquable que la providence a fait que de vos deux premieres \* Le 2. Dimanche de Carême: elle fut enterree le Samedi veille du 2. Dimanche, auquel jour on lit le même l'Evangile de la transfiguration en J. S. Mathieu. meres l'une est morte le jour de la fête de la transfiguration, & l'autre a été mise en terre comme un sacré depot, qui doit un jour être revêtu de cette gloire qui a été figurée par la transfiguration de J. C. en un jour auquel l'Eglise nous fait lire l'Evangile où il est parlé de ce mystere. Ainsi je n'ai besoin que de le parcourir en l'appliquant à votre defunte mere; car on ne peut dire que ce soit faire injure à J. C. & que ce qui est dit de lui, & qui lui



lui est propre, ne se peut appliquer à d'autres, puisque c'est au contraire en quoi sa bonté est merveilleuse, qu'il s'est tellement uni à nous & nous a tellement unis à lui, que de lui & de nous il ne se fait qu'une même chose, *Caput & corpus totus est Christus*: & il s'est tellement revêtu des miseres humaines, qu'en même tems il nous a rendus participans de ses qualités divines. De sorte que ce qui est dit du chef se pouvant aussi rapporter aux membres, on ne s'étonnera pas que ce qui est dit du maitre, je l'applique à la servante, puisque nous ne dirons rien qui ne tourne à la gloire de J. C. qui l'a opéré dans cette sainte ame. Voions donc ce que dit notre Evangile.

Environ 8. jours après qu'il eût parlé à ses disciples, il se retira sur une montagne pour prier, dans l'Ecriture souvent les jours sont mis pour marquer les années, de sorte qu'environ 8. jours, c'est le tems (en prenant les jours pour les années) que notre mere se retira du monde; car ce fut en la septieme ou huitieme de son âge qu'elle entra dans la solitude & dans le desert, & ce fut pour prier, car ç'a toujours été sa grace particuliere que la pieté, le recueillement interieur, un certain esprit de priere qui faisoit que par tout & en toute rencontre elle étoit dispo-

disposée à s'élever à Dieu. Mais dans ce désert elle n'y est pas venue seule, toutes tant que vous êtes lui tenez lieu de ces trois Apôtres que J. C. mena avec lui, & qu'il favorisoit particulièrement en leur découvrant les secrets qu'il cachoit aux autres. Aussi, mes Sœurs, vous êtes celles que cette sainte ame a le plus aimées, c'est vous qu'elle a conduites dans la solitude, & qui avez été témoins de ce que Dieu a fait en elle.

L'Evangile dit ensuite, *Dum oraret*, que ce fut en priant que J. C. fut transfiguré, ce qui est d'autant plus véritable de nous, que pour ce qui est de J. C. il ne prioit que pour nous donner exemple de prier, & non pas qu'il en eut besoin; au lieu que pour nous la priere nous est nécessaire, & ce ne peut être que par la priere, & dans la priere, *dum oraret*. que nous pouvons tous être transfigurés comme J. C. non seulement dans la resurrection, lorsque nous serons revêtus de la gloire, mais même nous y devons tous participer dès à présent, plus ou moins, & on peut dire que toutes les ames fides y participent d'une façon particuliere, & c'est principalement en elles que se fait cette transfiguration en la maniere que marque l'Apôtre par ces paroles: *Nos omnes revelata facie gloriam Domini speculan-* <sup>2 Cor. 3<sup>e</sup></sup> <sup>18.</sup>

*res, in eandem imaginem transformamus, à claritate in claritatem, tanquam à Domini spiritu.* „ Nous autres n'ayant point  
 „ de voile qui nous couvre le visage, &  
 „ contemplant la gloire du Seigneur,  
 „ nous sommes transformés en la même  
 „ image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'esprit du Seigneur. Voila de quelle maniere nous sommes transfigurés *gloriam Domini speculantes*, en contemplant la gloire du Seigneur *transformamur*. Car il y a cette difference entre la transfiguration de J. C. & la nôtre, que celle de ce divin sauveur venoit du dedans & étoit une effusion de la gloire qu'il possédoit en lui même, laquelle il tenoit cachée sous le voile de la mortalité de son corps, & qu'il pouvoit faire éclater au dehors quand il lui plaisoit, comme il fit dans ce mystère, pour donner à ses Apôtres un échantillon de la gloire qu'il devoit non seulement avoir en lui même, mais qu'il devoit aussi communiquer à ses membres. La nôtre au contraire vient du dehors; c'est une reflexion de la lumiere, *speculantes gloriam Domini*, elle ne vient pas de nous, parce que nous ne sommes pas la lumiere, *non lumen illuminans*, dit S. Augustin, *sed lumen illuminatum*, nous sommes seulement éclairés de la lumiere; &  
 il

il y a encore cette difference que J. C. dans sa transfiguration ne changea pas de visage, mais il dit seulement que son visage devint tout éclatant de lumiere, au lieu que dans la nôtre, *transformamur in eandem imaginem*, nous sommes transformés en la même image, c'est-à-dire, en la même image de J. C. & cela se fait par la contemplation, *revelata facie*, n'ayant aucun voile sur le visage; au contraire des Juifs dont l'Apotre dit qu'ils avoient un voile sur le visage qui les empêchoit de voir, & de reconnoître le fils de Dieu dans les Propheties & dans les figures de la loi, au lieu que nous, *revelata facie*, nous n'avons point de voile sur le visage, nous voions J. C. dans toutes les Ecritures & dans tout ce qui l'a figuré dans l'ancienne loi.

Mais outre ce voile d'incredulité & d'ignorance qu'avoient les Juifs, il y en a encore un autre qui peut nous empêcher de contempler Dieu, c'est le voile que forment les passions, qui obscurissent le cœur, comme par un nuage épais, en sorte qu'il est incapable de voir Dieu, n'y ayant que ceux qui ont le cœur pur qui le puissent voir selon qu'il est dit dans l'Evangile, *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*. Et c'est ce qui oblige de travailler sans cesse à se dega-

ger des passions en tâchant de les détruire dans soi même, & d'en purifier son cœur. C'est ce qui se fait par la priere, & lorsqu'on a perseveré longtems à prier avec ardeur, l'ame se degage enfin de ces nuages que forment en nous l'affection aux creatures, l'attache aux choses terrestres & sensibles, & elle devient capable de s'élever jusqu'à Dieu. Ainsi on peut distinguer deux sortes de prieres, l'une de desir, & l'autre de jouissance. La premiere est celle par laquelle on demande quelque chose, & l'autre est la possession de la chose demandée. La priere de desir est le sentiment de notre indigence & de notre misere qui nous fait desirer les miettes qui tombent de la table, qui nous fait nous presenter devant Dieu comme des pauvres & des mendians. *Omnes nos, dit S. Augustin, quando oramus, mendici Dei sumus, ante januam magni patris familias stamus, imo prosternimur.* Tous tant que nous sommes qui prions, nous sommes des mendians, nous nous tenons debout, ou plutôt nous sommes prosternés contre terre devant la porte du grand pere de famille, desirans de recevoir quelque chose, *volentes aliquid accipere*, & c'est Dieu que nous desirons, *ipsum aliquid ipse Deus est*: & lorsque nous avons longtems prié de la sorte, lorsque nous

avons

avons longtems desiré, *volentes aliquid accipere*, Dieu nous accorde enfin ce que nous lui demandons, qui n'est autre chose que lui même, *ipse Deus est*, & c'est la priere de jouissance. Car il ne faut pas croire que Dieu reserve tous ses biens pour l'autre vie, les ames fideles en éprouvent quelque chose dès ce monde, il se montre à elles, & se communique à elles par avance, comme nous l'apprend S. Bernard. Il y a plusieurs manieres dont Dieu se fait voir en cette vie, dit ce Pere. On le voit par les creatures en y reconnoissant sa grandeur & sa sagesse, & c'est la maniere la plus ordinaire par laquelle les hommes connoissent Dieu, car c'est de cette sorte qu'il a été manifesté aux paiens. Il y en a une autre qui se fait par les songes & par les visions, & c'est comme il s'est manifesté aux Patriarches & aux Prophetes de l'ancienne loi. Mais l'ame fidele qui est embrassée de l'amour de son Dieu, n'est point satisfaite de ces deux manieres de le voir & de le connoître, elle ne se contente pas qu'il se montre à elle dans les Creatures, ou dans des songes & des visions, elle desire de le connoître en lui même, & par la presence de son esprit en elle. *Est alia inspectio*, poursuit ce Pere, *eo differentior ab his quò interior, cum per se ipsam*

*dignatur invisere animam quarentem se, qua tamen ad quærendum toto desiderii ardore devovit se.* Il y a encore une autre maniere de voir Dieu, qui est d'autant plus differente des autres, qu'elle est plus interieure; c'est lorsque Dieu daigne visiter par lui même l'ame qui le cherche, & qui s'est entierement devouée à cette recherche, *toto desiderii ardore devovit se*, c'est-à-dire, par toute l'application de son esprit, par toute l'affection de son cœur, par toute l'ardeur de ses desirs. C'est ainsi que Dieu écoutant les gemissemens de l'ame qui soupire sans cesse vers lui, daigne enfin la consoler lui même en se communiquant à elle; *per se ipsum dignatur invisere animam quarentem se*: & ce saint nous apprend ensuite ce qui doit précéder la venue de Dieu en l'ame, & ce qui est comme le signe de cette faveur, *Et hoc signum adventus ejus*. C'est, dit-il, comme nous l'apprenons de celui qui l'avoit éprouvé lui même, *Ignis ante ipsum præcedet & inflammabit in circuitu inimicos ejus*. Car il est necessaire que l'ardeur des saints desirs que l'ame conçoit, précède cette visite interieure de Dieu, *Oportet namque ut sancti desiderii ardor præveniat faciem ejus qui consumat omnem rubiginem vitiorum*, afin que ce feu consume dans l'ame toute la rouille des vices & des passions,

sions, & qu'ainsi elle prépare un lieu au Seigneur, *Et sic preparet locum Domino.*

Vous ne devez point douter, Mes cheres Sœurs, que cette sainte ame dont nous parlons, n'ait éprouvé ces communications interieures de Dieu: cette épouse a été visitée de son époux, & Dieu a bien voulu que nous n'aions pas ignoré qu'il la favorisoit particulièrement. Quelque reserve qu'elle y ait gardée, il lui est échappée certaines choses qui le font assez connoître; on a vû des productions de l'Esprit de Dieu dans elle qui ont été admirées par les plus grands hommes, & qui leur ont fait dire que c'étoient les sentimens d'une ame enivrée de l'Esprit de Dieu & du mouvement d'amour qui ne pouvoient être entendus que de ceux qui favoient le langage de l'amour, qu'enfin c'étoient les sentimens d'une ame qui étant toute sortie d'elle même nageoit dans l'abîme de la divinité. C'est ainsi que cette sainte ame a été visitée de son époux, qu'elle a souvent goûtée en elle même quelle est la douceur qui se trouve en Dieu, ayant pû dire avec Jeremie, *Quàm bonus Dominus sperantibus in eum, anime querenti eum*, que le Seigneur est bon à ceux qui mettent en lui toute leur esperance, qu'il est bon à l'ame qui le cherche. Mais ce qui est plus admirable que



toutes ces communications & ces faveurs de Dieu, c'est la moderation qu'elle y a gardée, car cela s'est evanoui de son esprit, elle n'en a jamais parlé, elle ne vous a point entretenue sur ce sujet, ce ne sont pas là les instructions qu'elle vous a données: elle pouvoit dire comme S. Paul, *sive mente excedimus, Deo, sive sobrii sumus, vobis*: si nous nous élevons hors de nous même, c'est pour Dieu, cela ne regarde que Dieu; ce ne sont pas là des choses dont nous devons rendre compte aux hommes, nous n'avons que faire d'en parler aux creatures; *sive mente excedimus, Deo*: mais si nous nous modérons, c'est pour vous, c'est pour votre instruction, c'est pour votre profit. Elle savoit que les faveurs & les graces particulieres de Dieu ne se doivent passer qu'entre Dieu & l'ame, que les hommes n'y doivent point avoir de part, que ces visites interieures de Dieu, doivent être secretes, & qu'elles ne doivent point être manifestées aux autres, ces choses n'étant que pour ceux qui les reçoivent.

Et c'est, Mes Sœurs, une grande instruction que vous a donné votre Mere, vous ayant appris par cette conduite qu'elle a gardée, que ce n'est pas là ce que vous devez chercher, que ce n'est pas en quoi vous devez mettre votre piété; vous de-

devez bien tâcher d'acquiescer les dispositions qui peuvent attirer ces communications de Dieu, mais non pas desirer de les avoir, parce qu'elles ne sont pas utiles à toutes sortes de personnes, ce qui est la récompense des âmes parfaites ne pouvant que nuire aux foibles. Aussi nous voyons que les SS. Peres qui ont sans doute éprouvé en eux mêmes ces communications divines, ne nous en ont point parlé, & S. Augustin qui a été si rempli de l'amour de Dieu, n'en parle qu'en un endroit & sans s'y arrêter, parce qu'en effet ce ne sont pas là des choses dont on doit instruire les âmes, on les doit porter à la pratique des vertus chrétiennes, & non pas à desirer ces faveurs extraordinaires de Dieu, qui pourroient faire beaucoup de tort à quelques unes; parce qu'au lieu que ces grâces particulières ne servent aux âmes saintes qu'à les humilier & les anéantir davantage, & à les rendre plus reconnoissantes envers Dieu, ce ne seroit aux foibles qu'un sujet d'amusement & de vanité. C'est pourquoi on ne les doit jamais desirer, c'est à Dieu à les faire aux âmes quand il lui plaît; & pour nous nous devons seulement être fideles à pratiquer ce que nous savons qu'il demande de nous, lui laissant de nous consoler ou non, ne desirant pas les dons, mais seulement l'au-

S. François de  
Sale.

teur des dons, ne cherchant pas les consolations de Dieu, mais le Dieu de consolation, comme dit un saint Evêque. C'est ce qu'a fait votre Mere, elle ne s'est point arrêtée aux douceurs qu'elle recevoit de Dieu, ni aux graces particulieres qu'il daignoit lui faire, elle n'en a point parlé, elle les a reservées en elle même dans le secret de son cœur, & elle a toujours dit avec le Prophete, *Secretum meum mihi*, mon secret est pour moi.

Mais pour continuer notre Evangile, il faut considerer deux choses qui y sont marquées touchant la transfiguration du Sauveur: l'une, que son visage devint brillant comme le soleil; & l'autre, que ses vetemens parurent blancs comme la neige. C'est aussi en ces deux choses que se fait notre transfiguration. Le visage de l'ame, c'est-à-dire, l'esprit, *mens*, ce visage devient brillant, *sicut sol*, lorsqu'il est éclairé d'une lumiere spirituelle, c'est-à-dire, lorsque nous avons cette intelligence qui est le fruit de la foi; & c'est ce visage interieur qui est le siege des sens spirituels, comme le visage ou la tête est le siege des sens corporels; c'est là où se trouvent les yeux qui nous font considerer les choses de Dieu, les oreilles qui nous font entendre la voix de l'Epoux, l'odorat qui fait sentir & courir à l'odeur de

de ses parfums ; c'est aussi par là que l'on goûte la douceur de Dieu , & qu'on desire de jouir de lui éternellement. Mais nous avons assez parlé de ce qui regarde le visage en l'appliquant à cette sainte ame dans ce que nous venons de dire de ses communications interieures avec Dieu , il vaut mieux nous arrêter à la seconde chose qui est que les vêtements de J. C. devinrent blancs comme la neige. Les vêtements marquent l'exterieur & ce qui paroît au dehors ; & ces vêtements deviennent blancs, lorsque par les actions exterieures on édifie les autres , ce qui se rapporte à cette parole du Fils de Dieu, *Luceat lux vestra coram hominibus*, que votre lumiere luise devant les hommes. Vous savez , mes Sœurs, que c'est ce qu'a fait votre Mere par toute sa conduite exterieure, qui a été pour vous un exemple continuel des vertus chrétiennes & religieuses : vous en avez plus de connoissance que je n'en puis avoir, & ce seroit de vous qu'il faudroit apprendre quelle a été sa charité, sa patience, sa douceur, son amour pour la pauvreté, son recueillement & son silence. Mais cette blancheur marque principalement deux choses, l'innocence, & la joie : elle marque l'innocence, selon ce que dit l'Ecriture, quand vos péchés seroient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs

M. Ar-  
nauld  
n'avoit  
pas été  
présent  
à sa mort,  
il n'arri-  
va à P.R.  
que le  
jour sui-  
vant sur  
le point  
qu'on al-  
loit faire  
les fune-  
railles, &  
ce fut lui  
qui les  
celebra.

blancs comme la neige; & elle figure la joie, selon ce que dit S. Gregoire, que les anges qui aparurent à la resurrection, étoient vêtus de blanc pour marquer la joie de cette grande solemnité. C'est ce qui a paru admirablement dans cette sainte ame: on a vû en elle une innocence & une pureté de vie merveilleuse; jointe à une tranquillité d'esprit que produisoit en elle la joie interieure, *Gaudium in spiritu sancto*. C'est ce que nous ont assuré celles qui ne l'ont point quittée jusqu'au dernier soupir, aiant conservée à la mort la même égalité qu'elle avoit eu durant sa vie; sans que la douleur de sa maladie, ni la vue de cette dernière heure aient pu alterer la paix de son ame, ce qui étoit un effet de sa parfaite innocence. Et c'est aussi avec raison qu'il est dit que cette blancheur surpassoit toutes celles d'ici-bas, & qu'il n'y a point de foulons sur la terre qui la puisse égaler, parce que quelques efforts que les sages du siecle aient fait pour s'exempter de trouble & pour conserver la paix dans les occasions facheuses, jamais ils n'ont pû arriver à cette parfaite tranquillité d'esprit, sur tout aux aproches de la mort, & c'est un pur effet de la sagesse chrétienne, où la sagesse humaine ne sauroit atteindre.

Il est dit ensuite que Moïse & Elie  
apa-

aparurent, & qu'ils s'entretenoient avec J. C. c'est ce qui convient encore fort bien pour marquer le commerce qu'avoit cette sainte ame avec la loi & les Prophetes; car vous savez qu'elle en a toujours fait sa meditation & son entretien, aiant une penetration toute particuliere au regard de l'Ecriture. Mais il est marqué que Moïse & Elie étoient pleins de majesté, *Visi in Majestate*; parce qu'il y a deux manieres de regarder l'Ecriture, l'une qui est basse, & l'autre qui est majestueuse. La premiere maniere est lorsque l'on s'attache seulement à la lettre, & qu'on s'arrête à l'écorce, cette vue de l'Ecriture est basse, & les Peres ne craignent point de dire, qu'étant considerée de la sorte c'est une eau sans saveur & sans goût: ce n'est pas voir Moïse & Elie *in majestate*. L'autre maniere, c'est lorsque l'on passe à l'esprit de la loi, & qu'on va jusqu'à J. C. qui en est la fin, selon ce que dit S. Paul: *Finis legis Christus*. C'est de cette sorte que l'on doit toujours considerer l'Ecriture, en raportant tout ce qui y est contenu à J. C. qui est la fin & l'esprit de la loi, car sans J. C. la loi n'est rien, & tout ce qui est dans l'Ecriture se rapporte à lui, *Visi in majestate*; mais quoique Moïse & Elie parussent ainsi pleins de majesté, ils s'entretenoient d'un

d'un sujet bien triste, car l'Evangile nous apprend qu'ils parloient avec le Fils de Dieu, *De excessu quem completurus erat in Jerusalem*, de sa sortie du monde, de sa sortie hors de lui même, de l'excès qu'il devoit accomplir, c'est-à-dire, de la mort qu'il devoit souffrir : & c'est là ce que nous devons considerer dans l'Ecriture. Nous n'y devons pas voir J. C. seulement dans sa Majesté & dans sa grandeur, mais nous devons aussi le considerer dans ses abaissemens & ses humiliations, car il faut toujours joindre dans le fils de Dieu la grandeur & l'élevation qui lui est propre & qui lui appartient, avec les humiliations & les aneantissemens où il s'est réduit pour nous. C'est ce qu'a fait cette sainte ame. Elle s'entretenoit avec Moïse & Elie des souffrances de J. C. c'étoit là ce qu'elle cherchoit dans les Ecritures, la croix & la mort de son sauveur étoit sa meditation continuelle. Elle en avoit fait l'objet de sa devotion, elle l'avoit toujours dans l'esprit & dans le cœur, & elle tâchoit en même tems de la tracer dans ses actions & dans sa vie par une mortification que l'on peut dire avoir été en elle comme une seconde nature.

Mais Dieu ne s'est pas contenté de cela, il a voulu qu'elle participât en une maniere encore plus particuliere aux croix

&

& aux humiliations de son fils; il a voulu qu'elle souffrit les persecutions des hommes, quoi qu'il soit assez extraordinaire qu'une personne qui a quitté le monde, qui est retirée dans le desert, qui est sur le Thabor avec J. C. soit encore exposée aux reproches & aux insultes des hommes. Mais si elle avoit oublié le monde, le monde ne l'avoit pas oubliée, ou plutôt J. C. vouloit qu'elle goûtât l'amertume de son calice, afin qu'elle lui fut plus conforme. C'a été encore ce même sentiment de pieté & d'amour envers la croix & la mort de J. C. qui l'a portée à se consacrer entierement à la veneration du divin mystere qui est la figure & l'image vivante & perpetuelle du sacrifice qui a été offert sur la croix. Elle a voulu aussi porter toujours la croix sur elle, afin que la voiant continuellement, elle put se souvenir toujours de ce que J. C. avoit enduré pour elle? Mais, mes Sœurs, dirai-je ce qui suit? Pendant que J. C. est transfiguré, c'est-à-dire, tout plein de gloire & de majesté, pendant que Moïse & Elie s'entretiennent avec lui, les Apôtres s'endorment. C'est ce qui n'arrive que trop souvent pendant que les autres avancent dans la perfection, pendant qu'ils s'unissent à Dieu dans la priere, pendant qu'ils recoivent des faveurs de leur époux, pendant qu'ils s'entretiennent de ses souffrances & de sa mort, nous dormons, nous sommes tout assoupis, nous voions ces choses mais c'est comme en songe, sans que cela puisse nous retirer de l'assoupissement qui nous accable, comme il est marqué des disciples, *Oculi eorum erant gravati*; que leurs yeux étoient appelantis de sommeil. Et il y a grande



de apparence que c'étoit principalement à ce discours de la croix qu'ils s'endormoient; car nous voions dans un autre endroit de l'Evangile, qu'ils n'avoient pu souffrir que J. C. leur en eût parlé, & S. Pierre avoit tâché de le détourner de sa passion & de sa mort. C'est ce que nous devons beaucoup craindre, & nous devons bien prendre garde lorsqu'on nous parle de la croix, lorsqu'on nous parle de l'humiliation & de la mort à nous mêmes, de ne nous pas endormir, de ne pas rejeter les souffrances, & de ne pas faire comme S. Pierre qui demandoit de faire trois tabernacles sur le Thabor, afin d'éviter la croix. Car encore que ce fut pour être toujours avec J. C. c'étoit néanmoins une affection charnelle & humaine qui le portoit à cela, quoique spiritualisée, puis qu'enfin il fuioit la croix, & vouloit parvenir à la gloire sans passer par les souffrances.

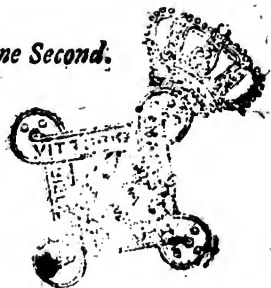
Ce qui fuit, mes Sœurs, & ce qui fait le plus grand mystère de ce jour, est que Moïse & Elie étant disparus, on entendit une voix qui dit, *C'est mon fils bien aimé dans lequel j'aimis toute mon affection; écoutez le.* Je sais que cela est tellement propre & particulier à J. C. qu'il ne convient qu'à lui seul, que c'est lui qui est le fils unique du Pere qui est l'objet de sa complaisance, que c'est lui seul que le Pere nous commande d'écouter. Lui même nous dit dans l'Evangile, que nous n'avons qu'un maître qui est le Christ, parce qu'il n'y a que lui qui nous puisse enseigner la vérité, nul homme ne le peut faire, *Cathedram habet in cælo qui corda docet*, dit S. Augustin. Les hommes frappent au dehors, ils par-

parlent aux oreilles, ils touchent les sens, mais il n'y a que celui qui a sa chaire dans le ciel qui parle au cœur, & qui se fasse entendre au dedans. Ainsi il est veritable que nous n'avons proprement qu'un maitre qui est J. C. Mais neanmoins, puisqu'il nous dit lui même, en parlant de ceux qui sont envoiés de sa part, *Qui vous écoute, m'écoute*, parce que c'est lui qui parle quand ils nous parlent, & que nous l'écoutons en les écoutant, & qu'il a voulu que nous lui fussions tellement unis que nous ne fissions qu'une même chose avec lui, & que nous eussions un même Pere avec lui, en nous rendant participans de la filiation divine, lorsqu'il nous a fait les membres d'un même corps dont il est le chef, desorte que le Pere ne distingue plus entre ses enfans celui qui est le fils naturel de ceux qui le sont devenus par adoption, j'ose vous dire, mes Sœurs, de votre Mere qu'elle est la fille de Dieu, qu'il a mis en elle ses delices, & qu'il vous commande de l'écouter. Ecoutez la donc dans les instructions qu'elle vous a données, puisqu'elle vous peut dire comme S. Paul, *Estote imitatores mei, sicut & ego Christi*; imitez moi comme j'ai imité J. C. tachez de faire ce que vous avez vû en moi, pratiquez les vertus dont je vous ai donné l'exemple. Vous le devez faire, mes Sœurs, avec d'autant plus de soin & d'application que vous êtes maintenant privées de sa presence; car lorsqu'elle étoit avec vous, c'étoit comme un appui sur lequel vous vous reposiez avec plaisir, au lieu que ne la voiant plus, c'est J. C. que vous devez écouter en elle. C'est aussi ce qui est marqué dans notre Evangile que

que les Apôtres ne virent plus que Jesus seul. Auparavant vous voiez Jesus en elle, mais il n'y étoit pas seul, il y étoit couvert de foiblesse, il y étoit encore dans l'infirmité; mais maintenant vous ne voiez plus en elle que Jesus, les exemples dont vous vous souvenez, les instructions qu'elle vous a laissées, c'est Jesus, car c'est lui seul qui vit en elle, & qui vous parle par elle, & je puis dire, Mes très-cheres Sœurs, que c'est ce qui vous oblige de l'écouter plus que jamais, puis qu'elle vous adresse les mêmes paroles que S. Paul disoit aux Thessaloniens, qui font l'Epître de ce jour, *Rogamus vos & obsecramus in Domino Jesu, ut quemadmodum accepistis à nobis quomodo vos oporteat ambulare & placere Deo, sic & ambuletis ut abundetis magis.* Nous vous prions, & nous vous conjurons par le Seigneur Jesus, que comme vous avez appris de nous comment vous deviez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez, & vous vous y avanciez de plus en plus; voila ce que vous dit votre Mere. Elle vous prie & vous conjure par J. C. même, que vous vous conduisiez en toutes choses en la maniere qu'elle vous a appris que vous deviez vous conduire pour plaire à Dieu, que vous marchiez selon ce qu'elle vous a enseigné, *Ut quemadmodum accepistis à nobis, quomodo vos oporteat ambulare & placere Deo, sic & ambuletis.* Mais pour marcher de cette sorte il ne suffit pas de faire une bonne action en passant, & en faire ensuite de mauvaises, se rendre à ses devoirs, & puis se relâcher. Ce n'est pas ce qui s'appelle marcher, marcher signifie une uniformité de vie qui soit sans in-

terruption. C'est pourquoy Dieu dit à Abraham, *Marchez devant moi, & soiez parfait.* Ce qui marque un état de vie ferme & stable. *Sic ambuletis, ut abundetis magis*, c'est-à-dire, vous devez marcher en sorte que vous vous avanciez toujours de plus en plus, parce qu'il faut toujours travailler, & toujours profiter dans la voie de Dieu, *Sic ambuletis ut abundetis magis. Scitis quæ præcepta dederim vobis*: vous savez quelles ont été les choses que je vous ai enseignées, & que je vous ai recommandées, *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*: C'est là ce que vous avez appris de moi, c'est là ce que je vous ai dit tout le tems que j'ai demeuré parmi vous, que vous devez travailler à vous rendre saintes. Car c'est ce que Dieu demande de vous, je ne vous ai point appris à vous enrichir, ni à agrandir votre maison, ni à gouverner les affaires temporelles, j'ai laissé les morts enterrer les morts. Je vous ai seulement appris de quelle maniere vous devez plaire à Dieu, je vous ai exhorté de marcher dans sa voie, de vous y avancer, & de travailler continuellement à vous rendre saintes. Je vous conjure, mes Sœurs, de vous y exciter de plus en plus, demandez à Dieu qu'il vous en fasse la grace, & je ne doute point que vous ne l'obteniez par vos prieres. C'est ce que je vous souhaite au nom du Pere & du Fils & du S. Esprit. Ainsi soit il.

*Fin du Tome Second.*



## Fautes à corriger.

- Pag. 62. Il faut mettre la lettre a de la ligne 9,  
à la ligne 14. devant. C'est*  
80. *lign. 11. lis. y approuve.*  
83. *lign. 27. lis. qu'ils condamnent.*  
120. *lign. 15. lis. que seroit celle.*  
130. *lign. 11. lis. vous a plu.*  
170. *lig. 24. lis. appelés.*  
206. *lig. 1. sericuse, lis. furieuse.*  
319. *lig. 9. administration, lis. admiration.*  
327. *lig. 17. lis. toutes ces choses.*  
378. *Dans le titre de la lettre au lieu de M.  
Arnauld d'Andilli, lis. M. Hamon.*  
453. *lig. 6. lis. nous connoissent.*

